

Aristote écrivain : la rhétorique au service de la pensée scientifique

Thèse de doctorat présentée devant la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Fribourg en Suisse.

Approuvé par la Faculté des Lettres sur proposition des professeurs

Prof. Martin Steinrück (premier rapporteur)

Prof. Janika Päll (second rapporteur)

Prof. Thomas Schmidt (assesseur)

Prof. Filip Karfik (assesseur)

Prof. Karin Schlapbach présidente

Prof. Bernadette Charlier doyenne

Fribourg le 23 mars 2018

Anouk Waber

Horrenbach-Buchen (BE)

Table des matières

Table des matières

1	Introduction.....	3
1.1	Les questions	3
1.2	Le logos aristotélicien et les genres littéraires antiques.....	8
1.2.1	Civilisation de l'oralité vs civilisation de l'écrit.	8
1.2.2	La classification des genres	12
1.2.2.1	Prose ou poésie ?	12
1.2.3	Situation d'Aristote dans les courants littéraires de son temps	16
1.2.3.1	Petite histoire de la rhétorique.....	17
1.2.3.2	Le cas Gorgias	19
1.3	L'analyse stylistique d'Aristote à l'épreuve de la Rhétorique.	26
1.3.1	Rhétorique vs dialectique : définitions	26
1.4	Retour au <i>De l'Âme</i> : comment Aristote décrit-il son propre travail et le travail sur la connaissance en particulier ?.....	33
2	Les procédés stylistiques en jeu.....	39
2.1	Méthode.	39
2.2	Le catalogue.....	40
2.2.1	Qu'est-ce qu'un catalogue ?	40
2.2.2	Période vs Catalogue.....	43
2.2.3	La notion de style catalogique chez Aristote	44
2.2.4	Les incipits catalogiques (macrostructure du livre I)	47
2.2.5	Macrostructure catalogique du livre II	52
2.2.5.1	Au sein du processus catalogique : les listes.	53
2.2.5.2	Les listes négatives	57
2.2.5.3	Les listes comparatives	57
2.3	La forme périodique.....	59
2.3.1	Opposition entre période et catalogue.	59
2.3.2	Constitution de la période	63
2.3.3	La période comme moyen de mise en évidence.....	65
2.3.4	Chaînes et guirlandes	72
2.3.5	Le chiasme.....	73
2.3.6	Syllogisme et période.....	76

2.3.6.1	Qu'est-ce qu'un syllogisme ?.....	76
2.4	La répétition.....	85
2.4.1	Généralités sur la notion de répétition.	85
2.4.2	Le concept martelé	89
2.4.3	La répétition fantôme	92
2.5	Les groupes de deux.....	95
2.5.1	Le deux en grec ancien.....	95
2.5.2	Le deux chez Aristote	98
2.5.3	Le deux dans la macrostructure de l'énoncé	106
2.6	Exemples, comparaisons et digressions comparatives.	108
2.7	Le vocabulaire.	111
2.8	Formules, style formulaire, transition et auto-référence.....	114
2.9	Jeux phoniques et rythmiques.	119
3	Le livre III.....	121
3.1	Remarques préliminaires.....	121
3.2	Introduction au livre III	123
3.3	Analyse du livre III	124
4	Le style Aristote à l'épreuve de ses contemporains : Aristote vs Démosthène.....	229
4.1.	Pourquoi comparer Aristote et Démosthène ?	229
4.2.	Première intuition	230
4.3	Phénomènes observés	233
4.4	Pour les Mégalopolitains : analyse.....	236
5.	Conclusion.....	248
5.1	La question du degré 0.....	248
5.2	Synthèses.....	251
5.3	Postérité	253
6.	Bibliographie.....	259
6.1	Textes et traductions	259
6.2	Textes postérieurs :.....	260
6.3	Autres ouvrages consultés :	260
7.	Présentation/ Abstract	264
8.	Deutsches Abstrakt	265
9.	Englisch abstract.....	266
10.	Curriculum vitae.....	268

1 Introduction

1.1 Les questions

La première grande difficulté à laquelle on se heurte lorsque l'on veut étudier un auteur comme Aristote, c'est qu'il n'a jamais été vu comme tel par la postérité, en particulier parce qu'en dépit de la somme considérable de ses travaux qui nous sont parvenus, l'histoire de ces textes et de leur transmission est entourée de zones d'ombres. Outre sa densité et sa complexité, le corpus aristotélicien¹ a été redécouvert et compilé bien après la mort de son auteur par Andronicos de Rhodes au I^{er} siècle av. Jésus-Christ, le premier « éditeur » d'Aristote, celui grâce à qui nous avons aujourd'hui accès à ces textes. Mais à l'époque d'Andronicos déjà, les limites de ce vaste ensemble sont floues et difficiles à établir, on soupçonne qu'il a fait l'objet d'annotations et de gloses nombreuses dont l'authenticité n'est pas toujours évidente, on suppose même –et la remarque revient souvent - que de grands pans de cette œuvre ont été rédigés par d'autres qu'Aristote, par des disciples, des étudiants². Toutes ces zones d'ombres donc, ont longtemps fait obstacle à l'étude proprement littéraire et philologique de ce corpus. Ainsi Aristote n'est jamais étudié en tant qu'auteur, alors que les études philosophiques dont il est l'objet abondent.

Le corpus actuellement considéré comme authentique³ comprend les traités suivants : l'*Organon*, (qui comprend lui-même : *Catégories*, *De l'interprétation*, *Premiers analytiques*, *Seconds analytiques*, *Topiques*, *Réfutations sophistiques*) ,

¹Pour un historique complet de la question du corpus aristotélicien voir Crubellier Michel et Pellegrin Pierre, « Aristote et le corpus aristotélicien » in *Aristote, le philosophe et les savoirs*. pp. 11-35.

² Daniel F. Melia relève ce problème au début de son article en comparant le texte aristotélicien aux *Cours de linguistique générale* de De Saussure qui n'auraient peut-être pas vu le jour sans les notes prises par ses étudiants. « Orality and Aristotle Aesthetics and Methods » in *Oral performance and Its Context (Orality and literacy in Ancient Greece, vol.5)* pp.117-128.

³ Crubellier Michel et Pellegrin Pierre, « Aristote et le corpus aristotélicien » in *Aristote, le philosophe et les savoirs* pp. 30-31.

Physique, Du ciel, De la génération et de la corruption, Météorologiques, De l'Âme, Petits traités d'histoire naturelle, Histoire des animaux, Parties des animaux, Mouvement des animaux, Marche des animaux, Génération des animaux, Métaphysique, Ethique à Nicomaque, Ethique à Eudème, Politiques, Rhétorique, Poétique, et Constitution d'Athènes. Michel Crubellier et Pierre Pellegrin soulignent de surcroît que ce corpus peut ne pas être exempt d'ajouts pré- ou postandroniciens, sans compter les modifications qu'Andronicos a peut-être été susceptible d'y ajouter lui-même.

Les pages qui vont suivre vont donc tenter de démontrer que ce corpus, même s'il ne réunit que la moitié de tout ce que l'on a attribué à Aristote, même s'il couvre un grand nombre de sujets différents, et que d'aucuns peinent à y trouver une cohérence interne, ce corpus donc, présente effectivement ces marques de cohérence, et ce aussi bien à l'intérieur des œuvres que par les liens qui les unissent entre elles.

Lorsque l'on essaie de réunir une bibliographie ou des informations qui marient les termes de « Aristote », « forme », « style », on se voit ramené neuf fois sur dix à des études portant sur la *Rhétorique* ou la *Poétique*, éventuellement sur l'*Organon*, soit sur les prescriptions stylistiques du maître, mais pas à proprement parler sur son style en tant qu'auteur. Non pas que certains n'aient jamais travaillé sur le style notamment au 19^e siècle, mais leurs critères étaient basés sur l'intuition du style et sur l'accord du lecteur. Leurs travaux sont donc dépourvus d'analyses menées à partir du texte et présentées graphiquement de manière explicite.⁴

En outre, certains traités reconnus authentiques déroutent par la multiplicité des interprétations auxquelles ils ouvrent la porte. La difficulté qu'il y a à pouvoir les situer

⁴ Georg Kaibel est l'auteur d'une analyse du style de la *Constitution d'Athènes*, mais il ne montre jamais en faisant recours au texte ce qu'il tend à démontrer. De surcroît l'attribution de cette œuvre à Aristote est aujourd'hui contestée. Le constat est le même pour les travaux de Ralph Lengen et ceux de Karl Oskar Brink.

chronologiquement par rapport aux différentes périodes de la vie d'Aristote sur lesquelles nous sommes plus ou moins bien renseignés ajoute une difficulté supplémentaire à la compréhension de certaines œuvres⁵.

Pourquoi s'attacher à l'analyse de la forme de la prose d'Aristote ? Il est vrai que l'écriture du Stagirite occupe une place à part. Souvent qualifiée d'elliptique, sa prose est considérée comme étant d'un accès particulièrement difficile. La façon dont il consigne le résultat de ses réflexions passe souvent pour un amas de notes de cours opaque, rédigé tel quel sans ordre ni forme ou structure. D'aucuns ont même appliqué le terme de *degré 0*⁶ pour parler des écrits aristotéliens. Quand on le compare à Platon, ce qui est assez fréquent, on a tendance à dire que les écrits de ce dernier sont de nature poétique et littéraire, **exotériques**, c'est-à-dire destinés à être lus ou entendus par un large public. Par opposition les textes d'Aristote dont nous disposons sont appelés **ésotériques**, c'est-à-dire qu'ils s'adressent à un public averti et restreint-les disciples d'Aristote au Lycée sans doute. Il semblerait qu'Aristote lui-même ait écrit⁷ et publié des textes de nature exotériques, mais ils sont aujourd'hui perdus.⁸

⁵ Ce problème particulier a été largement traité par Werner Jaeger dans son ouvrage *Aristoteles, Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, qui essaie de reconstituer le parcours à la fois biographique et philosophique du maître et de l'évolution de ses rapports avec les doctrines platoniciennes. Jaeger est par ailleurs l'auteur d'une thèse sur la *Métaphysique*, soit l'un des textes qui ont posé le plus de problèmes d'interprétation aussi bien aux philologues qu'aux philosophes, ainsi que d'une édition du texte grec qui fait référence. Pour une étude approfondie de la *Métaphysique* et des grands concepts philosophiques qui la sous-tendent voir Jaulin Annick, *Aristote, la Métaphysique*, Paris, 2003.

⁶ Cette appellation « degré 0 » fera l'objet d'un commentaire plus détaillé dans la conclusion, cf *infra* pp. 251-254.

⁷ Crubellier Michel et Pellegrin Pierre, « Aristote et le corpus aristotélien » in *Aristote, le philosophe et les savoirs* p.32.

⁸ Harry Lesser exprime quant à lui des doutes sur le fait que la perte de ces écrits ésotériques écarte l'hypothèse de la présence d'un style dans ce qui nous est parvenu et qu'il ne s'agisse que de notes de cours. « Style and pedagogy in Plato and Aristotle » in *Philosophy*, vol.57, 1982, p.388. Cette idée de ce que la prose aristotélienne ne figure pas qu'un amas de notes sans forme stylistique a aussi été évoquée par Eckart Schütrumpf, « Form und Stil des Aristotelischer Pragmatien » in *Philologus* 133,1989, pp.177-191 qui considérait qu'Aristote était un vrai littéraire Il est lui-même contredit par Ralf Lengen qui lui répond sur ce point dans „Form und Funktion der aristotelischer Pragmatie“ in *Philosophie der Antike*, Band 16, Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2002.

Or il est difficilement concevable qu'une œuvre de telle ampleur soit pour ainsi dire le fruit du hasard, et ait été bâtie sur une suite de notes éparses qui se sont non seulement transmises, mais ont connu et connaissent encore une telle notoriété. Faire passer un signifiant au rang de signifié suppose cohérence et continuité, donc mise en forme. Même si l'on est forcé d'admettre que la totalité des écrits qui lui sont attribués ne sont pas authentiques, et même si la question du style d'Aristote n'est jamais nommément évoquée, ce style doit cependant être identifiable puisqu'on a pu lui attribuer tant de textes et que l'on peut parler à l'occasion de Pseudo-Aristote.

Quels sont les éléments propres à caractériser ce style ? Quels sont ses modèles ? Comment la notion de forme évolue-t-elle en prose, et plus encore dans une prose aussi spécifique que celle du Stagirite, qui malgré la grande diversité de contenus abordés conserve une telle unité ?

On pourrait donc formuler les choses ainsi : **premièrement la prose d'Aristote répond-t-elle à des critères formels précis et identifiables, ou n'est-elle qu'un amas de notes de cours collectées au fur et à mesure par son auteur sans ordre défini ?**

Deuxièmement, si des critères formels, structurels et littéraires existent au sein de cette prose, quels sont-ils, comment et à quelles fin sont-ils utilisés par leur auteur ?

Telles sont les questions ouvertes par ce travail et auxquelles on cherchera à donner quelques réponses.

Afin d'aborder toutes ces questions, un relevé précis et systématique des usages du Stagirite se devait d'être effectué. A cette fin le choix s'est porté sur le traité intitulé *Περὶ ψυχῆς*, *De l'Âme*. La lecture du texte et son analyse rigoureuse colonne par colonne ont permis de dégager des structures récurrentes, des formes qui se répétaient

et donnaient à ce texte sa propre coloration stylistique, une coloration qui se retrouve dans toute l'œuvre d'Aristote et qui fait de son écriture une écriture particulière.

Le premier postulat qui sous-tend cette recherche est donc que **le style d'Aristote lui est spécifique**. Il est certes imprégné des modèles stylistiques et des traditions de son temps (et nous verrons que cette imprégnation est identifiable) mais il a sa propre autonomie et sa propre originalité. **Aristote est un écrivain** qui manie **son propre style**, indépendamment du genre (philosophie, science) auquel il appartient ou de la catégorie dans laquelle on le range.

Le deuxième postulat de ce travail est le suivant : il y a, dans la façon dont Aristote effectue des recensions systématiques à tous les niveaux de chacune de ses recherches, outre une dimension encyclopédique, un **double effet didactique** : d'une part, la précision amenée à la description des phénomènes concourt à **démarche exploratoire du chercheur ou du penseur**, d'autre part, elle soutient le **travail d'acquisition de l'élève ou du public**, quel qu'il soit, auquel l'œuvre s'adresse. Aristote se sert de l'acte d'écrire comme d'un matériau qui contribue à fixer et à décomposer sa pensée dans les moindres détails. Il procède avec régularité à une découpe de son sujet en parties toujours plus fines, en microstructures qui tendent à refléter la macrostructure du propos.

Aristote ne procède pas seulement à une découpe minutieuse de tous les éléments de son sujet mais il en annonce chaque étape avec un grand souci de systématique. Cette précision et cette volonté d'ordonner le savoir permet d'affirmer qu'il adapte son style pour en faire un véritable **style pédagogique**.⁹

⁹ Harry Lesser soutient cette idée, notamment en la mettant en comparaison avec le style pédagogique de Platon et en expliquant en quoi leurs styles diffèrent. « Style and pedagogy in Plato and Aristotle » in *Philosophy*, vol.57, 1982, p. 391.

1.2 Le logos aristotélien et les genres littéraires antiques

1.2.1 Civilisation de l'oralité vs civilisation de l'écrit¹⁰.

Toutes les civilisations sont orales avant d'être écrites, mais leur entrée dans l'écriture ne prend pas partout la même forme. George Kennedy¹¹ souligne qu'elle se développe plus tard en Grèce que dans les pays du Proche et du Moyen-Orient par exemple. Nous avons bien sûr traces de l'usage de l'écriture à date plus ancienne avec certains textes mycéniens, mais les premières œuvres littéraires écrites sont les poèmes épiques d'Homère et la poésie d'Hésiode au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Ces poèmes étaient chantés par les aèdes qui se déplaçaient de villes en villages pour exécuter leurs performances. On suppose qu'elles se sont transmises longtemps par voie exclusivement orale avant d'être fixées par écrit. Elles constitueront un référentiel commun au peuple Grec et à tout l'Occident pour les siècles à venir.

Selon Bakker¹², les textes homériques qui sont à la source de toute la culture grecque et qui donc constituent une tradition incontournable pour un homme du IV^e siècle comme Aristote, incarnent une sorte de **langue orale codifiée** plutôt qu'un **texte littéraire figé**. Cette présupposition implique donc une autre façon de vivre l'oral. La littérature grecque archaïque est une littérature poétique, à l'épopée homérique fera suite la lyrique au VII^e et VI^e siècles, une forme dans laquelle musique, danse et chant tiennent une place importante. L'écriture est donc encore majoritairement poétique et tournée vers la performance orale. Cette tradition des origines va faire perdurer le rapport complexe à l'oralité même si au VI^e et surtout au V^e siècle les choses vont se mettre à changer.¹³

¹⁰ Havelock Eric A. *Preface to Plato*, Cambridge Mass- Londres.1963. Havelock a été le fondateur de cette conception « oralité vs écriture ».

¹¹Kennedy A. George, « Rhetoric in Greece and Rome: the Introducing of Writing in Greece » in *Comparative Rhetoric*, pp.191-192.

¹² Bakker Egbert J. « How Oral is Oral Composition » in *Signs of orality: the Oral Tradition and Its Influence in the Greek and Roman World* pp. 29-33.

¹³ Cf. *infra*, petite histoire de la rhétorique, pp 17-26.

Dans les faits, dès lors que l'écriture fait son apparition dans une civilisation il reste plutôt rare que celle-ci demeure uniquement orale ou uniquement écrite : d'ailleurs notre société actuelle où l'écrit abonde est aussi une civilisation de l'oralité, les récents débats présidentiels en sont un bon exemple. En revanche, le rapport à l'oral est encore plus fortement marqué à l'époque d'Aristote et ce paramètre doit être pris en compte pour aborder ses écrits.

Et de fait oralité et écriture n'ont pas de raison de s'exclure mutuellement mais développent plutôt des degrés d'élaboration différenciés : de la communication verbale de la vie de tous les jours à la joute oratoire, de la simple **transcription** écrite à la **composition** littéraire¹⁴. C'est d'ailleurs l'un des « reproches » formulés à l'encontre des œuvres d'Aristote par les commentateurs et les philologues que celui de n'être qu'une sorte de transcription et non une composition. Cette approche est une approche moderne et ne tient pas suffisamment compte du contexte impliqué par la notion de « civilisation orale ». Michael Gagarine fait remarquer qu'en ce qui concerne les IV^e et V^e siècles¹⁵, le caractère dominant est encore très nettement oral, et les marques de l'oralité demeurent extrêmement nombreuses à l'écrit. Les choses sont en train de changer, lentement toutefois : il faudra attendre les premiers siècles du christianisme pour que l'écrit l'emporte définitivement sur l'oral. Michael Gagarine pose en outre la nécessité de distinguer l'art oratoire écrit en vue d'une performance orale et l'art oratoire écrit pour être lu. On trouve la même appréciation chez Thomas Cole¹⁶ qui affirme que le public d'auditeurs du V^e siècle se voit remplacé peu à peu par un public de lecteurs au IV^e siècle.

¹⁴ Bakker Egbert J. « How Oral is Oral Composition » in *Signs of orality : the Oral Tradition and Its Influence in the Greek and Roman World*, pp. 29-33.

¹⁵ Gagarine Michael « the Orality of Greek Oratory » in *Signs of orality : the Oral Tradition and Its Influence in the Greek and Roman World*, pp. 163-180.

¹⁶ Cole Thomas, « the Fourth Century » in *The Origins of Rhetoric in Ancient Greece*, p.115.

Daniel F. Melia¹⁷ souligne en outre le paradoxe que constitue l'extrême érudition d'Aristote et sa parfaite maîtrise de l'écriture au sein d'un monde dans lequel l'oralité est encore le mode majoritaire comparativement à l'écrit. On ne peut pas appréhender un intellectuel comme Aristote sans tenir compte de cette question entre culture orale et écrite. Nous l'avons vu, la première occupe encore une forte place dans le monde grec du IV^e siècle et Aristote en est imprégné. Le mode oral contient des codes linguistiques communs à tous et n'est pas encore mis en cause par l'écrit comme ce sera le cas par la suite¹⁸. Nous verrons que les marqueurs de l'oralité abondent dans les textes aristotéliens et qu'ils leur confèrent une certaine coloration qui les fait sortir de cette neutralité que certains veulent leur attribuer.

Nous ne pouvons pas conclure ce tour d'horizon du passage d'une prédominance de l'oral vers un développement de la lecture et du texte écrit sans mentionner la réflexion de R. Graff¹⁹ qui dans son article de 2001 interroge ce passage de la *Rhétorique* d'Aristote (dont nous aurons abondamment l'occasion de reparler ci-dessous) dans lequel le Stagirite oppose clairement les écrits destinés à la performance orale et ceux qui sont destinés à la lecture individuelle :

Rhétorique III, 12 1414a 5-6 :

Ἡ μὲν οὖν ἐπίδεικτικὴ λέξις γραφικωτάτη· τὸ γὰρ ἔργον αὐτῆς ἀνάγνωσις· δευτέρα δὲ ἡ δίκανικὴ.

Le style épideictique est davantage un style de l'écrit. En effet, sa fonction est d'être lu. Ensuite vient le style judiciaire.

¹⁷ Melia Daniel F. « Orality and Aristotle Aesthetics and Methods » in *Oral Performance and Its Context (Orality and literacy in Ancient Greece, vol.5)* pp.117-128.

¹⁸ Melia Daniel F. « Orality and Aristotle Aesthetics and Methods » in *Oral performance and Its Context (Orality and literacy in Ancient Greece, vol.5)* pp.117-128 illustre cette notion par la désobéissance d'Antigone qui répudie la loi écrite en refusant de s'y soumettre p.120.

¹⁹ Graff Richard, « Reading and the « written style » in Aristotle's Rhetoric » in *Rhetoric Society Quarterly*, 31. 04. 2001.

Graff développe sur ce point en soulignant qu'Aristote en homme du IV^e siècle arrive à un moment charnière de la vie intellectuelle qui voit petit à petit le texte écrit prendre une importance qu'il n'avait pas antérieurement en Grèce ancienne. Graff exprime que l'idée de lecture était jusqu'alors plus généralement orale et communautaire plutôt qu'individuelle et silencieuse, (ce en quoi il rejoint bien Cole et Kennedy cités ci-dessus). Graff explicite cet antagonisme persistant dans la culture grecque avec la querelle qui quelques temps avant Aristote avait opposé les deux orateurs Isocrate et Alcidamas, le second reprochant à ceux qui écrivent leurs discours à l'image du premier l'artificialité leur propos trop élaborés²⁰ pour se prêter aux joutes verbales alors en usage dans la société grecque. Isocrate en effet produisait des discours extrêmement travaillés, difficiles à rendre vivants par la voie orale qui, selon les termes de Graff, comporte une dimension théâtrale voire histrionique essentielle. La notion tirée du grec qui sert à décrire cette écriture minutieuse dans laquelle le souci du détail est omniprésent se nomme **ἀκρίβεια** et peut être traduite par les termes d' « exactitude » et de « précision ». Le soin rigoureux qu'un auteur comme Isocrate apportait à ses écrits, comme sa constance à éviter les hiatus par exemple, est une illustration parfaite du concept d' **ἀκρίβεια** porté à son extrême.

Denniston²¹ quant à lui précise qu'au tournant du Ve et du IV^e siècles, l' **ἀκρίβεια** sera généralement en perte de vitesse au profit, chez nombre de prosateurs et notamment dans l'art oratoire, de la « **σαφήνεια** », soit du souci de clarté et de l'absence d'ambiguïté. Denniston explique que pour les Grecs de cette époque, l'élévation du style ne doit pas remettre en cause la clarté du propos, et nous aurons l'occasion de voir que cette notion de clarté est importante pour appréhender l'écriture du Stagirite.

²⁰ Alcidamas, *Sur les sophistes*, (« Contre ceux qui rédigent leurs discours ») 14, 16, 20, 25, 33-4. Ces références précises sont données par Richard Hunter dans son article « Reflecting on Writing and Culture » in *Written Texts and the Rise of Literate Culture in Ancient Greece*. p.217.

²¹ Denniston John Dewar, « The Development of Greek Prose » in *Greek Prose Style*, pp.17-18.

1.2.2 La classification des genres

Qu'est-ce qu'un genre littéraire ? Avant que de tenter de répondre à cette question, il semble toutefois bienvenu de souligner une fois encore combien les frontières de genres antiques sont radicalement différentes des nôtres. Ainsi philosophie et science sont la plupart du temps étroitement imbriquées et difficilement dissociables, particulièrement en ce qui concerne un intellectuel éclectique comme Aristote.

De surcroît, un certain nombre d'autres disciplines comme l'histoire ou la théorisation politique font éminemment partie du concept de travail ou de recherche scientifique dans le monde antique en ce qu'elles ont vocation à exposer et à expliciter des faits supposés réels. Ce phénomène, que nous dénommerons pour le moment de façon approximative « recherche de la vérité », pourrait être posé comme premier critère pour caractériser la prose scientifique, historique ou philosophique, et la différencier ainsi nettement de la poésie au sens littéraire du terme.

1.2.2.1 Prose ou poésie ?

Si les contenus divergent, qu'en est-il dès lors du contenant, c'est-à-dire de la question formelle ? Le premier des problèmes auquel se trouvera confronté celui qui se pose cette question est celui de l'opposition entre prose et poésie. La distinction entre ces deux extrémités du spectre langagier -soit du plus au moins travaillé et artificiel -n'est pas aussi radicale dans l'antiquité qu'elle ne l'est dans notre monde moderne. Notre tradition moderne se reflète bien dans la définition que Roland Barthes tire de la bouche de M. Jourdain²² :

poésie = prose +a+b+c

prose = poésie -a-b-c

²² Barthes Roland, *le degré 0 de l'écriture*, Seuil, Paris, 1953 et 1972, collection Points p. 35.

double équation dans laquelle les termes a, b et c incarnent tous les ornements poétiques tels que rime, mètre ou image.

Or le monde antique ne fonctionne pas sur une opposition aussi simple, comme nous le décrit Edouard Norden²³ dans l'extrait suivant :

« Zauber und Bannformen, die Sprache des Rechts und des Kultus sind überall in Prosa konzipiert worden, aber nicht in der Prosa des gewöhnlichen Lebens, sondern in einer Prosa die durch zweierlei Momente der alltäglichen Sphäre entrückt ist : erstens ist ihr Vortrag immer feierlich gemessen und wird dadurch rhythmisch und dem Gesang zwar nicht gleich aber ähnlich (recitativisch), zweitens ist sie meist ausgestattet mit bestimmten, allen Menschen, den wilden wie den höchstzivilisierten angeborenen, äusseren Klangmitteln zur Hebung der Rede und Unterstützung des Gedächtnisses vor allem durch Silbenzusammenklang am Anfang oder Schluss bestimmt gestellter Wörter (Alliteration oder Reim). »

« *La magie ou les formules de bannissement, la langue du droit ou du culte, toutes sont partout conçues en prose, non pas dans la prose de la vie habituelle, mais dans une prose soustraite aux moments de la sphère quotidienne selon deux procédés. Premièrement son débit est toujours mêlé d'éléments solennels, et par ce biais devient rythmiquement certes pas exactement identique, mais semblable au chant (récitatif), deuxièmement elle est considérablement embellie d'éléments particuliers que tous les êtres humains, les plus sauvages comme les plus hautement civilisés comprennent, avec des moyens sonores pour rehausser le discours et préserver la pensée, en premier lieu au moyen d'associations de syllabes au début ou à la fin de la phrase par la pose de mots spécifiques (allitération, rimes).* »²⁴

Voyons à présent la réponse qu'apporte le monde antique à cette question et comment cette réponse tend à évoluer dans le temps. Ce premier extrait, tiré de la *Poétique*, exprime la prise de position du Stagirite à ce sujet :

(Poétique 1447b) :

Πλὴν οἱ ἄνθρωποι γε συνάπτοντες τῷ μέτρῳ τὸ ποιεῖν ἐλεγειοποιούς τοὺς δὲ ἐποποιούς ὀνομάζουσιν, οὐχ ὡς κατὰ μίμησιν ποιητὰς ἀλλὰ κοινῇ κατὰ τὸ μέτρον προσαγορεύοντες : καὶ γὰρ ἂν ἰατρικὸν ἢ φυσικὸν τι διὰ τῶν μέτρων ἐκφέρωσιν, οὕτω καλεῖν εἰώθασιν · οὐδὲν δὲ κοινόν ἐστιν Ὀμήρῳ καὶ Ἐμπεδοκλεῖ πλὴν τὸ μέτρον, διὸ τὸν μὲν ποιητὴν δίκαιον καλεῖν, τὸν δὲ φυσιολόγον μᾶλλον ἢ ποιητὴν.

²³ Norden Eduard, « Die Begründung der attischen Prosa » in *Kunstprosa vom 6. Jahrhundert vor Christs bis in die Zeit der Renaissance*, erstes Kapitel pp.31-32.

²⁴ Traduction Anouk Waber

« ...cependant les gens reliant l'art poétique à l'emploi du mètre nomment les poètes élégiaques ou épiques non pas en fonction du genre d'imitation qu'ils pratiquent mais adoptant cette désignation de par l'emploi commun qu'ils font du mètre. En effet ils ont aussi habitude de désigner quelque chose de médical ou de physique en usant du mètre. Mais il n'y a rien de commun entre Homère et Empédocle à l'exception de l'emploi du mètre, c'est pourquoi il est juste de nommer l'un poète et l'autre naturaliste plutôt que poète. »

Ainsi les auteurs que l'on pourrait qualifier de scientifiques peuvent utiliser des mètres pour rédiger leurs œuvres. Aristote utilise l'exemple d'Empédocle pour illustrer son propos, et précise bien que si Homère et Empédocle utilisent tous deux des mètres dans leurs ouvrages respectifs, il n'y a cependant rien d'autre de commun entre eux. Le premier est un poète, le second, un physicien ou un naturaliste selon la traduction que l'on donnera de « **φυσικός**. »²⁵

Précisons encore qu'il s'agit d'opérer une distinction entre une poésie que l'on qualifiera faute de mieux d' « ornementale », et une poésie de nature plus « scientifique », c'est-à-dire une poésie dont les visées sont avant tout descriptives et explicatives.

Si la première est avant tout en quête d'expressivité et d'esthétisme, la seconde s'inscrit potentiellement dans cette « recherche de la vérité » que nous avons évoquée plus haut. Un chercheur comme Empédocle, mais également un poète comme Hésiode, en ce qu'il se base sur des croyances religieuses tenues pour vraies²⁶ par les anciens, appartiennent tous deux à cette veine de la poésie didactique.

²⁵ Havelock Eric A. *The literate revolution in Greece and its cultural consequences*, Princeton University Press, 1982. Havelock évoque en particulier la question de cette apparente dichotomie entre prose et vers chez les Présocratiques. Sur cette même question voir aussi Mouraviev Serge, *Héraclitea III. 3 A. Recensio. Héraclite d'Ephèse. Les vestiges 3. Les fragments du livre d'Héraclite. A. le langage de l'Obscur. Introduction à la poétique des fragments*. Sankt Augustin : Akademia –Verlag 2002.

²⁶ Ou qui le sont potentiellement. Certaines études remettent cette idée en cause, on citera par exemple celle de Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, 1981.

(Poétique, 1451a-b) :

Φανερόν δ' ἐκ τῶν εἰρημένων καὶ ὅτι οὐ τὸ τὰ γενόμενα λέγειν, τοῦτο ποιητοῦ ἔργον ἔστιν, ἀλλ' οἷα ἂν γένοιτο καὶ τὰ δυνατὰ κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον. Ὁ γὰρ ἱστορικὸς καὶ ὁ ποιητὴς οὐ τῷ ἢ ἔμμετρα λέγειν ἢ ἄμμετρα διαφέρουσιν (εἴη γὰρ τὰ Ἡροδότου εἰς μέτρα τεθῆναι καὶ οὐδὲν ἦπτον ἂν εἴη ἱστορία τις μετὰ μέτρου ἢ ἄνευ μέτρων)· ἀλλὰ τούτῳ διαφέρει, τῷ τὸν μὲν τὰ γενόμενα λέγειν, τὸν δὲ οἷα ἂν γένοιτο. Διὸ καὶ φιλοσοφώτερον σπουδαιότερον ποιήσις ἱστορίας ἔστιν· ἢ μὲν γὰρ ποιήσις μᾶλλον τὰ καθόλου, ἢ δ' ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγειν. Ἔστιν δὲ καθόλου μὲν τῷ ποίῳ τὰ ποῖα ἄττα συμβαίνει λέγειν ἢ πράττειν κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον, οὗ στοχάζεται ἢ ποιήσις ὀνόματα ἐπιπιθεμένη· τὸ δὲ καθ' ἕκαστον τί Ἀλκιβιάδης ἔπραξεν ἢ τί ἔπαθεν.

*« Il apparaît clairement dans ce que nous venons de dire qu'il n'est pas du ressort du poète de parler de **ce qui s'est (vraiment) passé**, mais de tout ce qui **ce qui aurait pu arriver** et de toute les choses possibles selon la vraisemblance et la nécessité. En effet l'historien et le poète ne diffèrent pas en ce qu'ils s'expriment en mètres ou non. Quand bien même les ouvrages d'Hérodote seraient-ils écrits en vers qu'ils n'en seraient pas moins de l'histoire, indépendamment du fait qu'ils soient écrits avec ou sans vers. En revanche ils diffèrent en cela que l'un parle des choses qui se sont effectivement produites, et l'autre de celles qui auraient pu se produire. C'est pourquoi la poésie est chose plus philosophique et plus sérieuse que l'histoire. En effet la poésie parle plutôt de ce qui est général et la prose (l'histoire) de ce qui est particulier. Le général, ce sont les choses qu'il arrive à quelqu'un de dire ou de faire selon la vraisemblance ou la nécessité, c'est à quoi tend la poésie en apposant des mots/des noms. Ce qui relève du particulier, c'est ce qu'Alcibiade a fait ou ce qui lui est arrivé. »*

Il y a donc une distinction claire pour Aristote entre littérature poétique et scientifique : leurs buts et leurs contenus ne sont pas les mêmes.

Or si des écrits de nature scientifique comme ceux d'Empédocle sont susceptibles d'être soumis à une contrainte formelle, en l'occurrence le mètre, comment ne pas imaginer dès lors que le phénomène ne s'étende pas à la prose ?

L'extrait ci-dessus traite de la différence qui sépare histoire et poésie. Ainsi le poète traite de ce qui pourrait ou aurait pu arriver, mais il n'a pas d'ancrage dans le réel.

L'historien pour sa part évoque une réalité effective ou du moins considérée comme telle. Aristote ajoute encore ceci : l'essence d'un récit n'est pas influencée par le

médium employé par l'auteur. Ainsi Hérodote aurait-il pu rédiger ses *Enquêtes* en vers qu'elles n'en resteraient pas moins un ouvrage de nature historique et non pas poétique.

Ce passage illustre bien l'opposition entre deux types de « **λόγος** », soit un « **λόγος** » qui caractérise la « recherche de la vérité » et s'appuie sur des témoignages et des événements considérés comme ayant effectivement eu lieu (pour Hérodote) des observations, des calculs ou des croyances tenues pour vraies (dans le cas d'Hésiode et d'Empédocle par exemple), et un « **λόγος** » de nature allégorique destiné à l'expression d'une vérité qui est plus générale mais qui n'est pas incarnée par des éléments réels et tangibles (ce qui serait le cas d'Homère, même si Aristote ne le range pas explicitement dans cette catégorie).

Au final, il y aurait donc un « **λόγος** » de type scientifique pour la rédaction de traités de sciences naturelles, d'enquêtes historiques ou de ce que nous pourrions appeler, un peu anachroniquement il est vrai, les écrits de nature « théologiques », et un « **λόγος** » littéraire et relevant de considérations générales pour traiter de poésie ou de philosophie, **sans que ce soit la forme (en vers ou en prose) qui détermine l'appartenance d'un écrit à l'un ou l'autre genre, mais son contenu.**

1.2.3 Situation d'Aristote dans les courants littéraires de son temps

Quelque soit le lieu et l'époque auxquels appartient un individu, il naît dans un contexte culturel et des traditions établies dont il ne pourra complètement s'affranchir. Aristote comme n'importe quel auteur appartient à une époque, et à une tradition littéraire et intellectuelle. Consciemment ou non, il est vecteur d'acquis culturels, linguistiques et formels. Quels sont les critères formels « en vogue » ou reconnus avant Aristote, sur quel terrain stylistique arrive-t-il ? Peut-on le classer dans une catégorie ou un genre spécifique ?

Dans le registre de la forme, nous avons abordé ci-dessus la question du concept de civilisation orale et l'opposition somme toute relative dans le monde antique entre poésie et prose. Mais pour retracer la notion de forme en prose et ce qu'elle recouvre à l'origine dans le monde antique, il faut parler avant tout de la rhétorique, de son histoire et de son évolution dans le monde grec en particulier, puisqu'il s'agit de la forme par excellence pour un texte en prose.

1.2.3.1 Petite histoire de la rhétorique.

Nous l'avons évoqué ci-dessus, les premiers textes de la littérature grecque sont des textes de nature plutôt poétique avec Homère et Hésiode puis avec la lyrique. Mais la société grecque évolue et de nouveaux besoins naissent au sein du monde intellectuel en particulier. Au VI^e siècle déjà, certains savants comme Thalès de Milet, par exemple, cherchent à créer une vision scientifique du monde à la place de la pensée mythique qui prévalait jusque là dont la représentation par excellence est donnée dans la *Théogonie* d'Hésiode²⁷. Mais c'est véritablement au V^e siècle que les penseurs et intellectuels de tous bords vont chercher à développer l'exploitation de l'argumentaire logique.

George Kennedy²⁸ relève une particularité du monde grec qui va jouer un rôle important dans tout ce processus et qui marque selon lui aujourd'hui encore notre monde occidental. Il s'agit de la propension grecque à **verbaliser le contentieux ouvertement**. Dans les autres civilisations étudiées par Kennedy comme l'Inde ou la Chine, le contentieux n'est jamais exprimé aussi ouvertement et le discours tend toujours plutôt vers un consensus. Ainsi ce qui distingue de beaucoup les Grecs des autres cultures, ce sont les qualités éristiques de leurs discours. Les Grecs expriment ouvertement leurs désaccords, le phénomène est attesté à date ancienne dans le

²⁷ Kennedy George A. « Greek Sophistry » in *Comparative Rhetoric*, p. 207.

²⁸ Kennedy George A. « Contentiousness in Greek Rhetoric » in *Comparative Rhetoric* pp. 197-199.

conflit qui oppose Achille et Agamemnon dans l'*Illiade*. Ce contentieux explicite se retrouve tout au long de l'histoire grecque dans les récits historiques comme ceux de Thucydide par exemple ou même dans les joutes oratoires auxquelles se livreront Eschine et Démosthène. Kennedy souligne en outre que remporter la majorité dans un débat se fait sans que l'établissement d'un consensus soit nécessaire : il n'y a pas besoin de concilier les opposés puisque c'est la majorité qui décide. L'orateur doit seulement s'assurer du soutien de ceux qui sont déjà de son côté et convaincre les indécis. Ce procédé encourage le contentieux et polarise les positions, ce qui explique selon lui qu'à force de se faire la guerre entre eux, les Grecs ont fini par s'autodétruire. En revanche la **célébration du contentieux** est réprouvée par les philosophes, c'est entre autres pour cela que les poètes sont exclus de la république idéale de Platon²⁹. La rhétorique, qui ne se nomme pas encore ainsi, naît avec le courant de ce que l'on appelle la première sophistique. Ce courant se développe suite à de grands bouleversements politiques et sociaux qui vont toucher tout le monde grec entre le VI^e et le Ve siècle av Jésus-Christ : les régimes tyranniques disparaissent un peu partout, (Thrasybule, tyran de Syracuse est déposé en 466) et la démocratie Athénienne se met en place³⁰. Une certaine liberté de parole voit le jour et l'acquisition du savoir et des techniques oratoires se démocratise avec l'arrivée, au 5^e siècle de rhéteurs itinérants nommés sophistes qui développeront des stratégies d'argumentation : on peut citer des noms comme ceux de Protagoras d'Abdère, Gorgias de Leontinoi (qui vient d'ailleurs de Sicile), Prodicos de Teos. Les sophistes ne sont pas, au contraire des philosophes, en quête de vérité, ils se contentent de rassembler et d'agencer des arguments pour convaincre les parties adverses. Ils s'attachent aussi à produire des

²⁹ Platon, *République*, 595a-608d.

³⁰ Sur les généralités concernant la première sophistique voir Saïd Suzanne, Trédé Monique, Le Boulluec Alain, *Histoire de la littérature grecque*, pp 111-114.

effets d'ornementation et se targuent de pouvoir démontrer n'importe quel objet par la parole. Ils se déplacent et dispensent leur enseignement à quiconque veut et peut le payer.

1.2.3.2. Le cas Gorgias

Si les sophistes ont, en quelque sorte, révolutionné l'art oratoire et contribué à hisser la prose à l'égale de la poésie, l'un d'entre eux a plus particulièrement exercé un impact important sur les penseurs de son temps. Gorgias de Léontinoi, dont on peut citer *l'Eloge d'Hélène* comme l'exemple par excellence de prose à caractère purement ornemental, a laissé un héritage tangible dans les techniques de mises en forme de la prose auprès de ses contemporains. On lui suppose d'avoir eu pour maître Empédocle d'Agrigente³¹, qui était d'origine sicilienne comme lui et exerçait à la foi comme médecin et rhéteur. Après son arrivée à Athènes, Gorgias est devenu célèbre de part sa forme très travaillée jusque dans les moindres détails. Il va être le premier à faire le choix du dialecte attique comme langue de prédilection et aura de nombreux élèves dont certains sont devenus célèbres, mentionnons entre autres des grandes figures de l'art oratoire comme Isocrate et Alcidamas, qui furent tous deux par la suite à la tête d'une école de rhétorique à Athènes et dont nous avons eu l'occasion de parler³², mais aussi Philostrate, Critias, Alcibiade, et l'historien Thucydide, cités par Friedrich Blass. Voici, selon la description de Blass, un aperçu des techniques que le maître enseignait à ses élèves :

« Die Lehrmethode des Gorgias wird von Aristoteles dahin beschrieben, dass er ähnlich den Eristikern seiner und der folgenden Zeit nicht etwa ein System vortrug, sondern seinen Schülern ausgearbeitete Stücke zum Auswendiglernen gab, von denen er glaubte, dass sie in der Praxis am häufigsten zur Anwendung kommen würden. ».

³¹ Blass Friedrich, « von Gorgias bis zu Lysias », in *Die Attische Beredsamkeit*, Band 1, pp.49-54.

³² Cf. *supra*, pp 11.

« La didactique de Gorgias est ainsi décrite par Aristote³³ à savoir qu'à l'instar des éristiques de son temps et de ceux qui suivaient, il n'a pas proposé un système mais au contraire qu'il donnait à ses élèves des pièces finies à apprendre par cœur, desquelles il pensait qu'elles seraient d'une haute utilité dans la pratique »³⁴.

On suppose, et c'est aussi l'option retenue par Thomas Cole³⁵ que les textes de Gorgias étaient avant tout de nature pédagogique et que l'élève devait choisir parmi la matière qui lui était présentée ce qui lui serait véritablement utile dans la situation telle qu'elle se présenterait à lui et quelle qu'elle soit. Ce qui explique que le formalisme, la rigueur, la précision de la syntaxe apparaissent d'autant plus que les textes ainsi produits seront destinés à l'étude et à une consultation répétée ou prolongée. Toujours selon Cole, les effets sonores sont destinés à créer un effet mnémonique comparable à ceux que l'on produit en poésie. Il s'ensuit une compression pédagogique pour l'étudiant qui peut trouver dans un seul paragraphe une grande quantité de matériel technique, ce qui, souligne Cole devait permettre d'être rapidement efficace dans le monde attique du V^e siècle où le débat est omniprésent dans tous les domaines. Cette efficacité langagière porte un nom : **la technè**.³⁶

Un ouvrage du type de *l'Eloge d'Hélène* qui inclut l'improvisation et le goût pour l'ornementation tend à essayer de remplacer la métrique et la musicalité du vers par l'agencement soigné des côla, c'est-à-dire des unités discursives³⁷. Il utilise en abondance différents procédés comme le chiasme, l'antithèse, l'isocôlon, la pariose, les homéotéleutes, les jeux de mots et les jeux rythmiques³⁸. Ces procédés nettement

³³ Aristote, *Réfutations Sophistiques*, c 34, 183 b 36. (La référence est donnée par Friedrich Blass.)

³⁴ Blass Friedrich, « von Gorgias bis zu Lysias » *die Attische Beredsamkeit*, Band 1, pp. 51-52.

³⁵ Cole Thomas, « Technè and Text » in *The Origins of Rhetoric in Ancient Greece*, pp.76-79.

³⁶ Pour Gorgias et les « gorgianismes » voir Noël Marie-Pierre « Gorgias et 'l'invention' des ΓΟΡΓΙΕΙΑ ΣΧΗΜΑΤΑ », REG112, 1999, 193-211.

³⁷ Pour la définition du côlon cf. *infra* p. 65.

³⁸ Pour la définition de ces notions chez Gorgias voir Päll Janika, chap. 4 « Rhetorical / Stylistic means » et 5 « Sound Repetition » in *Form, Style and syntax of Greek Prose Rythm : On the Example of « Helen's Encomium » by Gorgias*, pp. 104-124.

audibles vont s'étendre à l'ensemble de la prose. Eduard Norden³⁹, grand spécialiste de la prose nous en dit ceci:

« Gorgias wurde von gesamten Altertum als **εὐρητής der σχήματα** angesehen, die nach ihm den Namen **Γοργίεια** erhielten... »

« *Gorgias a été perçu par l'Antiquité réunie comme l'inventeur des formes qui après lui prendront le nom de **gorgianismes**...* »

On peut en déduire que Gorgias a vraiment été le premier ou du moins l'un des premiers grands auteurs de prose d'art dont l'impact des trouvailles stylistiques sera durable auprès des prosateurs de tous horizons.

Pourtant si le succès de Gorgias lui vaudra d'être durablement un exemple pour tous ceux qui voudront écrire de la prose (et ce d'ailleurs qu'elle soit ornementale ou utilitaire) Gorgias comme ses contemporains tenants de la sophistique subira les critiques virulentes des philosophes, Platon et Aristote en tête.

L'enseignement des sophistes est sujet à la controverse pour différentes raisons, notamment parce qu'il est payant et ne se soucie pas vraiment de morale. Improvisation, critique, techniques éristiques, donc propres à ancrer les antagonismes sont perçues comme dangereuses puisque ne se souciant pas de vérité ni de bien ni de mal, mais se fondant essentiellement sur le probable. L'enseignement de ces maîtres itinérants prétend pouvoir défendre n'importe quelle cause, ce qui n'est pas du goût de Platon qui s'en prendra aux sophistes et notamment à Gorgias dans l'œuvre éponyme ou dans le *Phèdre*⁴⁰ dans lequel il compare ironiquement la voix des sophistes à celles des héros homériques et en particulier Gorgias à Nestor.

³⁹Norden Eduard, « Die Begründung der Attischen Kunstprosa » *Kunstprosa von 6. Jahrhundert bis in die Zeit der Renaissance*, p.15.

⁴⁰ Platon, *Phèdre* 267 A, 261 C.

Mais Thomas Cole va encore plus loin dans l'analyse et soutient que le terme de rhétorique à proprement parler n'aurait tout simplement pas existé avant que Platon et Aristote, dans leur souci de distinguer les sophistes des philosophes n'en deviennent les véritables inventeurs⁴¹.

Le traité *Phèdre* de Platon serait ainsi, toujours selon Cole, la première exégèse rhétorique dans le monde Grec.

Cole souligne que Platon et Aristote ont eu tendance à associer les protorhétieurs à des rivaux pédagogiques, et qu'en faisant dominer leur point de vue négatif sur la sophistique, ils ont posé les bases d'un système dichotomique qui fausse notre perception de l'histoire de la rhétorique. Cole relève en outre que Platon et Aristote ont eu tendance à n'aller chercher chez leurs prédécesseurs que les éléments qui tendaient à se présenter naturellement comme une anticipation de leurs théories : Cole pose que la rhétorique est inhérente à la transmission par le langage écrit ou parlé, et que si elle n'avait pas existé de longue date, ils auraient dû l'inventer. Ils devaient ainsi présenter logiquement leurs prédécesseurs comme mineurs plutôt que comme de sérieux intellectuels qui pourraient être leurs rivaux potentiels : ils ont fondé la distinction entre rhétorique et philosophie en insistant sur leurs vertus séparées, la première devant être au service de la seconde.⁴²

Il faut cependant nuancer les propos de Cole quand aux positions respectives de Platon et d'Aristote.

Platon prendra clairement position contre les sophistes, pour lui le langage doit servir la recherche de la vérité. Il rapproche l'art oratoire et la philosophie à travers la dialectique : raison et discussion mènent à la vérité. Platon distingue deux rhétoriques : une bonne au service de la vérité et du droit désignée parfois sous le

⁴¹ Cole Thomas, *The Origins of Rhetoric in the Ancient Greece*, p.9.

⁴² Cole Thomas, *The Origins of Rhetoric in the Ancient Greece*, pp.28-29.

terme de « psychagogie⁴³ », et une mauvaise, celle des sophistes qui prétend écrire n'importe quel discours fondé sur la vraisemblance et se fonde sur l'illusion sans chercher à servir la cause de la Vérité. Nous avons donc au départ deux rhétoriques : **une rhétorique dite dialectique**, considérée par Platon et ses disciples comme bonne, qui utilise le langage pour accéder à la vérité, et **une rhétorique dite ornementale et utilitaire**, considérée comme mauvaise, qui utilise le langage comme objet de lui-même ou comme moyen d'accéder à ses fins, quelque soit leur nature. Aristote cependant, tout en étant l'héritier de cette vision dichotomique, non seulement l'abandonne en grande partie en faisant de la dialectique un outil prospectif⁴⁴, et en cela il amène une certaine abolition de la frontière entre rhétorique et dialectique, parce que la notion de dialectique n'est plus seulement pourvue de ce caractère éminemment moral au service du bien, mais devient un outil de recherche élargi. De surcroît il pousse la réflexion plus avant et réhabilite la notion de rhétorique en distinguant trois types de prose rhétorique dans son ouvrage éponyme :

Rhétorique: I, 1358a1 36

- 1) **le type délibératif**, utilisé dans le contexte politique pour la recherche du bien et qui doit pousser l'auditeur à l'action.
- 2) **le type judiciaire**, qui sert à l'accusation ou à la défense dans le cadre d'un procès et sert la justice.
- 3) **le type épideictique**, qui sert à louer, mais aussi à démontrer. Ce type est à l'occasion aussi au service du beau.⁴⁵

⁴³ Platon, *Phèdre*, 261a.

⁴⁴ Sur la définition du concept de dialectique chez Aristote voir Pellegrin Pierre, *le vocabulaire d'Aristote* pp.37-41.

⁴⁵ Platon et Aristote s'opposent sur ce point à la vision d'un orateur comme Isocrate qui présente la rhétorique comme une philosophie pratique. A ce sujet voir Hadot Pierre, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* pp. 86-88.

Aristote a écrit plusieurs textes qui sont des réflexions théoriques sur la façon d'écrire, citons notamment la *Rhétorique* et la *Poétique*. On peut ajouter à ces deux travaux la totalité de l'*Organon*, qui présente un système de logique bâti sur le langage. Pour lui la rhétorique est un art utile, il sert à argumenter avec des notions communes et des éléments de preuve rationnels pour faire admettre une idée à un auditoire. Sa vision sépare la rhétorique de la philosophie et en fait une science oratoire autonome. Ajoutons aussi que même si son discours reste très critique concernant les sophistes, ce sont bel et bien leurs techniques qu'il utilise dans ses propres écrits, et en particulier les techniques répandues par Gorgias, ce que nous aurons l'occasion d'observer ci-dessous en détails.

Cette classification présente tout de même une pierre d'achoppement pour le philologue qui se serait mis en tête de vouloir y ranger toutes les catégories de prosateurs. Comment en effet y inclure à la fois des auteurs aussi divers que les historiens comme Hérodote ou Thucydide, ou un homme de science dont l'interdisciplinarité au sens moderne est telle que celle que déploie le Stagirite dans son œuvre immense ?

Peut-être pouvons-nous, bien que par défaut, le ranger occasionnellement dans la première catégorie dans certaines de ses œuvres, comme la *Politique* ou l'*Ethique à Nicomaque*, dont le contenu correspond à cette question de la recherche du bien inhérente au genre. Plus généralement, mais par défaut également, il semblerait que la troisième catégorie, le type épideictique, corresponde mieux à la prose du Stagirite, en ce sens que son discours tend toujours à la démonstration. Peut-être aussi, et c'est l'une des propositions de ce travail, fonde-t-il une catégorie à part, que l'on pourrait appeler « pédagogique » ou « didactique », donc une catégorie de prose qui met en

œuvre un certain nombre de techniques oratoires attestées, comme nous allons le voir, et en fait un mélange qui lui est propre.

Sans doute est-ce enfoncer une porte grande ouverte que de dire qu'Aristote n'est pas Platon : on le voit de par la variété des sujets qu'il traite, c'est un chercheur avant d'être un philosophe. Il n'est pas Gorgias non plus parce que ses écrits n'ont pas de visée purement esthétique ou formelle, bien au contraire. En revanche, et bien qu'ils s'en défendent, Aristote et Platon ont été marqués par les sophistes comme Gorgias au niveau formel: la tendance naturelle, consciente ou non portera à reproduire quelque chose qui fonctionne.

Si Platon essaie de convaincre de vérités existentielles, de toucher l'âme pour atteindre le beau, le vrai et le bien, rôle que résume bien l'appellation de « psychagogue », Aristote quant à lui ne correspond pas à ce titre. On pourrait le définir plus adéquatement avec le terme de « pédagogue », non pas au sens antique mais moderne du terme: soit une personne dévolue à l'enseignement de vérités mécaniques et sensibles au sujet du monde, du fonctionnement de l'univers, des choses en général, et qui à travers sa transmission et les moyens langagiers et stylistiques qu'il utilise pousse constamment ses étudiants aussi bien que lui-même à l'amélioration et parfois à la mise en question de cette connaissance. Et cet élément est également fondamental pour quiconque essaie d'aborder l'œuvre d'Aristote dans son ensemble : les contradictions n'en sont pas absentes, mais elles ne sont qu'apparentes puisque la base du système aristotélicien est davantage fondée sur l'apprentissage de la pensée, le processus de pensée et de recherche que sur le résultat sous forme de vérité figée produit par l'exercice de cette pensée. En cela

Aristote, bien qu'il s'en défende, est certainement plus proche des sophistes que de Platon.⁴⁶

1.3 L'analyse stylistique d'Aristote à l'épreuve de la Rhétorique.

1.3.1 Rhétorique vs dialectique : définitions

Mais que pense Aristote lui-même de ce qu'un bon style doit être, quelles sont ses conceptions et prescriptions ? Une réflexion du type de celle qui se fait au sein de ce travail ne peut se passer de cette question, et ce d'autant plus que le Stagirite a longuement traité de ce sujet dans sa *Rhétorique* qui fait référence sur la question du style dans l'antiquité.

En effet la *Rhétorique* d'Aristote joue un rôle majeur dans le monde grec, même si d'autres ouvrages traitant de cette discipline gravitent en quelque sorte autour de lui. Mentionnons pour commencer la *Rhétorique à Alexandre (340 ?)*, qui est quelque peu antérieure à la *Rhétorique* d'Aristote et lui a faussement été attribuée. On pense aujourd'hui qu'elle a été rédigée par un certain Anaximène de Lampsaque. Elle est suivie dans le temps par la *Rhétorique (date incertaine)* d'Aristote lui-même. Le traité *Du Style, Περὶ Ἐρμηνείας*, rédigé par un certain Démétrios est plus tardif (autour de 100 av.J.-C.) mais se réfère abondamment à la *Rhétorique* d'Aristote.

Les Romains ne seront pas en reste sur la question, citons la *Rhétorique à Herennius* longtemps attribuée à Cicéron et rédigée à l'époque hellénistique (env. 60-70 avant J.-C.), et *le De Inventione* de Cicéron dont l'attribution en revanche ne laisse aucun doute. Quintilien, auteur de *l'Art Oratoire*, ne sait pas le grec et n'a pas lu Aristote,

⁴⁶ Harry Lesser va aussi dans ce sens en comparant les techniques pédagogiques respectives des deux philosophes et les buts qu'elles cherchent à atteindre. Platon de son côté construit un système dialectique qui prétend développer les facultés intellectuelles de ses élèves et développer leur sens moral. Aristote quant à lui cherche à développer la connaissance du monde en général et à la faire progresser le plus avant possible. Ses techniques rhétoriques servent donc ce but et se présentent de façons très différentes de celles de Platon. Lesser Harry, « Style and pedagogy in Plato and Aristotle » in *Philosophy*, Cambridge, 1982, pp. 390-391.

mais il admire Cicéron. Une certaine coupure se fait avec Quintilien qui définit la métaphore autrement. Finalement ce sont les oeuvres d'Hermogène de Tarse à la fin du II^e siècle et en particulier les travaux qu'il effectue sur les discours de Démosthène⁴⁷ dans son traité ***Sur les Catégories du Style*** qui influencent toute la rhétorique jusqu'à la Renaissance.⁴⁸

Aussi, même si la réflexion principale du présent propos tourne autour du style du *περι ψυχῆς*, le détour par la *Rhétorique* s'avère-t-il indispensable, pour confronter les observations présentées dans les analyses ci-dessous avec les théories de l'époque en général et celles du Stagirite en particulier qui en est un miroir. Mais il faut au préalable s'armer d'une constatation : cette thématique n'a pas ou peu intéressé les philologues. Quelques articles comprenant un certain nombre d'opinions ou de vagues comparaisons existent, mais aucun corpus d'exemples détaillés ne vient donner d'éclairage sur cette question qui sera au centre de la présente discussion : **les principes stylistiques théoriques du maître coïncident-ils avec sa propre pratique ?**

Même si le registre thématique de son œuvre n'est pas à proprement parler artistique ou littéraire, (encore faut-il rappeler que ces distinctions de genre ne sont pas strictement identiques dans l'Antiquité et l'époque moderne), et **même si l'œuvre et le contenu de ses écrits n'appartiennent pas à une catégorie oratoire, y applique-t-il un certain nombre de principes fixes et définis ?** Nous allons, dans un premier temps, voir quelle définition, il donne de la rhétorique. Afin de bien comprendre le sens de ce passage, il convient de rappeler ce que couvrent respectivement les termes de

⁴⁸Saïd Suzanne, Trédé Monique, Le Boulluec Alain, *Histoire de la Littérature Grecque* p.422. Les auteurs renvoient aussi aux travaux de F. Desbordes sur la question : Desbordes F. *la Rhétorique Antique*, Paris, 1996.

rhétorique d'une part, et de dialectique d'autre part, puisque Platon et Aristote insistent sur cette distinction.

Si l'on s'en réfère à la simple définition donnée par le dictionnaire, **la rhétorique** incarne l'art de parler, de bien parler, l'art du discours, de la parole, juste ou injuste. Elle est constituée d'un discours continu qui implique une seule personne face à un auditoire.

La dialectique quant à elle, est l'art de la conversation, de la discussion, l'entretien entre deux personnes ou parties. Elle est sœur de la rhétorique quant à un certain nombre de procédés mais implique obligatoirement un principe moral qui peut être absent de l'usage rhétorique (comme chez les sophistes par exemple). Nous avons vu ci-dessus⁴⁹ que cette frontière entre rhétorique et dialectique, si nettement délimitée chez Platon, tend à s'effriter quelque peu chez Aristote.

Dans les deux cas, le but visé est l'argumentation, la persuasion. Rhétorique et dialectique sont des outils logiques, des instruments de la pensée. Dans le contexte aristotélicien, il n'importe pas seulement de défendre une idée ou de partir en quête de la vérité, encore faut-il que cette idée ou cette vérité soit structurée de façon logique, qu'elle soit rhétorique ou dialectique. Nous verrons qu'elle requiert la construction et l'usage d'outils langagiers et logiques comme le syllogisme, pour ne citer que le plus connu. La perception du lien entre signifiant et signifié est en germe chez Aristote mais elle n'est pas encore complètement aboutie. Ce sont les stoïciens qui ultérieurement pousseront encore le raisonnement plus loin en traitant du lien indissoluble qui unit le signifiant et le signifié. Dans ce raisonnement le signifiant, c'est-à-dire l'acte langagier

⁴⁹ Cf. *supra* p. 22-26.

au moyen duquel le signifié, autrement dit le sens, est produit, est aussi important que le sens lui-même, il est déjà en lui-même porteur de sens.⁵⁰

Le passage qui suit, tiré de la *Rhétorique* définit la similitude entre le syllogisme et l'induction en dialectique d'une part, l'enthymème et l'exemple en rhétorique d'autre part :

Rhétorique I 1356a 35 1356 β et suivantes.

Τῶν δὲ διὰ δεικνύναι ἢ φαίνεσθαι δεικνύναι, καθάπερ καὶ ἐν τοῖς διαλεκτικοῖς τὸ μὲν ἐπαγωγή ἐστὶν τὸ δὲ συλλογισμὸς τὸ δὲ φαινόμενος συλλογισμὸς, καὶ ἐνταῦθα ὁμοίως ἔχει· ἔστι γὰρ τὸ μὲν παράδειγμα ἐπαγωγή, τὸ δ' ἐνθύμημα συλλογισμὸς, τὸ δὲ φαινόμενον ἐνθύμημα φαινόμενος συλλογισμὸς.

« En ce qui concerne le fait de démontrer ou de sembler démontrer, de même également qu'en dialectique, il y a l'induction et le syllogisme et le syllogisme apparent, il en va de même en rhétorique, car l'exemple est une induction, et l'enthymème un syllogisme et l'enthymème apparent un syllogisme apparent »

Avant de poursuivre dans la lecture de cet extrait il semble judicieux d'ajouter quelques éléments à la définition de ces termes tels qu'ils nous sont exposés par le Stagirite. Le dictionnaire Bailly⁵¹ nous dit que le terme τὸ ἐνθύμημα,-ατος «enthymème» vient du verbe grec ἐνθυμέομαι-οὔμαι qui signifie « se mettre dans l'esprit, réfléchir, combiner un plan, ou déduire par un raisonnement ». L'enthymème signifie donc « ce que l'on a dans l'esprit, pensée, réflexion, méthode ou raisonnement ». C'est un synonyme du mot de racine latine « déduction ». Le sens donné par le dictionnaire Bailly nous dit également en citant Aristote lui-même⁵² que l'enthymème est « une sorte de syllogisme fondé sur le probable » (ἐξ εἰκότων) par opposition au syllogisme absolu fondé sur le réel. Nous aurons longuement l'occasion ci-dessous de parler du syllogisme en tant que forme, particulièrement en tant que forme adaptée au style

⁵⁰ Sur cette question du lien signifiant-signifié: Crubellier Michel et Pellegrin Pierre, « Pratiques et théories du discours » in *Aristote, le philosophe et les savoirs*, pp.113, 117-120.

⁵¹ Bailly, Anatole. *Dictionnaire Grec-Français* p. 680.

⁵² Aristote, *Seconds Analytiques*, 2, 27, 2.

périodique⁵³. Or le syllogisme est bien plébiscité en tant que forme rhétorique et dialectique par le Stagirite et non pas seulement comme outil de logique pure.

Quant aux termes ἡ ἐπαγωγή « action d'emmener dans, où, vers », d'où « amener par le raisonnement » et τὸ παράδειγμα, « le modèle, l'exemple », ils sont respectivement traduits par « induction » et « exemple » dans l'édition de la *Rhétorique* établie et annotée par Pierre Chiron et à laquelle nous nous référons ici. En usant de l'opposition assez commode que les traductions latines⁵⁴ de ces termes nous permettent de poser on pourrait résumer ceci par le tableau suivant :

Induction : de inducere: conduire dans, vers, contre, appliquer sur, représenter mettre en scène.	Déduction : de deducere: faire descendre, emmener d'un lieu à un autre, allonger, développer, dériver de.
exemple	raisonnement
ἐπαγωγή, παράδειγμα	συλλογισμός, ἐνθύμημα

Voyons maintenant ce que le Stagirite nous en dit un peu plus bas :

Rhétorique I 1356a 35 1356b et suivantes

Καλῶ δ' ἐνθύμημα μὲν ῥητορικὸν συλλογισμόν, παράδειγμα δὲ ἐπαγωγὴν ῥητορικὴν. Πάντες δὲ τὰς πίστεις ποιοῦνται **διὰ τοῦ δεικνύναι** ἢ παραδείγματα λέγοντες ἢ ἐνθυμήματα, καὶ παρὰ ταῦτα οὐδὲν πως ὥστ' εἴπερ καὶ ὅλως ἀνάγκη ἢ συλλογιζόμενον ἢ ἐπάγοντα δεικνύναι ὅτιοῦν (δῆλον δ' ἡμῖν τοῦτο ἐκ τῶν ἀναλυτικῶν), ἀναγκαῖον ἐκάτερον αὐτῶν ἐκατέρῳ τούτων τὸ αὐτὸ εἶναι.

« J'appelle enthymème le syllogisme rhétorique et exemple l'induction rhétorique, et tous les orateurs produisent des discours crédibles en vue de la démonstration en utilisant les exemples ou les enthymèmes, et il n'y a aucun autre moyen à côté de cela. Aussi puisqu'il est tout à fait nécessaire en général que l'on démontre un objet soit par le syllogisme soit par l'induction (ce que nous avons rendu évident dans les

⁵³ Cf. *infra*, pp. 76 et suivantes.

⁵⁴ Gaffiot Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, pp. 483/815.

Analytiques), il est nécessaire que le syllogisme et l'induction soient la même chose en rhétorique et en dialectique. »

En ce qui concerne les propres usages d'Aristote, si le syllogisme est en nette supériorité sur l'exemple, ce dernier n'en est pas pour autant mis de côté. Nous verrons ultérieurement qu'Aristote utilise fréquemment ce que nous nommerons la « digression comparative ». Les exemples y ont bonne place, et certains d'entre eux sont restés célèbres comme celui de la hache et de la hachéité que nous aurons l'occasion d'évoquer. Voici maintenant, toujours dans le même passage, une explication sur la différence entre exemple et enthymème :

Rhétorique I 1356a 35 1356b et suivantes :

τίς δ' ἐστὶ διαφορὰ παραδείγματος καὶ ἐνθυμήματος, φανερόν ἐκ τῶν τοπικῶν · ἐκεῖ γὰρ περὶ συλλογισμοῦ καὶ ἐπαγωγῆς εἴρηται πρότερον, ὅτι τὸ μὲν τὸ ἐπὶ πολλῶν καὶ ὁμοίων δείκνυσθαι ὅτι οὕτως ἔχει ἐκεῖ μὲν ἐπαγωγή ἐστὶν ἐνταῦθα δὲ παράδειγμα, τὸ δὲ τινῶν ὄντων ἕτερόν τι διὰ ταῦτα συμβαίνειν παρὰ ταῦτα τῷ ταῦτα εἶναι ἢ καθόλου ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, ἐκεῖ μὲν συλλογισμὸς ἐνταῦθα δὲ ἐνθύμημα καλεῖται.

« Quelle est la différence entre l'exemple et l'enthymème, c'est évident dans les Topiques. En effet il y a été fait mention préalablement du syllogisme et de l'induction, ainsi le fait qu'une chose soit démontrée par des cas nombreux et semblables, c'est une induction en dialectique, et un exemple en rhétorique, d'autre part, que de l'existence de certaines choses quelque chose d'autre se produise (à cause de ces choses) du fait que ces choses-là existent, soit toujours, soit la plupart du temps, on appelle cela syllogisme en dialectique et enthymème en rhétorique. »

Tout ceci souligne cette abolition au moins partielle de la frontière dialectique vs rhétorique dans la conception aristotélicienne. Ces extraits mettent également en lumière le point de vue d'Aristote quant au système de la parole : il le veut construit sur des modèles logiques qu'il a lui-même théorisés dans l'*Organon*, comme le montrent bien ses autoréférences aux *Analytiques* et aux *Topiques*. Nous est aussi exposé ce syllogisme pratique qui hors de la démonstration formelle et scientifique peut devenir modèle littéraire, un modèle qui s'inspire du syllogisme absolu de la

logique pure mais ne s'y identifie pas complètement. Précisons aussi que l'enthymème et le syllogisme sont assimilés par Aristote au fondement de l'unité discursive nommée période, une notion sur laquelle nous reviendrons plus en détail dans la deuxième partie de ce travail⁵⁵.

Cet extrait montre bien la cohérence et l'unité qui règne dans la pensée d'Aristote, par le biais de cette différence fondamentale entre le général et le particulier illustré dans la poétique avec l'exemple d'Alcibiade. Le général est supérieur au particulier parce qu'il explique un fonctionnement, un processus susceptible d'intervenir à tout moment et de se répéter, alors que le particulier ne fait qu'énoncer un fait. Ce qui peut laisser à penser qu'un texte qui veut exposer, démontrer quelque chose qui couvre le registre du général se devra nécessairement d'utiliser **une forme spécifique en vue d'une démonstration.**

Aristote ne différencie pour ainsi dire pas syllogisme et enthymème, mais on trouve cette différenciation chez un certain Démétrios, dont il faut ici dire quelques mots.

Il s'agit de l'auteur d'un traité de rhétorique intitulé *Du Style, Περὶ Ἑρμηνείας*, postérieur à Aristote et à l'école péripatéticienne mais visiblement très marqué par son influence. La datation de ce traité et l'attribution de celui-ci à son auteur (que l'on a longtemps cru, à tort semble-t-il, être Démétrios de Phalère) est un vaste sujet sur lequel nous ne nous étendrons pas⁵⁶. Mais certaines définitions y sont un peu plus poussées que celles de la *Rhétorique* et permettent d'amener certaines nuances ou certains éclairages, c'est pourquoi nous aurons, à l'occasion, recours à ce traité. Voici ce que nous dit Démétrios de la distinction entre enthymème et période :

30. Διαφέρει δ' ἐνθύμημα περιόδου τῆδε ὅτι ἡ μὲν περίοδος σύνθεσις τίς ἐστι περιηγμένη, ἀφ' ἧς καὶ ὠνόμασται, τὸ δὲ ἐνθύμημα ἐν τῷ διανοήματι ἔχει τὴν δύναμιν

⁵⁵ Cf. *infra* pp. 59-85.

⁵⁶ Au sujet de l'attribution douteuse à Démétrios de Phalère consulter l'introduction de Pierre Chiron dans l'édition des Belles-Lettres du traité *Du Style* pp. 15-18.

καὶ σύστασιν· καὶ ἔστιν ἡ μὲν περίοδος κύκλος τοῦ ἐνθυμήματος, ὥσπερ καὶ τῶν ἄλλων πραγμάτων, τὸ δ' ἐνθύμημα διάνοιά τις ἦτοι ἐκ μάχης λεγομένη ἢ ἐν ἀκολουθίας ἀχρήματι.

L'enthymème diffère de la période en ceci que la période d'une part est une sorte d'agencement de forme circulaire, duquel elle tire son nom, l'enthymème quant à lui tire sa force et son organisation dans l'expression de la pensée. Et la période forme un cercle autour de l'enthymème, de même que pour les autres choses (qu'elle est susceptible de contenir), l'enthymème est une pensée tirée soit d'une contradiction soit sous forme de déduction.

Cet extrait donne un exemple de ce que les définitions peuvent varier dans le temps et d'un auteur à l'autre et ne sont donc pas des normes infrangibles. Ici l'enthymème se définit comme l'expression d'une pensée alors que la période peut ou pourrait en contenir plusieurs. Toutefois, dans un souci de clarté et pour ne pas démultiplier les notions, nous nous contenterons généralement d'user du terme de période ou de style périodique, sachant que cette appellation générale peut aussi couvrir la notion d'enthymème.

1.4 Retour au *De l'Âme* : comment Aristote décrit-il son propre travail et le travail sur la connaissance en particulier ?

C'est en observant les marques d'autoréférence contenues dans la prose d'Aristote qu'il est possible d'esquisser quelques pistes sur la façon dont le Stagirite catégoriserait lui-même son propre travail. Si la *Rhétorique* d'Aristote, et dans une certaine mesure le traité *Du Style* de Démétrios constituent de précieuses mines d'information sur les procédés stylistiques et linguistiques en vigueur à l'époque du Stagirite, le point de départ de cette étude consiste dans le dépouillement du traité *De l'Âme*, institué corpus de référence à l'occasion de la présente recherche. Aussi cette œuvre nous servira-t-elle la plupart du temps de point de départ, même si nous aurons encore largement l'occasion de faire mention de *la Rhétorique*.

L'introduction au traité *De l'Âme* contient en quelques lignes un aperçu programmatique détaillé de ce qui va suivre, une introduction dans laquelle l'auteur s'exprime en son nom et en celui de son auditoire avec des formes verbales à la première personne du pluriel.

La nature programmatique du passage est toute entière contenue dans cette forme **Ἐπιζητοῦμεν** δὲ qui engage le processus de recherche et en annonce les objets:

DA I, 402 a 1-10 :

Τῶν καλῶν καὶ τιμίων τὴν **εἶδησιν** ὑπολαμβάνοντες μᾶλλον δ'ἑτέραν ἑτέρας ἢ κατ' ἀκρίβειαν ἢ τῷ βελτιόνων τε καὶ θαυμασιωτέρων εἶναι, δι' ἀμφοτέρωτα ταῦτα τὴν **τῆς ψυχῆς ἱστορίαν** εὐλόγως ἂν ἐν πρώτοις τιθείημεν. Δοκεῖ δὲ καὶ πρὸς ἀλήθειαν ἅπασαν ἢ γνῶσις αὐτῆς μεγάλα συμβάλλεσθαι, μάλιστα δὲ καὶ πρὸς τὴν φύσιν· ἔστι γὰρ οἷον ἀρχὴ τῶν ζώων. **Ἐπιζητοῦμεν** δὲ θεωρῆσαι καὶ γνῶναι τὴν τε φύσιν αὐτῆς καὶ τὴν οὐσίαν, εἴθ' ὅσα συμβέβηκε περὶ αὐτήν· ὧν τὰ μὲν ἴδια πάθη τῆς ψυχῆς εἶναι δοκεῖ, τὰ δὲ δι' ἐκείνην καὶ τοῖς ζώοις ὑπάρχειν.

« Nous plaçons le savoir au rang des choses les plus belles et les plus dignes d'estime, et l'une de ses espèces plus que les autres soit par son exactitude, soit qu'elle fasse partie des choses les plus nobles et les plus étonnantes. A travers ces deux critères nous pouvons raisonnablement mettre l'étude de l'âme au premier rang. Il semble que la connaissance de l'âme soit de grande importance en regard de la vérité tout entière, et en particulier en ce qui concerne l'étude de la nature. L'âme est en effet pour ainsi dire le principe propre des êtres vivants. Nous chercherons donc à observer et à discerner sa nature et sa substance, et toutes les propriétés qui s'y rattachent. Parmi celles-ci il semble que les unes soient propres à l'âme et que les autres, transitant à travers elle, soient le propre de l'animal tout entier. »

Cette introduction ne saurait être plus explicite quant aux buts de l'ouvrage qui s'ouvre ici, elle contient déjà dans un résumé plus que concis et synthétique l'intégralité de la démarche et des pistes qui seront retenues par le chercheur.

On y trouve en outre le mot « **εἶδησις** », autrement dit « **connaissance** ». Ce substantif tiré du verbe de la même famille signifie littéralement « savoir pour avoir vu ». Trois lignes plus loin, Aristote utilise le terme « **ἱστορία** », soit le terme d'« **enquête** » pour désigner l'étude de l'âme. Un peu plus loin encore, il ajoute que la

connaissance de l'âme apporte beaucoup à celle de la vérité. Le ton est donné : nous sommes bien devant un traité qui se veut **scientifique et philosophique**, basé sur l'observation de ce que l'auteur estime être une réalité effective. Ce traité est rédigé en prose, mais est-il dépourvu de tout souci d'ordonnance formelle ? Le passage suivant répond, ou du moins répond en partie à cette question, en opposant physique et dialectique :

DA I 403a 29-31 ; b 1-3:

Διαφερόντως δ' ἄν ὀρίσαιντο ὁ φυσικός τε καὶ ὁ διαλεκτικός ἕκαστον αὐτῶν οἷον ὀργή τί ἐστίν· ὁ μὲν ὄρεξιν ἀντιλυπήσεως ἢ τι τοιοῦτον, ὁ δὲ ζέσιν τοῦ περὶ τὴν καρδίαν αἵματος ἢ θερμοῦ. Τούτων δὲ ὁ μὲν ὕλην ἀποδίδωσιν, ὁ δὲ τὸ εἶδος καὶ τὸν λόγον. Ὁ μὲν γὰρ λόγος εἶδος τοῦ πράγματος, ἀνάγκη δ'εἶναι τοῦτον ἐν ὕλῃ τοιαδί, εἰ ἔσται ·

« C'est de façon différentes que le physicien et le dialecticien définiraient chacune de ces affections (de l'âme) telles que la colère, par exemple. L'un la définirait comme un désir de vengeance ou quelque chose de ce genre, l'autre comme un bouillonnement de sang ou de chaleur dans la région du cœur. L'un rend compte de la matière, l'autre de la forme et de la notion. En effet la notion est la forme de la chose, et il s'ensuit nécessairement qu'elle soit concrétisée dans la matière si elle est réelle. »

Nous avons évoqué la place de la dialectique et de la rhétorique ci-dessus. Rappelons qu'il faut entendre ici le terme de dialectique comme un équivalent de philosophie, puisqu'il s'agit de la forme de discours philosophique canonisée par Platon, à l'opposé d'une rhétorique « pure » comme celle des sophistes qui n'a pas d'objet particulier. Le terme de physique ou de physicien quant à lui doit être entendu au sens moderne plus large de recherche scientifique, ou même plus généralement de recherche intellectuelle.

En résumé le texte ci-dessus insiste sur la symbiose du contenant et du contenu, de la forme et de la matière, d'où on peut une fois encore déduire que le contenu d'un discours n'importe pas seul, mais de concert avec sa forme.

Il faut ici ouvrir une brève parenthèse quant aux sens du mot « **λόγος** » qui, dans la langue grecque en général mais encore plus particulièrement chez Aristote, forment un réseau complexe de sens.

La simple consultation d'un dictionnaire révèle de multiples usages consignés sous l'entrée « **λόγος** » et permet de relever deux grands réseaux de signifiés, soit celui de « **parole, mot, discours** » d'une part, celui de « **raison** », de « **raisonnement** » et de « **rapport** » d'autre part. Or ce terme, chez Aristote peut encore recouvrir le sens spécifique de « **forme** », de « **notion** » à côté du mot « **εἶδος** »⁵⁷ qui est d'usage plus spécifique à Platon. Il y a donc rapport de contiguïté entre le **signifiant et le signifié**.

Ainsi le mot « **λόγος** », que l'on pourrait traduire par les termes de « **concept** » ou « **notion** » signifie la forme de la chose réalisée en vue de telle fin. Le débat oppose « **forme** » ou « **notion** » et « **matériau** » (**ύλη**) dans lequel la chose en question se matérialise. Toutefois le terme de « **λόγος** » en lui-même recoupe les deux notions de forme et de contenu qui ne sont pas encore séparées pour Aristote, ni pour ses contemporains puisque la forme fait partie du contenu : elle participe du sens de ce contenu.

En outre, s'interroge Aristote, le véritable physicien ne doit-il pas s'occuper des deux aspects, la notion et la matière ? S'il en est ainsi du fond, n'en va-t-il pas de même de la forme ? La prose scientifique n'est-elle pas elle aussi soumise à des contraintes formelles qui en font un soutien didactique pour le rédacteur et pour le lecteur ?

C'est sur cette question encore ouverte qu'il s'agit d'amorcer une réflexion plus fouillée.

⁵⁷ Pellegrin Pierre, *Le vocabulaire d'Aristote*, pp.47-48 à propos du concept de forme chez Aristote.

Outre qu'il n'est probablement pas possible de parler de « non-forme », ce qui reviendrait à établir l'existence d'un degré zéro de la littérature⁵⁸, ou même plus généralement de l'expression langagière au sens large, il n'y a probablement pas de frontière étanche entre un absolu souci formel et son absence totale, mais une élaboration à caractère plus ou moins structuré d'un écrit à l'autre, et ce indépendamment du fait qu'il s'agisse de poésie ou de prose, d'écrits scientifiques et didactiques ou purement « littéraires ». Nous avons évoqué plus haut ces termes de **transcription** et de **composition** empruntés à Bakker⁵⁹ qui incarnent les extrêmes de part et d'autre du spectre qui définit l'élaboration d'un énoncé. En effet la prose n'est pas seulement une forme en ce qu'elle s'oppose à la poésie, mais elle peut elle-même se décliner en différentes formes qui comportent plus ou moins de subtilités ou d'ornementations.

Ainsi, de même que la poésie inclut l'épopée, la tragédie, la lyrique, l'élégie et d'autres formes encore qui toutes constituent des genres, comprenant leurs codes, leur syntaxe, leurs sujets et leur métrique propres, la prose elle aussi change de forme. La harangue de l'orateur ou le plaidoyer du juriste diffèrent de part leur contenu et de part un certain nombre de procédés formels propres à chacune de ces catégories. Ces procédés et ces catégories ne peuvent s'identifier à celles du philosophe, du théologien ou de l'homme de science. Cependant pour chacune de ces disciplines, mais plus encore pour chacun de leurs auteurs, quel qu'il soit, **la notion d'intelligibilité est capitale**. Comment faire passer un message politique à une foule rassemblée sur une place publique ? Comment captiver l'attention d'un groupe d'élèves venu écouter un maître et s'instruire auprès de lui ? Comment consigner pour soi-même les résultats d'une réflexion poussée ? Parler des formes de la prose, c'est

⁵⁸ Cf. *infra* pp. 247-250.

⁵⁹ Cf. *supra* p. 9.

se poser toutes ces questions en essayant de placer un type d'écriture dans le contexte et les visées qui lui sont propres ou supposées comme telles.

Les écrits de nature didactiques ne sont pas voués à être privés de mise en forme, ni même d'un certain esthétisme, comme le montre très bien l'exemple d'Empédocle qui use du mètre pour coucher ses considérations physiques et médicales, ou même celui d'Hésiode qui dans une œuvre comme la *Théogonie* établit une sorte de « somme théologique » de forme poétique mais cependant tenue pour vraie⁶⁰. Et la prose, incarnée ici par le Stagirite ne semble pas déroger de cette tradition formelle, si tant est bien sûr que l'exemple de l'opposition entre physique et dialectique commenté ci-dessus puisse être interprété comme une réponse allégorique à cette question. Nous allons essayer de dépasser l'allégorie par le biais de l'analyse du texte aristotélicien pour en démontrer la pertinence.

Nous avons fait, par ce voyage d'introduction au sein de la pensée littéraire antique, de sa définition des genres, et de leurs frontières, un tour d'horizon de la question ou de ce qui nous semble s'en rapprocher le plus à époque antique. Précisons d'entrée de jeu que si la démonstration qui suit tient compte, dans une certaine mesure, des critères des anciens, **c'est avec un matériau critique moderne** que le texte a été mis « sous examen ». Il ne s'agit ici ni d'histoire, ni de philosophie ni d'une étude anthropologique. On s'est contenté d'examiner la forme, ou plutôt les formes que revêt le texte, leurs récurrences et leurs usages quand il était possible de leur en attribuer un. Nous allons maintenant passer en revue les différents phénomènes observés.

⁶⁰ Steiner Martin. chap 9, « Story und Katalog » in *Antike Formen, Materialien zur Geschichte von Katalog, Mythos und Dialog*, p. 57.

2 Les procédés stylistiques en jeu

2.1 Méthode.

Le traité *De l'Âme* est une œuvre qui tient une place particulière au sein de l'œuvre globale d'Aristote. Outre qu'il a fait couler beaucoup d'encre depuis l'Antiquité et à travers tout le Moyen-âge, en particulier sous la plume des intellectuels byzantins et arabes, il a deux particularités qui en font un excellent sujet d'étude pour qui veut s'attaquer à la forme de la prose du Stagirite.

Premièrement ce texte présente l'avantage de ne pas être d'une longueur excessive, mais suffisante toutefois pour donner un échantillonnage valable et conséquent d'occurrences.

Il a en second la qualité de constituer une réflexion qui touche à la fois à des questions de l'ordre de ce que nous appellerions aujourd'hui des phénomènes scientifiques, basés sur l'observation de la biologie des êtres vivants, et à la fois à des questions d'ordre plus métaphysiques avec une réflexion poussée sur l'intellect et la connaissance. Cet opus incarne à la perfection la science telle qu'elle est conçue par les Anciens, mélange de ce que dans notre terminologie moderne nous appellerions d'une part « science » et d'autre part « philosophie ».

La découpe du traité présentée dans les éditions modernes en trois parties semble plus ou moins pertinente⁶¹, car elle est ajustée aux contenus, qui tout en formant chacun pour lui-même un tout, contiennent des notions fort différentes.

Ainsi le livre I est une présentation des problèmes et un résumé du travail des prédécesseurs sur la question, le livre II est de caractère plus scientifique ou biologique si l'on veut utiliser la terminologie moderne, puisqu'il traite des cinq sens, et le livre III

⁶¹ Elle diffère cependant de la découpe faite par les commentateurs Arabes au Moyen-âge notamment d'Averroès dont le grand commentaire du livre trois ne fait débiter celui-ci que plus loin dans le texte, c'est-à-dire au chapitre 4.

est plus ésotérique, constitué par la conjecture de réflexions et de questionnements sur l'intellect. A fortiori, il n'est pas déraisonnable d'imaginer que des différences de contenu de cette nature puissent engendrer de grandes différences de style et de mise en forme.

Or, il est loin d'en être ainsi, et c'est pour cette raison que les phénomènes relevés et analysés dans les pages qui suivent seront tous illustrés par des exemples provenant de chacun des trois livres. Nous dénombrerons et décrirons les différents types de phénomènes observés, qui seront exemplifiés par des extraits provenant des livres I et II. Le livre III, quant à lui, fera l'objet dans son intégralité d'une grande analyse, dans laquelle les phénomènes traités de façon ponctuelle avec les deux premiers livres seront exposés au sein d'une grande unité discursive suivie. La *Rhétorique* d'Aristote et dans une moindre mesure le traité *Du Style* de Démétrios seront régulièrement cités pour appuyer la présentation.

2.2 Le catalogue

2.2.1 Qu'est-ce qu'un catalogue⁶² ?

Le catalogue est une forme littéraire qui consiste à soumettre au lecteur une accumulation d'objets, qui sont pour ainsi dire posés les uns à côtés des autres en une énumération susceptible de prendre des proportions considérables. Toutefois cette structure littéraire n'est pas dépourvue d'un ordre strict, connu sous le nom de « **εἰλικρίνεια** » que l'on pourrait traduire par « pur, sans mélange ». Le principe consiste à énumérer une liste dont les éléments sont ensuite repris point par points selon une structure abc abc. Les premiers exemples de ce type se trouvent chez Homère et Hésiode. Voici un exemple

⁶² Steinrück Martin, *Antike Formen, Materialien zur geschichte von Katalog, Mythos und Dialog*, chap. 9 pp. 55-66, chap. 10 pp.67-80.

de catalogue tiré du deuxième livre de l'Illiade, il s'agit du début du catalogue des navires grecs :

Homère *Illiade* chant II 484-510 le catalogue des vaisseaux⁶³.

Ἔσπετε νῦν μοι Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι·

ὕμεῖς γὰρ θεαί ἐστε πάρεστε τε ἴστε τε πάντα, 485

ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν·

οἳ τινες ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι ἦσαν·

πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,

οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν,

φωνὴ δ' ἄρρηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνείη, 490

εἰ μὴ Ὀλυμπιάδες Μοῦσαι Διὸς αἰγιόχοιο

θυγατέρες μνησαίαθ' ὅσοι ὑπὸ Ἴλιον ἦλθον·

ἀρχοὺς αὖ νηῶν ἐρέω νῆάς τε προπάσας.

[494] Βοιωτῶν μὲν Πηνέλεως καὶ Λήϊτος ἦρχον

Ἀρκεσίλαός τε Προθοήνωρ τε Κλονίος τε, 495

οἳ θ' Ὑρίην ἐνέμοντο καὶ Αὐλίδα πετρήεσσαν

Σχοῖνόν τε Σκῶλόν τε πολύκνημόν τ' Ἐτεωνόν,

Θέσπειαν Γραϊάν τε καὶ εὐρύχορον Μυκαλησσόν,

οἳ τ' ἀμφ' Ἄρμ' ἐνέμοντο καὶ Εἰλέσιον καὶ Ἐρυθράς,

οἳ τ' Ἐλεῶν' εἶχον ἠδ' Ὑλην καὶ Πετεῶνα, 500

⁶³ Mise en forme et traduction Phillipe Remacle, remacle.org.

Ὠκαλέην Μεδεῶνά τ' εὐκτίμενον πτολίεθρον,
 Κώπας Εὐτρησίν τε πολυτρήρωνά τε Θίσβην,
 οἷ τε Κορώνειαν καὶ ποιήενθ' Ἀλίαρτον,
 οἷ τε Πλάταιαν ἔχον ἠδ' οἷ Γλισᾶντ' ἐνέμοντο,
 οἷ θ' Ὑποθήβας εἶχον εὐκτίμενον πτολίεθρον, 505
 Ὀγχηστόν θ' ἱερὸν Ποσιδήϊον ἀγλαὸν ἄλσος,
 οἷ τε πολυστάφυλον Ἄρνην ἔχον, οἷ τε Μίδειαν
 Νῆσαν τε ζαθέην Ἀνθηδόνα τ' ἐσχατόωσαν·
 τῶν μὲν πεντήκοντα νέες κίον, ἐν δὲ ἐκάστη
 κοῦροι Βοιωτῶν ἑκατὸν καὶ εἴκοσι βαῖνον. 510

« Dites-moi maintenant, ô Muses de l'Olympe (vous, déesses, qui êtes toujours présentes, qui connaissez toutes choses, tandis que nous ne savons rien, nous, et n'entendons que le bruit de la gloire), dites-moi quels furent les chefs et les princes des Danaens. Je ne parlerai pas de la multitude; je ne pourrai même la nommer quand j'aurais dix langues, dix bouches, une voix infatigable et une poitrine d'airain, à moins cependant que les célestes Muses, filles du dieu qui tient l'égide, ne me rappelassent tous ceux qui vinrent sous les murs d'Illion. Je dirai seulement quels étaient les chefs et le nombre des vaisseaux. [494] Pénélee, Léitus, Arcésilas, Prothoénor et Clonios commandent aux Béotiens. Les uns habitaient Hyrie, l'Aulide couverte de rochers, Schénos, Schole, Etéone aux nombreuses collines, Thespie, Graïa, et les vastes plaines de Mycalèse. Les autres demeuraient autour d'Harma, d'Ilèse et d'Erythre. Plusieurs occupaient Eléone, Hylé, Pétéon, Ocalée, la superbe Médéon. Copal, Eutrésis, Thisbé, abondant en colombes, Coronée, la verdoyante Haliarte, Platée, Glisente, la superbe Hypothèbes et la sainte Oncheste où s'élève le bois sacré de Neptune. Quelques autres cultivèrent les champs d'Arna couverts de signes fertiles, ou se fixèrent à Midée, à la divine Nisa et à Anthédon, située aux

confins de la Béotie. Ces peuples envoyèrent cinquante vaisseaux sur chacun desquels étaient montés cent vingt jeunes Béotiens. »

Ce premier extrait commence avec le peuple de Béotie dont Homère dénombre toutes les régions dont proviennent les guerriers qui le composent. Lorsque toutes les régions et cités d'un peuple ont été dénombrées, Homère prend le peuple suivant et procède à la même recension.⁶⁴ Cette accumulation ostentatoire a pour but de produire une sensation de multitude et par la même occasion, de grandeur et de puissance. Elle donne plus de force et d'intensité à l'image que devra se formuler l'auditeur, puisque nous sommes d'abord dans une culture de l'oralité.

Cette forme littéraire va traverser les époques, on la retrouve constamment. L'extrait suivant est tiré de Victor Hugo qui dans son roman *Les Travailleurs de la mer* recense les termes d'argot maritime des îles Anglo-Normandes⁶⁵ :

« Le vocabulaire maritime de nos pères, presque entièrement renouvelé aujourd'hui, était encore bien usité à Guernesey vers 1820. Un navire qui tient bien le vent était « bon boulinier » ; un navire qui se range au vent presque de lui-même, malgré ses voiles d'avant et son gouvernail, était « un vaisseau ardent ». Entrer en mouvement, c'était « prendre aire » ; mettre à la cape c'était « capeyer » ; amarrer le bout d'une manœuvre courante, c'était « faire dormant » ; prendre le vent dessus, c'était « faire chapelle » ; tenir bon sur le câble, c'était « faire teste » ; être en désordre à bord, c'était « être en pantenne » ; avoir le vent dans les voiles, c'était « porter-plain ». Rien de tout cela ne se dit plus. »

2.2.2 Période vs Catalogue

Le **style catalogique**, que les philologues désignent aussi sous le terme de **style sériel**, par opposition au **style périodique**, dérive du catalogue sous sa forme brute.

Il consiste en une superposition de côla, une succession de couches discursives qui **s'ajoutent sans cesse les unes aux autres**. Contrairement à la période (εἰρομένη) dont le début, le milieu et la fin sont nettement marqués et reconnaissables pour

⁶⁴ On retrouve ce principe de εἰλικρίνεια tout au long de la *Théogonie*, Hésiode énonce le nom d'une divinité puis de toute sa descendance avant de passer à la divinité suivante.

⁶⁵ Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, livre deuxième, chapitre 3 « La vieille langue de la mer. » pp.166-167.

l'auditeur, le style sériel (**κατεστραμμένη**)⁶⁶ implique quant à lui une progression constante, linéaire, au fil de l'enchaînement des côla⁶⁷ qui se succèdent. Ainsi l'auditeur d'un discours de ce type pourrait dire : « On entend quelque chose, mais on n'est pas sûr de ce dont il s'agit, il faut avancer sans cesse ».

2.2.3 La notion de style catalogique chez Aristote

Il semblerait que l'on puisse parler de **catalogue** pour décrire de nombreux passages de la prose aristotélécienne sans trahir le concept que ce terme recouvre. En effet si le catalogue de type homérique ou hésiodique, pour faire référence aux exemples les plus communs, repose sur l'énumération pure et simple d'êtres ou d'objets semblables selon un certain ordre (εἰλικρίνεια), le catalogue aristotélicien quant à lui se fonde sur l'énumération de concepts et d'idées. Il est aussi évolutif, car il tend au final à une démonstration de par **l'accumulation des éléments**. Ce type de catalogue recourt par conséquent à une structure plus étendue et plus complexe que celle du catalogue poétique, même si ce dernier comprend ses propres codes.

Nous l'avons déjà évoqué, une opinion régulièrement émise par la communauté littéraire postule que les différentes œuvres qui nous ont été léguées par Aristote n'étaient la plupart du temps que le fruit de notes de cours rédigées de façon parfois hâtive. Si le Stagirite peut de fait sembler parfois incompréhensible voire hermétique au lecteur moderne, son texte n'en est pas moins pourvu de structures extrêmement précises et répétées qui, par leur récurrence et leur logique laissent deviner une visée formelle et s'inscrivent dans une tradition littéraire. Le catalogue ou la forme catalogique en est une, et elle existe à côté de la forme périodique chez Aristote.

⁶⁶Sur les concepts de εἰρομένη et de κατεστραμμένη voir Steinrück Martin « Gereimte Form und gerundete Form, b) εἰρομένη und κατεστραμμένη » in *Haltung und rhetorische Form : Tropen, Figuren und Rhythmus in der Prosa des Eunapes von Sardes*, p.137.

⁶⁷ Pour la définition du côlon, cf. *infra* le chapitre sur le style périodique, p. 65.

Le Stagirite en use souvent pour décomposer sa pensée dans les moindres détails. Il découpe son sujet en parties toujours plus fines dont chaque subdivision tend à l'exhaustivité. Ces **microstructures tendent à refléter la macrostructure du propos**. Cette façon d'effectuer des recensions systématiques à tous les niveaux de chacune de ses recherches, peut, il est vrai, de part l'impression d'accumulation pêle-mêle d'un grand nombre d'éléments, donner le sentiment d'un amas sans forme. Mais le lecteur antique était certainement plus familier des formes propres à cette tradition et pouvait s'y sentir plus à l'aise. Ce type de formulation est à la fois un appui et un moteur à l'élaboration et à l'acquisition de la pensée. Aristote ne dissèque pas seulement son sujet, il en annonce aussi explicitement les étapes avec une grande clarté, ainsi que nous aurons l'occasion de nous en rendre compte dans ce qui suit.

Ainsi dans le traité *De l'Âme*, Aristote commence par énoncer la ou les problématiques dont il va s'occuper, puis il énumère la liste de toutes les questions relatives à l'objet de sa réflexion ainsi que toutes les théories de ses prédécesseurs à son sujet. Il poursuit par l'énoncé de toutes les réfutations susceptibles d'être apportées à ces opinions. Il passe enfin à l'exposé de ses propres idées sur le sujet. Ainsi le traité intitulé *De l'Âme* présente, dans son édition moderne, la macrostructure suivante :

Livre I : problématiques liées à l'âme, présentation des opinions des devanciers et réfutations desdites opinions,

Livre II : présentation des facultés dites « sensibles » de l'âme, autrement dit les cinq sens : vision, ouïe, odorat, goût et toucher.

Livre III : présentation de l'intellect, qui chapeaute le tout.

Le livre I est rédigé de façon très dense et représentative à petite échelle de procédés que l'on retrouve dans la macrostructure de l'œuvre.

La séquence qui suit, tirée du livre I, donne un bel aperçu de la manière dont Aristote répertorie les concepts : il y dresse en l'occurrence une liste détaillée de questions et de problèmes à résoudre pour étudier la problématique de l'âme en une suite presque kaléidoscopique :

DA I, 402 a, 22-26 ; 402 b 1-9 :

Πρώτον δ' ἴσως ἀναγκαῖον διελεῖν
 ἐν τίνι τῶν γενῶν καὶ τί ἐστὶ,
 λέγω δὲ
 πότερον τόδε τι καὶ οὐσία
 ἢ ποιὸν
 ἢ ποσὸν
 ἢ καὶ τις ἄλλη τῶν διαιρεθεισῶν κατηγοριῶν,
 ἔτι δὲ πότερον τῶν ἐν δυνάμει ὄντων
 ἢ μᾶλλον ἐντελέχειά τις·
 διαφέρει γὰρ οὐ μικρόν
Σκεπτέον δὲ καὶ εἰ μεριστὴ
 ἢ ἀμερῆς
καὶ πότερον ὁμοειδῆς ἅπασα ἡ ψυχὴ
 ἢ οὐ·
εἰ δὲ μὴ ὁμοειδῆς,
πότερον εἶδει διαφέρουσα
 ἢ γένει.

le programme est annoncé

le problème est énoncé

Νῦν μὲν γὰρ οἱ λέγοντες καὶ ζητοῦντες περὶ ψυχῆς
 ἀνθρωπίνης μόνης εὐοίκασιν ἐπισκοπεῖ.
 Εὐλαβητέον δ' ὅπως μὴ λανθάνῃ
πότερον εἷς ὁ λόγος αὐτῆς ἐστὶ,
καθάπερ ζώου,
 ἢ καθ' ἕκαστον ἕτερος,
 οἷον ἵππου, κυνός, ἀνθρώπου, θεοῦ,
 τὸ δὲ ζῶον τὸ καθόλου ἦτοι οὐθέν ἐστιν ἢ ὕστερον·
ὁμοίως δὲ κἂν εἴ τι κοινὸν ἄλλο κατηγορεῖτο.

« Il pourrait s'avérer nécessaire dans un premier temps de **distinguer à quel genre appartient l'âme et ce qu'elle est**, je veux dire **si elle est essence et substance ou une qualité ou une quantité ou quelque autre chose** relevant des catégories⁶⁸ que nous avons distinguées, mais également **si elle fait partie des êtres en puissance ou si elle est une entéléchie**. En effet cela n'est guère indifférent. Il faut en outre **examiner si elle est divisible ou indivisible**, et **si toutes les âmes sont de même espèce ou non**. **Si elles ne sont pas de même espèce, diffèrent-elles par l'espèce ou par le genre**. Actuellement ceux qui discutent et investiguent au sujet de l'âme ne semblent se préoccuper que de la seule âme humaine. Il faut être attentif à ce que ne nous échappe pas le fait de savoir **si la définition de l'âme est une**, comme celle de l'être vivant, **ou bien y en a-t-il une pour chaque âme particulière** telle celle du cheval, du chien, de l'homme ou du dieu, en ce cas l'animal en regard de l'ensemble ou bien ne serait rien ou bien serait postérieur. Il en irait de même de tout autre attribut que l'on affirmerait. »

Chaque concept est subdivisé en plusieurs parties qui sont elles-mêmes encore subdivisées. Ce court extrait contient déjà neuf questions, formulées pour la plupart sur le mode alternatif binaire **πότερον... ἢ**, « est-ce que... ou bien... » qui apparaît cinq fois. Ce type de formulation n'a d'ailleurs rien de fortuit, mais nous aurons l'occasion d'y revenir.⁶⁹

2.2.4 Les incipits catalogiques (macrostructure du livre I)

Cette manière de structurer l'introduction à un nouveau sujet sous forme d'une liste de questions à aborder n'est pas uniquement propre au traité *De L'Âme*. On la retrouve dans d'autres ouvrages d'Aristote, dont la *Poétique* ou la *Métaphysique*. A cet égard le début de la *Poétique* comparé à celui du traité *De l'Âme* présente des similitudes évidentes quant à la façon d'entamer un sujet.

***Poétique*, 1447 a8-13 :**

Περὶ ποιητικῆς αὐτῆς τε καὶ τῶν εἰδῶν αὐτῆς,

⁶⁸ Cette mention se rapporte probablement à la démarche présentée par Aristote dans le traité éponyme qui figure en tête de l'*Organon*.

⁶⁹ Cf. *infra* pp. 95 et suivantes.

ἦν τινα δύναμιν ἕκαστον ἔχει,
καὶ πῶς δεῖ συνίσασθαι τοὺς μύθους,
εἰ μέλλει καλῶς ἔξιν ἢ ποιήσεις,
ἔτι δὲ ἐκ πόσων καὶ ποίων ἐστὶ μορίων,
ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τῶν ἄλλων ὅσα τῆς αὐτῆς ἐστὶ μεθόδου,
λέγωμεν ἀρξάμενοι κατὰ φύσιν πρῶτον ἀπὸ τῶν πρώτων.

« Nous allons parler de la poétique et de ses formes (espèces), du potentiel propre à chacune d'elles, et de la façon dont il faut composer une histoire afin que l'œuvre poétique soit réussie, mais encore du nombre et de la nature de ses parties et ainsi de même parlerons-nous de tous les autres éléments relatifs à ce sujet, en commençant naturellement par traiter en premier ce qui vient en premier. »

On retrouve ici le style de nature programmatique évoqué dans l'introduction du *DA* avec le souci de la **hiérarchie des problématiques** à traiter ainsi que l'usage de termes et de concepts récurrents comme les désignations **de qualité** ou **de quantité**. Ce genre d'incipit est par ailleurs fréquent d'un traité à l'autre, parce qu'on y trouve souvent en matière de préliminaire une liste de problèmes à résoudre. La plupart du temps ces listes sont positives, mais il arrive parfois qu'elles soient de type négatif : ainsi le début des *Météorologiques* commence par toute une énumération de problèmes qui, conclut Aristote au terme de ses premiers paragraphes, ont déjà été abordés et dont on ne s'occupera plus... et il reprend sur la question des prédécesseurs, des problèmes à résoudre et des points à traiter.

***Météorologiques* 338a 20-25**

Περὶ μὲν οὖν τῶν πρώτων αἰτίων τῆς φύσεως καὶ περὶ πάσης κινήσεως φυσικῆς, ἔτι δὲ περὶ τῶν κατὰ τὴν ἄνω φορὰν διακεκοσμημένων ἄστρων καὶ περὶ τῶν στοιχείων τῶν σωματικῶν, πόσα τε καὶ ποῖα, καὶ τῆς εἰς ἄλληλα μεταβολῆς, καὶ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς τῆς κοινῆς εἴρηται πρότερον.

Λοιπὸν δ'ἐστὶ τῆς μεθόδου ταύτης θεωρῆσαι ἔτι, ὃ πάντες οἱ πρότεροι μετεωρολογίαν ἐκάλουν·

Nous avons déjà parlé des causes premières de la nature, et de tout ce qui est mouvement naturel, mais aussi du mouvement ascendant des astres dans le cosmos, et de leurs éléments corporels, de leur quantité et de leur qualité, de leurs transformations réciproques, de la naissance et de la corruption en général.

Il reste encore cette partie de notre recherche à examiner, à savoir ce que les anciens appelaient météorologie.

En outre, ce genre d'incipit démontre une cohérence qui va au-delà du sujet lui-même et qui imprègne toute l'œuvre d'Aristote, il s'agit de l'usage des *Catégories*. Les *Catégories*, premier traité de l'*Organon* constituent un immense catalogue de points à traiter pour aborder un sujet et l'ordre dans lequel ils doivent être traités. Les notions de qualité et de quantité que l'on voit ici reprises d'un texte à l'autre apparaissent déjà dans les *Catégories*⁷⁰ :

Catégories 1 à 25

Τῶν κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγομένων ἕκαστον ἦτοι οὐσίαν σημαίνει ἢ ποσὸν ἢ ποιὸν ἢ πρὸς τί ἢ ποῦ ἢ ποτέ ἢ κεῖσθαι ἢ ἔχειν ἢ ποιεῖν ἢ πάσχειν.

« Chacun des termes qui sont dits sans aucune combinaison indique soit une substance soit une certaine quantité, soit une certaine qualité, soit un rapport à quelque chose, soit quelque part, soit à un certain moment soit être dans une position, soit posséder, soit faire, soit subir. »⁷¹

Benveniste⁷² fait en outre la remarque que ces différentes catégories regroupent des catégories de langues dont les différentes espèces grammaticales sont représentées dans cette liste : οὐσία indique la classe des substantifs, πόσόν, ποιόν et πρὸς τί les adjectifs, ποῦ et ποτέ les adverbes, κεῖσθαι, ἔχειν, ποιεῖν et πάσχειν les verbes, et ces différentes espèces grammaticales sont aussi représentées sous leurs

⁷⁰ Voir aussi Steinrück Martin « Die Kategorien als Katalog », in *Antike Formen, Materialien zur Geschichte von Katalog, Mythos und Dialog*, part II, pp. 216-220.

⁷¹ La traduction de cet extrait a été, une fois n'est pas coutume, reprise telle quelle de Michel Crubellier dans l'édition GF des *Catégories* p 109.

⁷² Benveniste Emile « Catégories de pensée et Catégories de langue in *Problèmes de Linguistique Générale*, pp.66-67.

variations internes essentielles : les concept actif vs passif pour les verbes par exemples avec les verbes **ποιεῖν et πάσχειν**. Ainsi l'outil incarné par les *Catégories* n'est-il pas seulement philosophique, mais tire ses ressources de son adéquation aux outils langagiers de la langue grecque.

L'exemple d'incipit ci-dessous est tiré de la *Métaphysique*. L'auteur cherche à y dresser une liste de toutes les causes dont la sagesse est science, et dont il faudra s'occuper au cours de la réflexion qui va suivre :

Métaphysique 982 a, 4-21

Ἐπεὶ δὲ ταύτην τὴν ἐπιστήμην ζητοῦμεν, **τοῦτ' ἂν εἴη σκεπτέον,**
περὶ ποίας αἰτίας καὶ περὶ ποίας ἀρχὰς ἐπιστήμη σοφία ἐστίν.
Εἰ δὲ λάβοι τις τὰς ὑπολήψεις ἃς ἔχομεν περὶ τοῦ σοφοῦ,
τάχ' ἂν ἐκ τούτου φανερὸν γένοιτο μᾶλλον.
Ἐπολαμβάνομεν δὴ **πρῶτον μὲν ἐπίστασθαι πάντα τὸν σοφὸν ὡς ἐνδέχεται,**
μὴ καθ' ἕκαστον ἔχοντα ἐπιστήμην αὐτῶν·
εἶτα τὸν τὰ χαλεπὰ γινῶναι δυνάμενον
καὶ μὴ ῥάδια ἀνθρώπῳ γινώσκειν,
τοῦτον σοφόν·
τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι πάντων κοινόν,
διὸ ῥάδιον **καὶ** οὐδὲν σοφόν·
ἔτι τὸν ἀκριβέστερον εἶναι
καὶ τὸν διδασκαλικώτερον τῶν αἰτιῶν σοφώτερον εἶναι περὶ πᾶσαν ἐπιστήμην·
καὶ τῶν ἐπιστημῶν δὲ τὴν αὐτῆς ἕνεκεν **καὶ** τοῦ εἰδέναι χάριν αἰρετὴν οὔσαν μᾶλλον
εἶναι σοφίαν
ἢ τὴν τῶν ἀποβαινόντων ἕνεκεν,
καὶ τὴν ἀρχικωτέραν τῆς ὑπερετούσης μᾶλλον σοφίαν·
οὐ γὰρ δεῖ ἐπιτάττεσθαι τὸν σοφὸν ἀλλ' ἐπιτάττειν,
καὶ οὐ τοῦτον ἐτέρῳ πείθεσθαι, ἀλλὰ τούτῳ τὸν ἥττον σοφόν.
Τὰς μὲν οὖν ὑπολήψεις τοιαύτας καὶ τοσαύτας ἔχομεν περὶ τῆς σοφίας καὶ τῶν σοφῶν.

« *Puisque nous allons investiguer au sujet de cette science, il faudrait examiner ceci, à savoir à propos de quelles sortes de causes et de quelles sortes de principes la sagesse est science. Si l'on prenait toutes les conceptions que nous avons du sage, peut-être à partir de là deviendrait-ce plus clair. Nous considérons d'abord que le sage a la science de toutes choses, dans la mesure du possible, sans avoir science de chaque chose en particulier. Ensuite, celui qui est capable de connaître des choses difficiles, et qui ne sont pas faciles à comprendre pour n'importe quel homme, celui-là est sage. En effet, la sensation est commune à tout le monde, c'est pourquoi elle est aisée et n'est en rien (preuve de) sagesse. En outre, celui qui est le plus rigoureux et le plus apte à enseigner les causes est le plus sage en toute science. Et parmi les sciences, celle qui est choisie pour elle-même et pour l'amour de la science est davantage science que celle qui est choisie pour ses applications. En effet il ne faut pas que le sage reçoive des ordres, mais qu'il en donne, et non pas qu'il soit convaincu (ou se laisse convaincre par un autre), mais que ce soit le moins sage qui soit convaincu par lui. Voilà donc en nature et en quantité les conceptions que nous avons au sujet de la sagesse. »*

Ainsi après avoir énoncé clairement ce qu'il fallait examiner, Aristote dresse une liste de conceptions qui lui semble incarner tous les aspects de la sagesse de façon exhaustive. Il esquisse ultérieurement un rappel de tous les penseurs qui ont contribué préalablement au dit sujet et en expose brièvement le point de vue dont il tirera une synthèse qui lui servira de point de départ. **Les proportions de ces différents points ne sont pas les mêmes que dans le traité *De l'âme*, mais la procédure de départ est la même.**⁷³

Retournons au *DA*. Après avoir dressé sa liste de problèmes, Aristote passe en revue toutes les opinions de ses devanciers.⁷⁴ Le souci d'exhaustivité est manifeste puisque dans cette partie seront citées successivement les opinions de Démocrite, Platon (évidemment), Alcmeon, Héraclite, Diogène, Thalès, Critias, Hippon, Anaxagore, et Empédocle. Cet exposé qui se veut systématique représente un exemple de style catalogique évident : on recense les opinions des devanciers, et bien sûr on essaie de

⁷³ *Métaphysique* A 982b-987a.

⁷⁴ *De l'Âme* 403b20-406a-30 exposé des opinions des devanciers, 406a31-411b30, critique des théories des prédécesseurs.

démontrer chacun de leurs points faibles. Cette stratégie a pour but de se prévaloir d'objectivité et de rendre inattaquable la méthode et la théorie qui seront exposées ultérieurement : « J'ai fait le tour de la question, je maîtrise le problème ».

2.2.5 Macrostructure catalogique du livre II

Le livre II présente également une macrostructure catalogique évidente. Aristote y dissèque successivement les différentes facultés sensitives de l'âme (autrement dit les sens) sous tous leurs aspects. Il en annonce la liste au début du livre :

DA II, 413b, 11-13

Νῦν δ' ἐπὶ τοσοῦτον εἰρήσθω⁷⁵ μόνον,
ὅτι ἐστὶν ἡ ψυχὴ τῶν εἰρημένων τούτων ἀρχὴ
καὶ τούτοις ὤρισται **θρεπτικῶ, αἰσθητικῶ, διανοητικῶ, κινήσει.**

« Pour le moment disons seulement que l'âme est le principe des facultés que nous venons de mentionner et se définit par elles, à savoir les facultés nutritive, sensitive, pensante et le mouvement. »

Cet extrait de nature programmatique annonce la couleur. La faculté nutritive d'abord, puis la faculté sensitive y sont déclinées sous tous leurs aspects, soit ce que nous appelons communément les cinq sens : le visible et la vue, l'audible et l'audition, l'odeur et l'odorat, le goût et la saveur, le tangible et le toucher qui seront systématiquement décortiqués dans le livre II.

Le livre III touchera aux aspects nobles du sujet, toujours avec une macrostructure de type catalogique.⁷⁶

⁷⁵ εἰρήσθω, soit le participe parfait du verbe « dire » est un marqueur de fin également utilisé dans les *Catégories*, il intervient régulièrement dans les textes d'Aristote pour annoncer une transition. Cf. *infra* pp. 115-120. « Formules, style formulaire, transition et auto-référence ».

⁷⁶ Le livre III est analysé en détail dans le chapitre trois de ce travail, cf. *infra* pp. 124-232.

La faculté pensante et la faculté motrice y seront traitées successivement, la faculté pensante d'abord, subdivisée en sens commun, imagination, intellection puis enfin la faculté motrice.

2.2.5.1 Au sein du processus catalogique : les listes.

Un catalogue constitue bien évidemment un répertoire, une sorte de liste d'éléments, héritière du catalogue poétique du type de ceux que l'on trouve chez Homère et Hésiode, même si rappelons-le, elle n'est pas construite au hasard et suppose un certain ordre. Nous avons vu que ces listes avaient une forme assez élaborée chez Aristote: catalogue de questions, de réponses, d'oppositions, d'opinions, de réfutations. Mais le procédé peut apparaître également de façon beaucoup plus anodine et évidente au fil du texte, avec des énumérations d'objets liés par un même concept et simplement juxtaposés. Ces listes s'inscrivent dans cette volonté permanente de tendre à l'exhaustivité. Elles peuvent être de deux types: elles recensent de façon complète les aspects du problème traité, ou servent simplement d'exemple ou de point de comparaison. Ces listes qui reviennent régulièrement dans l'écriture du Stagirite peuvent être constituées de simples **substantifs, d'adjectifs, de verbes ou de phrases complètes**. Voici quelques exemples de listes simples, le premier vient d'une critique des théories de Platon :

DA I, 404b, 18-30 :

Ὅμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις διωρίσθη,
αὐτὸ μὲν τὸ ζῶον ἐξ αὐτῆς τῆς τοῦ ἑνὸς ἰδέας
καὶ τοῦ πρώτου **μήκους καὶ πλάτους καὶ βάθους**,
τὰ δ' ἄλλα ὁμοιοτρόπως.

Ἔτι δὲ καὶ ἄλλως, νοῦν μὲν τὸ ἓν, ἐπιστήμην δὲ τὰ δύο·
μοναχῶς γὰρ ἐφ' ἓν·

τὸν δὲ τοῦ ἐπιπέδου ἀριθμὸν δόξαν,
αἴσθησις δὲ τὸν τοῦ στερεοῦ·
οἱ μὲν γὰρ ἀριθμοὶ τὰ εἶδη αὐτὰ καὶ ἀρχαὶ ἐλέγοντο,
εἰσὶ δ' ἕκ τῶν στοιχείων,
κρίνεται δὲ τὰ πράγματα
τὰ μὲν νῶ, τὰ δ' ἐπιστήμη, τὰ δὲ δόξη, τὰ δ' αἰσθήσει.

« De même, il a été défini dans l'ouvrage traitant de philosophie que l'animal lui-même est issu de l'idée de l'un, de la longueur, largeur et profondeur premières, et semblablement pour les autres êtres.

*Autrement encore, l'intellect est représenté par l'un, la science par la dyade. Car elle progresse d'une manière d'un élément à un autre élément. Le nombre de la surface, c'est l'opinion, et celui du volume la sensation. On pensait en effet que les nombres identifiaient les idées elles-mêmes, et les principes premiers qui sont issus des éléments. Les objets sont saisis pour **les uns par l'intellect, les autres par la science, d'autres par l'opinion, d'autres par la sensation.** »*

Cet extrait comporte ainsi deux listes simples, qui énumèrent des concepts, soit :

μήκους καὶ πλάτους καὶ βάθους,
τὰ μὲν νῶ, τὰ δ' ἐπιστήμη, τὰ δὲ δόξη, τὰ δ' αἰσθήσει.

Bien sûr on objectera certainement que, voulant restituer la pensée de Platon avec un souci d'exactitude, Aristote emploie ici un procédé qui n'est pas forcément inhérent à sa manière d'écrire. Or, ce que l'on constate, c'est que de petites listes de ce genre apparaissent très fréquemment dans son écriture. Ainsi l'exemple cité plus haut en comporte-t-il également une :

DA II, 413b, 11-13 :

Νῦν δ' ἐπὶ τοσοῦτον εἰρήσθω μόνον,
ὅτι ἐστὶν ἡ ψυχὴ τῶν εἰρημένων τούτων ἀρχὴ
καὶ τούτοις ὤρισται **θρεπτικῶ, αἰσθητικῶ, διανοητικῶ, κινήσει.**

Les exemples pourraient être multipliés, ils s'égrènent en effet tout au long de l'ouvrage, tel ce passage qui critique la théorie de l'âme motrice d'elle-même. Ainsi le mouvement figure-t-il au sein d'une première liste, que nous venons de voir ci-dessus, il sera ensuite lui-même décomposé en 4 types de mouvements énumérés ci-dessous

DA I, 406a, 13-15 :

Τεσσάρων δὲ κινήσεων οὐσῶν, φορᾶς, ἀλλοιώσεως, φθίσεως, αὐξήσεως,
ἢ μίαν τούτων κινούτ' ἂν ἢ πλείους ἢ πάσας.

« Etant donné qu'il y a quatre espèces de mouvements, translation, altération, corruption, croissance, c'est selon l'un d'entre eux ou de plusieurs ou de tous que l'âme sera mue ».

Ces listes sont dès lors susceptibles d'être subdivisées, chacune de leurs éléments pouvant lui-même donner naissance à des sous-composés. Nous en revenons à cette idée de macrostructure catalogique qui se reflète dans la microstructure, mise en abîme d'éléments qui se subdivisent encore et encore en éléments plus petits.

Mais la liste peut prendre des proportions bien plus conséquentes que l'énumération simple de mots, elle peut consister en une séries de « couches » discursives, qui alimentent un sujet par juxtapositions successives de propositions reliées par un nombre parfois impressionnant de **καί**, de **δέ**, de **καὶ... δὲ καί**, presque à l'infini sans qu'une rupture syntaxique ou sémantique ne vienne briser la chaîne énonciative. On trouve un exemple très significatif de ce procédé au livre I,77, au cours de l'exposé des opinions des devanciers. Sur les 44 lignes de texte d'une édition moderne on peut dénombrer pas moins de 73 conjonctions de coordination ou particules du type **καί** ou

⁷⁷DA II, 404 b 16-31- 405 a1-29.

τε καί ou **καὶ δὲ καί**. (Ce qui importe dans une situation de communication comme le cours.)

On peut très bien, sans en reporter l'intégralité, observer le phénomène sur le passage qui suit :

DA I, 405a, 9-19 :

Δημόκριτος **δὲ καὶ** γλαφυρωτέρως εἶρηκεν ἀποφηνάμενος διὰ τί τούτων ἐκάτερον ψυχὴν **μὲν γὰρ** εἶναι ταύτῃ **καὶ** νοῦν, τοῦτο **δ'** εἶναι τῶν πρώτων **καὶ** ἀδιαίρετων σωμάτων, κινητικὸν **δὲ** διὰ μικρομέρειαν **καὶ** τὸ σχῆμα τῶν **δὲ** σχημάτων εὐκίνητότατον τὸ σφαιροειδὲς λέγει τοιοῦτον **δ'** εἶναι τὸν **τε** νοῦν **καὶ** τὸ πῦρ. Ἀναξαγόρας **δ'** ἔοικε μὲν λέγειν ψυχὴν **τε καὶ** νοῦν, ὥσπερ εἴπομεν ἕτερον **καὶ** προτέρον, χρήται **δ'** ἄμφοσιν ὡς μιᾷ φύσει, πλὴν ἀρχὴν γε τὸν νοῦν τίθεται μάλιστα πάντων· μόνον γοῦν φησιν αὐτὸν τῶν ὄντων ἀπλοῦν εἶναι **καὶ** ἀμιγῆ **τε καὶ** καθαρὸν. Ἀποδίδωσιν **δ'** ἄμφω τῇ αὐτῇ ἀρχῇ, τό **τε** γινώσκειν **καὶ** τὸ κινεῖν, λέγων νοῦν κινεῖν τὸ πᾶν.

« Démocrite **pour sa part** s'est exprimé avec plus de clarté en indiquant la raison de cette double propriété : **(pour lui) en effet**, d'un part l'âme s'assimile à l'esprit, **et d'autre part** fait partie des corps primaires et indivisibles, **et** elle est productrice de mouvement de par la petitesse de ses parties et de sa forme ; il dit **en outre** que celle des formes qui se meut le plus aisément est la sphère, le feu **et** l'esprit sont donc tels. Anaxagore **lui** semble dire qu'âme **et** esprit sont distincts, ainsi que nous l'avons dit plus haut, **mais** il traite l'un **et** l'autre comme une seule nature, **à l'exception du fait** qu'il considère l'intellect comme principe supérieur à tous les autres. Il dit **en tous cas** que lui seul parmi tous les êtres est simple, sans mélange **et** pur. Il attribue **aussi** les deux fonctions de connaître **et** de mouvoir au même principe, disant que c'est l'intellect qui met en mouvement l'univers. »

Ces quelques lignes ne comptent pas moins de 20 particules ou conjonctions, dont l'usage plus fréquent en grec ancien fait bien sûr partie inhérente de la langue mais ne saurait expliquer à lui seul une telle abondance.

Cependant elles n'ont pas toutes la même importance, certaines d'entre elles se contentent de relier deux éléments à l'intérieur d'une unité syntaxique, comme **τε... καί** relie **νοῦν** et **πῦρ**, d'autres relient les grandes unités syntaxiques et font progresser le discours, ainsi les balancements de type **μὲν...δέ**.

2.2.5.2 Les listes négatives

Nous avons évoqué ce concept d'énumération négative plus haut avec l'exemple des *Météorologiques*⁷⁸, ainsi les listes peuvent également être **négatives** et énumérer toutes les qualités que n'a pas un objet ou un concept :

DA II, 418 b, 13-17 :

Τί μὲν οὖν τὸ διαφανὲς καὶ τί τὸ φῶς,

εἴρηται,

ὅτι οὔτε πῦρ οὔθ' ὅλως σῶμα οὔδ' ἀπορροή σώματος οὐδενός,

(εἴη γὰρ ἂν σῶμά τι καὶ οὕτως),

ἀλλὰ πυρὸς ἢ τοιοῦτου τινὸς παρουσία ἐν τῷ διαφανεῖ·

« *Donc, ce qu'est le diaphane et ce qu'est la lumière, nous l'avons dit, à savoir que ce n'est ni du feu, ni en général un corps, ou l'effluve d'aucun corps (car de cette façon elle serait un corps), mais qu'il s'agit de la présence dans le diaphane du feu ou d'un élément semblable.* »

On trouve la négation **οὐδέ** 4 fois sous des formes différentes pour nous expliquer **ce que ne sont pas** le diaphane et la lumière.

2.2.5.3 Les listes comparatives

Un liste ou un catalogue peut répertorier toutes sortes de choses, l'extrait suivant empile les unes sur les autres toute une série de **comparaisons** avec les sous-chapitres précédents. Le procédé présente le double avantage de remettre en mémoire les éléments précédemment traités et de renforcer la légitimité du propos, même si d'ordinaire, le catalogue est d'abord un signe de virtuosité de la mémoire et

⁷⁸ Cf. *supra* p. 48.

qu'il est moins à même de faire ressurgir les éléments mémorisés qu'une structure annulaire, qui elle, est plus ordinairement prévue à cet effet.

DA II 422a 20-31 :

Ὡσπερ δὲ καὶ ἡ ὄψις ἐστὶ τοῦ τε ὁρατοῦ καὶ τοῦ ἀοράτου

(τὸ γὰρ σκότος ἀόρατον, κρίνει δὲ καὶ τοῦτο ἡ ὄψις),

ἔτι τοῦ λίαν λαμπροῦ

(καὶ γὰρ τοῦτο ἀόρατον, ἄλλον δὲ τρόπον τοῦ σκότους),

ὁμοίως δὲ καὶ ἡ ἀκοὴ ψόφου τε καὶ σιγῆς,

ὧν τὸ μὲν ἀκουστὸν τὸ δ'οὐκ ἀκουστὸν,

καὶ μεγάλου ψόφου,

καθάπερ ἡ ὄψις τοῦ λαμπροῦ

(ὥσπερ γὰρ ὁ μικρὸς ψόφος ἀνήκουστος, τρόπον τινὰ καὶ ὁ μέγας τε καὶ ὁ βίαιος), ἀόρατον δὲ τὸ μὲν ὅλως λέγεται,

ὥσπερ καὶ ἐπ' ἄλλων τὸ ἀδύνατον,

τὸ δ' ἐὰν πεφυκὸς μὴ ἔχη ἢ φαύλως,

ὥσπερ τὸ ἄπουν καὶ τὸ ἀπύρον·

οὕτω δὲ καὶ ἡ γεῦσις τοῦ γευστοῦ τε καὶ ἀγεύστου,

τοῦτο δὲ τὸ μικρὸν ἢ φαῦλον ἔχον χυμὸν ἢ φθαρτικὸν τῆς γεύσεως.

« **De même que la vue est le sens du visible et de l'invisible (l'obscurité est invisible mais c'est aussi la vue qui juge de cela) mais aussi du trop de lumière (et en effet cela rend invisible, mais d'une autre manière que l'obscurité), de même l'ouïe est le sens du sonore et du silence, desquels l'un est audible, l'autre non, et du son fort comme la vue est le sens de l'éblouissant (de même que le son faible n'est pas audible, d'une certaine façon le son fort ou violent l'est aussi), et on parle d'invisible comme en d'autres circonstances on parle d'impossible, soit de ce qui est visible par nature mais en fait ne l'est pas ou faiblement, de même qu'on parlerait d'un animal sans pied ou d'un fruit sans noyau. Ainsi le goût est le sens du sapide et de l'insipide, ce dernier étant ce qui a une saveur faible ou négligeable ou qui détruit le goût.** »

L'accumulation de comparaisons introduites le plus souvent par **ὥσπερ** est ici frappante, puis que cette conjonction apparaît 4 fois en peu de temps, accompagnée

d'autres conjonctions introduisant une idée de comparaison. Au final, 8 conjonctions de coordination de type comparatif relient les différents éléments de ce passage : **καθάπερ 1, ὁμοίως 1, οὕτω 1**, et cette petite périphrase qui ici a valeur de conjonction : **τρόπον τινά 1**.

2.3 La forme périodique

2.3.1 Opposition entre période et catalogue.

La période ou style périodique, que certains appellent parfois aussi style bouclé ou tressé⁷⁹ est l'instrument formel de l'orateur qui s'adresse à la foule, un instrument stylistique dont la supériorité est largement admise dans la tradition rhétorique antique, chez des auteurs dont les visées et le contenu sont aussi différents que Démosthène ou Platon et Aristote lui-même. Or la période a souvent été mise en opposition à la forme du catalogue, et l'un et l'autre style ont longtemps été considérés comme pleinement différenciés et incompatibles, et un auteur quel qu'il soit considéré par ses contemporains comme pratiquant l'un ou l'autre.

Il pourra sembler étrange de parler ici de style périodique alors que l'on vient de parler longuement de l'utilisation du style sériel ou catalogique dans l'écriture du Stagirite. Mais la contradiction n'est qu'apparente, car une analyse approfondie montre que le style périodique marque profondément de son empreinte les œuvres d'Aristote. Cette affirmation pourrait même n'être qu'un doux euphémisme, la question étant de plus d'ampleur, à savoir : est-il possible d'émettre un discours, oral ou écrit, sans produire volontairement ou non des occurrences de style périodique, un peu sans doute à la façon dont M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir ? La réponse à cette question est probablement négative. L'utilisation de symétries, de balancements du type

⁷⁹ C'est notamment le cas de Pierre Chiron dans ses éditions de la *Rhétorique* d'Aristote et du traité *Du Style* de Démétrios.

μὲν....δέ, ποτέρον....ἤ... et d'autres encore, tendent naturellement à produire des structures de type périodique. Ces balancements sont par ailleurs fréquents non seulement chez Aristote mais dans la prose grecque en particulier et dans la langue grecque en général, ils font partie de sa structure. Or ces balancements constituent l'une des marques les plus évidentes de la période, ils induisent presque automatiquement la période. Le raisonnement pourrait être poussé plus loin, jusqu'à dire qu'un style qui se voudrait consciemment et exclusivement sériel ou catalogique ne pourrait exister qu'en excluant ce principe fondamental constitutif de la période, à savoir l'usage du balancement et de la mise en opposition. C'est l'un des présupposés les plus importants de tout le présent travail : **le style pur n'existe pas, tout est mélange⁸⁰**.

Cependant, chez les auteurs du V^e et IV^e siècles, c'est la forme périodique qui a la faveur des prosateurs. Aristote lui-même, dans sa *Rhétorique*, exprime clairement l'opinion selon laquelle la période est la meilleure des formes, parce qu'elle est très facile à suivre.

Rhétorique III 1409 a 24 et suiv. style périodique vs style sériel

Τὴν δὲ λέξιν ἀνάγκη εἶναι

ἢ εἰρομένην καὶ τῷ συνδέσμῳ μίαν,

ὥσπερ αἰ ἐν τοῖς διθυράμβοις ἀναβολαί,

digression comparative

ἢ κατεστραμμένην

καὶ ὁμοίαν ταῖς τῶν ἀρχαίων ποιητῶν ἀντιστρόφοις.

⁸⁰ Pour un exemple postérieur du mélange de ces deux styles voir Steinrück, Martin. part IV chap 5, « Prosarythmus : Dion von Prusa » in *Antike Formen, Materialien zur Geschichte von Katalog, Mythos und Dialog*, p 364. Cette idée a d'ailleurs déjà été non seulement exprimée mais démontrée en bonne partie par John Denniston qui au sujet de la λέξις εἰρομένη, soit le style sériel, et de la λέξις κατεστραμμένη soit le style périodique, souligne le fait qu'il est rare de trouver des auteurs pratiquant l'un ou l'autre de manière exclusive. Hécatée de Milet semble avoir fait exception, ne pratiquant que le style sériel, à l'opposé John Denniston évoque Isocrate qui empile période sur période, et donne l'exemple du début du *Panegyrique*. Denniston souligne que l'usage exclusif de l'un ou de l'autre des deux styles engendre une « monotonie inévitable ». « Sentence Structure and Antithesis » in *Greek Prose Style*, p.60.

ἡ μὲν οὖν εἰρομένη λέξις ἢ ἀρχαία ἐστίν·

«Ἡροδότου Θυρίου ἡδ' ἱστορίας ἀπόδειξις».

Ταύτη γὰρ πρότερον μὲν ἅπαντες, νῦν δὲ οὐ πόλλοι χρῶνται.

Λέγω δὲ εἰρομένην ἢ οὐδὲν ἔχει τέλος καθ' αὐτήν,

ἂν μὴ τὸ πρᾶγμα λεγόμενον τελειωθῆ.

ἔστι δὲ ἀηδὲς διὰ τὸ ἄπειρον·

τὸ γὰρ τέλος πάντες βούλονται καθορᾶν.

Διόπερ ἐπὶ τοῖς καμπτήρσιν ἐκπνέουσι καὶ ἐκλύονται·

προορῶντες γὰρ τὸ πέρασ οὐ κάμνουσι πρότερον.

ἡ μὲν οὖν εἰρομένη τῆς λέξεώς ἐστίν ἡδὲ, καεστραμμένη δὲ ἢ ἐν περιόδοις·

Λέγω δὲ περίοδον λέξιν ἔχουσαν ἀρχὴν καὶ τελευτὴν

αὐτὴν καθ' αὐτὴν καὶ μέγεθος εὐσύνοπτον.

ἡδεῖα δ' ἢ τοιαύτη καὶ εὐμαθής,

ἡδεῖα μὲν διὰ τὸ ἐναντίως ἔχειν τῷ ἀπεράντῳ

καὶ ὅτι αἰεὶ τί οἶεται ἔχειν ὁ ἀκροατῆς (καὶ) **πεπεράνθαι** τὴν αὐτῷ,

τὸ δὲ μηδὲν προνεῖν εἶναι μηδὲ ἀνύειν **ἀηδὲς,**

εὐμαθὲς δέ, ὅτι **εὐμνημόνευτος.**

τοῦτο δέ, ὅτι ἀριθμὸν ἔχει ἢ ἐν περιόδοις λέξις,

ὁ πάντων **εὐμνημονευτότατον.**

(boucle terminée par un superlatif)

« Il s'ensuit nécessairement que le style est soit cousu (sériel) et unifié par la conjonction seulement, comme les préludes dans les dithyrambes, ou bien périodique et semblable aux antistrophes des anciens poètes. Le style sériel est le style ancien. « D'Hérodote de Thurium voici l'exposé de l'enquête. » En effet tous les auteurs se servaient autrefois de ce style, maintenant peu l'utilisent. Par sériel (cousu) je veux dire le style qui n'a pas de fin en soi à moins que le sujet dont on parle soit épuisé. Il est désagréable parce que non délimité. En effet tout le monde veut avoir la fin en vue. C'est pourquoi en vue des bornes les coureurs s'essoufflent et perdent courage, en effet voyant d'avance le terme ils ne peinent pas prématurément. Voilà donc quel genre de style est le style cousu. Le style tressé (bouclé) est quant à lui fait de périodes, j'entends par période un style qui a un début et une fin en soi, et une étendue facile à embrasser du regard. Un tel style est agréable et facile à retenir, agréable parce que d'une part il est à l'opposé de ce qui est sans limite, parce que l'auditeur pense toujours tenir quelque chose, et qu'il y a pour lui quelque chose de bien délimité (de complet), tandis que ne rien prévoir ni ne rien achever est désagréable. Il est facile à

comprendre, parce qu'il est facile à mémoriser, et ceci parce qu'il y a un nombre dans le style périodique, ce qui de tout est le plus facile à mémoriser. »

Le style périodique forme des guirlandes, il comporte des unités finies et perceptibles⁸¹, le jeu thème-rhème ressort nettement de ces unités et les lie les unes aux autres. Aristote fournit lui-même l'exemple dans cet extrait du lien entre les unités, de cette perceptibilité que l'on peut avoir du milieu de la période en mettant en opposition d'une part le style sériel, d'autre part le style périodique et en indiquant clairement : voilà pour la première partie, nous allons passer à la deuxième avec cette phrase : **Ἡ μὲν οὖν εἰρομένη τῆς λέξεώς ἐστίν'**

Par ailleurs l'observation attentive de cet extrait met en lumière le fonctionnement de certains mots répétés en divers endroits du discours et qui forment ainsi une chaîne discursive aisée à suivre, ces répétitions et les mises en opposition fonctionnant comme repères:

εἰρομένην est répété 4 x dans la première partie qui explique ce qu'est le style sériel.

ἀηδῆς → **ἠδεῖα** → **ἠδεῖα** → **ἀηδῆς** forment un chiasme.

εὐμαθῆς → **εὐμαθῆς** → **εὐμνημόνευτος** → **εὐμνημονευτότατον** répètent le préfixe εὐ- « bien, aisé », et la série finit sur un superlatif qui donne un effet de renforcement, de mise en évidence.

A contrario, le mode **sériel ou cousu** ajoute sans cesse des éléments nouveaux les uns à la suite des autres. Le propos avance constamment, sans qu'on en voie la fin.

⁸¹Cf. Chiron Pierre, « La période chez Aristote » in *Théories de la phrase et de la proposition de Platon à Averroès*, éd. par Büttgen philipe, Diebler Stéphane, Rashed Marwan, Editions Rue d'Ulm, Paris, 1999, qui finit son article (page 130) par:

« Au total, donc, chez Aristote, la période n'est pas une phrase, c'est une pensée transmise. Ce qui en fait une unité n'est pas ni la grammaire au sens moderne du terme, ni on ne sait quelles bornes placées du dehors comme la ponctuation ou le rythme, mais avec la pensée, un certain nombre de propriétés du langage, dont la plus fine est sans doute, par le biais de certaines figures, celle de manifester la division et l'unité en même temps. »

Cette prise de position dans le combat pour ou contre une définition rythmique ou sémantique de la période évince le critère de l'intonation par la condamnation de la ponctuation, ce qui semble douteux.

Le style périodique est également appelé style **εὐσύννοτος**, dans cet extrait ce qui signifie « qu'on peut bien voir », « facile à saisir dans son ensemble »⁸².

Il est difficile de comparer la période aristotélicienne à la période classiquement considérée comme telle, ainsi la période telle qu'on la trouve dans la prose de Démosthène, par exemple. La période mise en œuvre par Aristote au sein de son œuvre écrite ne suit pas de règles aussi affirmées que celle de la grande prose classique. Le type de démonstration que le Stagirite poursuit n'est pas de même nature que celui des grands orateurs et prosateurs qui le précèdent, son auditoire n'est pas le même non plus. Le style reste avant tout catalogique, mais avec des incursions périodiques régulières. Ainsi le style du Stagirite est-il un mélange de l'une et l'autre forme, mais nous verrons plus loin avec des exemples tirés de l'œuvre de Démosthène que ce type de mélange n'est pas une exception.

2.3.2 Constitution de la période

Une période est une unité discursive formant un tout, avec un commencement, un milieu (qui se doit d'être nettement perceptible pour l'auditeur) et une fin. Bien qu'elle s'en rapproche à certains égards, cette unité discursive ne correspond pas forcément à notre phrase moderne, qui commence avec la majuscule et se termine avec le point. Elle retraduit davantage une unité à la fois rythmique, syntaxique et sémantique qui doit être ajustée au **souffle**.

La période est constituée de côla⁸³. Les côla sont des unités rythmiques et syntaxiques de petite taille qui forment un tout ou la partie cohérente d'un tout. Les côla sont de

⁸² *Rhétorique* III 1409a 24 et suivantes.

⁸³ Pour une définition moderne du concept de côlon voir Steinrück Martin, part II chap 11 « Kolon » in *Antike Formen, Materialien zur Geschichte von Katalog, Mythos und Dialog*, pp.227-236. Voir aussi Päll Janika chap. 3.2 2 « Colon, Comma, and Period as Phrase Rythm Units » in *Form, Style and Syntax : towards a statistical Analysis of Greek Prose Rythm : on the Example of « Helen's Encomium » by Gorgias*. Voir aussi Chiron Pierre, « Les côla en rhétorique: respiration, sens, esthétique » in *Revue de philologie, de littérature et d'histoires anciennes* » 2010 /1 tome LXXXIV, Les Diablerets 2003, pp31-

longueur variable, on peut les subdiviser en commata, une distinction qu'Aristote ne fait pas mais que l'on trouve chez Démétrios. Les définitions de ce dernier ayant le mérite d'être très précises et complètes, c'est vers lui que nous nous tournerons.

Voyons tout d'abord quelle définition Démétrios donne du cōlon :

Démétrios, *Du style* 1

Ὡσπερ ἡ ποίησις διαιρεῖται τοῖς μέτροις, οἷον ἢ τριμέτροις ἢ ἑξαμέτροις ἢ τοῖς ἄλλοις, οὕτω καὶ τὴν ἑρμηνείαν τὴν λογικὴν διαιρεῖ καὶ διακρίνει τὰ καλούμενα κῶλα, καθάπερ ἀναπαύοντα τὸν λέγοντά τε καὶ λεγόμενα αὐτὰ καὶ ἐν πολλοῖς ὄροις ὀρίζοντα τὸν λόγον, ἐπεὶ τοι μακρὸς ἂν εἶη καὶ ἄπειρος καὶ ἀτεχνῶς πνίγων τὸν λέγοντα.

De même que la poésie est découpée en mètres comme le trimètre ou l'hexamètre ou d'autres, de même on découpe et on dispose la prose en ce que l'on appelle des cōla, qui sont comme des pauses pour celui qui parle, et les choses-mêmes qui sont dites et qui délimitent le discours en de multiples parties, faute desquelles le discours serait indéfiniment rallongé, suffocant (ainsi) l'orateur.

Définition des **commata** :

Démétrios, *Du style*, 9

Ἡ δὲ τοιαύτη βραχύτης κατὰ τὴν σύνθεσιν κόμμα ὀνομάζεται. Ὀρίζονται δ'αὐτὸ ὧδε· κόμμα ἐστὶ τὸ κῶλου ἔλαττον, οἷον τὸ προειρημένον, τό τε Διονύσιος ἐν Κορίνθῳ, καὶ τὸ γνῶθι σεαυτὸν, καὶ τὸ ἔπου θεῶ, τὰ τῶν σοφῶν. Ἔστι γὰρ καὶ ἀποφτεγματικὸν ἡ βραχύτης καὶ γνωμολογικόν, καὶ σοφώτερον τὸ ἐν ὀλίγῳ πολλὴν διάνοιαν ἠθοροῖσθαι, καθάπερ ἐν τοῖς σπέρμασι δένδρων ὅλων δυνάμεις. Εἰ δ'ἐκτείνοιτό τις τὴν γνώμην ἐν μακροῖς, διδασκαλία γίνεται τις καὶ ῥητορεία ἄντι γνώμης.

Un agencement d'une telle brièveté s'appelle comma. On le définit ainsi : le comma est plus petit que le cōlon, ainsi dans l'exemple que nous avons précédemment cité: « Denys dans Corinthe », ou : « Connais-toi toi-même », ou « Suis Dieu » qui sont les paroles propres aux sages. En effet la bièveté est propre aux apophtegmes et aux maximes, et il est plus sage de concentrer beaucoup de pensée en peu de mots, de même que dans les graines des arbres entiers sont en puissance. Si on étirait la pensée en de plus grands développements, elle deviendrait alors cours ou discours et non plus maxime.

50. Pierre Chiron y évoque aussi une unité plus grand que la période mais à laquelle ni Aristote ni Démétrios ne font encore allusion : le pneuma

2.3.3 La période comme moyen de mise en évidence.

Nous l'avons dit plus haut, la période est constituée de cōla, éventuellement divisibles eux-mêmes en commata. Nous reste à explorer la façon dont ces différents cōla ou commata sont agencés au sein de la période. Nous allons commencer par faire appel aux définitions des Anciens, et en premier lieu à celle d'Aristote :

Rhétorique III 1409b 13-20 composition et proportion de la période

Περίοδος δὲ ἢ μὲν ἐν κώλοις, ἢ δ'ἀφελῆς. ἔστι δ' ἐν κώλοις μὲν λέξις ἢ τετελειωμένη τε καὶ διηρημένη καὶ εὐανάπνευστος, μὴ ἐν τῇ διαρέσει, ὥσπερ ἡ εἰρημένη περίοδος ἀλλ' ὅλη. κῶλον δ'ἔστι τὸ ἕτερον μόριον ταύτης. ἀφελῆ δὲ λέγω τὴν μονόκωλον. δεῖ δὲ καὶ τὰ κῶλα καὶ τὰς περιόδους μήτε μουόρους εἶναι μήτε μακράς. Τὸ μὲν γὰρ μικρὸν προσπταίειν πολλάκις ποιεῖ τὸν ἀκροατὴν.

« *La période est soit composée de membres, soit simple. La période composée de membres est complète, divisée et proportionnée au **souffle**, non pas dans sa division, comme la période sérielle, mais dans son ensemble. Le membre est l'une **de ses deux parties**. Je veux désigner par simple la période qui n'a qu'un seul membre. Il faut aussi que les cōla et les périodes ne soient ni tronqués ni trop grands. En effet souvent ce qui est court fait trébucher l'auditeur.* »

On remarquera cette allusion au souffle que l'on trouve aussi bien chez Démétrios que chez Aristote. Le premier en fait mention dans l'explicitation de ce qu'est un cōlon, le deuxième pour expliquer la nécessité de proportion au souffle de la période.

Nous allons encore faire recours à quelques extraits de la *Rhétorique* d'Aristote et *Du Style* de Démétrios qui exposent certaines caractéristiques internes essentielles à la compréhension de la notion de période.

Rhétorique III, 1410a et suivantes, suite du passage.

Παρίσωσις δ' ἐὰν ἴσα τὰ κῶλα, παρομοίωσις δ' ἐὰν ὅμοια τὰ ἔσχατα ἔχη ἐκάτερον τὸ κῶλον. ἀνάγκη δὲ ἢ ἐν ἀρχῇ ἢ ἐπὶ τελευτῆς ἔχειν· καὶ ἀρχὴ μὲν αἰεὶ τὰ **ὀνόματα**, ἢ δὲ τελευτῇ τὰς ἔσχατας συλλαβὰς, ἢ τοῦ αὐτοῦ ὀνόματος πτώσεις ἢ τὸ αὐτὸ ὄνομα.

« Il y a parisôse⁸⁴ si les côla sont de grandeur égale, paromoiose si les deux membres sont semblables à l'une de leurs extrémités. Il faut nécessairement que cela soit au début ou à la fin. Au début ce sont toujours les noms, et à la fin les dernières syllabes, ou bien la même forme fléchie d'un nom, ou bien le même nom. »

Démétrios *Du Style* 25, 1-5

Ἔστι δὲ καὶ παρόμοια κῶλα, ἅτινα παρόμοια δὴ τοῖς ἐπ'ἀρχῆς οἶον·

δωρητοί τε πέλοντο, παράρρητοι τ'ἐπέεσσιν

ἢ ὡς ἐπὶ τέλους, ὡς ἡ τοῦ Πανηγυρικοῦ ἀρχή·

*πόλλακις ἐθαύμασα τῶν τὰς πανηγύρεις συναγαγόνων καὶ τοὺς γυμνικοὺς ἀγῶνας καταστησάντων.*⁸⁵

« Il y a aussi des côla qui se ressemblent et parmi ceux-ci certains se ressemblent par le début comme : « Accessibles aux présents, sensibles aux prières », ou alors ils se ressemblent par la fin comme dans le *Panégryrique*: « j'ai souvent admiré les fondateurs des assemblées panégryriques et les organisateurs de concours gymniques. »

Démétrios *Du Style*, 26

Ὅμοιοτέλευτα δὲ ἐστὶ τὰ εἰς ὁμοιοκαταλήγοντα, ἧτοι εἰς ὀνόματα ταῦτα, ὥσπερ ἔχει ἐπὶ τοῦ·

σύ δ'αὐτὸν καὶ ζῶντα ἔλεγες κακῶς, καὶ νῦν θανόντα γράφεις κακῶς,

ἢ ὅταν εἰς συλλαβὴν καταλήγη τὴν αὐτήν, ὥσπερ τὰ ἐκ τοῦ Πανηγυρικοῦ προειρημένα.

« Les côla qui se terminent par des éléments semblables sont homéoteleutes soit parce qu'ils se terminent par les mêmes mots comme dans : « Toi qui de son vivant disait du mal de lui, aujourd'hui qu'il est mort tu écris du mal de lui », soit parce qu'ils se terminent par la même syllabe comme dans l'exemple cité plus haut du *Panégryrique*. »

⁸⁴ Pour les concepts de parisose, de paromoiose et d'isocolon voir Páll Janika, chap. 4 « Other Figures of Structural Parallelism » in *Form, Style and Syntax : towards a statistical Analysis of Greek Prose Rythm : on the Example of « Helen's Encomium » by Gorgias*, pp.110-111.

⁸⁵ Cet exemple tiré du *Panégryrique* d'Isocrate se retrouve à l'identique dans la *Rhétorique* d'Aristote : *Rhét.* III 1409 b1.

Les **périodes** sont caractérisées par une sorte de système d'ouverture et de fermeture et des **effets de rappel internes**. L'homéoteleutie, la paromoiose et la parisose sont des phénomènes très bien représentés dans la prose aristotélicienne qui consistent à placer un ou des éléments semblables, au début ou à la fin de deux cōla qui se suivent, ou à formuler des cōla de longueurs semblables. Le fait de placer un élément semblable en début ou en fin de période en particulier délimite une boucle qui forme un tout cohérent, il ouvre et ferme la période. Nous appellerons ce phénomène **principe d'harmonisation début→fin**. Il consiste en la présence de **termes-clé issus de la même racine lexicale** en début et en fin de période, par exemple : **αἴσθησις-αἰσθάνομαι, αἴσθησις-αἴσθησις**.

Le cōlon de fermeture chez Aristote est fréquemment constitué d'une phrase conclusive relativement brève, et surtout ne contenant aucun balancement ni jeu d'opposition de type binaire. A noter que les périodes s'ouvrent et se ferment aussi régulièrement au moyen d'une **forme verbale conjuguée** qui joue un rôle de délimitation très prononcé entre deux éléments périodiques, le verbe sous sa forme conjuguée n'étant que relativement rarement utilisé par le Stagirite. Cette forme conjuguée s'avère fréquemment être le verbe être **εἶναι** ou l'un de ses équivalents (**ὑπάρχειν, γίνεσθαι**), soit sous forme simple soit en composition dans un formule du type verbe impersonnel sous forme conjuguée (**3ème du singulier**) + **infinitif ou adjectif neutre + ἐστί**. Nous reviendrons plus avant sur ce sujet lorsque nous parlerons des formules de prédilection du Stagirite.

Certaines séquences pourraient être considérées comme une seule entité de nature introductive ou conclusive, or elles contiennent souvent **un principe de généralisation qui les distingue de la norme et sert à mettre quelque chose en évidence**.

La structure des périodes chez Aristote suit un certain nombre de principes récurrents. Certains d'entre eux seront abordés dans le chapitre qui traitera du syllogisme comme forme. Pour l'instant nous relèverons que la période-type du Stagirite peut se décomposer comme suit. :

- 1) **Une affirmation ou un problème est posé, de façon assez concise, une notion est abordée.**
- 2) **Les différents aspects du problème sont explicités plus en détail.**
- 3) **Arrive une démonstration soit sous forme d'exemple /induction, soit sous forme de déduction /syllogisme (accompagnée ou non d'une comparaison ou digression comparative)**
- 4) **La plupart du temps, le tout est conclu avec un cōlon plus ou moins bref qui résume ce qui précède et comporte soit le même terme soit un terme de la même famille que celle de la notion abordée en début de période.**

Voici un exemple de ce type de construction, avec délimitation verticale des cōla/commata :

DA II, 418b 20-31 :

Ἔστι δὴ τι διαφανές.

Le concept de base est posé, le diaphane.

Διαφανές δὲ λέγω ὃ ἐστὶ μὲν ὀρατὸν,

Explicitation du concept de diaphane

οὐ καθ'αὐτὸ δὲ ὀρατὸν

ὡς ἀπλῶς εἶπεῖν,

ἀλλὰ δι' ἀλλότριον χρῶμα.

Τοιοῦτον δὲ ἐστὶν ἀήρ καὶ ὕδωρ καὶ πολλὰ τῶν στερεῶν·

Milieu. Exemples

οὐ γὰρ ἦ ὕδωρ οὐδ' ἦ ἀήρ, διαφανές,

ἀλλ' ὅτι ἐστὶ τις φύσις ὑπάρχουσα ἢ αὐτὴ ἐν τούτοις ἀμφοτέροις

καὶ ἐν τῷ αἰδίῳ τῷ ἄνω σώματι.

Nature du concept

Φῶς δὲ ἐστὶν ἢ τούτου ἐνέργεια, τοῦ διαφανοῦς ἢ διαφανές.

Conclusion avec reprise du verbe être sous forme conjuguée et reprise du terme de diaphane en vertu du principe d'harmonisation début→fin.

« *Il y a donc du diaphane.*

Affirmation

J'entends par diaphane ce qui est visible, non pas ce qui est absolument visible en soi, mais par l'apport extérieur d'une couleur.

Explicitation/ Milieu

Il en va ainsi de l'air et de l'eau et de beaucoup d'éléments.

Exemples

En effet, ce n'est pas en tant qu'eau ou en tant qu'air qu'ils sont visibles, mais parce qu'une certaine nature identique se trouve présente en l'un et l'autre de ces éléments, et aussi dans le corps éternel situé dans le haut (de l'univers).

Explication

La lumière est l'acte de cela, du diaphane en tant que diaphane. » **Conclusion**

Cet extrait est remarquable aussi de par la présence du terme-clé **διαφανές** au début et à la fin (il y est même répété sous une forme double, insistante) et du verbe être, qui ouvre et ferme la période. Ces deux éléments donnent un bon exemple du principe d'harmonisation début→fin tel qu'il est pratiqué par Aristote dans nombre de cas.

Voici un exemple de formulation généralisante, exemple dont le ton apparaît d'autant plus didactique qu'Aristote y fait usage d'une **digression comparative ou explicative**, ce dont il est coutumier⁸⁶. Le passage suivant contient une célèbre définition de l'âme qui fait usage d'une telle comparaison :

DA II, 412b, 9-17 :

Καθόλου μὲν οὖν εἴρηται τί ἐστὶν ἡ ψυχὴ·
οὐσία γὰρ ἡ κατὰ τὸν λόγον.

affirmation de départ et programme

Τοῦτο δὲ τὸ τί ἦν εἶναι τῷ τοιῶδι σώματι,
καθάπερ εἴ τι τῶν ὀργάνων φυσικὸν ἦν σῶμα,

⁸⁶ Cf. *infra* pp. 108-110.

οἶον πέλεκυς·

début de la comparaison, milieu de la période

ἦν μὲν γὰρ ἂν τῷ πελέκει εἶναι ἡ οὐσία αὐτοῦ,

καὶ ἡ ψυχὴ τοῦτο·

χωρισθείσης δὲ ταύτης οὐκ ἂν ἔτι πέλεκυς ἦν,

ἀλλ' ὁμωνύμως.

Νῦν δ' ἔστι πέλεκυς·

οὐ γὰρ τοιοῦτου σώματος τὸ τί ἦν εἶναι καὶ ὁ λόγος ἡ ψυχὴ,

ἀλλὰ φυσικοῦ τοιοῦδι ἔχοντος ἀρχὴν κινήσεως καὶ στάσεως ἐν ἑαυτῷ.

« Disons donc de manière générale ce qu'est l'âme: une substance au sens de forme ; à savoir l'essence de tel corps déterminé : de même qu'un instrument quelconque serait un corps (vivant), telle une hache. En effet le fait d'appartenir au concept « hache » serait sa substance formelle, et ceci serait l'âme. Séparée de cela elle ne serait plus une hache, sinon par homonymie. Mais en fait, c'est une hache. En effet ce n'est pas d'un corps de cette sorte que l'essence et la forme constituent l'âme, mais d'un corps possédant la propriété du mouvement et du repos en lui-même. »

Cet extrait forme un tout avec un début et une fin, marquée entre autres par l'usage du verbe être sous forme conjuguée au début et à la fin (sous-entendu dans le dernier cōlon). Les balancements participent aussi de ce principe d'ouverture et de fermeture : **μὲν** appellant **δέ**.

Ψυχὴ, le concept-clé⁸⁷ apparaît régulièrement tout au long de la période à trois reprises, **πέλεκυς**, l'outil de comparaison qui lui est opposé, quatre fois. En décomposant la période autour de l'articulation de ces deux termes on obtient ceci :

Début : ἡ ψυχὴ → πέλεκυς → πελέκει

Milieu : ἡ ψυχὴ → πέλεκυς → πέλεκυς

Fin : ἡ ψυχὴ

⁸⁷ Sur le thème des mots ou concepts-clés, voir Päll Janika part IV 1.3. « Keywords in Gorgia's Helen word rythm I » in *Form, Style and Syntax : towards a statistical Analysis of Greek Prose Rythm : on the Example of « Helen's Encomium » by Gorgias* pp. 240-249.

Au final, le fait de placer un terme ou un concept-clé à la fin d'une unité discursive délimite cette unité et sert aussi de moyen de **mise en évidence** du terme ou du concept en question. Un certain nombre de reprises contribuent également à créer l'unité de la période, il y a ici bien sûr les termes de **ψυχή** et de **πέλεκυς** mais également ceux de **σώματι, σῶμα, σώματος** et de **φυσικόν** et **φυσικοῦ**, soit une même racine à différents cas, qui induit une chaîne de sens assez reserrée et unifiée. On notera également que **la présence de l'article défini** donne un poids plus important au terme **ψυχή**, et contribue à la mettre en évidence.

Dans les exemples ci-dessous, à quelques lignes d'intervalle, Aristote va placer deux fois le mot **ἄφή** en fin de période. Dans cet extrait le toucher est considéré comme le sens fondamental commun à toutes les espèces, et Aristote l'exprime par ce moyen de mise en exergue :

DA II, 414a 2 – 4 :

Παραπλήσιον δὲ καὶ περὶ τὰς αἰσθήσεις συμβέβηκεν·
τὰ μὲν γὰρ ἔχει πάσας, τὰ δὲ μίαν τὴν ἀναγκαιοτάτην, **ἄφήν**.

*«Un fait analogue se produit aux sujet des sensations : certains animaux les ont toutes, d'autres n'en ont qu'une, la plus importante : **le toucher**.»*

DA II, 414a 32- 414b 3 :

Ἐπάρχει δὲ τοῖς μὲν φυτοῖς τὸ **θρεπτικόν** μόνον,
ἑτέροις δὲ τοῦτό τε καὶ τὸ **αἰσθητικόν**.
Εἰ δὲ τὸ **αἰσθητικόν**, καὶ τὸ **ὄρεκτικόν**· παρομοίωσι
ὄρεξις μὲν γὰρ ἐπιθυμία καὶ θυμὸς καὶ **βούλησις**,
τὰ δὲ ζῶα πάντα μίαν ἔχουσι **τῶν αἰσθήσεων, τὴν ἄφήν**.

« Les plantes ont seulement la faculté nutritive, d'autres êtres vivants possèdent de surcroît la faculté sensitive. S'ils possèdent la faculté sensitive, ils éprouvent aussi le

désir. Le désir comprend en effet l'appétit, l'ardeur et la volonté, et les animaux possèdent tous l'un des sens : le toucher. »

Le fait de placer deux fois le même mot à la fin d'une unité discursive dans un espace rapproché renforce notablement la mise en évidence du terme.

2.3.4 Chaînes et guirlandes

Si d'aucuns parlent de style bouclé ou tressé pour désigner la période, l'enchaînement des périodes et des côlas au sein de chacune d'entre elles pourrait être symbolisé par une **chaîne** ou une **guirlande** dont chaque maillon est relié au précédent et au suivant au gré du jeu thème-rhème. Cette caractéristique est bien sûr inhérente à la prose, et même au langage en général, elle est toutefois extrêmement marquée dans les unités discursives aristotéliennes. Ce phénomène de chaîne ou de guirlande est très nettement observable dans l'exemple ci-dessus. Si l'on décompose l'apparition des concepts on obtient ceci :

Θρεπτικόν (thème) → **αἰσθητικόν** (rhème)

Αἰσθητικόν (thème) → **ὄρεκτικόν** (rhème)

ὄρεξις (thème) → **ἐπιθυμία / θυμός / βούλησις** (rhème)

μίαν τῶν αἰσθησέων → **ἀφήν** thème + rhème : **reprise de la période précédente.**

Dans ce genre de chaîne, un élément appelle l'autre au fil d'une logique déductive, qui lie les éléments les uns aux autres pour faire progresser la pensée, mais qui parfois, et c'est souvent le cas chez Aristote, revient au début : c'est ce phénomène d'harmonisation début→fin dont nous avons parlé ci-dessus.

2.3.5 Le chiasme⁸⁸.

La présence d'un certain nombre de chiasmes est aussi typique de l'organisation de la période chez Aristote. Cette structure qui offre une symétrie entre début et fin de forme a b c c b a est un phénomène typique du style périodique qui tend à assurer ou à renforcer la cohésion de la séquence et procure une meilleure audibilité, en voici deux exemples :

DA I, 409b 7-14 :

Συμβαίνει τε τὸ ζῶον κινεῖσθαι ὑπὸ τοῦ ἀριθμοῦ,

καθάπερ καὶ Δημόκριτον αὐτὸ ἔφαμεν κινεῖν·

τί γὰρ διαφέρει σφαιράς λέγειν μικρὰς

ἢ μονάδας μεγάλας,

ἢ ὅλως μονάδας φερομένας;

Ἄμφοτέρως γὰρ ἀναγκαῖον **κινεῖν τὸ ζῶον τῷ κινεῖσθαι** αὐτάς.

Τοῖς δὴ συμπλέξασιν εἰς τὸ αὐτὸ κίνησιν καὶ ἀριθμὸν ταῦτά **τε συμβαίνει**

καὶ πολλὰ ἕτερα τοιαῦτα.

« Ainsi l'animal (l'être vivant) est mû par le nombre, comme nous l'avons évoqué avec Démocrite qui le dit se mouvoir. Mais en quoi cela diffère-t-il de parler de petites sphères, ou de grandes unités, ou de façon générale, d'unités en mouvement ? Dans l'un et l'autre cas il est en effet nécessaire que l'animal soit mû par le mouvement de ces unités. Voilà ce qui en résulte pour ceux qui combinent mouvement et nombre en une seule et même chose, et beaucoup d'autres (erreurs) choses du même genre. »

Cette unité comporte un début et une fin visibles marqués par **συμβαίνει**. Ce verbe, qui à l'occasion joue un rôle proche du verbe être, encadre le concept clé, soit le mouvement des êtres vivants **κινεῖν / τὸ ζῶον** sous différentes formes grammaticales.

On pourrait décomposer cette unité ainsi :

⁸⁸ Pour le chiasme voir aussi Päll Janika, chap. 4 « Other Figures of Structural Parallelism » in *Form, Style and Syntax : towards a statistical Analysis of Greek Prose Rythm : on the Example of « Helen's Encomium » by Gorgias*, pp.110-111.

Συμβαίνει τε →a

τὸ ζῶον κινεῖσθαι→b

κινεῖν→c

κινεῖν→c

τὸ ζῶον τῷ κινεῖσθαι→b

τε συμβαίνει→a

Voici un autre exemple de chiasme à trois éléments :

DA II, 412 a 23-27 :

Αὕτη δὲ λέγεται διχῶς,

ἢ μὲν ὡς ἐπιστήμη,

ἢ δ' ὡς τὸ θεωρεῖν.

Φανερὸν οὖν ὅτι ὡς ἐπιστήμη·

ἐν γὰρ τῷ ὑπάρχειν τὴν ψυχὴν καὶ ὕπνος καὶ ἐγρήγορσις ἐστίν,

ἀνάλογον δ' ἢ μὲν ἐγρήγορσις τῷ θεωρεῖν,

ὁ δ' ὕπνος τῷ ἔχειν καὶ μὴ ἐνεργεῖν·

προτέρα δὲ τῆ γενέσει ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ ἢ ἐπιστήμη.

« Mais elle (l'entéléchie) est exprimée en deux sens, soit comme science dans l'absolu, soit comme observation scientifique. Il est donc apparent que l'âme est entéléchie au même titre que la science dans l'absolu. Car dans l'essence de l'âme il y a les deux états de veille et de sommeil. La veille est semblable à l'observation scientifique, le sommeil au fait de posséder la science sans l'exercer. Or ce qui vient avant dans l'ordre du devenir pour un même sujet, c'est la science dans l'absolu. »

Cet exemple peut être décomposé comme suit :

ἐπιστήμη (a) → τὸ θεωρεῖν (b) (+ἐπιστήμη) → ὕπνος (c) → ἐγρήγορσις (d)

ἐγρήγορσις (d) → τῷ θεωρεῖν (b) → ὕπνος (c) → ἐπιστήμη (a)

Bien sûr l'ordre de succession des termes de ce chiasme n'est pas parfait puisque la 2^e partie contient l'ordre d b c au lieu de d c b. Mais la structure de base du chiasme est là avec le terme (a) aux deux extrémités de la chaîne.

Nous concluerons ce chapitre sur le chiasme par cet autre exemple :

DA II, 424a 10-15 :

ἔτι δ' ὥσπερ ὄρατοῦ καὶ ἀοράτου ἦν πως ἡ ὄψις,
ὁμοίως δὲ καὶ αἱ λοιπαὶ τῶν ἀντικειμένων,
οὕτω καὶ ἡ ἀφή ·

ἄναπτον τοῦ ἀπτοῦ

καὶ ἀνάπτοῦ δ' ἐστὶ τὸ τε μικρὰν ἔχον πᾶμπαν διαφορὰν **τῶν ἀπτῶν**,
οἷον πέπονθεν ὁ ἀήρ,
καὶ τῶν ἀπτῶν αἱ ὑπερβολαί,
ὥσπερ τὰ φθαρτικά.

« Mais encore comme la vue a pour objet le visible et l'invisible, de même que les autres sens ont pour objets des qualités opposées, de même le toucher a-t-il pour objet le tangible et le non tangible. Le non tangible est soit ce qui ne possède qu'une très petite qualité des corps tangibles, comme l'air, soit les excès des corps tangibles comme les corps destructeurs. »

Ici le chiasme n'est pas de nature grammaticale ou sémantique, mais essentiellement phonétique avec la succession de termes **ἄναπτον τοῦ ἀπτοῦ** // **καὶ ἀνάπτου τῶν ἀπτῶν**. Même si la symétrie n'est pas parfaite, cette répétition de phonèmes constitue un exemple du phénomène de paromoiose que nous avons évoqué ci-dessus⁸⁹. Nous verrons ci-dessous que les jeux sur les sonorités proches constituent également une caractéristique récurrente du style aristotélicien.

⁸⁹ Cf. *supra* pp. 66-67.

2.3.6 Syllogisme et période

Tous les différents procédés stylistiques que nous venons d'explorer participent au raisonnement, qu'il s'agisse de penser en maître ou en élève : les périodes en guirlandes guident l'esprit du rédacteur et du lecteur d'une idée à l'autre faisant de l'écriture un matériau à la fois prospectif et didactique, les chiasmes donnent des points de repère quant au début et à la fin de la séquence, de même que le procédé d'harmonisation début→fin. Il est temps maintenant d'aborder une caractéristique d'importance, dont la structure est constitutive de la forme périodique et du sens dont celle-ci est porteuse : la tournure de type syllogistique.

2.3.6.1 Qu'est-ce qu'un syllogisme⁹⁰ ?

Pour rappel le syllogisme est un instrument de type déductif inventé par Aristote pour formuler des raisonnements et faire progresser la réflexion. Sans entrer dans les détails de la typologie exhaustive dressée par le Stagirite lui-même dans l'*Organon*, rappelons la forme générale du syllogisme du premier type :

« Si tout A appartient à B

Et que tout B appartient à C,

Alors A appartient à C ».

De même que nous l'avons fait pour la notion de catalogue et de style de forme catalogique, il est important de bien distinguer la notion de **syllogisme** de la notion de **tournure de type syllogistique**. Le premier est un outil déductif de construction stricte et à l'usage très codifié dans le domaine de la logique pure. La seconde reprend les éléments du premier sans en reprendre l'ordonnance stricte. J'entends par tournure de type syllogistique une formulation à visée déductive dont les bases sémantiques du

⁹⁰ Pour une vision approfondie du phénomène du syllogisme dans le système de pensée aristotélicien voir Crubellier Michel et Pellegrin Pierre, « Savoir » in *Aristote, le Philosophe et les Savoirs* chap.2, pp. 37-109.

syllogisme constituent le squelette, au moyen de termes du type « Si,...et que ... alors » « **Εἰ δέ,...καὶ εἰ / εἰ καί..., δηλοῦν ὅτι...**» ou « puisque, comme,... et que.... alors », « **ἐπεὶ δέ... ἀναγκαῖον οὖν...**», autrement dit une suite de conditions, de causes et de conséquences. La structure peut varier d'une occurrence à l'autre, elle peut être inversée. Notre intention ici n'est pas de recenser toutes les tournures de type syllogistiques que l'on trouve dans l'écriture d'Aristote, mais plutôt de mettre en évidence la façon dont la notion de syllogisme ou de forme déductive régit l'organisation et le sens des unités discursives.

L'utilisation fréquente de cette forme d'écriture inspirée du syllogisme va, comme le syllogisme sous sa forme brute, délivrer un savoir, c'est-à-dire qu'elle soutient le raisonnement de type déductif à la fois du rédacteur (autrement dit d'Aristote lui-même) et de l'auditeur ou du lecteur. Sachant qu'un syllogisme représente pour Aristote un outil producteur de science⁹¹, il semble aisé d'en déduire que sa forme puisse, de façon élargie s'appliquer à la constitution d'une prose à visée didactique.

Pour Aristote, le syllogisme producteur de science doit être causal, il ne doit pas se borner à décrire un phénomène, il doit en expliquer les causes. Aristote revient sur ce problème au début du livre II du *DA* en évoquant explicitement l'importance fondamentale de l'évocation des causes dans un processus scientifique :

⁹¹ Voir à ce sujet l'exposé d'Emile Benveniste sur l'histoire du mot « Scientifique ». « Scientificus » est à l'origine un terme créé par Boèce au 6^e s. pour les besoins de sa traduction d'Aristote. Boèce s'est trouvé dans l'obligation d'inventer pour une large part les équivalents latins d'un vocabulaire technique qu'Aristote avait lui-même très largement inventé en grec où il faisait également défaut. « Scientifique » apparaît plusieurs fois dans la version des *Seconds Analytiques* (I, chap.2, 71b18). Aristote y écrit. « ...par démonstration j'entends le syllogisme scientifique, et j'appelle scientifique un syllogisme dont la possession même constitue pour nous la science.... » Boèce traduira συλλογισμόν ἐπιστημονικόν par une glose concernant ἐπιστημονικόν qui dit « id est facientem scire » autrement dit « qui fait savoir » ou « qui produit le savoir ».

Benveniste Emile, *Problèmes de linguistique générale* T.2, « lexique et culture ». chap. XVII « genèse du terme « scientifique » », pp.247-253.

DA II 413a, 13-16 :

«...οὐ γὰρ μόνον τὸ ὅτι δεῖ τὸν ὀριστικὸν λόγον δηλοῦν,
ὥσπερ οἱ πλεῖστοι τῶν ὄρων λέγουσιν,
ἀλλὰ καὶ τὴν αἰτίαν ἐνυπάρχειν καὶ ἐμφαίνεσθαι.»

« Il ne faut pas en effet se contenter d'énoncer un fait dans une définition, comme le font la plupart des définitions, mais il faut aussi que la cause y soit présente et explicite ».

Faisant cela il se réclame d'une méthode qu'il expose au fur et à mesure de son propos. Ce type de démarche se retrouve précisément chez Descartes, en particulier évidemment dans le *Discours de la Méthode*, ainsi que nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin⁹².

Cette tradition qui assimile le syllogisme à la période vient d'Aristote lui-même, on en trouve un exposé détaillé dans la *Rhétorique* qui identifie syllogisme en dialectique et enthymème en rhétorique à une seule et même chose⁹³. Il y prône également une utilisation préférentielle du syllogisme ou de l'enthymème à l'exemple ou induction

Rhétorique III 1394 a9-13 supériorité de l'enthymème sur l'induction (donc du syllogisme sur l'exemple)

Δεῖ δὲ χρῆσθαι τοῖς παραδείγμασι μὴ ἔχοντα μὲν ἐνθυμήματα ὡς ἀποδείξιν (ἢ γὰρ πίστις διὰ τούτων) ἔχοντα δὲ ὡς μαρτυρίας ἐπιλόγῳ χρώμενον τοῖς ἐνθυμήμασιν· προτιθέμενα μὲν γὰρ ἔοικεν ἐπαγωγῇ τοῖς δὲ ῥητορικοῖς οὐκ οἰκείον ἐπαγωγῇ πλὴν ἐν ὀλίγοις ἐπιλεγόμενα δὲ μαρτυρίας, ὃ δὲ μάρτυς πανταχοῦ πιθανός.

« Il faut se servir des exemples lorsque d'une part on n'a pas d'enthymème pour faire une démonstration, car la persuasion se fait par leur biais, mais si on dispose d'enthymèmes, alors il faut se servir des exemples comme de témoignages, en les

⁹² Cf. *infra* pp. 255-256.

⁹³ Cf. *supra* pp. 29 et suivantes.

utilisant comme conclusion pour les enthymèmes. Mis en avant (les exemples), ils sembleront d'une part être une induction, et l'induction n'est pas appropriée aux œuvres oratoires, sauf dans quelques-unes, d'autre part, mis à la fin ils passeront pour des témoignages, et le témoignage est convaincant dans tous les cas. »

Cet extrait affirme une première fois le principe de la supériorité de la période sur le catalogue, un principe dont le Stagirite semble convaincu et sur lequel il s'exprimera à plusieurs reprises. Autrement dit, l'enthymème ou syllogisme doit être à la base de la démonstration et l'exemple s'y surajoute. Ce principe en revanche, il ne l'applique que partiellement puisque nous avons vu qu'il utilise abondamment les structures de type catalogique ou sériel. Pour argumenter, il faut avoir des éléments, des faits, des événements à mettre en lumière, c'est ce fameux catalogue, terme qu'Aristote n'utilise pour ainsi dire jamais tel quel, mais qui décrit bien la démarche intellectuelle et littéraire sous-jacente. Le passage qui suit en donne d'ailleurs même une confirmation explicite de la part d'Aristote lui-même :

Rhétorique, II 1396a constitution de l'enthymème

Πρῶτον μὲν οὖν δεῖ λαβεῖν ὅτι περὶ οὗ δεῖ λέγειν καὶ συλλογίζεσθαι, εἴτε πολιτικῶ συλλογισμῶ εἴθ' ὁποιοῦν ἀναγκαῖον καὶ τὰ τοῦτω ἔχειν ὑπάρχοντα ἢ πάντα ἢ ἓνια· μηδὲν γὰρ ἔχων ἐξ οὐδενὸς ἔχεις συνάγειν. Λέγω δ'οἶον πῶς ἂν δυναίμεθα συμβουλεύειν Ἀθηναίους εἰ πολεμητέον ἢ μὴ πολεμητέον μὴ ἔχοντες τίς ἡ δύναμις αὐτῶν, πότερον ναυτικὴ ἢ πεζικὴ ἢ ἄμφω, καὶ αὕτη πόσις καὶ πρόσοδοι τίνες ἢ φίλοι καὶ ἐχθροί, ἔτι δὲ τίνας πολέμους πεπολεμήκασι καὶ πῶς καὶ τᾶλλα δὲ τοιαῦτα;

« Donc d'abord il faut appréhender ce sur quoi il est nécessaire de parler ou d'argumenter, qu'il s'agisse d'argumentation de nature politique ou de quelque nature que ce soit, il est nécessaire d'en avoir les données qui s'y rapportent, soit toutes, soit en partie. En effet, n'en ayant aucune tu n'aurais pas d'élément d'où tirer tes déductions. Je veux dire par là, comment pourrions-nous conseiller ou non aux Athéniens de faire la guerre ne sachant pas en quoi leur puissance consiste, si elle est navale, ou terrestre, ou les deux, quelle est sa grandeur (importance), quelles sont ses finances, ses amis, ses ennemis, mais encore quelles guerres ils (les Athéniens) ont menées, et de quelle manière, ainsi que toutes les autres choses du même genre ? »

L'extrait ci-dessous illustre bien la nécessité consciente de l'établissement de formes de listes récoltant un maximum de données : listes de questions, de problèmes à résoudre, de paradigmes à prendre en compte, mais aussi listes d'exemples, dont l'accumulation provoque un effet de masse comme le dit Pierre Chiron dans son commentaire.⁹⁴

Ce passage souligne non seulement l'importance de la récolte d'éléments mais aussi l'importance d'en avoir en suffisance, d'où le procédé du catalogue à des fins démonstratives et rhétoriques. Le début du *DA*⁹⁵, avec cette liste de questions, de problèmes à résoudre est une illustration parfaite du propos ci-dessus, il en exemplifie la teneur en montrant bien l'importance de déterminer les contours du sujet, d'en montrer l'étendue, les éléments constitutifs et la complexité. Plus précisément encore, ces lignes viennent appuyer l'utilisation abondante de listes comme moyen stylistique et rhétorique.

Mais revenons aux tournures de type syllogistique. Le syllogisme n'est donc plus seulement un outil au service de la logique pure mais un instrument stylistique à usage démonstratif. Répétons toutefois qu'il faut observer une distinction entre syllogisme pur, outil de logique aux règles strictement codifiées et qui se doit d'être causal, et syllogisme équivalent à l'enthymème, outil rhétorique qui peut ne pas être causal dans la mesure où de même que l'enthymème, il **confirme ou infirme** une thèse donnée.

⁹⁴ Cf. commentaire de Pierre Chiron dans la *Rhétorique* p.404 : « Ce qui est utile aussi si l'on veut, par l'expression parler à la manière syllogistique, c'est d'énumérer les points saillants (kephalaia) de plusieurs syllogismes, à savoir qu'il a sauvé les uns, vengés les autres et libéré les Grecs : chacun de ces points a été démontré à l'aide d'autres éléments, mais quand ils sont réunis, quelque chose de spécial semble encore émaner d'eux. » Chiron commente ce passage de la manière suivante : « Aristote fait sans doute référence ici à l'*Evagoras* d'Isocrate (65-69), discours épideictique renfermant l'éloge de ce roi « éclairé » de Chypre. Il s'agit du procédé d'accumulation : chacun des épisodes-démontré auparavant- est réduit à une tête de chapitre, ou intitulé, et inséré dans une liste qui « fait masse », en tout cas crée un effet spécial. ».

⁹⁵ Cf. *supra* pp.46-47 *DA* 402a 22-402b 8.

Le syllogisme ne suit donc pas des règles aussi absolument conformes les unes aux autres selon qu'il est utilisé en rhétorique ou en logique.

Dans une période échaffaudée sur la base du syllogisme, thèse argument et conclusion, en reprenant ainsi la structure du syllogisme, permettent à l'auditeur de percevoir nettement le commencement, le milieu et la fin du raisonnement par les locutions qui introduisent chaque partie, ce qui en fait un tout aisément intelligible et facile à suivre, correspondant aux critères de la période.

Voici quelques exemples de tournure syllogistiques tirées du *DA* :

DA I, 407a 19-22 :

Ἀναγκαῖον δὲ τὸν νοῦν εἶναι τὸν κύκλον τοῦτον·

νοῦ **μὲν γὰρ** κίνησις νόησις,

κύκλου **δὲ** περιφορά·

εἰ οὖν ἡ νόησις περιφορά,

καὶ νοῦς ἂν εἴη ὁ κύκλος,

οὔτ' ἢ τοιαύτη περιφορά νόησις.

« Il s'ensuit donc nécessairement que l'esprit est ce cercle. En effet, le mouvement de l'esprit, c'est l'intellection, celui du cercle, la révolution. Si donc l'intellection est une révolution, alors l'esprit serait ce cercle, duquel une telle révolution serait la pensée. »

Dans cet exemple le syllogisme se marque principalement par l'utilisation de la tournure « **Ἀναγκαῖον δὲ** », suivie de « **γὰρ** ». On peut dire qu'il présente une structure inversée dans la mesure où la conclusion précède l'évocation des causes.

Autre exemple :

DA I 409 α 11-16 :

...**καὶ γὰρ** ἐκ τῶν Δημοκρίτου σφαιρίων **ἐὰν** γένωνται στιγμαί,

μόνον **δὲ** μένη τὸ ποσόν,

ἔσται τι ἐν αὐτῷ τὸ μὲν κινουῦν τὸ δὲ κινούμενον, ὥσπερ ἐν τῷ συνεχεῖ·

οὐ γὰρ διὰ τὸ μεγέτει διαφέρειν ἢ σμικρότητι συμβαίνει τὸ λεχθέν,
ἀλλ' ὅτι ποσόν. Διὸ ἀναγκαῖον εἶναί τι τὸ κινήσον τὰς μονάδας.

« **Car si** les atomes de Démocrite deviennent des points, **et qu'il** ne reste que leur nombre, celui-ci comprendra à la fois ce qui meut et ce qui est mû, de même que dans ce qui est continu. En effet **ce n'est ni** la grandeur **ni** la petitesse qui occurrent alors d'un changement dans ce qui a été dit, **mais** le nombre. **Aussi est-il nécessaire qu'il** y ait un principe qui meuve les unités. »

On peut observer ici que ce sont principalement les conjonctions qui introduisent des questions impliquant des résolutions obligatoires, autrement dit, la fin est prévisible à l'avance par l'auditeur. L'exemple suivant tient plutôt de l'enthymème que du syllogisme à proprement parler :

DA II 412 b 6-12 :

Εἰ δέ τι κοινὸν ἐπὶ πάσης ψυχῆς δεῖ λέγειν,
εἴη ἂν ἐντελέχεια ἢ πρώτη σώματος φυσικοῦ ὀργανικοῦ.
Διὸ καὶ οὐ δεῖ ζητεῖν εἰ ἓν ἡ ψυχὴ καὶ τὸ σῶμα,
ὥσπερ οὐδὲ τὸν κηρὸν καὶ τὸ σχῆμα,
οὐδ' ὄλως τὴν ἐκάστου ὕλην καὶ τὸ οὗ ἢ ὕλη ·
τὸ γὰρ ἓν καὶ τὸ εἶναι ἐπεὶ πλεοναχῶς λέγεται,
τὸ κυρίως ἢ ἐντελέχεια ἐστίν.

« **Et s'il faut dire** quelque chose qui soit commun à toute âme, **cela serait qu'elle** est l'entéléchie première d'un corps naturel organisé. **C'est pourquoi** il ne faut pas chercher si l'âme et le corps ne sont qu'un, de même que la cire et la forme (qui y est modelée), pas plus d'une manière générale que pour la matière de chaque chose et de ce dont elle est la matière. **Mais puisqu'** on parle de l'un et de l'être de plusieurs façons, ce qui est le plus exact, **c'est qu'elle** (l'âme) est entéléchie (du corps). »

Ici le syllogisme est amené par les conjonctions mais aussi par l'usage de l'optatif qui sert à formuler l'hypothèse. Aristote s'en sert régulièrement dans ses raisonnements.

Cet exemple contient lui-même un exemple introduit par la comparaison **ὥσπερ**.

On retrouve ici aussi, un premier exemple de l'opposition entre syllogisme causal et syllogisme non causal. Elle permet une mise en opposition essentielle, qui se formule ainsi : « **Ceci est vs ceci n'est pas** ». Cet aspect tient de plusieurs phénomènes que nous décrirons plus bas, à savoir les aspects binaires ou groupes de deux⁹⁶, les oppositions de contraires, et le style périodique fondé sur des balancements.

Si le syllogisme de nature causale est obligatoire en logique pour arriver à une déduction, en rhétorique et en dialectique, le syllogisme non causal peut avoir une utilité réfutative. L'exemple de réfutation le plus courant et le plus récurrent dans les différents travaux du Stagirite se trouve dans la reprise des arguments des prédécesseurs. Les idées émises par ses propres devanciers constituent pour le Stagirite une base essentielle de travail, mais elle n'est jamais avouée en tant que telle car tous les arguments produits par ses prédécesseurs sont systématiquement dépouillés pour être mieux réfutés ou démontrés comme étant incomplets. A cette fin le syllogisme non causal est régulièrement utilisé comme forme réfutative.

DA I 406a-1-12 : (critique de la théorie de l'âme motrice d'elle-même)

Ἐπισκεπτέον δὲ πρῶτον μὲν περὶ κινήσεως·

ἴσως γὰρ οὐ μόνον ψευδός ἐστι τὸ τὴν οὐσίαν αὐτῆς τοιαύτην εἶναι **1^{ère} partie du
raisonnement négatif : ceci
n'est
pas**

οἷαν φασὶν οἱ λέγοντες ψυχὴν εἶναι τὸ κινεῖν ἑαυτὸ ἢ δυνάμενον κινεῖν,

ἀλλ' ἔν τι τῶν ἀδυνάτων τὸ ὑπάρχειν αὐτῇ κίνησιν. **mais encore**

⁹⁶ Cf. *infra* pp. 95-108.

Ἵτι μὲν οὖν οὐκ ἀναγκαῖον τὸ κινεῖσθαι καὶ αὐτὸ κινεῖσθαι,
πρότερον εἶρηται.

Διχῶς δὲ κινουμένου παντός-

ἢ γὰρ καθ' ἕτερον ἢ καθ' αὐτό·

καθ' ἕτερον δὲ λέγομεν

ὅσα κινεῖται τῷ ἐν κινουμένῳ εἶναι,

οἷον πλωτῆρες·

οὐ γὰρ ὁμοίως κινεῖνται τῷ πλοίῳ·

τὸ μὲν γὰρ καθ' αὐτὸ κινεῖται,

οἱ δὲ τῷ ἐν κινουμένῳ εἶναι

(δῆλον δ' ἐπὶ τῶν μορίων·

οἰκεία μὲν γὰρ ἔστι κινήσεις ποδῶν βάδισις,

αὕτη δὲ καὶ ἀνθρώπων·

οὐχ ὑπάρχει δὲ τοῖς πλωτῆρσι τόδε).

*«Il faut s'interroger d'abord sur le mouvement. Sans doute **n'est-ce pas seulement faux que de dire que l'essence de l'âme est telle que la disent l'être ceux qui affirment que l'âme est ce qui bouge soi-même et est capable de mettre en mouvement (un autre corps), mais plus encore, cela fait partie des choses impossibles que le mouvement soit le propre de l'âme. Qu'il ne soit pas nécessaire qu'un moteur soit lui-même en mouvement, nous l'avons déjà dit. Car tout corps en mouvement peut l'être de deux manières : en effet, soit il est mû par autre chose, soit il est mû par lui-même. Nous entendons par « autre chose » tout ce qui est mû par le mouvement d'un autre corps, comme des marins. En effet ils ne sont pas mûs de la même manière que le navire (sur lequel ils se trouvent), l'un est mû par lui-même, les autres par le fait qu'ils se trouvent sur une chose en mouvement. (C'est évident si l'on considère les membres : le propre des pieds, c'est la marche, qui est le propre de l'homme. Mais elle n'est pas caractéristique des marins sur le navire.)** »*

Cette façon d'opposer « **ce qui est vs ce qui n'est pas** » est clairement prescrite dans *la*

Rhétorique :

Rhétorique, II, 1396 b 20-29, lieux de l'enthymème (démonstratif / réfutatif)

Εἷς μὲν οὖν τρόπος τῆς ἐκλογῆς καὶ πρῶτος οὗτος ὁ τοπικός. Τὰ δὲ στοιχεῖα τῶν ἐνθυμημάτων λέγωμεν (στοιχεῖον δὲ λέγω καὶ τόπον ἐνθυμήματος τὸ αὐτό). Πρῶτον εἶπωμεν περὶ ὧν ἀναγκαῖον εἰπεῖν πρῶτον. ἔστι γὰρ τῶν ἐνθυμημάτων εἶδη δύο· τὰ μὲν γὰρ δεικτικά ἐστὶν **ὅτι ἔστιν ἢ οὐκ ἔστιν**, τὰ δ' ἐλεγκτικά· καὶ διαφέρει ὡσπερ ἐν τοῖς διαλεκτικοῖς ἔλεγχος καὶ συλλογισμός. ἔστι δὲ τὸ μὲν δεικτικὸν ἐνθύμημα τὸ ἐξ ὁμολογουμένων συνάγειν.

« *Il y a donc un moyen de sélection (des données) et c'est le premier en importance, celui du **lieu commun**. Parlons des éléments constitutifs des enthymèmes (je veux signifier la même chose par le terme d'élément ou de lieu de l'enthymème). Parlons d'abord de ce dont il faut parler en premier. Il y a en effet deux formes d'enthymèmes. Les uns sont **démonstratifs**, relativement à **ce qui est ou ce qui n'est pas**, les autres **réfutatifs**, et ils diffèrent de la même façon qu'en dialectique réfutation et syllogisme différent. L'enthymème démonstratif consiste à tirer une conclusion à partir de propositions admises, le réfutatif à tirer une conclusion à partir de propositions qui ne sont pas admises. (Autrement dit à démontrer qu'elles sont fausses et n'arrivent à aucune conclusion.)* »

Cet extrait vient par ailleurs corroborer ce que nous avons dit plus haut du syllogisme.

2.4 La répétition⁹⁷

2.4.1 Généralités sur la notion de répétition.

On peut en outre constater qu'Aristote recourt à différents **procédés de répétition** qui martèlent un mot et le concept qu'il recouvre de différentes manières. Pour l'auteur ou le lecteur moderne, la répétition est un outil peu usité, dont la forme la plus connue est l'anaphore, soit la répétition d'un mot en début de phrase ou de séquence discursive. Denniston remarque que les Grecs ont également tendance à essayer de l'éviter⁹⁸ en recourant à différents procédés comme la pronominalisation, dont nous usons également dans notre prose moderne, mais aussi par l'usage de termes abstraits ou

⁹⁷ Päll Janika, chap. 4.4 « Parallelism and Word Repetition » et 5 « Sound Repetition » in *Form, Style and Syntax: towards a statistical Analysis of Greek Prose Rythm: on the Example of « Helen's Encomium » by Gorgias*, pp.113-124.

⁹⁸ Deniston John Dewar, « Repetition » in *Greek Prose Style*, p. 78.

de tournure prépositionnelles⁹⁹. Cependant l'usage marqué de la répétition existe chez les Anciens, et peut devenir un effet de style concourant au passage à assurer la **σαφήνεια** dont nous avons parlé ci-dessus.¹⁰⁰ Si l'anaphore a sa place dans la prose grecque, elle ne constitue pas, et de loin, le seul mode de répétition. La répétition prend toutes sortes de formes et représente l'un des aspects du style d'Aristote. Ce procédé stylistique est par ailleurs attesté chez d'autres auteurs comme Gorgias ou encore Démosthène, ainsi que nous aurons l'occasion de nous en rendre compte plus loin¹⁰¹. Le cumul de répétitions dans un espace restreint, fréquent chez Aristote, semble destiné à améliorer l'audibilité du discours. Nous avons déjà touché au concept de répétition avec l'évocation de tournures comme le chiasme, la paromoiose, la parisôse et l'homéoteleutie, et le procédé d'harmonisation début→fin qui sont des répétitions de structure particulière.

Le type de répétition que nous allons aborder maintenant concerne la répétition d'un même mot, ou d'une même famille de mot au sein d'une séquence restreinte. Ce type de répétition est une sorte d'extention du principe d'harmonisation début→fin, et concerne indifféremment des substantifs, des formes verbales, des adjectifs ou même simplement des conjonctions, voire de phonèmes. La disposition des éléments répétés peut également différer, ainsi les structures en forme d'alternances ou de chiasmes se succèdent et interagissent ou pas entre elles.

Des mots comme **πότερον** et **πρότερον** sont parfois utilisés deux fois consécutives l'un à la suite de l'autre (c'est-à-dire en alternance), occasionnant par la même occasion un jeu phonique sur la répétition des sept phonèmes que les deux mots ont en commun. En voici un exemple :

⁹⁹ Deniston John Dewar, « « Abstract expression » in *Greek Prose Style*, pp.23-40.

¹⁰⁰ Cf. *supra*, p. 11.

¹⁰¹ Cf. *infra* pp. 228-247.

DA I, 402 b, 9-16 :

Ἔτι μὴ πολλαὶ ψυχαὶ ἀλλὰ **μόρια**,

πότερον δεῖ **ζητεῖν πρότερον** τὴν ὅλην ψυχὴν ἢ τὰ **μόρια**.

Χαλεπὸν δὲ καὶ τούτων διορίσαι ποῖα πέφυκεν ἕτερα ἀλλήλων,

καὶ **πότερον τὰ μόρια** χρὴ **ζητεῖν πρότερον** ἢ τὰ ἔργα αὐτῶν,

Οἷον τὸ νοεῖν ἢ τὸν νοῦν, καὶ **τὸ αἰσθάνεσθαι ἢ τὸ αἰσθητικόν** ·

ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων.

Εἰ δὲ τὰ ἔργα **πρότερον**,

πάλιν ἂν τις ἀπορήσειεν εἰ τὰ ἀντικείμενα **πρότερον** τούτων **ζητητέον**,

οἷον τὸ αἰσθητὸν τοῦ αἰσθητικοῦ

καὶ **τὸ νοητὸν τοῦ νοητικοῦ**

paromoiose

« Mais encore si ce ne sont pas les âmes qui sont multiples mais leurs parties, faut-il examiner d'abord l'âme entière ou ses parties ? Il est également difficile de déterminer lesquelles de ces parties se distinguent naturellement les unes des autres. Et faut-il examiner en premier lieu les parties ou leurs actes, tels que l'intellection ou l'intellect et la sensation ou la faculté sensitive, et de même au sujet des autres parties. Et si ce sont les actes qu'il faut examiner d'abord, on sera à nouveau dans l'embarras de savoir si les objets de ces actes doivent être examinés d'abord, tels le sensible avant la faculté sensitive et l'intelligible avant l'intellect. »

Ainsi les répétitions condensées que le rédacteur francophone moderne apprend soigneusement à éviter lorsqu'il rédige un texte semblent ici faire figure de matériau stylistique de choix. Dans l'extrait ci-dessus les expressions **πότερον...ἢ** ainsi que **πρότερον** apparaissent chacune trois fois, le verbe à l'infinitif **ζητεῖν** et son adjectif verbal **ζητητέον**, trois fois également, le mot **μόρια** trois fois, et la conjonction de coordination **καί** apparaît quant à elle cinq fois et constitue l'une des marques catalogiques les plus évidentes signifiant tantôt « et », tantôt « mais » ou « aussi ». Par ce moyen on additionne sans cesse de nouveaux éléments pour composer une

liste la plus longue qui soit concernant les éléments auxquels on veut rendre le lecteur attentif.

L'extrait pris en compte ci-dessus pourrait encore s'additionner de toutes les répétitions de même nature contenues dans le paragraphe qui le précède directement dans le texte où l'on retrouve les mêmes expressions, mais la récurrence de certains termes, ne serait-ce que sur un court extrait comme celui-là est déjà remarquable et réapparaîtra à une certaine fréquence dans le reste de l'ouvrage. Considérons aussi ces mots d'une même famille que l'on retrouve au fil de l'extrait sous différentes espèces grammaticales : verbe à l'infinitif substantivé, adjectifs substantivés ou substantif : **αἰσθάνεσθαι** → **αἰσθητικόν** → **αἰσθητόν** → **αἰσθητικοῦ**

βοεῖν → **βοῦν** → **βοητόν** → **βοητικοῦ**

Mais la répétition affecte aussi les différents traités d'Aristote lorsqu'on les compare les uns avec les autres : ainsi les deux extraits d'introduction que nous avons cités ci-dessus¹⁰² comprennent tous les deux dans leur introduction programmatique des adjectifs similaires, **ποῖόν ἢ ποσόν** apparaissent au début du traité *De L'Âme*, **ἐκ πῶσων καὶ ποίων** figurent dans l'introduction de *la Poétique*, **ἢ ποσὸν ἢ ποῖόν** dans les *Catégories*, **πῶσα τε καὶ ποῖα** dans les *Météorologiques*. Les questions de nombre et de nature des sujets traités reviennent à l'avant des différentes œuvres du Stagirite. Nous l'avons évoqué plus haut, cet exemple confirme que nature et quantité d'un élément font partie des questions structurantes et récurrentes qu'Aristote se pose lorsqu'il aborde un problème, et ce pour des sujets très différents. L'origine de cette démarche est à rechercher dans les *Catégories*, dont Aristote applique les principes qu'il y a lui-même fixés, même si un certain nombre d'entre eux préexistaient.

¹⁰² Cf. *supra* pp. 47-52, les «incipits catalogiques».

2.4.2 Le concept martelé

Mais revenons au procédé de répétition incarné par ce que nous appellerons du terme de **concept martelé (ou polyptote)**¹⁰³. En effet comme nous venons de le voir ci-dessus, il peut arriver qu'en traitant d'un aspect particulier Aristote emploie de façon très resserrée un même terme, ou des termes de la même racine mais de catégories grammaticales différentes. Soit l'exemple suivant :

DA I, 407b 30-35, 408a 1-5 :

Ἀρμονίαν γάρ τινα **αὐτήν** τινες λέγουσι·

καὶ γὰρ τὴν **ἄρμονίαν** κρᾶσιν καὶ σύνθεσίν τινα ἐναντίων εἶναι,
καὶ τὸ σῶμα συγκεῖσθαι ἐξ ἐναντίων.

Καίτοι γε ἡ μὲν **ἄρμονία** λόγος τίς ἐστι τῶν μιχθέντων ἢ σύνθεσις,
τὴν δὲ **ψυχὴν** οὐδέτερον οἶόν τ'εἶναι τούτων.

Ἔτι δὲ τὸ κινεῖν οὐκ ἔστιν **ἄρμονίας**,

ψυχῇ δὲ ἀπονέμουσιν ἅπαντες τοῦτο μάλισθ' ὡς εἶπεῖν.

Ἀρμόζει δὲ μᾶλλον καθ' ὑγιείας λέγειν **ἄρμονίαν**,

καὶ ὅλως τῶν σωματικῶν ἀρετῶν, ἢ κατὰ **ψυχῆς**.

Φανερώτατον δ'εἶ τις ἀποδιδόναί πειραθείη τὰ πάθη καὶ τὰ ἔργα

τῆς ψυχῆς ἄρμονία τινί·

χαλεπὸν γὰρ **ἐφαρμόζειν**.

« Certains disent que l'âme est une harmonie. Et cette harmonie serait un mélange ou une combinaison de contraires, et le corps est composé de contraires. Pourtant, si l'harmonie est une certaine proportion de corps mélangés ou de leur combinaison, l'âme en revanche n'est ni l'une ni l'autre de ces deux choses. De plus le mouvement n'est pas le fait de l'harmonie, mais tout le monde attribue cette propriété à l'âme, pour ainsi dire. Il convient mieux de parler d'harmonie au sujet de la santé, et en général de

¹⁰³ Sur le concept de polyptote voir Päll Janika « Rhetorical and Stylistic Means » in *Form, Style and syntax of Greek Prose Rythm : On the Example of « Helen's Encomium » by Gorgias*, pp.117-118.

toutes les vertus corporelles, qu'au sujet de l'âme. (Ce qui serait) d'autant plus évident si l'on essayait de rattacher les ressentis et les actions de l'âme à une harmonie quelconque : il serait en effet difficile de les harmoniser ! »

On constate sur ce bref passage qui traite de la réfutation du concept d'âme-harmonie que le mot **ἄρμονία** est omniprésent, à différents cas ou sous forme de verbe :

ἄρμονίαν, 2x substantif à l'accusatif singulier

ἄρμονία substantif au nominatif singulier

ἄρμονίας substantif au génitif singulier

ἄρμόζει verbe indicatif présent 3^e personne du singulier

ἄρμονίαν substantif accusatif singulier

ἄρμονίᾳ substantif datif singulier

ἐφαρμόζειν verbe avec préfixe indicatif présent 3^e personne du singulier.

Plusieurs cas, donc plusieurs fonctions grammaticales, sont utilisées pour les noms, et la base verbale réapparaît avec un préfixe.

Deux options de variation sur la même base lexicale sont donc représentées : d'une part une **variation de catégorie grammaticale** : noms, verbes adjectifs, pronoms, et d'autre part une **variation au sein d'une même catégorie grammaticale** représentée avec différentes fonctions : sujet, complément de verbe, complément de nom, etc.

Il en va de même avec le mot *âme*, **ψυχή**: ainsi le substantif se trouve respectivement sous forme pronominale au début de l'extrait, à l'accusatif singulier, au datif singulier, et deux fois au génitif singulier : **αὐτήν** → **ψυχὴν** → **ψυχῇ** → **ψυχῆς** → **ψυχῆς**.

Ce type de répétition qui reprend différentes catégories grammaticales et différentes fonctions **d'un même mot** est extrêmement fréquent chez Aristote.

En voici un autre exemple :

DA II, 412a 16-22 :

Ἐπεὶ δ' ἐστὶ καὶ **σῶμα** τοιόνδε,
ζωὴν γὰρ ἔχον,
οὐκ ἂν εἴη τὸ **σῶμα** ψυχῆ·
οὐ γὰρ ἐστὶ τῶν καθ' **ὑποκειμένου** τὸ **σῶμα**,
μᾶλλον δ' ὡς **ὑποκείμενον** καὶ ὕλη.
Ἀναγκαῖον ἄρα τὴν ψυχὴν **οὐσίαν** εἶναι
ὡς εἶδος **σώματος** φυσικοῦ δυνάμει **ζωὴν** ἔχοντος.
Ἡ δ' **οὐσία ἐντελέχεια**.
Τοιοῦτου ἄρα **σώματος ἐντελέχεια**.

« Mais puisqu'il s'agit d'un corps de telle qualité, qui possède la vie, il ne pourrait être identifié à l'âme. En effet le corps ne fait pas partie des attributs d'un sujet, il est davantage lui-même sujet et matière. Il est donc forcé que l'âme soit substance en tant que forme d'un corps naturel possédant la vie en puissance. Mais cette substance formelle est entéléchie. L'âme est donc entéléchie d'un tel corps. »

Dans cet exemple **plusieurs mots sont répétés** dans un court espace discursif, soit les termes :

σῶμα- σῶμα- σῶμα- σώματος,

ζωήν- ζωήν,

ὑποκειμένου- ὑποκείμενον,

οὐσίαν-οὐσία,

ἐντελέχεια-ἐντελέχεια, ce qui nous donne un total de 5 mots dont tous sont répétés au moins une fois et dont 1 l'est 4 fois en l'espace de 4 à 6 lignes.

Relevons ici que les mots répétés le sont dans une même catégorie grammaticale, et à l'intérieur de celle-ci sous une même forme ou une forme relativement proche, ce qui procure aussi un effet particulier. Le fait d'intercaler ces répétitions contribue au

phénomène de chaîne ou de guirlande évoqué ci-dessus en resserrant l'attention autour d'un concept ou d'une idée.

2.4.3 La répétition fantôme

Il est à noter que la répétition prend toutes sortes de formes, elle peut aussi se constituer de ce que j'appellerai la répétition fantôme. Le meilleur exemple, qui est aussi inhérent à la langue grecque, et au contenu notamment philosophique des écrits aristotéliens est la répétition des formes du verbe « être »¹⁰⁴, exprimées ou **non**. Ainsi on trouve des passages de longueur parfois assez conséquente qui contiennent une forme sous-entendue du verbe être, c'est-à-dire non-exprimée, le plus souvent la troisième du singulier, ainsi ce passage digressif tiré du livre II expliquant la triple causalité de l'âme. Les formes qui ne figurent pas dans le texte sont entre crochets :

DA II, 415b, 7-21:

Ἔστι δὲ ἡ ψυχὴ τοῦ ζῶντος σώματος αἰτία καὶ ἀρχή. Ταῦτα δὲ πολλαχῶς λέγεται. Ὀμοίως δ' ἡ ψυχὴ κατὰ τοὺς διωρισμένους τρόπους τρεῖς ἔστιν αἰτία· καὶ γὰρ ὅθεν ἡ κίνησις αὕτη, καὶ οὗ ἕνεκα, καὶ ὡς ἡ οὐσία τῶν ἐμψύχων σωμάτων ἡ ψυχὴ αἴτιον {ἔστι}. Ὅτι μὲν οὖν ὡς οὐσία {ἔστι}, δῆλον {ἔστι}· τὸ γὰρ αἴτιον τοῦ εἶναι πᾶσιν ἡ οὐσία {ἔστι}, τὸ δὲ ζῆν τοῖς ζῶσι τὸ εἶναι ἔστιν, αἴτιον δὲ καὶ ἀρχὴ τούτων {ἔστι} ἡ ψυχὴ. Ἔτι τοῦ δυνάμει ὄντος λόγος ἡ ἐντελέχεια {ἔστι}.

Φανερόν δ' {ἔστι} ὡς καὶ οὗ ἕνεκεν ἡ ψυχὴ αἰτία {ἔστι}· ὥσπερ γὰρ ὁ νοῦς ἕνεκά του ποιεῖ, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ ἡ φύσις, καὶ τοῦτ' ἔστιν αὐτῆς τέλος. Τοιοῦτον δ' ἐν τοῖς ζῶσι καὶ κατὰ φύσιν ἡ ψυχὴ {ἔστι}· πάντα γὰρ τὰ φυσικὰ σώματα τῆς ψυχῆς ὄργανα {ἔστι}, καὶ καθάπερ τὰ τῶν ζώων, οὕτω καὶ τὰ τῶν φυτῶν, ὡς ἕνεκα τῆς ψυχῆς ὄντα. Διπλῶς δὲ τὸ οὗ ἕνεκα {ἔστι}, τό τε οὗ καὶ τὸ ὤ.

« L'âme est pour le corps vivant cause et principe. Or ces mots signifient plusieurs choses. Semblablement l'âme est cause selon les trois manières qui ont été définies. C'est d'elle en effet qu'est issu le mouvement, qu'elle est finalité, et que c'est en tant que substance des êtres animés que l'âme est cause. Quelle soit cause en tant que substance, c'est évident. En effet la cause de l'être pour toutes choses c'est la

¹⁰⁴ Pour la question de la fréquence voir Prunelle Gérald, Aristote « De Anima », index verborum, listes de fréquences, Liège, 1988.

substance (formelle), et vivre pour les êtres vivants est le fait même d'être, la cause et le principe de ces choses-là c'est l'âme. En outre, la forme de l'être en puissance, c'est l'entéléchie.

Il est aussi évident que c'est aussi en tant que principe de finalité que l'âme est cause : en effet, de même que l'esprit agit en vue de quelque chose (d'un but), ainsi procède la nature, et cela constitue sa fin. Ce qui joue ce rôle chez les animaux conformément à la nature c'est l'âme. En effet tous les corps naturels sont des instruments de l'âme, ceux des animaux comme ceux des plantes, ils ont ainsi (l'existence de) l'âme pour finalité. Double est le sens du mot finalité, le but lui-même et celui pour qui ce but est une fin. »

On remarquera aisément la densité d'utilisation des formes du verbe « être », surtout la troisième personne du présent, et en particulier de sa forme **non exprimée** ou **sous-entendue** restituée ci-dessus entre crochets à tous les lieux du texte susceptibles d'en contenir une. Il s'agit encore une fois d'une caractéristique inhérente à la langue grecque et à ses structures, mais elle est portée à son paroxysme d'utilisation par le Stagirite. (Si on ajoute les formes remplacées, on arrive à 18 occurrences sous différentes formes, 7 exprimées, 11 sous-entendues, la forme enclitique ἐστί étant la plus courante.) Même s'il est normal que le verbe être occupe une place importante ce qui n'est d'ailleurs pas le seul cas du grec, une telle densité n'est pas gratuite ni courante. On ne trouverait qu'avec difficulté une telle configuration dans un texte moderne.

Il faut toutefois ajouter ici quelques considérations sur la fonction du verbe « être » en grec ancien¹⁰⁵ : Benveniste souligne que l'existence d'un verbe « être » n'est pas une

¹⁰⁵ Benveniste Emile : «Catégories de Pensée et Catégories de Langue », in *Problèmes de Linguistique Générale*, t 1. pp.63-71 «... c'est une propriété linguistique très spécifique que ce concept reflète. Le grec non seulement possède un verbe «être», ce qui n'est nullement une nécessité de toute langue, mais il a fait de ce verbe des emplois tout à fait singuliers. Il l'a chargé d'une fonction logique, celle de copule (Aristote lui-même remarquait déjà qu'en cette fonction le verbe ne signifie proprement rien, qu'il opère simplement une synthesis), et de ce fait ce verbe a reçu une extension plus large que n'importe quel autre. En outre, « être » peut devenir grâce à l'article, une notion nominale, traitée comme une chose ; il donne lieu à des variétés, par exemple son participe présent, substantivé lui-même et en plusieurs espèces (τὸ ὄν; οἱ ὄντες; τὰ ὄντα) ; il peut servir de prédicat lui-même comme dans la locution τὸ τὶ ἦν εἶναι désignant l'essence conceptuelle d'une chose, sans parler de l'étonnante diversité des

nécessité linguistique, (ce qui est aussi le cas dans une langue comme le russe où le verbe « être » n'existe tout simplement pas au présent), or le grec non seulement en possède un, mais lui donne une multitude de sens et de constructions dérivées de ses formes. Nous aurons l'occasion de retrouver certaines de ces formes dans le bref chapitre consacré aux formules. Benveniste ajoute que les extensions de sens et de formes du verbe « être » en grec ont eu pour conséquence de développer une vision philosophique et métaphysique de l'être propres à la structure de la langue grecque. Benveniste rappelle aussi que l' « être », est placé en tête des *Catégories* par Aristote, ce que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner ci-dessus. Nous verrons aussi que son usage exprimé ou non fait partie des moyens de mise en évidence utilisés par le Stagirite.

Voici encore un bref exemple de répétition effective et fantôme du verbe être pour conclure ce chapitre :

DA I, 409b 2-4 :

Εἴπερ γὰρ ἔστιν ἡ ψυχὴ ἐν παντὶ τῷ αἰσθανομένῳ σώματι,
ἀναγκαῖον ἐν τῷ αὐτῷ δύο εἶναι σώματα,
εἰ σῶμά τι ἡ ψυχὴ {ἔστι}.

« *Puisque l'âme est dans tous les corps doués de sensation, il s'ensuit nécessairement que dans un même corps il y a deux corps, si l'âme est un corps quelconque.* »

Que dire de plus si ce n'est ajouter que de tels exemples de reprise sous-entendue du verbe être sont légions, et ce non seulement dans le traité *De l'Âme* mais également dans les autres écrits aristotéliens.

prédicats particuliers avec lesquels il peut se construire moyennant les formes casuelles et les prépositions.»

En outre ce procédé ne touche pas uniquement le verbe être. D'autres éléments, dont certains peuvent comporter plusieurs mots, sont susceptibles d'être répétés ainsi de façon sous-entendue, particulièrement en fin de cōlon, voire même en fin de période. Nous aurons l'occasion d'en avoir quelques exemples dans la grande analyse du livre III. Les occurrences nombreuses de ce procédé tendent à appuyer l'idée de répétition soigneusement voulue et travaillée à divers degrés.

2.5 Les groupes de deux

2.5.1 Le deux en grec ancien¹⁰⁶

Nous en arrivons maintenant à l'un des procédés stylistiques les plus couramment utilisés chez Aristote, soit la **mise en opposition de type binaire**: parallèles entre deux objets ou qualités proches ou contraires.

Nous avons eu l'occasion d'évoquer dans l'introduction à ce travail¹⁰⁷ la question du contentieux dans le monde et la culture grecque, présentés selon le descriptif de G. Kennedy¹⁰⁸. Il faut ajouter à cela en guise de préambule aux lignes qui vont suivre que la pensée philosophique grecque est basée sur le probable plus que sur le vrai. Le probable était aussi un outil des sophistes qui enseignaient la rhétorique au début du 5^e siècle. Cette façon de penser, associée à la structure de la langue grecque et aux oppositions contrastées qui constellent l'univers des dieux et des héros grecs (Kennedy donne l'exemple de Prométhée et d'Epiméthée), est un terrain fertile pour les jeux d'oppositions de termes contraires et les balancements de type binaire. Ces oppositions seront développées très avant par les philosophes qui joueront

¹⁰⁶ En relation avec cette question voir Lloyd Geoffrey Ernest Richard, *Polarity and Analogy*, Cambridge University Press, 1966. Lloyd s'intéresse aux oppositions d'un point de vue plus anthropologique que littéraire

¹⁰⁷ Cf. *supra* pp. 17-19.

¹⁰⁸ Kennedy George A. *Comparative rhetoric*, pp.197-199.

constamment sur ce type de dualité : être et non-être, permanence et changement, etc.

La dualité revêt une importance fondamentale dans l'approche aristotélicienne. Certaines œuvres sont entièrement rédigées et structurées de façon binaire, citons à ce titre l'exemple des *Problèmes*¹⁰⁹ qui composent un grand catalogue sous forme de questions-réponses. **Les groupes de deux**, appelons-les ainsi, peuvent être constitués de toutes les catégories grammaticales : verbes, substantifs, adjectifs, adverbes, voire propositions ou phrases complexes. Ces groupes de deux servent à tracer ou à définir des qualités juxtaposées ou opposées, des parallèles ou des contraires, des essences semblables ou antinomiques. Cette utilisation fréquente de groupes de deux offre un certain contraste avec la faible propension du Stagirite à utiliser la possibilité linguistique que lui offrirait le duel, dont il ne fait un usage que très restreint, ne se démarquant pas de la norme sur ce point. En revanche son style n'est pas sans rappeler celui de certains rhéteurs comme Gorgias. A la lecture il peut avoir un effet vaguement hypnotique. A titre d'exemple voici le début d'un texte célèbre de

Gorgias de Léontinoi, *l'Eloge d'Hélène* :

κόσμος πόλει μὲν εὐανδρία,

σώματι δὲ κάλλος,

ψυχῇ δὲ σοφία,

πάγματι δὲ ἀρετή,

λόγῳ δὲ ἀλήθεια·

τὰ δὲ ἀναντία τούτων ἀκοσμία.

ἄνδρα δὲ καὶ γυναῖκα καὶ λόγον καὶ ἔργον καὶ πόλιν καὶ πρᾶγμα χρῆ

τὸ μὲν ἄξιον ἐπαίνου ἐπαίνῳ τιμᾶν,

τῷ δὲ ἀναξίῳ μῶμον ἐπιθεῖναι·

¹⁰⁹ Bien que l'attribution des *Problèmes* à Aristote soit largement sujette à controverse, la conception rédactionnelle de cet ouvrage contient beaucoup d'éléments stylistiques et conceptuels d'inspiration aristotélicienne.

ἴση γὰρ ἄρματία καὶ ἀμαθία

μέμφεσθαί τε τὰ ἐπαινετὰ καὶ ἐπαινεῖν τὰ μωμητὰ.

τοῦ δ'αὐτοῦ ἀνδρός

λέξαι τε τὸ δέον ὀρθῶς **καὶ ἐλέξαι** τοὺς μεμφομένους Ἑλένην,

γυναῖκα περὶ ἧς **ὀμόφωνος καὶ ὀμόψυχος** γέγονεν

ἦ τε τῶν ποιητῶν ἀκουσάντων πίστις

ἦ τε τοῦ ὀνόματος φήμη,

ὃ τῶν συμφορῶν μνήμη γέγονεν.

ἐγὼ δὲ βούλομαι λογισμὸν τινα τῷ λόγῳ δοῦς

τὴν μὲν κακῶς ἀκούουσιν παῦσαι τῆς αἰτίας,

τοὺς δὲ μεμφομένους ψευδομένους **ἐπιδειξαι καὶ δεῖξαι** τὰληθῆς

καὶ παῦσαι **τῆς ἀμαθίας**.

« L'ornement d'une cité, c'est l'excellence de ses hommes, celui du corps, c'est sa beauté, celui de l'âme la sagesse, celui d'une action la vertu, celui d'un discours c'est la vérité. Les contraires à toutes ces choses sont des enlaidissements, et il faut honorer d'un éloge l'homme, la femme, la parole, le travail et l'action qui sont dignes d'éloge, et porter le blâme à ce qui n'en est pas digne. C'est en effet une bêtise d'égale importance que de blâmer ce qui est digne de louange et de louer ce qui est blâmable.

Il revient au même homme que de dire convenablement ce qui doit l'être et de réfuter ceux qui blâment Hélène, une femme au sujet de laquelle ont été unanimes de voix et de cœur la confiance de ceux qui ont entendus les poètes, et le sens de son nom, qui est devenu le souvenir des événements passés.

Et bien moi je veux, ayant donné à leur raison la mienne, montrer que ceux qui la blâment se trompent, montrer quelle est la vérité et faire cesser cette ignorance. »

L'incipit de *l'Eloge d'Hélène* comporte plusieurs caractéristiques que l'on retrouve dans la prose d'Aristote. Il contient d'abord un catalogue de toutes les choses qui figurent au rang d'ornement : cette accumulation donne d'entrée de jeu une dimension grandiose au contenu du texte et attire l'attention. Mais aussi et surtout, tout est formulé sous forme de paires (voir en gras dans le texte), l'ornement de ceci, c'est cela, etc. Le deux est omniprésent aussi dans l'opposition thématique de la louange et du blâme, il use de cette opposition de contraires à laquelle nous avons déjà eu affaire

dans la *Rhétorique*. On le retrouve dans la formulation alternative en fin d'extrait avec les deux côla commençant par ἤ, dont on remarquera au passage que la syntaxe est rigoureusement identique, et que cette alternative est prise en chiasme entre deux propositions toutes deux terminées par la forme verbale **γέγονεν**. Le mot **ἀμαθία** est en outre présent à deux reprises, chaque fois en fin de période.

2.5.2 Le deux chez Aristote

Reprenons l'exemple de la première partie du livre I : il est très représentatif à bien des égards des manifestations du deux dans l'écriture d'Aristote. Les groupes de deux abondent dans cette introduction comme si, pour introduire un sujet, rien ne pouvait être plus pertinent ni plus explicite. Pratiquement toutes les catégories grammaticales y sont représentées, mais pas les fonctions.

DA I 402a 23 – 402b8 :

Πρώτον δ' ἴσως ἀναγκαῖον διελεῖν

έν τίνι τῶν γενῶν καὶ **τί ἐστὶ**,

périphrase + périphrase

λέγω δὲ

πότερον **τόδε τι** καὶ **οὐσία**

périphrase à valeur nominale + nom

ἢ **ποιόν**

adjectif +

ἢ **ποσόν**

adjectif

ἢ καὶ **τις ἄλλη τῶν διαιρεθεισῶν κατηγοριῶν**

+4^e élément plus long

ἔτι δὲ πότερον **τῶν έν δυνάμει ὄντων**

périphrase vs

ἢ μάλλον **έντελέχειά τις**

nom (substantif)

διαφέρει γὰρ οὐ μικρόν.

Σκεπτέον δὲ καὶ

εἰ **μεριστή ἢ ἀμερής**

adjectif positif vs adjectif négatif

καὶ πότερον **ὁμοειδής ἅπασα ἢ ψυχὴ ἢ οὐ**

adjectif vs négation de l'adjectif

εἰ δὲ μὴ ὁμοειδής,

πότερον **εἶδει** διαφέρουσα ἢ **γένει**.

nom au datif vs nom au datif

Νῦν μὲν γὰρ οἱ λέγοντες καὶ ζητοῦντες

participe présent au nominatif
+participe présent au nominatif à valeur de

substantif

περὶ ψυχῆς ἀνθρωπίνης μόνης εὐόκασιν ἐπισκοπεῖν.

Εὐλαβητέον δ' ὅπως μὴ λανθάνη

πότερον εἷς ὁ λόγος αὐτῆς ἐστι,

périphrase

καθάπερ ζώου,

ἢ καθ' ἕκαστον ἕτερος,

+ périphrase

οἶον ἵππου, κύνος, ἀνθρώπου, θεοῦ,

τὸ δὲ ζῶον τὸ καθόλου ἦτοι

οὐθέν ἐστιν

ἢ ὕστερον·

pronom indéfini + pronom indéfini
(répétition fantôme de la première
partie de la phrase)

ὁμοίως δὲ κἂν εἴ τι κοινὸν ἄλλο κατηγοροῖτο.¹¹⁰

On remarquera l'abondante utilisation de périphrases pour la désignation d'un élément, ces périphrases prennent la valeur de la catégorie grammaticale du substantif, on peut donc dire qu'elles ont une valeur nominale.

Les groupes de deux peuvent être de caractère **horizontal**, c'est-à-dire qu'ils relient deux éléments à l'intérieur d'un cōlon, ou **vertical**, ils relient alors deux cōla. Ils peuvent aussi être à la fois l'un et l'autre en même temps (groupes de deux en guirlandes). En général, les termes reliés par un **καί** ou un **τε καί** sont équivalents, si ce n'est au niveau de la forme et de la catégorie grammaticale en tous cas au niveau des sens qui sont soit opposés, soit complémentaires, par exemple **substantif + périphrase à valeur de substantif**.

¹¹⁰ Pour la traduction cf. *infra* p.47.

Les groupes de deux sont également très souvent introduits par le balancement **μὲν...δέ** ou **ὁ μὲν...ὁ δέ**, et ces balancements peuvent eux-mêmes contenir de plus petits groupes reliés par **καί, τε καὶ** ou **ἢ**, ainsi que les négations du type **οὔτε... οὔτε**.

DA I, 411a, 20-26 :

Εἰ δ' ὁ μὲν ἀήρ διασπώμενος ὁμοιοδής,

ἢ δὲ ψυχὴ ἀνομοιομερής,

opposition de caractéristiques

τὸ μὲν τι αὐτῆς ὑπάρξει δῆλον ὅτι,

τὸ δ' οὐχ ὑπάρξει.

verbe + négation de ce verbe

Ἀναγκαῖον οὖν αὐτὴν

ἢ ὁμοιομερῆ εἶναι

ἢ μὴ ἐνυπάρχειν ἐν ὁτῶοῦν μορίῳ τοῦ παντός.

alternative en deux propositions

Φανερόν οὖν ἐκ τῶν εἰρημένων

ὡς οὔτε τὸ γινώσκειν ὑπάρχει τῇ ψυχῇ διὰ τὸ ἐκ τῶν στοιχείων εἶναι,

οὔτε τὸ κινεῖσθαι αὐτὴν καλῶς οὐδ' ἀληθῶς λέγεται.

négation au sein du cōlon
avec deux adverbes :
groupe **horizontal**.

double négation en deux propositions :
groupe vertical

« Mais si d'une part l'air est homogène, tandis que d'autre part l'âme est hétérogène, il est clair qu'une partie de cette âme appartiendra à cet air, et que l'autre ne lui appartiendra pas. Il s'ensuit nécessairement que l'âme, ou bien est homogène, ou bien n'est pas contenue dans n'importe quelle partie du tout.

Il ressort clairement de ce qui a été dit que ni la connaissance n'appartient à l'âme, du fait qu'elle dérive des éléments, ni qu'on ne peut dire avec raison et en vérité que l'âme est mue. »

Un type bien spécifique de groupe de deux revient très fréquemment dans l'écriture du Stagirite, il s'agit de l'opposition entre ce qui **est** et ce qui **n'est pas**. Nous retrouvons ici le concept élargi évoqué plus haut avec l'opposition de syllogisme causal

DA II, 420a 19-26 :

Πότερον δὲ ψοφεῖ τὸ τυπτόμενον ἢ τὸ τύπτον;

ἢ καὶ ἄμφω, τρόπον δ' ἕτερον·

utilisation du duel

ἔστι γὰρ ὁ ψόφος κίνησις τοῦ δυναμένου

κινεῖσθαι τὸν τρόπον τοῦτον

ὄνπερ τὰ ἀφαλλόμενα ἀπὸ τῶν λείων,

ὅταν τις κρούσῃ.

Οὐ δὴ πᾶν, ὥσπερ εἴρηται,

ψοφεῖ τὸ τυπτόμενον καὶ τύπτον,

répétition presque exacte du
groupe de deux en tête d'extrait.

οἷον ἐὰν πατάξῃ βελόνη βελόνην·

ἀλλὰ δεῖ τὸ τυπτόμενον ὁμάλον εἶναι,

ὥστε τὸν ἀέρα ἀθροῦν ἀφάλλεσθαι καὶ σειέσθαι.

« *Est-ce que c'est le corps frappé ou le corps frappant qui résonne ? Ou n'est-ce pas les deux, d'une autre manière ? En effet le son est un mouvement de ce qui est possiblement mû de la manière dont précisément les objets lancés rebondissent contre des surfaces polies. Ce n'est pas, comme nous l'avons dit, que tout objet frappé ou frappant émette un son, comme si l'on heurte une aiguille avec une aiguille, mais il faut que l'objet frappé soit plan, de sorte que l'air rebondisse et vibre de façon compacte.* »

Dans cet extrait plusieurs phénomènes concernant l'usage de la dualité comme mode d'expression sont à observer. Tout d'abord, un premier groupe de deux apparaît, unissant les formes active et passive du même verbe **τὸ τυπτόμενον ἢ τὸ τύπτον**, groupe répété deux fois dans le même extrait presque à l'identique, seul le mot de liaison étant différent. L'adverbe **ἄμφω**, qui signifie « l'un et l'autre », « tous les deux », vient juste derrière. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un groupe de deux mais d'une évocation du deux par le biais à la fois du sens du mot et de sa forme duelle. Ensuite, Aristote procède à une double définition en exploitant les versants positifs et négatifs:

« ceci est » vs « ceci n'est pas » : **ἔστι γὰρ ὁ ψόφος vs Οὐ δὴ πᾶν ψοφεῖ**, et la période s'achève également sur un groupe de deux, **ἀφάλλεσθαι καὶ σειέσθαι**.

Voici encore un autre exemple, tiré également du livre deux et qui fait suite à celui que nous venons de voir, dans lequel l'usage de ce procédé est porté à l'extrême :

DA II 420a 27-420b 3 :

Αἱ δὲ διαφοραὶ τῶν ψόφων ἐν τῷ κατ' ἐνέργειαν ψόφῳ δηλοῦνται·

ὥσπερ γὰρ ἄνευ φωτὸς οὐχ ὁρᾶται τὰ χρώματα,

οὕτως οὐδ' ἄνευ ψόφου τὸ ὀξύ καὶ τὸ βαρὺ.

Ταῦτα δὲ λέγεται κατὰ μεταφορὰν ἀπὸ τῶν ἀπτῶν·

τὸ μὲν γὰρ ὀξύ κινεῖ τὴν αἴσθησιν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ἐπὶ πολὺ,

τὸ δὲ βαρὺ ἐν πολλῷ ἐπ' ὀλίγον.

groupe de deux de forme inversée

Οὐ δὴ ταχὺ τὸ ὀξύ,

2 adjectifs

τὸ δὲ βαρὺ βραδύ,

2 adjectifs

ἀλλὰ γίνεται

τοῦ μὲν διὰ τὸ τάχος ἢ κίνησις τοιαύτη,

τοῦ δὲ **διὰ βραδυτήτα.**

groupe de deux substantifs introduits par διὰ

καὶ ἔοικεν ἀνάλογον ἔχειν τῷ περὶ τὴν ἀφήν

ὀξεῖ καὶ ἀμβλεῖ·

groupe de deux adjectifs
substantivés au datif

τὸ μὲν γὰρ ὀξύ οἶον κεντεῖ,

τὸ δ' ἀμβλὺ οἶον ὠθεῖ διὰ τὸ κινεῖν,

τὸ μὲν ἐν ὀλίγῳ

τὸ δὲ ἐν πολλῷ,

groupe de deux contraires

ὥστε συμβαίνειν

τὸ μὲν ταχὺ

τὸ δὲ βραδὺ εἶναι.

« Les différences de son sont apparentes dans le son en acte.

De même en effet qu'on ne voit pas les couleurs sans lumière,

de même n'y a-t-il ni aigu ni grave sans son.

Ces choses sont dites par métaphore des choses tangibles.

En effet l'aigu meut la sensation en peu de temps de manière prolongée,

le grave la meut lentement pour une courte durée.

Ce n'est pas que l'aigu soit rapide et le grave lent,

mais il se trouve que le mouvement est tel,

dans un cas grâce à la vitesse, dans l'autre grâce à la lenteur.

Et il semble que cela soit analogue pour les qualités tactiles de l'aigu et de l'obtus.

En effet l'aigu ressemble à une piquûre,

l'obtus à une poussée,

parce que l'un meut en peu de temps

et l'autre de façon prolongée,

de sorte qu'il s'ensuit que l'un est rapide et l'autre lent. »

On voit que non seulement il y a manifestement un jeu d'oppositions, mais aussi des répétitions de structures syntaxiques, de mots, de formulations. On peut aussi dans ce passage percevoir clairement un jeu sur les sonorités proches dans la double paire d'adjectifs **βαρύ / όξύ- ταχύ / βραδύ**, sur **όλίγον –πολύ**, sur les mises en opposition **τό μέν... τό δέ** (qui apparaissent 5x en l'espace de deux phrases). Certains groupes sont encastés les uns dans les autres (groupes verticaux et horizontaux), ainsi **τό όξύ και τό βαρύ** (horizontal) qui apparaît au sein de la comparaison du début de l'extrait **ώσπερ... ούτως....** (vertical). Cette comparaison comporte également des termes agencés selon la même structure syntaxique avec l'utilisation du syntagme **άνευ + génitif** : **έν όλίγω χρόνω επί πολύ / έν πολλώ έπ' όλίγον** qui procèdent du même type de mise en opposition répétitive avec un groupe de deux répété de façon croisée. La façon la plus simple de mettre quelque chose en évidence, et c'est un outil dont le Stagirite ne se prive pas, c'est de manipuler les contraires. Non seulement il recourt

fréquemment à ce procédé, mais il en donne aussi les fondements théoriques dans sa *Rhétorique* :

***Rhétorique II 1397 a7 et suivantes, les contraires*¹¹¹**

Ἔστι δ' εἷς μὲν τόπος τῶν δεικτικῶν **ἐκ τῶν ἐναντίων**· δεῖ γὰρ σκοπεῖν εἰ τῷ ἐναντίῳ τὸ ἐναντίον ὑπάρχει, ἀναιροῦντα μὲν εἰ μὴ ὑπάρχει, κατασκευάζοντα δὲ εἰ ὑπάρχει.

« *Un lieu des enthymèmes se tire des contraires. Il faut en effet examiner si le contraire se tire du contraire, ce qui permet de réfuter si c'est le cas, et de confirmer si ce n'est pas le cas.* »

Cet extrait est intéressant dans la mesure où il entre en résonance avec ce qui a été exposé ci-dessus sur les groupes de deux. Les contraires ou les oppositions figurent une sorte de groupe de deux très fréquemment utilisé par Aristote dans ses démonstrations. Ils constituent aussi un moyen de mise en évidence, puisqu'une chose et son contraire soit se complètent, soit se mettent réciproquement en lumière. De surcroît, des procédés tendant à induire des effets de ressemblance des côla entre eux entrent partiellement dans cette thématique des groupes de deux mais dans une plus large échelle :

Rhétorique, III, 1410a 20 et suivantes, le style antithétique.

ἡδεῖα δ' ἐστὶν ἡ τοιαύτη λέξις ὅτι τάναντία γνωριμώτατα καὶ παράλληλα μᾶλλον γνώριμα καὶ **ὅτι ἔοικε συλλογισμῷ**· ὁ γὰρ ἔλεγκος συναγωγὴ τῶν ἀντικειμένων ἐστίν. Ἀντίθεσις μὲν οὖν τὸ τοιοῦτόν ἐστίν, παράσιωσις δ' ἐὰν ἴσα τὰ κῶλα, παρομοίωσις δ' ἐὰν ὅμοια τὰ ἔσχατα ἔχη ἑκατέρον τὸ κῶλον.

« *Un tel style est agréable parce que les contraires sont faciles à reconnaître et qu'il est semblable à un syllogisme. Car la réfutation est le rapprochement des contraires. Voilà donc de quelle nature est l'antithèse, l'égalité des côla est la parisôse, et si la fin de chaque côlon est semblable il s'agit de paromoiose.*

¹¹¹ Sur les contraires voir aussi *Rhétorique II 1392a 11*.

2.5.3 Le deux dans la macrostructure de l'énoncé

Les groupes de deux parsèment la microstructure du texte, mais on les retrouve aussi à plus grande échelle.

Dans les passages qui suivent on trouve, formulée et théorisée par le Stagirite lui-même, l'utilisation du deux dont nous avons parlé plus haut dans la macrostructure du propos. Bien sûr, Aristote utilise d'autres termes.

Rhétorique, III, 1414a 30-36, organisation du discours (taxi)

ἔστι δὲ τοῦ λόγου **δύο μέρη**· ἀναγκαῖον γὰρ τό τε πρᾶγμα εἰπεῖν περὶ οὗ καὶ τοτ' ἀποδείξαι· διὸ εἰπόντα μὴ ἀποδείξαι ἢ ἀποδείξαι μὴ προειπόντα ἀδύνατον· ὅ τε γὰρ ἀποδεικνύων τι ἀποδείκνυσι, καὶ ὁ προλέγων ἔνεκα τοῦ ἀποδείξαι προλέγει· τούτων δὲ **τὸ μὲν** πρόθεσις ἐστὶ **τὸ δὲ** πίστις, ὥσπερ ἂν εἶ τις διέλοι ὅτι τὸ μὲν πρόβλημα τὸ δὲ ἀπόδειξις.

« *Un discours a deux parties. Il faut en effet d'abord dire de quel objet il s'agit puis effectuer la démonstration. C'est pourquoi ne pas démontrer lorsque l'on a énoncé le sujet ou faire une démonstration sans avoir préalablement présenté l'objet est impossible. En effet celui qui démontre a un sujet de démonstration, et celui qui présente un sujet le présente en vue d'une démonstration. De ces deux parties, l'une est l'exposition, l'autre l'argumentation, comme si l'on distinguait d'une part le problème, d'autre part la démonstration.* »

Rhétorique, III, 1414b 6-12, taxis suite.

Ἀναγκαῖα ἄρα μόρια πρόθεσις καὶ πίστις. ἴδια μὲν οὖν ταῦτα, τὰ δὲ πλεῖστα προοίμιον πρόθεσις πίστις ἐπίλογος· τὰ γὰρ πρὸς τὸν ἀντίδικον τῶν πίστεων ἐστὶ, καὶ ἡ ἀντιπαραβολὴ αὐξήσις τῶν αὐτοῦ, ὥστε μέρος τι τῶν πίστεων· ἀποδείκνυσι γὰρ τι ὁ ποῖων τοῦτο, ἀλλ' οὐ τὸ προοίμιον, οὐδ' ὁ ἐπίλογος, ἀλλ' ἀναμιμνήσκει.

« **Les parties nécessaires sont donc la proposition (présentation) et l'argumentation.** Ce sont les parties propres du discours. Mais la plupart des discours contiennent exorde, proposition, argumentation et épilogue. Car la réfutation est une partie de l'argumentation et l'antiparabole une « augmentation des choses qui s'y

rapportent »¹¹², de sorte qu'elle constitue une partie des éléments de l'argumentation. En effet celui qui fait cela démontre quelque chose, mais ce n'est pas le cas de l'exorde, ni celui de l'épilogue, mais il remet les choses en mémoire. »

Nous avons pu observer la mise en œuvre de cette pratique à diverses reprises au cours de notre parcours, notamment au début du traité *De l'Âme* avec la liste de problèmes à résoudre que le Stagirite expose à son lecteur avant d'entrer dans le sujet. De même, la plupart des sous-chapitres commencent par un exposé de faits et d'observations avant d'entrer dans la partie plus proprement démonstrative. On peut donc en résumé, formuler la chose ainsi : un discours au sens aristotélicien se conçoit en **deux parties**, qui sont dans un premier temps descriptive et explicative, puis ensuite argumentative ou démonstrative.

La division du discours, et par la même occasion de la pensée en deux, n'est pas uniquement le fait du Stagirite, elle tient probablement aussi à la place spéciale du deux dans la culture et la pensée grecque de l'Antiquité, ainsi que nous l'avons abordé plus haut dans ce chapitre consacré aux groupes de deux. On trouve aussi très facilement les éléments ci-dessus chez Aristote. Il commence toujours ses sujets en nommant la problématique et les différentes questions qui s'y rapportent¹¹³. Il effectue aussi une réfutation détaillée des théories de ses adversaires. Il pratique également l'épilogue, en faisant régulièrement de petites synthèses de ce qu'il vient d'exposer, et des passages de transition : « sur ce sujet que cela soit ainsi, que cela soit dit ». Nous aurons l'occasion d'en reparler dans le petit chapitre ci-dessous consacré aux formules et à l'auto-référence¹¹⁴.

¹¹²Chiron Pierre : « des arguments en sa faveur ».

¹¹³ Cf. *supra*, «les incipits catalogiques» pp. 47-52.

¹¹⁴ Cf *infra*, pp. 113-118.

Cette manie de tout ranger en oppositions binaires vient-elle d'une tendance préexistante de la langue et de la pensée grecque qui maintient, même résiduel et peu usité, un duel au sein de ses paradigmes ? Le deux est-il un mode de pensée plus explicite et pertinent pour décrire le monde ? En tous les cas il n'y a guère mieux pour représenter l'opposition, la similitude et la complémentarité, concepts-clés de toute description scientifique. C'est aussi pour certains, une façon propre au monde de l'Antiquité que de penser en oppositions, à la différence de ce qui se pratique dans notre monde moderne, dans lequel la tendance est davantage tournée vers la norme et les écarts à la norme¹¹⁵. Mais nous y reviendrons. En tous les cas, qu'il s'agisse de dresser des catalogues ou d'enrouler des périodes, le 2 est un constituant de la structure stylistique des œuvres du Stagirite. Citons encore pour terminer ce chapitre sur les groupes de deux une prescription issue de la *Rhétorique à Alexandre*, que nous avons brièvement évoquée ci-dessus¹¹⁶ et qui, longtemps considérée comme un ouvrage pseudo-aristotélicien, a depuis été attribué à Anaximène de Lampsaque :

24.1 Πρῶτον μὲν οὖν εἰς δύο ἐρμηνεύειν, εἶτα σαφῶς δεῖ λέγειν.

« *Il faut donc d'abord pratiquer l'expression à deux termes et ensuite parler de façon claire.* »

Cette prescription, contenue dans un ouvrage légèrement antérieur à la *Rhétorique* d'Aristote laisse à penser qu'Aristote n'utilise pas les groupes de deux au hasard mais se conforme à des règles communes à celles de ses contemporains.

2.6 Exemples, comparaisons et digressions comparatives.

¹¹⁵ Steinrück Martin, *la mise en évidence* pp.10-11 évoque et compare « le système moderne de l'écart (à la norme) et le système grec classique de l'opposition ».

¹¹⁶ Cf. *infra* p. 26.

Le bon pédagogue donne des exemples et effectue des comparaisons pour éclaircir son propos. Ces exemples qu'Aristote nomme aussi « induction » ou « epagogè » dans la *Rhétorique*, sont fréquemment amenés dans toute son œuvre par des comparaisons ou ce que nous pourrions appeler des digressions comparatives lorsqu'elles prennent une certaine ampleur. Nous avons vu l'exemple de la hache et de la « hachéité » tiré du livre II. La comparaison est un instrument pédagogique et intellectuel dont le Stagirite ne se prive pas, en voici deux exemples qui se suivent dans le chapitre consacré au toucher et au rôle du milieu dans la perception de celui-ci :

DA II, 423b, 14-17 :

...τῶν δὲ ἀπτῶν οὐχ ὑπὸ τοῦ μεταξὺ ἀλλ' ἅμα τῷ μεταξύ,

ὥσπερ ὁ δι' ἀσπίδος πληγείς·

οὐ γὰρ ἡ ἀσπίς πληγείς ἐπάταξεν, ἀλλ' ἅμ' ἅμφω συνέβη πληγῆναι.

« ...mais les tangibles sont perçus non par l'action du milieu intermédiaire mais par l'action de ce milieu, de même qu'un homme frappé à travers son bouclier : en effet ce n'est pas le bouclier qui après avoir frappé a frappé, mais l'un et l'autre (l'homme et le bouclier) ont été frappés en même temps. »

Il en va autrement du sens de la vision et de l'ouïe, c'est ce qu'il nous explique

ensuite :

DA II, 423 b, 20-23 :

Αὐτοῦ δὲ τοῦ αἰσθητηρίου ἀπτομένου οὔτ' ἐκεῖ οὔτ' ἐνταῦθα γένοιτ' ἂν αἴσθησις,

οἷον εἴ τις σῶμα λευκὸν ἐπὶ τοῦ ὀφθαλμοῦ θεῖ τὸ ἔσχατον.

« Mais l'organe sensible lui-même étant touché (de la vue ou de l'ouïe) directement, ni dans un cas ni dans l'autre ne se produirait de sensation : par exemple si l'on posait un corps blanc sur la surface même de l'œil. »

Ces deux comparaisons sont introduites respectivement par **ὥσπερ** et **οἶον**, l'usage de l'optatif dans le 2^e exemple est aussi représentatif du procédé même s'il est plus rare.

Les comparaisons dont Aristote fait usage utilisent parfois des lieux littéraires bien ancrés dans la culture et l'imaginaire de l'époque, on peut citer l'exemple suivant :

DA I, 407b, 20-27 :

Οἱ δὲ λέγειν μόνον ἐπιχειροῦσιν ποῖόν τι ἡ ψυχὴ, περὶ δὲ τοῦ δεξιμένου σώματος οὐθὲν ἔτι προσδιορίζουσιν, ὥσπερ ἐνδεχόμενον κατὰ τοὺς Πυθαγορικοὺς μύθους τὴν τυχοῦσαν ψυχὴν εἰς τὸ τυχόν ἐνδύεσθαι σῶμα. Δοκεῖ γὰρ ἕκαστον ἴδιον ἔχειν εἶδος καὶ μορφήν, παραπλήσιον δὲ λέγουσιν **ὥσπερ εἴ τις φαίη τὴν τεκτονικὴν εἰς αὐλοὺς ἐνδύεσθαι**· δεῖ γὰρ τὴν μὲν τέχνην χρῆσθαι τοῖς ὀργάνοις, τὴν δὲ ψυχὴν τῷ σώματι.

« Ceux qui entreprennent seulement de décrire de quelle nature est l'âme n'ont encore rien donné comme définition quant au corps qui la reçoit, comme si cela était possible, comme dans les mythes Pythagoriciens où n'importe quelle âme est plongée dans n'importe quel corps. Il semble en effet que chaque corps ait sa propre forme et figure mais, ils en parlent de la même manière que si l'art du charpentier descendait dans les flûtes. Mais il faut en fait que l'art se serve des instruments qui lui sont propres et en tant que tel, l'âme de son corps. »

Outre l'évocation des mythes Pythagoriciens dont le Stagirite semble supposer qu'ils sont bien connus de son lectorat (qui n'en reste pas moins un cercle d'initiés), Aristote use d'une image plus communément répandue. Le motif du charpentier et de son art, sa **τέχνη**, est un motif qui vient d'Homère¹¹⁷, Homère qui, dans un passage de l'*Iliade* parle de l'art du charpentier qui sur les bons conseils d'Athéna réalise de nombreuses choses: en l'occurrence le mât du navire¹¹⁸. En outre on trouve souvent chez Homère une épithète désignant les navires sous le terme de « bien charpentés ». Cette image est donc populaire au temps d'Aristote.

¹¹⁷ *Iliade* chant 15, v. 411.

¹¹⁸ Cette anecdote est également citée par Pierre Hadot dans son ouvrage *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* p.40.

2.7 Le vocabulaire.

L'usage d'un vocabulaire relativement spécifique a été très bien traité par le petit ouvrage de Pierre Pellegrin que nous avons déjà cité plus haut, on se contentera donc ici d'en réesquisser quelques grandes lignes. L'utilisation des termes de **λόγος** et **εἶδησις** a été évoquée dans l'introduction. On peut lui ajouter un certain nombre de mots qui ont une acception précise et contiennent des concepts-clé de la pensée d'Aristote toute entière : **οὐσία** la substance, **τό τι ἐστίν** l'essence, **δύναμις** ou plus exactement le datif de ce substantif **δυνάμει**, qui caractérise ce qui est en puissance, et **ἐντελεχεία**, forme dative également et qui désigne ce qui est de façon accomplie, en acte.¹¹⁹

Etre clair, bien proportionné et audible, c'est le propre d'un style élégant et efficace. Et cette efficacité s'obtient entre autres par l'usage d'un vocabulaire précis et adapté, usage qu'Aristote préconise lui-même dans la *Rhétorique* :

***Rhétorique*, III, 1410b 10 : faciliter l'apprentissage**

...τὸ γὰρ **μανθάνειν** ῥαδίως ἡδὺ φύσει πᾶσιν ἐστίν, **τὰ δὲ ὀνόματα** σημαίνει τι, ὥστε **ὅσα τῶν ὀνομάτων** ποιεῖ ἡμῖν **μάθησιν**, ἡδιστα.

« *Le fait d'apprendre facilement est agréable par nature pour tous, et les noms signifient quelque chose, aussi tous ceux des noms qui nous procurent un apprentissage sont les plus agréables.* »

On voit ici apparaître en filigrane le concept de vocabulaire pédagogique, un vocabulaire adapté au sujet. Ce court extrait présente également un bel exemple de ce que nous avons vu plus haut sous la dénomination de « concept martelé ». Il est remarquable d'y voir les deux termes importants de la phrase répétés à un court

¹¹⁹ Pour un examen approfondi de ces notions de ce qui est « en puissance » vs « en acte » ou « en entéléchie », et de leurs doubles sens, voir Annick Jaulin, *Aristote, la Métaphysique* pp 72-79.

intervalle et sous forme de chiasme. Ce genre de procédé condense très fortement l'information et la rend claire et audible, il participe d'un souci pédagogique manifeste. Ecrire et parler de manière à faciliter et accélérer l'apprentissage est une nécessité pour toute personne qui transmet, Aristote est un maître, un passeur de savoir, et à cette fin il développe son propre style pédagogique.

Rhétorique, III, 1404b 1-10

Ἔστω οὖν ἐκεῖνα τεθεωρημένα, καὶ ὠρίσθω λέξεως ἀρετὴ σαφῆ εἶναι· σημεῖον γὰρ ὅτι ὁ λόγος, ἐὰν μὴ δηλοῖ, οὐ ποιήσει τὸ ἑαυτοῦ ἔργον· καὶ μήτε ταπεινὴν μήτε ὑπὲρ τὸ ἀξίωμα, ἀλλὰ πρέπουσαν· τῶν δ' ὀνομάτων καὶ ῥημάτων σαφῆ μὲν ποιεῖ τὰ κύρια, μὴ ταπεινὴν δὲ ἀλλὰ κεκοσμημένην τᾶλλα ὀνόματα ὅσα εἴρηται ἐν τοῖς περὶ ποιητικῆς· ἢ γὰρ ποιητικὴ οὐ ταπεινὴ, ἀλλ' οὐ πρέπουσα λόγῳ.

« Ces choses ayant été examinées, qu'il soit défini / déterminé que la vertu du style est d'être clair. En effet le langage est un signe, s'il ne met pas en évidence / ne montre pas, il n'accomplit pas sa tâche / la tâche qui lui est propre. Et il ne doit être ni bas ni d'une dignité excessive, mais approprié au sujet (à son sujet). Ceux des noms et des verbes qui sont d'usage courant le rendent clair, ce qui rend par ailleurs le style non pas bas mais orné, ce sont tous les autres noms que l'on a mentionnés dans la Poétique. Cela convient peut-être en poésie mais n'est pas approprié pour la prose »

Art oratoire, justice, pédagogie, philosophie : chaque discipline comporte un lexique qui lui est propre et qui est compréhensible pour tous les membres de sa communauté intellectuelle. Même si Aristote parle ici surtout du style des discours politiques ou juridiques, un discours scientifique ne se doit pas moins d'être clair, il doit montrer, démontrer, et à cette fin le choix du vocabulaire revêt une importance majeure. Le vocabulaire d'Aristote n'est pas forcément d'une extrême variété, mais il recouvre des notions précises, il est donc spécifique, approprié à son sujet et à l'enseignement de celui-ci. Les termes choisis doivent être capable de détailler le sujet et le transmettre. L'un des moyens stylistiques prisé par les anciens et tenu pour gage de clarté et de précisions réside entre autre, et nous l'avons vu, dans l'usage récurrent de ces

balancements ou corrélations de type **μὲν....δέ; καί; καί... δὲ καί.....ἤ....ἤ** etc. Nous en avons évoqué un exemple avec un extrait du livre 1 qui comporte une densité d'utilisation remarquable de ces conjonctions.¹²⁰

L'extrait de la *Rhétorique* ci-dessous nous parle des corrélations et des conjonctions qui servent à les construire.

***Rhétorique*, III, 1407a 19 et suiv. Correction de la langue**

ἔστι δ' ἀρχὴ τῆς λέξεως τὸ ἐλληνίζειν· τοῦτο δ' ἐστὶν ἐν πέντε, πρῶτον μὲν ἐν τοῖς συνδέσμοις, ἂν ἀποδιδῶ τις ὡς πεφύκασι πρότεροι καὶ ὕστεροι γίγνεσθαι ἀλλήλων, οἷον ἔνιοι ἀπαιτοῦσιν, ὥσπερ ὁ μὲν καὶ ὁ ἐγὼ μὲν ἀπαιτεῖ τὸν δὲ καὶ τὸν ὁ δέ.

δεῖ δὲ ἕως μέμνηται ἀνταποδιδόναι ἀλλήλοις, καὶ μήτε μακρὰν ἀπαρτᾶν μήτε σύνδεσμον πρὸ συνδέσμου ἀποδιδόναι τοῦ ἀναγκαίου.

« Le principe de base du style est le fait de parler (correctement) le grec. Ceci réside en cinq points. Tout d'abord dans l'usage des conjonctions, de façon à ce que l'on restitue dans l'ordre dans lequel elles se sont suivies (doivent se suivre) celles qui viennent d'abord et celles qui viennent ensuite dans leur lien (ordre) réciproque tel qu'elles l'exigent. Ainsi « d'une part » et « de mon côté » demandent « d'autre part » et « lui de son côté ».

Mais il faut qu'elles se répondent en tenant compte des limites de la mémoire, que l'écart ne soit pas trop long, ni qu'une autre conjonction ne soit introduite avant celle qui est nécessaire (dans la corrélation). »

Nous verrons dans le petit chapitre ci-dessous consacré aux formules ou aux tournures de type formulaire que le vocabulaire peut avoir encore d'autres fonctions que celle de rendre un signifié : marques de rappel, articulations, marqueurs de début ou de fin : un certain nombre de termes revêtent de façon récurrente des fonctions spécifiques au-delà de leur contenu lexical.

¹²⁰ DA I 404b-16-31-405a1-29.

2.8 Formules, style formulaire, transition et auto-référence¹²¹

Aristote, comme tous les esprits cultivés de son époque, (et certainement aussi les moins cultivés) est l'héritier d'une tradition littéraire incontournable pour lui et pour ses contemporains. Cette tradition, c'est l'épopée homérique, qui bien sûr lui est antérieure de plusieurs siècles, ne traite pas des mêmes sujets que les travaux du Stagirite et n'appartient pas à la même catégorie de textes, puisqu'il s'agit de poésie mettant en scène des récits mythiques issus de la tradition orale, et qu'Aristote est un philosophe et un chercheur qui écrit en prose.

Nous avons vu cependant que la différence entre poésie et prose n'est pas pour Aristote et ses contemporains la même que la nôtre, pas plus, encore une fois que nous n'exerçons les mêmes critères que les anciens pour opérer une distinction entre des domaines perçus et traités de façons si différentes aujourd'hui que la philosophie ou la science.

On peut cependant en tant qu'auteur ne pas être affilié à un genre ou un type de littérature à proprement parler sans pour autant renoncer, consciemment ou non, à certains usages qui s'en rapprochent ou en découlent, et ce d'autant plus si ces usages sont inhérents à la culture ou à la tradition de laquelle on vient. A ce titre, Aristote est un enfant de l'épopée homérique, car sa prose est ponctuée de mots ou de petits groupes de mots qui reviennent, systématiquement dans la même configuration, en tête, au milieu ou en fin de période.

Il s'agit d'un phénomène relativement similaire à celui que Milman Parry¹²², grand spécialiste d'Homère, a mis en exergue dans ses travaux et nomme le style *formulaire*.

¹²¹ Päll Janika, chap. 3.4.4 « Auto-Reference » in *Form, Style and Syntax : towards a statistical Analysis of Greek Prose Rythm : on the Example of « Helen's Encomium » by Gorgias*, pp.102-103.

¹²² Parry Milman, *L'Épithète traditionnelle dans Homère*, Les Belles-Lettres, Paris, 1928.

Les formules employées par Aristote sont bien évidemment très différentes des formules homériques, mais elles remplissent un certain nombre de fonctions identiques. Le texte homérique est constellé de ces formules, qui visent à faciliter la mémorisation, compétence inséparable de cette tradition encore majoritairement orale, et à l'harmonie métrique des vers. L'intelligibilité du discours pour l'auditoire est également en cause, et les épithètes attribuées régulièrement à tel ou tel personnage en permettent immédiatement une identification aisée pour le public de l'aède.

Chez Aristote, outre un certain souci d'harmonie et de continuité rythmique, une réelle volonté d'intelligibilité se manifeste avec l'emploi de ces formules, qui en tête ou en fin de période, sont destinées à ramener l'attention des auditeurs, ou à amorcer une transition, mais aussi à inclure le destinataire dans le message de l'émetteur, donc d'Aristote lui-même. Cette inclusion de l'auditoire dans le discours produit aussi un renforcement de la légitimité du discours en question. Un cours d'université est censé être dit, ou lu à haute voix devant un public d'étudiants, il est donc normal que ce discours comporte des marqueurs de l'oralité et la transmission de l'émetteur au destinataire. Ces marqueurs ou formules ont plusieurs fonctions.

L'autoréférence est régulièrement utilisée dans des formules (souvent une simple forme verbale) qui permettent à l'auteur de **s'approprier son propos**. L'autoréférence ou le fait de s'inclure dans ce que l'on dit est très importante : « c'est moi qui parle, je vous parle, et je vous dis ceci », mais elle sert aussi à **s'allier le lectorat ou l'auditoire** « nous pouvons voir, observer, nous en avons parlé ensemble, vous connaissez ceci, je vous en prends à témoin ». Ces formules servent aussi **de transition** entre les différentes unités de sens: périodes, ou ce que dans notre jargon littéraire moderne nous appellerions phrases, chapitres ou sous-chapitres. Certaines de ces formules sont brèves, composées d'un seul mot, d'autres sont longues,

comportent plusieurs mots et constituent toute une phrase. Aristote n'est pas le seul prosateur à les utiliser, que l'on pense seulement à Démosthène avec son célèbre « ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι ». Voici une liste non exhaustive de quelques unes de ces formules, parmi les plus fréquentes.

Les formes des verbes signifiant, « parler », « dire », **εἶρω** et **λέγω** sont fortement usitées à différents modes et différents temps :

εἶρηται : indicatif parfait troisième du singulier, « *nous l'avons dit, nous en avons fait mention* » souvent combiné avec **πρωτέρον** pour faire référence soit à ce qui a été dit dans le présent traité, soit dans une œuvre antérieure.

εἶρήκαμεν : « *nous avons dit (nous avons fini de dire)* » : parfait pour indiquer l'achèvement.

εἶρήσθω : impératif parfait troisième du singulier, nuance impersonnelle, « *que cela soit dit, n'en parlons plus* ». Cette forme amène une **rupture** claire et le passage à une thématique différente.

εἶρήσεται: indicatif futur : « *nous allons en parler, cette question arrive* ». Cette forme fait clairement partie des formes de type programmatique : elles annoncent la suite du contenu du discours.

λέγω : indicatif présent première du singulier : « *je dis* », et même surtout « *je veux dire par là* ». C'est un emploi à caractère **explicatif**, **déictique**, qui intervient régulièrement au milieu de la période et fait partie des moyens linguistiques de démonstration.

λέγομεν : indicatif présent première du pluriel « *disons, nous pourrions dire* » : cette forme est utilisée pour introduire des exemples.

λεκτέον : adjectif verbal, « *il faut dire, il faut parler de* ».

λέγωμεν: subjonctif présent première du pluriel : « *disons, nous pourrions dire* ».

ἐδοκοῦμεν : « *nous semblons* », « *il semble que nous* », → « *il nous semble* ».

δῆλον ὅτι / δῆλον οὖν ὅτι : « *il est évident que* » / « *il est donc évident que* » cette formule est l'une des fréquentes en fin de raisonnement syllogistique, pour amener une conclusion.

εὐλόγως : « *à juste titre* » : la présence de cet adverbe est un marque de renforcement de la légitimité du discours.

ἀνάλογόν ἐστι : « *ceci est analogue à / semblable à, de la même façon* » : cette tournure introduit une digression comparative.

συμβαίνει δέ « *il arrive que / il se produit que* » : cette forme est utilisé à très haute fréquence et comporte une valeur d'éventuel.

σημεῖον δέ τοῦτο : « *une preuve de ceci est / serait* ».

φανερὸν (ἐστι) : « *il est évident que/ il est clair que* » : cet adjectif peut introduire ou conclure une période, il joue alternativement un rôle programmatique ou conclusif et démonstratif.

φανερὸν δ' ἐκ τούτων : « *il ressort clairement des éléments précédemment cités* ». Cette formule introduit une partie conclusive.

δι' ἣν μὲν οὖν αἰτίαν : « *pour cette raison* ».

ἄλλος λόγος (ἐστί) : « *mais c'est une autre question / un autre sujet* ». (Un autre sujet qui, en général, ne sera pas abordé de façon immédiate).

ἐπισκεπτέον δὲ πρῶτον : « *il faut examiner en premier lieu* ».

ὀρίζομεν : « *on définit* ».

διορίζομεν/ωμεν : « *on définit / définissons* ».

ἔοικε γάρ : « *il semble en effet que* ».

Ἀπορήσειε δ' ἂν τις : « *on pourrait éprouver des difficultés à* » : cette formule se trouve toujours en début de période.

ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων : « *et il en va de même des autres choses (concernées par ce phénomène)* ».

ὁ δ' αὐτός λόγος ἐπὶ τῶν ἄλλων : « *la même discours / le même raisonnement serait valable pour les autres éléments* ».

On trouve également certaines formules à la troisième personne, du type **φασὶ δὲ οἱ**, « *certaines disent, les uns disent* », mais elles sont plus rares.

Voici quelques exemples d'utilisation de ces formules, les premiers sont de nature programmatiques : ils introduisent un nouveau développement, une nouvelle phase dans le discours, les seconds sont de nature conclusive, ils bouclent une unité discursive :

DA II 419 b 4 : programmatique

Νῦν δὲ πρῶτον περὶ ψόφου καὶ ἀκοῆς διορίσωμεν.

Tout d'abord définissons ce que c'est que le son et l'ouïe.

DA II 415 b 16 : conclusif et déductif

Φανερόν δ'ὡς καὶ οὗ ἔνεκεν ἡ ψυχὴ αἰτία.

Et il est évident que c'est en vue d'une fin que l'âme est cause.

DA II 423 a 21-22 : introductif

Ἀπορήσειε δ' ἂν τις, εἰ πᾶν σῶμα βάθος ἔχει,...

Il y a une difficulté si tout le corps a une profondeur.

DA I 418b 3: conclusif et programmatique

Διὸ περὶ φωτὸς πρῶτον λεκτέον τί ἐστίν

C'est pourquoi il faut en premier lieu parler de ce qu'est la lumière.

Dans ce dernier exemple, la conjonction **διό** marque la fin d'une unité syllogistique : on aboutit à une conclusion qui amène de façon logique la suite du propos et les

priorités de celui-ci avec le groupe adverbe + adjectif verbal **πρῶτον λεκτέον**. Cet exemple nous donne aussi l'occasion de constater que les formules de type simple, soit celles qui ne sont potentiellement composées que d'un seul mot sont susceptibles d'être associées les unes aux autres, ainsi **πρῶτον et λεκτέον** peuvent se trouver indépendamment l'un de l'autre ou en composition comme dans l'exemple ci-dessus.

2.9 Jeux phoniques et rythmiques.

La prose d'Aristote n'est pas non plus dépourvue de certains jeux sur la musique de la langue. Dans l'exemple suivant, où sont mis en parallèle deux séries d'adjectifs positifs et négatifs, le nombre de syllabes est sensiblement proche de part et d'autre des deux membres des côla, ce qui constitue un exemple du phénomène de parisôse que nous avons décrit plus haut¹²³ et les timbres des voyelles se répètent selon le phénomène de paromoiose, ou éventuellement d'homéoteleutie¹²⁴ puisque les fins des commata se ressemblent :

DA II, 421 b, 3-6

Ἔστι δ'ὥσπερ ἡ ἀκοὴ καὶ ἐκάστη τῶν αἰσθήσεων,

ἡ μὲν τοῦ ἀκουστοῦ (3) καὶ ἀνηκούστου, (4)

ἡ δὲ τοῦ ὀρατοῦ (3) καὶ ἀοράτου, (4)

καὶ ἡ ὄσφρησις τοῦ ὀσφραντοῦ (3) καὶ ἀνοσφράντου. (4)

« *Il en va de même de l'ouïe et de chacun des sens, l'ouïe a pour objet le sonore et l'insonore, la vue le visible et l'invisible, et l'odorat l'odorant et l'inodore.* »

¹²³ Cf. *supra* pp. 66-67.

¹²⁴ Sur le concept d'homéoteleutie voir Päll Janika « Rhetorical and Stylistic Means » in *Form, Style and syntax of Greek Prose Rythm : On the Example of « Helen's Encomium » by Gorgias*, 2000, p. 118.

DA I, 408b, 1-4

Εὐλογώτερον δ' ἀπορήσειεν ἄν τις (12)

περὶ αὐτῆς ὡς κινουμένης, (9)

εἰς τὰ τοιαῦτα ἀποβλέψας· (9)

φαμὲν γὰρ τὴν ψυχὴν (6 syllabes)

λυπεῖσθαι χαίρειν, (5 syllabes)

θαρρεῖν φοβεῖσθαι, (5 syllabes) inversion des sonorités finales des deux commata

ἔτι δὲ ὀργίζεσθαί (6)

τε καὶ αἰσθάνεσθαι (6)

καὶ διανοεῖσθαι· (5)

ταῦτα δὲ πάντα (5) κινήσεις εἶναι (5) δοκοῦσιν.(3) → (13)

Ἦθεν οἰηθεῖη τις (7) ἂν αὐτὴν (3) κινεῖσθαι·(3)→ (13)

ἢ χαίρειν (3)

ἢ διανοεῖσθαι (5)

On constate dans cet extrait que les commata présentent des nombres de syllabes qui se répètent régulièrement : 5, 3, 6.

« On se poserait à juste titre des questions au sujet de l'âme en ayant examiné des questions comme celles-ci : disons en effet que l'âme se chagrine, se réjouit, est téméraire, craintive, et encore qu'elle s'irrite et sent et pense, tous ces éléments semblent être des mouvements. De là on pourrait penser que l'âme est mue, se réjouit et pense. »

Ce type d'organisation des côla et des commata répond aux définitions de **parisose** et de **paromoiose** qu'Aristote nous donne dans la *Rhétorique* III, chapitre 9 à 20. La parisose est définie par Chiron dans le plan détaillé fourni dans l'introduction de son édition à la *Rhétorique* comme « l'égalité numérique des membres de la phrase » autrement dit des parties de phrases ou de côla avec un nombre de syllabes égal ou du moins très proche. La paromoiose, toujours selon les termes de Pierre Chiron est « une correspondance sonore de membre à membre », autrement dit une répétition

des mêmes sons vocaliques ou consonnantiques. Ici on voit que les sonorités se répètent d'une unité à l'autre (d'un comma à l'autre). Ces phénomènes constituent une espèce de répétition en parallèle aux autres phénomènes observés et abordés ci-dessus comme la polyptote ou la répétition fantôme.¹²⁵

Dans cet autre exemple, le Stagirite joue sur les phones consonnantiques /κ/ et /π/ et /ρ/ qu'il répète chacun trois fois :

DA II 423b 8 :

Καίτοι καθάπερ (5) εἶπομεν (3) καὶ πρότερον (4) ,

« Et de même avons-nous dit auparavant... »

D'autres exemples de ces jeux sur les sonorités seront présentés dans le chapitre sur le livre trois qui va suivre. Toutefois une étude approfondie de tous les phénomènes sonores en général et rythmiques en particulier qui sous-tendent la structure de la prose aristotélicienne est encore à faire.

3 Le livre III

3.1 Remarques préliminaires

Avant d'entrer dans l'analyse, quelques remarques d'ordre pratique doivent être faites à l'attention du lecteur.

Le propos de ce travail n'est certes pas philosophique. Il convient toutefois de mentionner que ce livre trois occupe une place à part dans le traité *De l'Âme*. La

¹²⁵ Cf. *supra* pp.88-91, pour le concept martelé; et 91-94, pour la répétition fantôme.

constatation est amenée par W. Jaeger¹²⁶, qui tout en soulignant les liens qui unissent manifestement le traité *De l'Âme* avec les *Petits Traités d'Histoire Naturelle*, dont on suppose qu'ils forment une continuité, met en lumière la forte influence platonicienne qui émane du contenu de ce livre qui traite de l'intelligence et de l'esprit. Cette écart manifeste quant au contenu est intéressante dans le cadre de cette recherche parce qu'elle permettra de montrer qu'en dépit du « changement de sujet », les procédés stylistiques qui ont été recensés dans les livres I et II continuent à se manifester dans le livre III.

La version de base utilisée pour les analyses est celle qu'ont publiée les Belles-Lettres, avec un texte établi et annoté par A. Jannone et E. Barbotin. La version qui est reproduite ci-dessous, pour des raisons pratiques, est tirée du site de Phillipe Remâcle. Les deux versions du texte peuvent différer légèrement en quelques points, mais ces différences n'interfèrent pas dans l'analyse effectuée ci-dessous. Le texte grec est présenté de la façon la plus dépouillée possible, les symboles chiffrés en particulier en ont été ôtés et les extraits sont signalés par une en-tête qui donne l'étendue du passage étudié et le situe dans le corpus. Le texte est présenté en colonne de manière à délimiter les côla, et parfois les commata. La taille des extraits varie fortement, ils sont plus longs en début et au milieu de l'analyse, plus brefs à l'approche de la fin. La raison en est que ces différentes découpes permettent de montrer les phénomènes à l'œuvre sur de grands comme sur de petits ensembles. Et bien sûr toute découpe d'un texte présente un caractère aléatoire et des variantes auraient été et sont toujours possibles. Les textes grecs sont immédiatement suivis de leur analyse, les traductions regroupent souvent plusieurs extraits analysés. En ce qui concerne les traductions,

¹²⁶ Werner Jaeger: "Eigentümlich platonisch und wenig naturwissenschaftlich nimmt sich in diesem Zusammenhang das dritte Buch über die Seele aus, das die Lehre vom νοῦς enthält. ». Werner Jaeger poursuit en établissant le lien de ce passage avec la *Métaphysique*. *Aristoteles Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, pp. 394-395.

elles sont de mon crû, comme dans le reste du travail, mais elles doivent évidemment beaucoup à A. Jannone et E. Barbotin, et surtout à Pierre Thillet dont la traduction pourra être utilisée avec un immense profit pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude de ce texte. Tous les termes qui lui sont directement empruntés sont marqués entre parenthèses.

3.2 Introduction au livre III

Le livre trois du traité *De l'Âme* est un des écrits les plus célèbres d'Aristote. Il a donné lieu à un grand nombre de commentaires à travers les siècles, comme ceux d'Averroès ou de Thomas d'Aquin pour ne citer que les plus célèbres. Si ce livre a suscité plus d'engouement que les précédents, c'est qu'il traite de sujets considérés comme plus nobles, l'imagination, l'intelligence, la pensée. Il a paru judicieux d'utiliser ce livre de façon à faire une synthèse de toutes les observations de style qui précèdent.

Pour les commentateurs arabes, le début du livre trois (points 1 et 2) est davantage rattaché au livre deux et le prolonge, cette partie parle en effet de l'absence d'un sixième sens qui chapeauterait les cinq sens décrits longuement dans le livre II. Le vif du sujet n'est abordé qu'au point 3 de ce qui est considéré comme le livre III par les éditeurs modernes, et ce troisième point traite de **l'imagination**. C'est à partir de ce chapitre trois que débutera notre analyse.

Ce point trois présente la macrostructure suivante :

- 1) Aristote présente les opinions communément admises avant lui (il cite Empédocle et Homère).
- 2) Il conteste ces points de vue.
- 3) Il définit **ce que n'est pas l'imagination**.
- 4) Il définit **ce qu'elle est**.

Nous laisserons de côté les deux premiers points dont les structures répètent à une moindre échelle une forme de discours réfutatif déjà abordée au début de cette étude et passons à l'imagination.

3.3 Analyse du livre III

Aristote commence par une contre définition : L'imagination n'est pas.... et il explique pourquoi.

DA III, 427a17-427b6 :

Ἐπει δὲ δύο διαφοραῖς ὀρίζονται μάλιστα τὴν ψυχὴν
 κινήσει τε τῇ κατὰ τόπον
 καὶ τῷ **νοεῖν** καὶ **φρονεῖν** καὶ **αἰσθάνεσθαι**,
 δοκεῖ δὲ καὶ τὸ νοεῖν καὶ τὸ φρονεῖν
ὥσπερ αἰσθάνεσθαί τι εἶναι
 (ἐν ἀμφοτέροις γὰρ τούτοις κρίνει τι ἢ ψυχὴ καὶ γνωρίζει τῶν ὄντων),
 καὶ οἷ γε ἀρχαῖοι τὸ φρονεῖν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι ταύτῳ εἶναί φασι·
ὥσπερ καὶ Ἐμπεδοκλῆς εἶρηκε
 "πρὸς παρεδὸν γὰρ μῆτις ἀέξεται ἀνθρώποισιν"
 καὶ ἐν ἄλλοις "ὄθεν σφίσις αἰεὶ καὶ τὸ φρονεῖν ἄλλοῖα παρίσταται",
 τὸ δ' αὐτὸ τούτοις βούλεται καὶ τὸ Ὀμήρου "τοῖος γὰρ νόος ἐστίν",
 πάντες γὰρ οὗτοι τὸ νοεῖν σωματικὸν
ὥσπερ τὸ αἰσθάνεσθαι ὑπολαμβάνουσιν,
 καὶ αἰσθάνεσθαί τε καὶ φρονεῖν τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον,
ὥσπερ καὶ ἐν τοῖς **κατ' ἀρχὰς λόγοις διωρίσαμεν**
 καίτοι ἔδει ἅμα καὶ περὶ τοῦ **ἡπατῆσθαι** αὐτοὺς λέγειν,
 οἰκειότερον γὰρ τοῖς ζώοις,
 καὶ πλείω χρόνον ἐν τούτῳ διατελεῖ ἡ ψυχὴ·
 διὸ ἀνάγκη ἦτοί,
ὥσπερ ἔνιοι λέγουσι,

πάντα τὰ φαινόμενα εἶναι ἀληθῆ,
 ἢ τὴν τοῦ ἀνομοίου θίξιν **ἀπάτην** εἶναι,
 τοῦτο γὰρ ἐναντίον τῷ τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ γνωρίζειν·
 δοκεῖ δὲ καὶ ἡ ἀπάτη καὶ ἡ ἐπιστήμη τῶν ἐναντίων ἡ αὐτὴ εἶναι

« C'est surtout par ces deux caractéristiques que l'on définit l'âme, c'est-à-dire le mouvement selon le lieu et le fait de penser, de raisonner et de ressentir. (l'intelligence et la pensée). Et il semble que la pensée et la raison ressemblent à une sorte de sensation (dans l'un et l'autre cas en effet l'âme juge et a connaissance de quelque chose qui existe), et les anciens disent que raisonner et ressentir sont une même chose. Ainsi Empédocle a dit « en présence de la réalité le discernement croît chez les êtres humains ». Et en d'autres termes : « de là vient aussi le fait que leur raison évolue sans cesse ». C'est la même chose qu'Homère veut dire par ces mots : « tel est l'esprit humain ». En effet tous ces auteurs assimilent la pensée à quelque chose de corporel comme la sensation, et que l'on sent et pense le semblable par le semblable, de même que nous l'avons déterminé dans les propos au début du traité. Mais il aurait fallu qu'ils traitent en même temps de l'erreur qui est propre à tous les êtres vivants, et c'est là que l'âme passe la plupart du temps. C'est pourquoi il est nécessaire, comme quelques uns le disent que toutes les apparences soient vraies ou que l'erreur soit dans le contact du dissemblable, car cela représente le contraire de la connaissance du semblable par le semblable. Et il semble en outre que l'erreur et la science des contraires soient une chose identique. »

Cette période commence par la mise en évidence du concept le plus important : l'âme. On la retrouve à deux reprises, une fois au milieu et une fois à la fin de la période. En ce qui concerne les procédés de type catalogiques, accumulatifs, on trouve plusieurs mini listes : par exemple les verbes **νοεῖν**, **φρονεῖν** et **αἰσθάνεσθαι** à la troisième ligne. Ces trois termes sont clairement des concepts martelés dans cet extrait. Ces répétitions maintiennent le fil de la chaîne énonciative. D'autres viennent s'y greffer en cours de route : **τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ** par exemple, que l'on trouve une fois dans un sens et une fois dans l'autre. Plusieurs citations d'Empédocle et d'Homère sont aussi juxtaposées au centre de la période. Un autre élément de type catalogique évident saute aux yeux du lecteur dans ce passage, c'est la grande quantité de **καί** que recèle le texte et qui semblent constamment ajouter un élément de plus. On trouve

aussi une superposition de comparaisons : la conjonction **ὥσπερ** apparaît quatre fois à intervalles réguliers dans cet extrait. A plus petite échelle la construction des sous-unités discursive est clairement structurée. Dans la dernière partie le mot **ἡπατηῆσθαι** apparaît en début de période et **ἀπάτη** à la fin, soit respect et application du principe d'harmonisation début→fin. Le principe d'auto-référence est également inclu avec la petite phrase : **κατ' ἀρχὰς λόγοις διωρίσαμεν**. Cette petite phrase à la première personne du pluriel rappelle le propos antérieur et ramène l'attention de l'auditoire.

DA III, 427b 6 - 428b10 :

Ὅτι μὲν οὖν οὐ ταυτόν ἐστι τὸ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν,
φανερὸν. **(ἐστι)**

Τοῦ μὲν γὰρ πᾶσι μέτεστι,
τοῦ δὲ ὀλίγοις τῶν ζώων.

Ἀλλ' οὐδὲ τὸ νοεῖν,

ἐν ᾧ ἐστι τὸ ὀρθῶς, καὶ τὸ μὴ ὀρθῶς

τὸ μὲν γὰρ ὀρθῶς φρόνησις καὶ ἐπιστήμη καὶ δόξα ἀληθής,

τὸ δὲ μὴ ὀρθῶς τάναντία τούτων, **(ἐστι)**

groupe de deux vertical

οὐδὲ τοῦτο δὲ ἐστι ταυτό τῷ αἰσθάνεσθαι·

ἢ μὲν γὰρ αἴσθησις τῶν ἰδίων ἀεὶ ἀληθής, **(ἐστι)**

καὶ πᾶσιν ὑπάρχει τοῖς ζώοις,

διανοῖσθαι δ' ἐνδέχεται καὶ ψευδῶς,

καὶ οὐδενὶ ὑπάρχει ᾧ μὴ καὶ λόγος.

« *Que ce n'est donc pas la même chose que sentir et penser c'est évident.*

*En effet, la première chose est commune à tous les êtres vivants, l'autre à quelques uns d'entre eux seulement. Mais **ni la pensée**, qui contient ce qui est correct et ce qui ne l'est pas, le correct contenant raisonnement, savoir et opinion vraie, ce qui est incorrect impliquant le contraire de ces choses, **ni la sensation** ne s'identifient à la même chose. En effet la sensation des sensibles propres est toujours vraie, et elle existe chez tous les êtres vivants, tandis que la pensée discursive peut être fausse et elle n'existe chez aucun être qui ne soit aussi doué de raison.*

De fait, l'imagination est autre chose que la sensation et la pensée discursive, mais elle ne se produit pas sans sensation et sans elle (sans imagination) il n'y a pas de jugement.»

La première phrase de cette séquence contient une forme du verbe être non exprimée, ainsi qu'un groupe de deux infinitifs **αἰσθάνεσθαι / φρονεῖν**, qui reprennent les concepts-clés de l'extrait précédent et seront au cœur de la prochaine séquence. Leur placement en début de période les met en évidence. Suit une formulation articulée par un groupe de deux de type vertical, avec le balancement **μὲν δέ**, qu'Aristote utilisera trois fois de suite en y intercalant un groupe de deux de type négatif introduit par **οὐδέ**. Cette parenthèse négative contient elle-même un double groupe de deux constitué comme suit : **τὸ ὀρθῶς καὶ τὸ μὴ ὀρθῶς**, « ce qui est correct » vs « ce qui ne l'est pas », soit l'énonciation des concepts, suivie d'un balancement qui reprend ces deux termes en expliquant leur nature : « ce qui est correct c'est » vs « ce qui n'est pas correct, c'est ».

La phrase suivante, introduite par le balancement **μὲν δέ** contient un verbe être sous-entendu. Le verbe « être » est ainsi répété 6 fois dans cette seule séquence sous forme exprimée ou sous-entendue. Les balancements de la fin de la séquence sont encadrés les uns dans les autres : **ἡ μὲν αἴσθησις... διανοεῖσθαι δ'...**, dont le premier terme, soit la sensation est ensuite décomposé à nouveau en deux éléments : **ἀληθῆς ἐστι ὑπάρχει τοῖς ζῴοις**. Le terme de ce qui est propre à l'être vivant se répète aussi de façon symétrique de part et d'autre de la période.

DA III, 427b14-427b27 :

**Φαντασία γὰρ ἕτερον καὶ αἰσθήσεως καὶ διανοίας·
αὕτη τε οὐ γίγνεται ἄνευ αἰσθήσεως,**

καὶ ἄνευ ταύτης οὐκ ἔστιν ὑπόληψις.

**Ὅτι δ'οὐκ ἔστιν αὕτη νόησις καὶ ὑπόληψις,
φανερὸν. (ἔστι)**

formule

Τοῦτο μὲν γὰρ τὸ πάθος **ἐφ' ἡμῖν** ἐστίν,

ὅταν βουλώμεθα

(πρὸ ὀμμάτων γὰρ ἔστι ποιήσασθαι,

ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς μνημονικοῖς **τιθέμενοι καὶ εἰδολωποιοῦντες**),

δοξάζειν δ'οὐκ **ἐφ' ἡμῖν**.

ἀνάγκη γὰρ ψεύδεσθαι ἢ ἀληθεύειν.

groupe de deux **contraires**

Ἔτι **δὲ ὅταν** μὲν δοξάζωμεν **δεινὸν τι ἢ φοβερόν**,

groupe de deux semblables

εὐθύς συμπάσχομεν,

ὁμοίως δὲ καὶ ἐὰν θαρρλέον·

κατὰ δὲ τὴν φαντασίαν ὡσαύτως ἔχομεν

ὥσπερ ἂν εἰ θεώμενοι ἐν γραφῇ τὰ **δεινὰ καὶ θαρραλέα**.

Εἰσὶ δὲ καὶ αὐτῆς τῆς ὑπολήψεως διαφοραί,

ἐπιστήμη **καὶ** δόξα **καὶ** φρόνησις **καὶ** τὰ ἐναντία τούτων,

liste

περὶ ὧν τῆς διαφορᾶς **ἕτερός ἐστι λόγος**.

formule

De fait, l'imagination est autre chose que la sensation et la pensée discursive, mais elle ne se produit pas sans sensation et sans elle (sans imagination) il n'y a pas de jugement.»

« Et qu'elle n'est pas pensée et jugement, c'est clair. Cet état dépend en effet de nous, lorsque nous le voulons (nous pouvons construire une image devant nos yeux comme ceux qui ordonnent leurs idées en ordre mnémorique ou construisent des images), mais voir une opinion ne dépend pas de nous, car il faut nécessairement se tromper ou être dans le vrai. Mais encore, lorsque nous nous formons l'opinion que quelque chose est terrible ou effrayant, tout de suite nous éprouvons une émotion (correspondante), et il en va de même de l'objet rassurant. Avec notre imagination nous éprouvons la même chose que si nous étions en train de regarder quelque chose de terrible ou de rassurant en peinture. Il y a aussi des catégories différentes de croyance : la science et l'opinion, la prudence, la raison et leurs contraires, mais le sujet de ces différentes catégories est autre. »

Nous avons ici un premier cōlon qui forme un tout et qui commence par φαντασία,

l'imagination et une seconde unité qui contient le mot **φανερὸν**, l'adjectif tiré du

substantif mais que l'on traduit le plus souvent par *il est évident que*. Cette deuxième unité reprend le principe énoncé dans la première et le développe.

Le verbe « être », même exprimé de façon implicite comme il l'est ici au début de la période marque en général une nouvelle période. A remarquer que l'on débute ici par une « affirmation négative » Aristote abordera sa définition de l'imagination en commençant par dire « ce qu'elle n'est pas ». Il procède un peu comme s'il voulait éliminer toutes les possibilités de ce qu'est l'imagination avant de déterminer la juste définition. La première unité contient une définition négative en deux parties presque égales de respectivement 14 et 13 syllabes, chaque cōlon contient le mot **ἄνευ, οὐ, αὐτή** pour le premier, **ταύτης** pour le second.

La deuxième partie de la séquence reprend avec un verbe être, exprimé cette fois, et à nouveau l'adjectif **φανερόν**. Il s'agit d'une définition négative qui met en évidence les 2 concepts-clé de la séquence qui forment un groupe de 2 : **νόησις et υπόληψις**, soit deux nominatifs.

La structure qui suit est de type syllogistique avec une opposition qui contient à nouveau le verbe être, une fois exprimé l'autre non : **μὲν ἐφ' ἡμῖν ἐστίν// δὲ οὐκ ἐφ' ἡμῖν**

et qui se clôture avec l'expression conclusive **ἀνάγκη γάρ** et un groupe de 2 infinitifs antonymes : **ψεύδεσθαι et ἀληθεύειν**.

”**Ἐτι δὲ ὅταν** se superpose en répétant la structure subjonctive apparue plus haut avec **ὅταν βουλώμεθα**, ce qui lie la suite du propos à son commencement et amène une séquence explicative qui contient un certain nombre de groupes de deux marqués en gras dans le texte et se termine par une formule de clôture : **ἕτερόν ἐστι λόγος** qui marque clairement la fin de la séquence et le passage à un autre sujet. Il est remarquable aussi que tout au long de cette séquence on trouve des formes à la

première personne du pluriel qui prennent en quelque sorte l'auditeur à témoin et l'incluent dans le propos.

DA III, 427b 28-428b 10 :

Περὶ δὲ τοῦ νοεῖν,
 ἐπεὶ ἕτερον τοῦ αἰσθάνεσθαι, (ἔστι)
 τούτου δὲ τὸ μὲν φαντασία δοκεῖ εἶναι
 τὸ δὲ ὑπόληψις,
 περὶ φαντασίας διορίσαντας
 οὕτω περὶ θατέρου λεκτέον.
 Εἰ δὲ ἐστὶν ἡ φαντασία καθ' ἣν λέγομεν φάντασμα τι ἡμῖν γενέσθαι
 καὶ εἰ μὴ τι κατὰ μεταφορὰν λέγεται,
 μία τίς ἐστὶ τούτων δύναμις ἢ ἕξις,
 καθ' ἣν κρίνομεν ἢ ἀληθεύομεν ἢ ψευδόμεθα.
 Τοιαῦται δ' εἰσὶν αἰσθησις, δόξα, νοῦς, ἐπιστήμη.

« Puisque la pensée est quelque chose d'autre que la sensation, et qu'il semble qu'elle comprend à la fois l'imagination et le jugement, il faut parler d'abord de l'imagination et ensuite du jugement.

Si l'imagination est telle que nous la définissons une sorte d'image qui s'impose à nous, et si on ne dit pas cela par métaphore, elle est donc une capacité ou une disposition (faculté ou état acquis, cf. Thillet) selon quoi nous jugeons et sommes dans la vérité ou dans l'erreur. Ainsi peuvent être définies la sensation, l'opinion, l'intellect et la science. »

L'introduction de cette séquence comporte à nouveau un verbe être sous-entendu. En outre l'usage de la préposition **περί** « au sujet de, en ce qui concerne » contient une nuance programmatique et inaugure une nouvelle étape du discours et de la pensée. Les termes de **φαντασία** et **ὑπόληψις** qui viennent d'être cités sont repris et assurent le lien thème-rhème avec ce qui précède. L'introduction de ce passage se termine par une double réapparition de **περί** et par l'adjectif verbal **λεκτέον** qui renforce la nuance programmatique de l'introduction : « voici ce qu'il faut dire ». Ces répétitions et cette

Les termes **αἴσθησις, δόξα, νοῦς, ἐπιστήμη**, constituent en outre une mini-liste en fin de séquence.

DA III 428a 6-428a16 :

Ἵτι μὲν οὖν οὐκ ἔστιν αἴσθησις, **δῆλον ἐκ τῶνδε.**

Αἴσθησις μὲν **γὰρ** ἦτοι δύναμις ἢ ἐνέργεια,
οἶον ὄψις ἢ ὄρασις,
 φαίνεται δέ τι καὶ μηδετέρου τούτων ὑπάρχοντος,
οἶον τὰ ἐν ὕπνοις.

Εἰ δὲ τῇ ἐνεργείᾳ τὸ αὐτό

Εἴτα αἴσθησις μὲν ἀεὶ πάρεστι, φαντασία δ'οὔ,

πᾶσιν ἂν ἐνδέχοιτο τοῖς θηρίοις φαντασίαν ὑπάρχειν·
 δοκεῖ δ'οὔ.

Οἶον μύρμηκι ἢ μελίττῃ ἢ σκώληκι.

Εἴτα αἰ μὲν ἀληθεῖς αἰεὶ,

αἰ δὲ φαντασίαι γίνονται, αἰ πλείους ψευδεῖς.

Ἵτι οὐδὲ λέγομεν,

ὅταν ἐνεργῶμεν ἀκριβῶς περὶ τὸ αἰσθητόν,

ὅτι φαίνεται τοῦτο ἡμῖν ἄνθρωπος·

ἀλλὰ μᾶλλον ὅταν μὴ ἐναργῶς αἰσθανώμεθα·

τότε καὶ ἡ ἀληθῆς καὶ ἡ ψευδῆς.

Καὶ ὅπερ δὲ ἐλέγομεν πρότερον, φαίνεται καὶ μύουσιν ὄραματα.

« Que l'imagination n'est pas la sensation appert des éléments suivants : en effet, la sensation est soit en acte soit en puissance, ainsi la vue ou la vision. Mais il semble qu'elle existe même en l'absence de ces deux choses, ainsi les images perçues dans le sommeil. Si la sensation est toujours présente, l'imagination ne l'est pas. Si l'une et l'autre étaient semblables en acte, il s'ensuivrait que l'imagination serait une caractéristique commune à toutes les bêtes. Il semble que ce ne soit pas le cas. Ainsi en va-t-il pour la fourmi, l'abeille ou le ver.

Si d'une part les sensations sont toujours vraies, les images représentées sont la plupart du temps mensongères. De même, nous ne disons pas, lorsque nous percevons avec acuité l'image d'un objet sensible, que cela nous paraît être l'image

d'un homme. Il s'agit plutôt d'un cas de manque de précision (d'acuité) de la perception. C'est alors que l'on peut parler de vrai ou de faux. Enfin, comme nous le mentionnions ci-dessus, des images apparaissent aussi lorsque nous avons les yeux clos. »

La séquence redémarre avec ὅτι, une affirmation négative et une répétition du verbe être. **δῆλον ἐκ τῶνδε** comporte une visée programmatique : « cela est évident pour les raisons suivantes ». L'amorce de cette nouvelle séquence, qui se veut un développement de la première, est annoncée par **γάρ**. Suit une comparaison articulée sur le balancement **μὲν δέ** qui contient beaucoup d'éléments de type binaire : **δύναμις ἢ ἐνέργεια, ὄψις ἢ ὄρασις** ainsi que le déterminant de la série binaire **μηδετέρου** et la répétition de **οἶον**.

Suit un nouveau balancement de type « ceci est vs ceci n'est pas », qui oppose les deux concepts clé du passage **αἴσθησις** et **φαντασία**, puis une formule de type syllogistique à conclusion négative, avec un verbe être sous-entendu et une comparaison constituée d'une mini-liste : la fourmi, l'abeille ou le ver. On retombe ensuite sur un balancement qui oppose les deux concepts-clés de la séquence, à savoir sensation et imagination, en leur attribuant respectivement le vrai et le faux, soit deux qualité contraires. On remarquera en outre un jeu sur le son / **αι** / répété 5 fois au sein du cōlon : **Εἶτα αἱ μὲν ἀληθεῖς αἰεὶ, αἱ δὲ φαντασίαι γίνονται, αἱ πλείους ψευδεῖς**. En outre 3 de ces répétitions sont assurées par l'article défini féminin pluriel **αἱ** qui constitue un moyen de mise en évidence.

La dernière partie de la séquence contient encore une comparaison dont le noyau est formé de verbes à la première personne du pluriel, avec répétition de structures au subjonctif éventuel et l'utilisation d'une paire d'adjectifs opposés.

On voit ainsi clairement la structure catalogique du texte se dessiner par l'accumulation et la superposition de comparaisons. En parallèle, la répétition et les usages croisés

des connecteurs participent à l'élaboration de ce style dit tressé ou bouclé et tissent une guirlande dont voici les maillons de départ : **ὅτι, οἶον, οἶον, εἶτα, οἶον, εἶτα, ὅτι.**

DA III 428a16-428 a 24 :

Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τῶν ἀεὶ ἀληθευόντων οὐδεμία ἔσται,
οἶον **ἐπιστήμη ἢ νοῦς·**

ἔστι γὰρ φαντασία καὶ ψευδής.

Λείπεται ἄρα ἰδεῖν εἰ **δόξα**

γίνεται γὰρ **δόξα καὶ ἀληθής καὶ ψευδής.**

Ἀλλὰ δόξη μὴν ἔπεται **πίστις**

(οὐκ ἐνδέχεται γὰρ **δοξάζοντα** οἷς δοκεῖ μὴ **πιστεῦειν**),

τῶν δὲ θηρίων οὐθενὶ ὑπάρχει **πίστις,**

φαντασία δὲ πολλοῖς.

Ἔτι πάσῃ μὲν δόξη ἀκολουθεῖ, **πίστις,**

πίστει δὲ τὸ πεπεῖσθαι,

πειθοῖ δὲ λόγος·

τῶν δὲ θηρίων ἐνίοις **φαντασία** μὲν ὑπάρχει,

λόγος δ' οὐ.

Φανερόν τοίνυν ὅτι οὐδὲ **δόξα** μετ' **αἰσθήσεως,**

οὐδὲ δι' **αἰσθήσεως,** οὐδὲ συμπλοκὴ δόξης καὶ **αἰσθήσεως** φαντασία ἂν εἶη.

Διὰ τε ταῦτα καὶ δηλὸν ὅτι οὐκ ἄλλη τίς **ἐστίν** ἢ **δόξα,**

ἀλλ' ἐκείνη, εἴπερ **ἐστίν,** οὗ καὶ ἡ **αἴσθησις·**

λέγω δ' ἐκ τῆς τοῦ λευκοῦ **δόξης καὶ αἰσθήσεως**

ἢ συμπλοκὴ **φαντασία ἐστίν·**

οὐ γὰρ ἐκ **τῆς δόξης**

μὲν τῆς τοῦ ἀγαθοῦ,

αἰσθήσεως δὲ τοῦ λευκοῦ·

τὸ οὖν **φαίνεσθαι** ἐστὶ τὸ **δοξάζειν**

ἔπερ **αἰσθάνεται** μὴ κατὰ συμβεβηκός.

Φαίνεται δὲ γε καὶ **ψευδῆ,** περὶ ὧν ἅμα ὑπόληψιν **ἀληθῆ** ἔχει,

οἶον **φαίνεται μὲν** ὁ ἥλιος ποδιαῖος,

πέπεισται δ'εἶναι μείζων τῆς οἰκουμένης·
 συμβαίνει οὖν ἦτοι ἀποβεβληκέναι τὴν ἑαυτοῦ **ἀληθῆ δόξαν,**
ἦν εἶχε, σωζομένου τοῦ πράγματος,
 μὴ ἐπιλανθανόμενον μηδὲ μεταπεισθέντα,
ἦ εἴ τι ἔχει, ἀνάγκη τὴν αὐτὴν **ἀληθῆ** εἶναι **καὶ ψευδῆ.**
 Ἄλλὰ **ψευδῆς** ἐγίνετο, ὅτε λάθοι μεταπεσὼν τὸ πρᾶγμα.
 Οὐκ ἄρα ἐν τι τούτων **ἐστὶν** οὔτ' ἐκ τούτων **ἐστὶν ἡ φαντασία**

« Mais l'imagination n'est pas non plus aucune des choses qui sont toujours vraies, comme la science ou l'intellection : en effet l'imagination est aussi mensongère. Reste donc à voir si elle est opinion. En effet, l'opinion peut être vérité et mensonge. Mais la croyance (foi) fait suite à l'opinion (il est impossible en effet qu'ayant une opinion on ne soit pas convaincu des choses qui semblent s'y rattacher), or aucune des bêtes sauvages ne possède la croyance (foi) mais beaucoup d'entre elles possèdent l'imagination.

Mais encore, la foi accompagne toute opinion, et c'est par la foi que l'on persuade (est persuadé) et l'on peut convaincre par la parole / raison. Or certaines bêtes possèdent l'imagination, mais pas la raison. Il est donc clair que l'imagination ne peut être ni une opinion accompagnée de sensation, ni une opinion produite par la sensation, ni une combinaison d'opinion et de sensation.

Pour toutes ces raisons il est aussi clair (dans les théories adverses) que l'opinion n'est pas autre chose que la sensation, mais qu'elle s'y identifie puisque précisément elle est issue de l'objet dont est issue la sensation. Je veux dire par là que l'imagination naîtrait de la conjonction de l'opinion que quelque chose est blanc et de la sensation de blanc. En effet ce n'est pas de l'opinion de ce que quelque chose est bon et de la sensation de blanc que naît l'imagination. Imaginer serait donc se former une opinion sur ce que l'on ressent et cela non par accident.

Mais certaines choses ont une apparence trompeuse, alors que l'on a une conviction correcte à leur sujet. Ainsi le soleil paraît n'avoir qu'un pied de diamètre alors que l'on pense qu'il est plus grand que la terre habitée.

Mais il arrive que l'on rejette une opinion correcte que l'on avait, l'objet de la représentation restant le même (Thillet) sans que soit caché ni changé cet objet. Ou si l'on conserve la 1^{ère} opinion, il s'ensuit nécessairement qu'elle sera à la fois vraie et fausse. Or elle pourrait être fausse si l'objet avait changé à notre insu. Il s'ensuit que l'imagination ne fait pas partie de ces concepts et n'en est pas issue. »

Le connecteur **ἀλλὰ μὴν** relance le discours et réapparaîtra un peu plus bas. Le discours reprend avec une affirmation négative sur ce que l'imagination n'est pas, avec

une fois n'est pas coutume, un verbe être exprimé au futur de l'indicatif (ce qui laisse une certaine potentialité ouverte). Les termes **ἐπιστήμη** et **νοῦς** forment un groupe de deux au centre de cette unité introductive intermédiaire qui se termine par une affirmation avec verbe être exprimé qui assimile imagination et mensonge. Cette sous-séquence est un peu rédigée à la manière du syllogisme négatif. Elle se termine par le terme **φαντασία**, qui est ainsi remis en évidence.

La forme verbale **λείπεται** intervient en référence à la situation d'énonciation et annonce la suite du discours en introduisant le terme de **δόξα** comme nouveau terme-clé. Cette nouvelle unité contient un **γάρ** qui explicite le terme d'opinion en l'assimilant aux concepts de vrai et de faux, soit une opposition de contraires. On notera la répétition croisée dans les passages qui suivent des termes issus des familles respectives de **δόξα** et de **πίστις**, évoqués en alternance, un procédé qui tient de cette boucle ou tresse ou guirlande évoquée plus haut. A noter que le mot **πίστις** revient trois fois en fin de cōlon. La fin de la séquence met quant à elle le terme de **λόγος** avec son sens élargi en évidence. Le cōlon suivant recommence avec **φανερὸν**, il contient une liste négative structurée par la conjonction **οὐδέ** et répète une fois de plus ce que n'est pas l'imagination. Cette mise en question de la nature ou « non nature » de l'imagination est renforcée par la présence de l'optatif du verbe être. La suite du discours tire les conséquences de cette mise en doute et l'explicite : **Διὰ τε ταῦτα...** **Λέγω δ'** amorce une séquence explicative avec cette marque d'auto-référence : « *je veux dire par là, je vais vous expliquer...* », en l'occurrence ce qu'il faut dire à propos de l'imagination en vertu de ce qui précède. Ainsi sensation et opinion n'ont pas la même valeur constante : on peut ressentir quelque chose mais avoir malgré tout une opinion contraire, ce qu'Aristote met en image avec l'exemple du soleil.

Plus avant dans la séquence on peut observer des jeux phoniques avec la répétition par exemple du verbe avoir dans deux formules syntaxiques similaires : à ἦν εἶχε, répond ἦ εἶ τι ἔχει, à la suite duquel on trouve une double négation avec μή, donc à nouveau une subdivision en deux parties qui opposent les termes de vérité et de mensonge qui étaient déjà apparus plus haut et continuent la chaîne. Le concept central, à savoir **l'imagination**, réapparaît à la fin de toute cette partie du discours avec l'article, ce qui constitue aussi une mise en évidence.

Les occurrences de αἰσθάνεσθαι, ou des mots de la même famille apparaissent 13 fois. En ce qui concerne φαντασία ou ses dérivés, on peut dénombrer plus de 20 occurrences en comptant depuis περὶ δὲ τοῦ νοεῖν. Beaucoup d'oppositions sont formulées entre ἀληθῆ et ψευδῆ qui sont constamment mis côte à côte ou opposés. Les termes de δόξα et de πίστις sont également fréquemment répétés.

En résumé on trouve toujours peu ou prou l'opposition de deux éléments :

PENSEE = IMAGINATION + JUGEMENT (OU REPRESENTATION)

IMAGINATION ≠ SENSATION

SENSATION : ACTE OU PUISSANCE

IMAGINATION : ACTE ET/OU PUISSANCE

SENSATION : TOUJOURS VRAIE

IMAGINATION : FAUSSE LA PLUPART DU TEMPS

IMAGINATION ≠ SCIENCE OU INTELLECTION

IMAGINATION ≠ OPINION (l'opinion entraîne la conviction, la conviction la croyance, la persuasion la raison).

IMAGINATION ≠ OPINION + SENSATION (parce que certaines sensations sont fausses, exemple du soleil). Démonstration négative : tout ce que l'imagination n'est pas.

Maintenant qu'Aristote a fait le tour du côté négatif de la question, il va s'atteler à donner sa propre version de la réalité.

Ce que c'est que l'imagination :

DA III 428b 11- 429 a 9 :

Ἀλλ' ἐπειδὴ ἔστι κινήεντος τουδὶ κινεῖσθαι ἕτερον ὑπὸ τούτου,
 ἢ δὲ φαντασία κίνησις τις δοκεῖ εἶναι
 καὶ οὐκ ἄνευ αἰσθήσεως γίνεσθαι
 ἀλλ' αἰσθανομένοις καὶ ὧν αἴσθησις ἐστίν,
 ἔστι δὲ γίνεσθαι κίνησιν ὑπὸ τῆς ἐνεργείας τῆς αἰσθήσεως,
 καὶ ταύτην ὁμοίαν ἀνάγκη εἶναι τῇ αἰσθήσει,

εἴη ἂν αὕτη ἢ κίνησις οὔτε ἄνευ αἰσθήσεως ἐνδεχομένη
 οὔτε μὴ αἰσθανομένοις ὑπάρχειν,
 καὶ πολλὰ κατ' αὐτὴν ποιεῖν καὶ πάσχειν τ' ἔχον,
 καὶ εἶναι καὶ ἀληθῆ ἢ καὶ ψευδῆ.

« Mais lorsqu'une chose est en mouvement, une autre chose peut être mue par la première, et il semble que l'imagination soit une sorte de mouvement, et ne peut se produire sans la sensation, mais qu'elle est l'attribut des êtres sentants et porte sur les objets de la sensation (desquels est issue la sensation). Le mouvement sera engendré par l'acte de la sensation, et il sera nécessairement semblable à la sensation. Il ne saurait y avoir le mouvement en question ni en l'absence de sensation ni chez les êtres qui ne sentent pas. Et celui qui en disposera sera capable de faire et d'éprouver beaucoup de choses, et cela pourra être vrai ou faux.

Cette nouvelle séquence qui cette fois s'attaque à ce qu'est l'imagination commence par une protase de la formule déductive, autrement dit par une formule de type

sylogistique inversée. Les conclusions sont tirées avant que ne soient formulées les éléments qui accèdent à la conclusion.

Cette façon de renverser l'ordre des éléments est une manière d'en mettre le contenu en évidence, en particulier au regard de tout ce qui a été énoncé dans les séquences précédentes sur ce que l'imagination n'est pas. Il y a un jeu sur cette opposition « ce qui est » vs « ce qui n'est pas ». A ce titre la présence du verbe « être » au début de la séquence est révélatrice, la présence de l'article devant le mot **φαντασία** est également un moyen de mise en exergue. Le concept « être » apparaît à plusieurs reprises dans ce passage avec le verbe être lui-même ou l'utilisation de verbes de sens proches comme **γίγνομαι** ou **ὑπάρχειν** : on dénombre 9 occurrences entre **Ἄλλ' ἐπειδὴ ἔστι κινήεντος τουδί et Τοῦτο δὲ συμβαίνει διὰ τὰδε** qui ouvre l'extrait suivant.

On remarquera la présence toujours aussi marquée du concept **αἴσθησις** présent sous différentes formes grammaticales.

Cette séquence contient en outre des concepts-clés martelés sans cesse tout au long de la succession des côla : imagination, bien sûr, mais aussi sensation et mouvement. On relèvera en particulier l'abondance de termes tirés du mot **αἴσθησις** sous différentes formes casuelle ou verbales : génitif singulier, datif singulier, nominatif singulier, datif pluriel, participe présent moyen-passif. Ces termes sont fortement concentrés au centre de la séquence qui se termine avec une opposition de type binaire introduite par **οὔτε**. L'usage abondant de la conjonction **καί** en tête de côlon donne au discours son caractère énumératif, catalogique, tandis que la répétition du couple **ἀληθής ψεῦδος** qui a déjà été utilisée plus haut à intervalles réguliers donne de la cohérence à l'ensemble et constitue une marque de style périodique, de boucle.

DA III 428b 11- 429 a 9, seconde partie :

Τοῦτο δὲ συμβαίνει διὰ τὰδε.

Ἡ αἴσθησις τῶν μὲν ἰδίων ἀληθῆς ἐστίν

ἢ ὅτι ὀλίγιστον ἔχουσα τὸ ψεῦδος.

Δεύτερον δὲ τοῦ ᾧ συμβέβηκε ταῦτα·

καὶ ἐνταῦθα ἤδη ἐνδέχεται διαψεῦδεσθαι·

ὅτι μὲν γὰρ λευκόν, οὐ ψεύδεται,

εἰ δὲ τοῦτο λευκὸν ἢ ἄλλο, ψεύδεται.

Τρίτον δὲ τῶν κοινῶν καὶ ἐπομένων τοῖς συμβεβηκόσιν,

οἷς ὑπάρχει τὰ ἴδια

λέγω δ' οἷον κίνησις καὶ μέγεθος

(ἃ συμβέβηκε τοῖς αἰσθητοῖς),

περὶ ἃ μάλιστα ἤδη ἐστὶν ἀπατηθῆναι κατὰ τὴν αἴσθησιν.

Cela se produit comme suit : la sensation de sensibles propres est toujours vraie, ou ne comporte qu'une faible marge d'erreur.

Deuxièmement vient ce que perçoit le sujet de ces sensations accidentelles, et là déjà peut se glisser une erreur. En effet, qu'il y ait du blanc ne peut prêter à l'erreur, mais que ce blanc soit telle ou telle chose peut prêter à confusion.

En troisième lieu vient la perception des sensibles communs, qui dérivent des sensibles par accident, auxquels appartiennent les sensibles propres. Je veux parler de choses telles que le mouvement ou la grandeur (qui sont des accidents des sensibles propres) au sujet desquels on peut se tromper au plus haut degré en suivant la sensation.

Τοῦτο δὲ συμβαίνει διὰ τὰδε. Cette petite phrase annonce un passage explicatif tout

en faisant référence à ce qui précède, c'est également un marqueur de style

périodique. Elle clôt une partie du discours et en amorce une nouvelle. Le cōlon suivant

contient un verbe être sous forme exprimée ainsi qu'une nouvelle utilisation du couple

vertical ἀληθῆς et ψεῦδος. La tresse discursive continue à se nouer. Suit une

énumération contenant des nombres ordinaux (sans πρῶτον). L'utilisation des

ordinaux n'est pas des plus fréquentes chez Aristote mais elle correspond clairement à une marque de style catalogique.

Cependant les marques du lien thème-rhème sont très visibles et contiennent parfois des répétitions rapprochées qui peuvent être de plusieurs types : lexicales, phoniques ou syntaxiques. Après **δεύτερον**, les adverbes **ταῦτα** et **ἐνθαῦτα**, proches par le sens et le son, puis **ἐνδέχεται** et **διαψεύδεσθαι** qui contiennent plusieurs phonèmes communs et produisent un effet, un effet qui se voit renforcé encore par la double présence de **ψεύδεται** deux fois en fin de cōlon, qui correspond au principe d'homéoteleutie. Cette répétition est par ailleurs contenue dans une formulation de type binaire opposé : un cōlon et son opposé. **εἰ δὲ τοῦτο λευκὸν ἢ ἄλλο, ψεύδεται. Λέγω δ'** introduit une nouvelle phase explicative relative au cōlon introduit par **τρίτον**: « *je veux dire par là que* ».

DA III 428b 11- 429 a 9, troisième partie :

Ἡ δὲ κίνησις ἢ ὑπὸ τῆς ἐνεργείας τῆς αἰσθήσεως γινομένη
διοίσει ἢ ἀπὸ τούτων τῶν τριῶν αἰσθήσεων.

Καὶ ἢ μὲν πρώτη παρουσίας τῆς αἰσθήσεως **ἀληθής**,
αἱ δ' ἕτεραι καὶ παρουσίας καὶ ἀπούσης εἶεν ἂν ψευδεῖς,
καὶ μάλιστα ὅταν πόρρω τὸ αἰσθητὸν ᾗ.

Εἰ οὖν μηθὲν ἄλλο ἔχει **τὰ εἰρημένα**
ἢ φαντασία τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ λεχθέν,
ἢ φαντασία ἂν εἴη κίνησις
ὑπὸ τῆς αἰσθήσεως τῆς κατ' ἐνέργειαν γινομένη.

Ἐπεὶ δ' ἢ ὄψις μάλιστα αἰσθησις ἐστὶ,
καὶ τὸ ὄνομα ἀπὸ τοῦ φάους εἴληφεν,
ὅτι ἄνευ φωτὸς οὐκ ἔστιν ἰδεῖν.

Καὶ διὰ τὸ ἐμμένειν
καὶ ὁμοίας εἶναι ταῖς αἰσθήσεσι,
πολλὰ κατ' αὐτὰς πράττει τὰ ζῶα,

τὰ μὲν διὰ τὸ μὴ ἔχειν νοῦν,
οἶον τὰ θηρία,
τὰ δὲ διὰ τὸ ἐπικαλύπτεσθαι τὸν νοῦν ἐνίοτε
ἢ νόσω ἢ ὕπνω,
οἶον οἱ ἄνθρωποι.
Περὶ μὲν οὖν τῆς φαντασίας,
τί ἐστι καὶ διὰ τί ἐστίν, εἰρήσθω ἐπὶ τοσοῦτον.

Le mouvement engendré par la sensation en acte différera selon qu'il est engendré par l'une de ces trois espèces. Le mouvement de la première sorte est vrai tant que la sensation est présente, et les autres (risquent d'être) seraient faux qu'elle soit présente ou absente, et cela surtout si l'objet sensible est éloigné.

Si donc aucune fonction autre ne possède les caractéristiques que l'on vient d'énumérer, et que c'est bien ce que l'on a dit, alors l'imagination serait un mouvement produit par la sensation en acte. Et puisque la vue est le sens par excellence (Thillet, Barbotin), son nom aussi l'imagination l'a tiré de la lumière, puisque sans lumière on ne peut voir. Et comme les images persistent et sont semblables aux sensations, beaucoup d'animaux agissent en fonction d'elles, les uns parce qu'ils ne possèdent pas d'intellect, comme les bêtes sauvages, les autres parce que leur esprit est obscurci parfois, soit par la maladie, soit par le sommeil, comme chez les êtres humains.

Au sujet de l'imagination, de ce qu'elle est et de son origine, nous en avons assez dit. »

Les phrases ou cōla qui suivent contiennent à nouveau un grand nombre d'occurrences du terme αἴσθησις sous différentes formes. On retrouve ensuite les deux termes ἀληθῆς ψευδός (ψευδεῖς) au sein d'un balancement vertical introduit par μὲν... δέ.... Les groupes de deux de caractère horizontal sont aussi représentés par les deux participes παρούσης καὶ ἀπουσίας, et les 2 derniers cōla contiennent des formes exprimées du verbe être : εἶεν et ἦ.

La dernière séquence de ce chapitre consacré à l'imagination débute par deux références à ce qui vient d'être dit plus haut : τὰ εἰρημένα τὸ λεχθέν. Nous avons vu que ce genre d'autoréférence ou de rappel n'interviendrait pas forcément dans des

écrits de type « notes de cours », à priori encore moins de façon si insistante. Le premier cōlon de cette dernière séquence s'ouvre avec le terme clé de toute la séquence, à savoir ce concept d'imagination qui était au cœur de la réflexion. On peut relever des tournures de type syllogistique conclusives : **εἰ οὖν / ἐπεὶ δέ**.

Les termes **οἶον τὰ θηρία**, et **οἶον οἱ ἄνθρωποι** sont un exemple de répétition de type syntaxique. La phrase conclusive marque un terme clair et définitif quant au traitement de l'imagination : elle contient le terme **φαντασία**, deux formes d'être exprimées et l'impératif parfait qui marque la rupture de façon claire et constitue une marque de style périodique.

DA III, 429a10-429b10 :

Περὶ δὲ τοῦ μορίου τοῦ **τῆς ψυχῆς**
 ὧ **γινώσκει** τε ἡ ψυχὴ καὶ **φρονεῖ**
εἴτε χωριστοῦ ὄντος
εἴτε καὶ μὴ χωριστοῦ κατὰ **μέγεθος** ἀλλὰ κατὰ **λόγον**,
 σκεπτόν τιν' ἔχει διαφορὰν,
 καὶ πῶς ποτε γίνεται **τὸ νοεῖν**.
Εἰ δὴ ἐστι τὸ νοεῖν ὥσπερ τὸ αἰσθάνεσθαι,
 ἢ πάσχειν τι ἂν εἴη ὑπὸ **τοῦ νοητοῦ**
 ἢ τι τοιοῦτον ἕτερον.
 Ἀπαθὲς ἄρα δεῖ εἶναι,
 δεκτικὸν δὲ τοῦ εἶδους
καὶ δυνάμει τοιοῦτον ἀλλὰ μὴ τοῦτο,
καὶ ὁμοίως ἔχειν,
ὥσπερ τὸ αἰσθητικὸν πρὸς τὰ αἰσθητά,
οὕτω τὸν νοῦν πρὸς τὰ νοητά.
 Ἀνάγκη ἄρα, ἐπειδὴ πάντα **νοεῖ**, ἀμιγῆ εἶναι,
ὥσπερ φησὶν Ἀναξαγόρας,
 ἵνα κρατῆ,
τοῦτο δ' ἐστὶν ἵνα γνωρίζῃ·

παρεμφαινόμενον γὰρ **κωλύει** τὸ ἀλλότριον **καὶ ἀντιφράξει**
 ὥστε μηδ' αὐτοῦ εἶναι φύσιν μηδεμίαν
 ἀλλ' ἢ ταύτην, ὅτι δυνατόν.

« Au sujet de cette partie de l'âme par laquelle l'âme connaît et pense, soit qu'elle soit séparable, soit qu'elle ne soit pas séparable en tant que grandeur mais en tant que notion, il faut examiner quel est son caractère distinctif. (Thilet + Barbotin) et comment se produit la pensée. Si le fait de penser est semblable au fait de sentir, ou bien la pensée consiste-t-elle à éprouver quelque chose de par l'objet intelligible, ou bien elle est quelque chose du même genre. Il faut donc que cette partie de l'âme soit impassible, et susceptible d'être le réceptacle de la forme, et qu'elle soit semblable à cette forme mais non identique. (Sans être cette forme.) Et il doit en aller de même pour l'intellection au regard de l'intelligible que pour l'organe sensoriel en regard de l'objet sensible. Il s'ensuit nécessairement que puisqu'il pense toute chose (l'intellect), il est sans mélange, comme le dit Anaxagore, afin qu'il puisse dominer, c'est-à-dire afin qu'il connaisse. S'il apparaît sous une forme semblable à la forme étrangère, il l'empêche d'apparaître et lui fait obstacle. Aussi n'a-t-il aucune autre nature que celle-ci, c'est-à-dire d'être en puissance.

L'incipit introduit par la préposition **περί** est clairement de nature programmatique et annonce une nouvelle macro-structure dont le sujet est d'importance puisqu'il s'agit de l'intellect, qualité supérieure de l'âme. Le mot âme apparaît 2 fois, une fois dans chacun des deux premiers cōla. Le propos se poursuit par un premier groupe de deux bâti sur les termes de **γινώσκει** et **φρονεῖ**, il est suivi d'un deuxième groupe de deux de nature verticale cette fois, construite sur le balancement **εἶτε... εἶτε...** qui associe une idée et la négation de celle-ci : **χωριστοῦ** vs **μὴ χωριστοῦ**. L'adjectif verbal **σκεπτέον** lui aussi de nature programmatique avec effet d'insistance vient boucler cette première période introductive et annonce la macro-période. La présence du terme-clé **τὸ νοεῖν**, soit l'infinitif substantivé avec déterminant en toute fin de période est une mise en exergue elle aussi de nature programmatique.

La période suivante s'ouvre sur l'opposition de deux concepts, opposition qui va être largement développée par la suite, à savoir τὸ νοεῖν / τὸ αἰσθάνεσθαι. On remarquera aussi la présence du verbe être sous forme exprimée dans cette ouverture.

Sont ensuite formulées des hypothèses de départ, dont le caractère hypothétique est bien marqué par la conjonction ἢ et l'emploi de l'optatif. La structure est de type syllogistique bâti sur la charpente εἰ -ἢ -ἢ -ἄρα -καί -καί et se termine sur une comparaison introduite par les conjonctions ὥσπερ... οὕτω... dont les constructions syntaxiques sont absolument symétriques et présentent chacune 2 termes de la même famille mis en regard l'un avec l'autre, ce qui correspond au phénomène de paromoiose.

A noter que les unités discursives ou syntagmes, dont le découpage graphique correspondrait ici davantage à la notion de comma que de cōlon, présentent la particularité d'être de longueur sensiblement proches à intervalles réguliers et de façon alternative conformément au concept de parisōse. Nous verrons que ces phénomènes rythmiques ne sont pas isolés. (13; 8; 8; 7 puis 12 syllabes, soit alternance d'éléments courts et longs.).

Ἀνάγκη ἄρα amène une formule conclusive à la structure de type syllogistique ouverte un peu plus haut. « Il s'ensuit nécessairement que » ajoute quelque chose mais un quelque chose qui repose entièrement sur ce qui précède. Aristote cite ensuite Anaxagore pour étayer son point de vue exprimé par une paromoiose construite sur 2 unités syntaxiques semblables constituées de ἵνα + **subjonctif** reliées entre elles par la formule explicative **τοῦτο δ' ἐστίν**, « ce qui veut dire ».

La séquence se poursuit dans l'explication de cette non-identité entre l'objet intelligible et l'intellect qui le pense. Le **γάρ** est ici de nature explicative, alors que nous avons vu qu'il pouvait avoir aussi un sens conclusif. Il est accompagné d'un groupe de 2 verbes

conjugués à l'indicatif présent : **κωλύει καὶ ἀντιφράξει**, qui explique qu'un objet trop semblable à l'intellect lui fait obstacle et l'empêche d'apparaître. Les deux côla suivants vont conclure cette étape de la réflexion par une tournure de forme syllogistique bâtie sur **ὥστε... ἀλλ'... ὅτι**.

DA III, 429a10-429b10, seconde partie :

Ὁ ἄρα καλούμενος **τῆς ψυχῆς νοῦς**

(λέγω δὲ **νοῦν ὃ διανοεῖται** καὶ ὑπολαμβάνει **ἡ ψυχὴ**)

οὐθέν ἐστιν ἐνεργεῖα τῶν ὄντων πρὶν **νοεῖν**.

Διὸ οὐδὲ μεμίχθαι εὐλογον αὐτὸν τῷ σώματι·

ποιὸς **γὰρ** ἂν τις γίγνοιτο,

ἢ θερμὸς ἢ ψυχρὸς, κἂν ὄργανόν τι εἴη, ὥσπερ τῷ αἰσθητικῷ·

νοῦν δ'οὐθέν ἐστίν.

Καὶ εὖ δὴ οἱ λέγοντες **τὴν ψυχὴν εἶναι τόπον εἰδῶν**,

πλὴν ὅτι **οὔτε** ὄλη **ἀλλ'** ἡ νοητικὴ,

οὔτε ἐντελεχεία **ἀλλὰ** δυνάμει τὰ εἶδη.

Ὅτι δ'οὐχ ὁμοία ἡ ἀπάθεια τοῦ **αἰσθητοῦ** καὶ τοῦ **νοητικοῦ**,

φανερὸν ἐπὶ τῶν αἰσθητηρίων καὶ τῆς αἰσθήσεως.

Ἡ μὲν γὰρ **αἰσθησις** οὐ δύναται **αἰσθάνεσθαι** ἐκ τοῦ σφόδρα **αἰσθητοῦ**,

οἷον ψόφοῦ ἐκ τῶν μεγάλων ψόφων,

οὐδ' ἐκ τῶν ἰσχυρῶν χρωμάτων

καὶ ὁσμῶν

οὔτε ὄραν οὔτε ὁσμᾶσθαι.

ἀλλ' ὁ νοῦς

ὅταν τι **νοήσῃ** σφόδρα **νοητόν**,

οὐχ ἥττον νοεῖ τὰ ὑποδέστερα,

ἀλλὰ καὶ μᾶλλον.

Τὸ μὲν γὰρ αἰσθητικὸν οὐκ ἄνευ σώματος,

ὁ δὲ νοῦς χωριστός·

ὅταν δ' οὕτως ἕκαστα **γένηται**

ὡς ὁ ἐπιστήμων λέγεται ὁ κατ' ἐνέργειαν

(τοῦτο δὲ συμβαίνει,

ὅταν δύνηται ἐνεργεῖν δι' αὐτοῦ),

ἔστι μὲν καὶ τότε **δυνάμει** πῶς,

οὐ μὴν ὁμοίως καὶ πρὶν **μαθεῖν ἢ εὐρεῖν**

καὶ αὐτὸς δὲ αὐτὸν τότε **δύναται νοεῖν**.

C'est donc que ce que l'on appelle l'intelligence de l'âme, (je veux dire par intelligence ce par quoi l'âme pense et conçoit) n'est en acte aucun des êtres avant de penser. C'est pourquoi elle ne peut raisonnablement être mêlée au corps. Car elle aurait alors telle qualité, ou chaude ou froide, ou même serait un organe sensoriel. Mais il n'en est rien.

Aussi sont-ils dans le vrai ceux qui disent que l'âme est le lieu des formes, sauf que ce n'est pas l'âme tout entière qui est ainsi mais l'âme intellectuelle, et que ces formes ne sont pas entéléchies mais puissance.

Que l'impassibilité de la fonction sensitive et celle de la fonction intellectuelle (Thillet) ne soient pas semblables, c'est évident (si l'on observe) les organes sensoriels et la sensation.

En effet, la sensation n'est plus capable de sentir au contact d'un sensible trop puissant, tel qu'un son parmi des sons trop forts, le fait de voir ou de sentir des couleurs ou des odeurs trop intenses.

Mais l'intellect, lorsqu'il perçoit quelque chose de fortement intelligible n'en perçoit pas moins les choses moins intelligibles, mais il les perçoit d'autant mieux. C'est que le sens n'existe pas sans le corps, tandis que l'intelligence en est séparée. Quand l'intelligence est devenue chacun de ses objets au sens où l'on est dit savant en acte (ce qui se produit lorsqu'elle peut passer à l'acte d'elle-même), elle demeure même alors en puissance, mais pas de la même façon toutefois qu'avant d'avoir appris ou trouvé. Et alors elle peut se penser elle-même. »

Le cōlon **Ὁ ἄρα καλούμενος τῆς ψυχῆς νοῦς** se distingue de par ce qu'il contient à nouveau la particule **ἄρα** que nous venons déjà de voir apparaître 2 fois à intervalles réguliers plus haut, et que 2 termes fondamentaux y figurent, soit **ψυχῆς** et **νοῦς** qui sont enchaînés à une forme négative d'être formulée 2 cōla plus bas. Le cōlon suivant entre parenthèse contient une marque d'auto-référence explicative : **λέγω** « je veux dire par là » et qui introduit une explication de ce terme **νοῦν** « ce par quoi l'âme pense

et conçoit » **διανοεῖται καὶ ὑπολαμβάνει** soit un groupe de deux. On remarquera aussi, répartis sur ces trois côtes l'abondance de termes de la famille de **νοῦς** : **νοῦς**, **νοῦν**, **διανοεῖται**, **νοεῖν** ainsi que de **τῆς ψυχῆς** et **ἡ ψυχῆ**, qui sont les concepts martelés dans ce chapitre.

Avec l'apparition de **Διό** on arrive à une conclusion d'importance décrivant toutes les raisons pour lesquelles l'âme ne saurait être mêlée au corps. Tout ce passage rédigé à l'optatif montre ce qu'il en serait si l'âme était mêlée au corps : elle ne distinguerait pas les sensibles puisqu'elle aurait elle-même des qualités sensibles, mais **νῦν δ' οὐθεν ἐστίν**, il n'en est rien. Cette brève affirmation finale avec verbe être exprimé apporte une conclusion explicite.

Après avoir pris à témoin les devanciers qui corroborent ses paroles, Aristote remet l'âme et ses attributs en exergue par cette phrase infinitive **τὴν ψυχὴν εἶναι τόπον εἰδῶν**. Le terme **ψυχῆ** accompagné du verbe être sous forme infinitive continue la chaîne discursive tressée plus haut et introduit un nouveau maillon avec le terme d'idée.

Il introduit cependant une restriction à l'égard de ses devanciers introduite par **πλὴν ὅτι** qui se développe dans un groupe de deux fois deux éléments (donc vertical et horizontal) structuré par le balancement **οὔτε... ἀλλ'** répété deux fois et qui contient notamment la présence de deux substantifs au datif recouvrant des notions essentielles : puissance et entéléchie : **ἐντελεχεία** et **δυνάμει**. Le terme d'idée est repris à la fin de la période : **τὰ εἶδη** qui renvoie au début et illustre le principe d'harmonisation début→fin.

Le propos reprend ensuite le débat entamé plus haut sur les différences de fonctionnement entre intellect et sensation, 2 concepts dont l'opposition a déjà été nommément formulée. L'adjectif **φανερὸν** utilisé ici comme marqueur d'opinion est

accompagné d'un verbe être sous-entendu. On relèvera que la première partie de cette séquence comporte un grand nombre de termes évoquant le concept de sensation : **αἰσθητοῦ, αἰσθητηρίων, αἰσθήσεως, αἴσθησις, αἰσθάνεσθαι, αἰσθητοῦ**. On peut dès lors vraiment parler de concept martelé. A noter que c'est la même forme qui ouvre et ferme cette série rapprochée.

L'extrait introduit ensuite par **οἶον** contient une liste d'exemples tirés des cinq sens dont Aristote a largement traité dans les chapitres antérieurs de l'œuvre. Cette reprise sous forme de petit catalogue donne une cohérence au texte dans son ensemble.

Une fois cette liste terminée le discours reprend sur **ἀλλ' ὁ νοῦς**, ce qui met la notion d'esprit en exergue « mais l'esprit en revanche » par opposition aux éléments qui le précèdent.

**Ἡ μὲν γὰρ αἴσθησις οὐ δύναται αἰσθάνεσθαι ἐκ τοῦ σφόδρα αἰσθητοῦ,
ἀλλ' ὁ νοῦς ὅταν τι νοήσῃ; σφόδρα νοητόν,
οὐχ ἥττον νοεῖ τὰ ὑποδέστερα,
ἀλλὰ καὶ μᾶλλον.**

Ce passage est une reprise dont le sens est en symétrie inverse à ce que l'on vient d'énoncer plus haut sur le fait que la sensation est compromise par la présence d'un sensible trop puissant, alors qu'au contraire l'intellect assimile d'autant mieux les intelligibles qu'ils sont fortement intelligibles. On relèvera la présence dans l'une et l'autre assertion de l'adverbe **σφόδρα** ainsi que le balancement **οὐχ ἥττον ἀλλὰ καὶ μᾶλλον**. Et dans cette dernière séquence, c'est au tour de l'intellect de devenir concept martelé : **νοῦς; νόησις; νοητόν; νοεῖ; νοῦς**. De la même façon que ce que nous avons pu observer avec la sensation, c'est la même forme du terme qui ouvre et qui clôt la série, ce qui est également un procédé de mise en évidence. Les côla sont

entrelacés avec des répétitions régulières croisées, en particulier **ἀλλά** et **ὅταν**. Les deux derniers cōla sont construits sur l'opposition des deux concepts qui jalonnent tout le méta-discours : **αἰσθητικόν** et **νοῦς**, en leur donnant de plus à chacun une situation opposée dans la relation qu'ils entretiennent avec le corps. La conjonction **ὅταν** introduit une séquence explicative qui tend à renforcer les arguments en faveur de cette question centrale de la séparation de l'âme et du corps. Dans ce dernier passage, on trouve mêlés les concepts **ἐνέργεια** et **δύναμις** et la séquence se termine avec un groupe de deux infinitifs, **μαθεῖν ἢ εὐρεῖν** et une phrase terminée par le terme clé **νοεῖν** qui est ainsi à nouveau mis en exergue.

DA III 429b 11-429b 21 :

Ἐπει δ' ἄλλο ἐστὶ τὸ μέγεθος καὶ τὸ μεγέθει εἶναι,

καὶ ὕδωρ καὶ ὕδατι εἶναι

(οὕτω δὲ καὶ ἐφ' ἐτέρων πολλῶν,

ἀλλ' οὐκ ἐπὶ πάντων·

ἐπ' ἐνίων γὰρ ταύτόν ἐστι),

τὸ σαρκὶ εἶναι καὶ σάρκα

ἢ ἄλλω ἢ ἄλλως ἔχοντι κρίνει·

ἢ γὰρ σὰρξ οὐκ ἄνευ τῆς ὕλης, (ἐστὶ)

ἀλλ' ὥσπερ τὸ σιμόν, τόδε ἐν τῷδε.

Τῷ μὲν οὖν αἰσθητικῷ **τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρὸν κρίνει,**

καὶ ὧν λόγος τις ἢ σὰρξ·

ἄλλω δέ, ἥτοι χωριστῷ

ἢ ὡς ἡ κεκλασμένη ἔχει πρὸς αὐτὴν ὅταν ἐκταθῆ,

τὸ σαρκὶ εἶναι κρίνει.

Πάλιν δ' ἐπὶ τῶν ἐν ἀφαιρέσει ὄντων

τὸ εὐθὺ ὡς τὸ σιμόν·

μετὰ συνεχοῦς γάρ·

τὸ δὲ τί ἦν εἶναι,

εἰ ἔστιν ἕτερον τὸ εὐθεῖ εἶναι καὶ τὸ εὐθύ,

ἄλλο· (ἔστι)

ἔστω γὰρ **δυάς**.

Ἐτέρω ἄρα ἢ ἐτέρως ἔχοντι **κρίνει**.

Ὅλως ἄρα ὡς χωριστὰ τὰ πράγματα τῆς ὕλης,

οὕτω καὶ τὰ περὶ **τὸν νοῦν**.

« Puisque c'est autre chose que la grandeur et l'essence de la grandeur, et l'eau et l'essence de l'eau, (et il en va de même pour beaucoup d'autres choses car pour certaines il y a identité (Thillet), alors on juge de l'essentiel de la chair et de la chair, soit par une autre faculté, soit par une même faculté se comportant différemment. En effet la chair n'est pas sans la matière, mais comme le camus, elle est telle forme inscrite dans telle matière. On juge du chaud et du froid par la faculté sensitive, et des qualités dont la chair est une certaine proportion. Mais c'est ou bien par une faculté séparée, ou bien par une faculté revenant à elle-même comme une ligne brisée une fois qu'elle est redressée que l'on juge de l'essence formelle de la chair.

Ainsi au sujet des êtres abstraits, il en va de la ligne droite comme du camus. Car il suppose le continu. Mais l'essence formelle du droit est autre chose si l'essence formelle de la ligne droite et la ligne droite sont autres. Qu'il s'agisse d'une dualité (dyade), disons-le. C'est par une autre faculté ou par la même faculté se comportant différemment qu'on en juge.

Et d'une façon générale c'est à la façon dont les objets sont séparés dans la matière que le sont aussi les objets concernant l'intelligence.

La période suivante s'ouvre par un énoncé de type syllogistique clairement amorcé par **Ἐπεὶ δ' ἄλλο ἐστὶ** qui contient également un verbe être sous forme conjuguée.

Le discours se poursuit avec deux groupes de deux disposés l'un à la suite de l'autre :

τὸ μέγεθος καὶ τὸ μεγέθει εἶναι,

καὶ ὕδωρ καὶ ὕδατι εἶναι

La parenthèse explicative qui leur fait suite contient également des unités remarquables en ce qu'elles ont toutes plusieurs phonèmes en commun. Le syllogisme reprend avec un groupe de deux formulé sur le même schéma que ceux

qui sont en tête de période, à savoir l'objet et son essence formelle. Dans le dernier groupe cependant l'ordre d'énonciation est inversé : **τὸ σαρκὶ εἶναι καὶ σάρκα**. Peut-être s'agit-il d'une sorte de mise en évidence. Le cōlon suivant apporte une conclusion à la tournure syllogistique amorcée tout au début par **Ἐπεὶ**. Il contient en outre la forme conjuguée **κρίνει** qui va réapparaître un peu plus loin et fait partie de la charpente contextuelle de cette période. Toute la suite de la période comporte des alternances très régulières de termes qui se répondent. Le comma **ἢ ἄλλω ἢ ἄλλως ἔχοντι κρίνει** : « *alors on en juge soit par une autre faculté soit par une même faculté se comportant différemment* » est réutilisé plus bas sous cette forme qui reprend le signifié et la syntaxe de départ : **Ἐτέρω ἄρα ἢ ἐτέρως ἔχοντι κρίνει**. Les termes-clés de la période **κρίνει ἢ σάρξ** apparaissent en début et en fin de période conformément au critère d'harmonisation début→fin. **τὸ σαρκὶ εἶναι κρίνει** qui apparaît au milieu de la période regroupe ces deux termes. Les groupes de deux sont essentiellement constitués par l'évocation des différents objets et de leur essence, on trouve aussi le groupe **τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρόν** qui oppose **deux contraires**. On trouve encore, peu avant la fin de la période une mention de la dyade accompagnée d'une forme d'être conjuguée à l'impératif présent, ce qui est assez rare et constitue un moyen de mise en évidence. Le choix de ce mode est d'autant plus frappant qu'Aristote fait usage fréquent du verbe être sous forme sous-entendue. La toute fin de la période arrive plus bas avec l'adverbe de généralisation **ὅλως** et la reprise du terme **τὸν νοῦν**, soit la notion fondamentale du macro-discours.

DA III 429 b21-430a 9 :

Ἀπορήσειε δ' ἄν τις,

εἰ ὁ νοῦς

ἀπλοῦν ἐστὶ (4 syllabes)

καὶ ἀπαθὲς (4 syllabes)

καὶ μηθενὶ (4 syllabes)

μηθὲν ἔχει κοινόν,

ὥσπερ φησὶν Ἀναξαγόρας,

πῶς νοήσει,

εἰ τὸ νοεῖν πάσχειν τί ἐστίν

(ἢ γὰρ τι κοινὸν ἀμφοῖν ὑπάρχει,

τὸ μὲν ποιεῖν δοκεῖ τὸ δὲ πάσχειν),

ἔτι δ' εἰ νοητὸς καὶ αὐτός;

ἢ γὰρ τοῖς ἄλλοις 5 / 5 νοῦς ὑπάρξει,

εἰ μὴ κατ' ἄλλο 5 / 5 αὐτὸς νοητὸς, --v-v/ --v-v

ἐν δὲ τι τὸ νοητὸν εἶδει, v-v

ἢ μεμιγμένον τι ἔξει, v-v

ὃ ποιεῖ νοητὸν αὐτὸν ὥσπερ τᾶλλα.

Ἦ τὸ μὲν πάσχειν κατὰ κοινόν τι διήρηται πρότερον,

ὅτι δυνάμει πῶς ἐστὶ τὰ νοητὰ ὁ νοῦς,

ἀλλ' ἐντελεχεία οὐδέν,

πρὶν ἂν νοῆ·

δυνάμει δ' οὕτως ὥσπερ ἐν γραμματείῳ

ῶ μηθὲν ἐνυπάρχει ἐντελεχεία γεγραμμένον·

ὅπερ συμβαίνει ἐπὶ τοῦ νοῦ.

Καὶ αὐτὸς δὲ νοητὸς /7

ἐστὶν ὥσπερ τὰ νοητά. /8

Ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν ἄνευ ὕλης τὸ αὐτό ἐστὶ τὸ νοοῦν καὶ τὸ νοούμενον·

ἢ γὰρ ἐπιστήμη ἢ θεωρητικὴ

καὶ τὸ οὕτως ἐπιστητὸν τὸ αὐτό ἐστίν

(τοῦ δὲ μὴ αἰεὶ νοεῖν τὸ αἴτιον ἐπισκεπτόν).

ἐν δὲ τοῖς ἔχουσιν ὕλην **δυνάμει** ἕκαστον ἔστι **τῶν νοητῶν**.

Ὡστ' ἐκείνοις μὲν οὐχ ὑπάρξει **νοῦς**

(ἄνευ γὰρ ὕλης **δύναμις** ὁ **νοῦς** τῶν τοιούτων),

ἐκείνῳ δὲ **τὸ νοητὸν** ὑπάρξει.

On éprouverait toutefois quelque difficulté si comme le dit Anaxagore l'esprit est simple (unique) et impassible et n'a rien de commun avec quoi que ce soit, comment penserait-il si le fait de penser est le fait d'éprouver quelque chose ? C'est en effet parce qu'un élément est commun à deux choses que l'une agit et que l'autre pâtit. Mais encore, l'intellect est-il lui-même intelligible ?

Dans ce cas ou bien l'intelligence appartiendra à toutes les autres choses / (sera commune à toute chose), si elle n'est pas intelligible par autre chose, et si l'intelligence est une chose spécifique, elle aura quelque chose de mêlé qui la rendra intelligible comme les autres choses.

Le fait de pâtir par un élément commun a été évoqué plus haut, parce que c'est en puissance que l'intelligence est d'une certaine manière les intelligibles, mais qu'elle n'est pas en entéléchie avant qu'elle ne pense. Il faut qu'il en aille comme d'une tablette sur laquelle rien n'est inscrit en entéléchie, ce qui précisément est le cas de l'intelligence. Et lui-même est intelligible comme le sont les intelligibles. Et il en va de même dans le cas des objets immatériels, il y a identité entre le sujet pensant et l'objet pensé. En effet la science théorique (théorétique) et l'objet de cette science sont identiques.

Quant au fait que l'on ne pense pas toujours il faut en étudier la raison. Chez les êtres inscrits dans la matière c'est seulement en puissance que se trouve chacun des intelligibles. Conséquemment ces êtres n'auront pas d'intelligence. (En effet l'intelligence de tels intelligibles est une faculté dépourvue de matière) mais l'intelligence aura la propriété d'être intelligible. »

La période suivante commence par une formule : **Ἀπορήσειε δ' ἄν τις,**

qui fait transition et annonce la suite. Le terme **νοῦς** réapparaît immédiatement

après et fait le lien avec ce qui précède. Cette période peut se délimiter à **ὃ ποιεῖ**

νοητὸν αὐτὸν ὥσπερ τᾶλλα. Ce cōlon contient une forme verbale conjuguée et

le terme-clé sous forme adjectivale. Dans l'intervalle de cette unité et de la suivante

le concept martelé **νοῦς** réapparaît constamment au fil du texte sous différentes

formes : substantif, adjectif substantivé, verbe conjugué.

Ce qui rend cette période particulièrement intéressante, ce sont les petites unités syntaxiques : outre la répétition marquée de certains phonèmes, on y décèle des rythmes ou des nombres de syllabes récurrents, soit le phénomène de parisôse. Prenons par exemple la liste de caractéristiques qu'Anaxagore est supposé attribuer à l'esprit : **Ἀπορήσειε δ' ἄν τις,**

εἰ ὁ νοῦς

ἀπλοῦν ἐστὶ

(4 syllabes) phonèmes /a/p/

καὶ ἀπαθὲς

(4 syllabes) phonèmes /a/p/

καὶ μηθενὶ

(4 syllabes) phonèmes /m/e/t/e/n

μηθὲν /2 ἔχει κοινόν, 4

(6 syllabes) phonèmes /meten/

ὥσπερ **φησὶν** Ἀναξαγόρας,

πῶς **νοήσει,**

(4 syllabes)

εἰ **τὸ νοεῖν**

(4 syllabes)

πάσχειν τί ἐστὶν

(5 syllabes)

Ainsi d'un syntagme à l'autre le nombre de syllabes reste passablement proche, il y a interaction rythmique entre la reprise des mots et la reprise de nombres de syllabes équivalents ou proches.

On peut encore relever une formulation qui met le deux en avant au milieu de la période avec le terme **ἀμφοῖν**. Quant à la citation d'Anaxagore, **ὥσπερ φησὶν Ἀναξαγόρας**, elle joue un peu le rôle d'une formule de renvoi. On constate par ailleurs qu'elle a déjà été utilisée précédemment.

La période joue également sur **αὐτός et ἄλλος** dont les formes sont disposées en chiasme sur trois côtes : **αὐτός ; ἄλλοις ; ἄλλο ; αὐτός.**

Le terme **αὐτόν** revient en fin de période avec **νοητόν**, ce qui constitue une mise en évidence et respecte le principe d'harmonisation début→fin : **νοητόν** en fin de période répond à **ὁ νοῦς** mentionné au début.

La période ou le maillon suivant commence par une référence à la situation d'énonciation **διήρηται πρότερον**, qui renvoie à ce qui a été débattu antérieurement. La première unité de cette séquence s'achève avec **πρὶν ἂν νοῆ-**. La forme courte, incisive de ce cōlon et le fait qu'il contienne tout à la fois le verbe conjugué contenant le principe majeur du discours et une référence au début de l'unité en font une articulation importante du discours. Maintenant que le problème a été respecifié, Aristote renforce son propos par l'exemple de la tablette. Cet extrait contient des éléments de style périodique assez marqués avec une symétrie relative dans les répétitions. On retrouve l'opposition aristotélicienne **δύναμις** vs **έντελεχεία** et **δύναμις** à la fin. A **ένυπάρχει** répond deux fois la forme **ύπάρχει** à la fin. Le milieu est marqué par la répétition à bref intervalle de **τὸ αὐτὸ ἐστί**. Le concept martelé **νοῦς** est égrené tout au long de la période. Il réapparaît en outre sous sa forme nominative au début et à la fin. La période contient également une deuxième adresse directe à l'auditeur, **έπισκεπτέον** qui contient une visée programmatique et prend place près du centre de la période.

DA III, 430a 10-430a 25 :

Έπει δ' [ὡσπερ] έν άπάση τῆ φύσει έστί

[τι] **τὸ μέν** ύλη έκάστω γένει

(τοῦτο **δέ** ὁ πάντα δυνάμει έκεινα),

έτερον δέ τὸ αίτιον και ποιητικόν,

τῶ ποιείν πάντα,

οίον ή τέχνη πρὸς τήν ύλην πέπονθεν,

ανάγκη και έν τῆ ψυχῆ ύπάρχειν ταύτας τās διαφοράς.

καὶ ἔστιν ὁ μὲν τοιοῦτος νοῦς τῷ πάντα γίνεσθαι,

ὁ δὲ τῷ πάντα ποιεῖν,

ὡς ἕξις τις,

οἶον τὸ φῶς·

τρόπον γὰρ τινα καὶ τὸ φῶς ποιεῖ

τὰ δυνάμει ὄντα χρώματα ἐνεργεῖα χρώματα.

Καὶ οὗτος ὁ νοῦς χωριστὸς καὶ ἀπαθὴς καὶ ἀμιγής,

τῇ οὐσίᾳ ὦν ἐνέργεια·

ἀεὶ γὰρ τιμιώτερον τὸ ποιοῦν τοῦ πάσχοντος

καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς ὕλης.

[Τὸ δ' αὐτό ἐστὶν ἢ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη τῷ πράγματι·

ἢ δὲ κατὰ δυνάμιν χρόνῳ προτέρα ἐν τῷ ἐνί,

ὅλως δὲ οὐδὲ χρόνῳ,

ἀλλ' οὐχ ὅτε μὲν νοεῖ ὅτε δ' οὐ νοεῖ.]

Χωρισθεὶς δ' ἐστὶ μόνον

τοῦθ' ὅπερ ἐστὶ,

καὶ τοῦτο μόνον ἀθάνατον καὶ αἰδῖον

(οὐ μνημονεύομεν δέ, ὅτι τοῦτο μὲν ἀπαθές, ὁ δὲ παθητικὸς νοῦς φθαρτός)·

καὶ ἄνευ τούτου οὐθὲν νοεῖ.

« Puisque dans la nature entière il y a d'une part la matière pour chaque genre (ce qui est en puissance dans chaque genre), d'autre part un principe causal et créateur (agent) de sorte qu'il est capable de les produire toutes, de même que la technique a modelé la matière, il s'ensuit que l'âme aussi comporte ces différences. Et il y aura d'une part l'intelligence / l'esprit par lequel deviennent toutes ces choses, d'autre part celui qui les produit toutes.

De même qu'une sorte d'état comme la lumière fait passer les couleurs qui sont en puissance à l'état de couleurs en acte. Et cet intellect est séparé, sans mélange et impassible, étant l'acte par essence. En effet l'agent est toujours supérieur au patient et le principe à la matière. Il en va de même de la science en acte et de son objet. La science en puissance est certes antérieure dans l'individu, mais absolument parlant, elle n'est pas antérieure selon le temps.

Mais ce n'est pas que parfois l'intellect pense et que parfois il ne pense pas. Séparé, il demeure ce que précisément il est, et c'est cela seulement qui est immortel

et éternel. Nous ne souvenons pas, parce qu'il est impassible, tandis que l'intellect passif est corruptible, mais sans lui il n'y a pas de pensée »

Cette nouvelle séquence commence avec l'introduction d'un nouveau syllogisme marqué par **ἐπεὶ**, développé par un balancement de type **τὸ μὲν... τὸ δέ**, prolongé par une digression comparative introduite par **οἷον** et bouclé par une conclusion amenée par **ἀνάγκη**.

La conclusion de ce syllogisme est suivie d'une tournure généralisante qui synthétise et remet en évidence ce qui vient d'être dit. Dans ce premier extrait les répétitions concernent des termes clé de la microstructure : **ὕλη** → **ὕλην**

πάντα ἐκεῖνα → **τῷ ποεῖν πάντα** → **τῷ πάντα γίνεσθαι** → **τῷ πάντα ποιεῖν**.

Le mot **τῆ ψυχῆ** est placé dans la conclusion du syllogisme et le mot **νοῦς** dans la tournure synthétique généralisante, qui, en outre, contient le verbe être comme dans le premier cōlon de la découpe proposée ici. Cet extrait contient aussi des groupes de deux, verticaux de par l'utilisation de **μὲν... δέ...**, et horizontaux : **τὸ αἴτιον καὶ ποιητικόν**.

Le propos se poursuit par une comparaison à la lumière qui vient s'ajouter à ce qui précède conformément à ce que nous avons décrit comme se rapportant au style catalogique. Les cōla de cette comparaison peuvent être subdivisés en unités plus petites, ce que Démétrios appellerait des commata, dont on voit que le nombre de syllabes est toujours sensiblement le même, entre 4 et 5, soit l'utilisation du procédé de parisôse, ce qui donne un effet de rythme.

Καὶ οὗτος ὁ νοῦς χωριστὸς **καὶ** ἀπαθὴς **καὶ** ἀμιγῆς, amorce une reprise plus insistante, on revient sur le terme **νοῦς**, terme central du macrodiscours, il est de surcroît accompagné de l'article défini ce qui lui donne plus de poids et le remet en évidence. Il est également accompagné d'une liste de caractéristiques qui lui

sont attribuées, ce qui renforce encore l'effet de mise en exergue. Le premier comma est un peu plus long, les trois autres de longueur égales, et l'on relèvera au passage que les trois adjectifs utilisés pour décrire le mot **νοῦς** comportent chacun trois syllabes. Ce premier cōlon, ainsi que le cōlon qui lui fait suite **τῆ οὐσίας ὧν ἐνέργεια** forment un tout difficilement rattachable à une structure de type périodique. Ils ont plutôt un rôle de tournure de type généralisante, détachée. On notera que le verbe être, bien qu'absent sous sa forme conjuguée habituelle, se trouve énoncé deux fois par le substantif **οὐσία** et par le participe **ὧν**. La conjonction **γάρ** vient développer cette affirmation préliminaire et commence sur un jeu d'oppositions : **τὸ ποιοῦν τοῦ πάσχοντος ἢ ἀρχὴ τῆς ὕλης**, nous avons ici un groupe de 2x2 principes horizontaux additionnés verticalement. En revanche ici le verbe être est sous-entendu. Cette liste d'oppositions continue avec **ἢ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη** opposé à **τῷ πράγματι· ἢ δὲ κατὰ δύναμιν** amène une autre opposition avec le concept qui vient d'être énoncé dans le cōlon précédent, à savoir **ἐνέργειαν**. Dans le registre des groupes de deux, notons encore **νοεῖ vs οὐ νοεῖ**, soit une affirmation suivie de sa propre négation. Le comma **τοῦθ' ὅπερ ἐστὶ** est une formule explicative qui va nous amener à une conclusion, elle est suivie d'un groupe de deux adjectifs **ἀθάνατον καὶ αἰδῖον** qui caractérisent le **νοῦς**. La dernière phrase reprend le tout de façon synthétique et conclut.

L'accumulation de connecteurs met clairement en avant un style de type catalogique, mais certaines tournures de type syllogistique ramènent régulièrement à la forme périodique.

DA III 430a 26- 430b 6 :

Ἡ μὲν οὖν τῶν ἀδιαιρέτων νόησις ἐν τούτοις
περὶ ἃ οὐκ ἔστι τὸ ψεῦδος,
ἐν οἷς δὲ καὶ τὸ ψεῦδος καὶ τὸ ἀληθές σύνθεσις
τις ἤδη νοημάτων ὥσπερ ἐν ὄντων-
καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς ἔφη
"ἢ πολλῶν μὲν κόρσαι ἀναύχενες ἐβλάστησαν",
ἔπειτα συντίθεσθαι τῇ φιλίᾳ,
οὕτω καὶ ταῦτα κεχωρισμένα συντίθεται,
οἷον τὸ ἀσύμμετρον καὶ ἡ διάμετρος-
ἂν δὲ γενομένων ἢ ἐσομένων,
τὸν χρόνον προσεννοῶν [καὶ] συντίθησι.
Τὸ γὰρ ψεῦδος ἐν συνθέσει αἰεί·
καὶ γὰρ ἂν τὸ λευκὸν μὴ λευκὸν <φῆ,
τὸ λευκὸν καὶ > τὸ μὴ λευκὸν συνέθηκεν·
ἐνδέχεται δὲ καὶ διαίρεσιν φάναι πάντα.
Ἄλλ' οὖν ἔστι γε οὐ μόνον τὸ ψεῦδος ἢ ἀληθές
ὅτι λευκὸς κλέων ἐστίν,
ἀλλὰ καὶ ὅτι **ἦν ἢ ἔσται**.
Τὸ δὲ ἐν ποιοῦν ἕκαστον,
τοῦτο **ὁ νοῦς** (ἐστίν).

« L'intellection des indivisibles et des composés concerne toutes les choses au sujet desquelles il n'y a pas d'erreur (possible).

Mais là où le faux et le vrai se rencontrent, il y a déjà composition d'intelligibles qui font comme une unité. Comme le disait Empédocle « là où poussèrent beaucoup de têtes (d'animaux Thillet), elles furent ensuite réunies par l'amitié », ainsi ces notions préalablement séparées se combinent, tels l'incommensurable et la diagonale. Mais il s'agit d'éléments passés ou à venir, la notion de temps s'ajoute à la réflexion et entre en composition.

En effet, l'erreur se glisse toujours dans une composition. De fait, si l'on dit que le blanc n'est pas blanc, c'est que l'on a formé le composé « non blanc »(Thillet) on peut aussi appeler toutes ces opération divisions. Donc il ne s'agit pas seulement de mensonge*

ou de vérité en ce qui concerne le fait que Cléon soit blanc, mais aussi le fait qu'il l'était ou qu'il le sera. Et ce qui produit l'unité en chaque chose, c'est l'intellect.

La séquence suivante démarre avec des marques de rupture comme la conjonction **οὖν** qui amène une transition. Le terme **νοῦς** reprend le thème central du propos et le verbe être sous forme exprimée est présent également. Cette séquence peut être délimitée par la dernière sous-séquence commençant par **ἀλλ' οὖν** qui reprend les termes utilisés au début et respecte en cela le principe d'harmonisation début→fin : **οὖν, ψευδος, ἀληθές**. Le verbe être est présent sous sa forme exprimée. Elle s'achève véritablement par un cōlon très bref mais très explicite **τοῦτο ὁ νοῦς** qui remet le concept clé au centre du propos. Cette découpe permet d'observer les phénomènes suivants : le terme de **σύνθεσις** et les mots de la même famille reviennent sans cesse, on en dénombre 6 occurrences. Les groupes de deux ne sont pas en reste : **τὸ ψευδος καὶ τὸ ἀληθές ; τὸ ἀσύμμετρον καὶ ἡ διάμετρος ; γενομένων ἢ ἐσομένων ; τὸ λευκὸν καὶ τὸ μὴ λευκὸν ; τὸ ψευδος ἢ ἀληθές, ἦν ἢ ἔσται**. Il faut relever que ces compositions en groupes de deux éléments ne sont pas toujours identiques, elles peuvent être opposition, addition ou alternative. Ainsi du couple mensonge vs vérité : les deux notions sont additionnées en début de séquence et reviennent sous forme d'alternative près de la fin. **ἦν ἢ ἔσται** reprend au niveau du sens le groupe précédemment formulé **γενομένων ἢ ἐσομένων**. Ces différents éléments donnent une solide cohérence interne à cette séquence dont certains traits sont périodiques.

DA III 430b7-430b14 :

Τὸ δ' ἀδιάρετον ἐπεὶ διχῶς,
ἢ δυνάμει ἢ ἐνεργείᾳ,

οὐθὲν κωλύει νοεῖν τὸ <διαιρετὸν
 ἦ> ἀδιαίρετον,
 <οἶον> ὅταν νοῆ τὸ μῆκος
 (ἀδιαίρετον γὰρ ἐνεργείᾳ),
 καὶ ἐν χρόνῳ ἀδιαιρέτω·
 ὁμοίως γὰρ ὁ χρόνος διαιρετὸς καὶ ἀδιαίρετος τῷ μήκει.
Οὐκ οὖν ἔστιν εἰπεῖν ἐν τῷ ἡμίσει τί ἐνόει ἑκατέρω·
 οὐ γὰρ ἔστιν, ἂν μὴ διαιρεθῆ,
 ἀλλ' ἢ **δυνάμει**.
 Χωρὶς δ' ἐκάτερον νοῶν τῶν ἡμίσεων
 διαιρεῖ καὶ τὸν χρόνον ἅμα,
 τότε δ' οἶονεὶ μήκη·
 εἰ δ' ὡς ἐξ **ἀμφοῖν**,
 καὶ ἐν τῷ χρόνῳ τῷ ἐπ' **ἀμφοῖν**.

Quant à l'indivisible, puisqu'il se prend en deux sens, en puissance ou en acte, rien n'empêche de penser l'indivisible quand on pense la grandeur (qui en effet est indivisible en acte) et dans un temps indivisible. On ne peut donc dire dans quelle moitié du temps on pense quelle moitié de la longueur. En effet cette moitié n'existe pas, à moins qu'il n'y ait eu division, à part en puissance. Mais si l'on pense chacune des moitiés séparément alors on divise aussi le temps. C'est alors comme si il (le temps) était divisé par la grandeur. Mais si on saisit (la grandeur) comme venant de ces deux moitiés, c'est dans un temps qui s'applique à toutes les deux.

Cette séquence va commenter largement le concept de division qu'elle va marteler sous toutes ses formes, positives ou négatives. Il commence aussi par cette affirmation : « *l'indivisible se prend en deux sens* » qui met d'emblée la notion de deux en évidence avec le terme **διχῶς** en tout début. On trouve d'ailleurs tout de suite un groupe de deux formulé en alternative **ἢ δυνάμει ἢ ἐνεργείᾳ**. Cette séquence va en outre largement commenter le concept de divisibilité vs indivisibilité qu'elle va marteler sous toutes ses formes, positives ou négatives. Certains termes reviennent aussi dans le cadre de dispositions particulières

comme le chiasme par exemple, ainsi les notions de grandeur et de temps : **τὸ μῆκος, χρόνω, ὁ χρόνος τῷ μήκει**. A noter aussi qu'ils se présentent également chacun une fois sous forme nominative et dative, en alternance. **Οὐκουν ἔστιν εἰπεῖν** est une formule conclusive intermédiaire qui marque le milieu de la séquence. Le cōlon qui la constitue est un peu plus long et contient un verbe conjugué repris à la racine du concept-clé **νοεῖν**. Le verbe **εἰπεῖν** renvoie au métadiscours. La fin de la séquence comporte le mot **ἀμφοῖν** utilisé à deux reprises qui répond à **διχῶς** utilisé en début de séquence.

DA III, 430b14-430-b20 :

[Τὸ δὲ μὴ κατὰ τὸ ποσὸν ἀδιαίρετον

ἀλλὰ τῷ εἶδει νοεῖ ἐν ἀδιαιρέτῳ χρόνω καὶ ἀδιαιρέτῳ τῆς ψυχῆς.]

Κατὰ συμβεβηκὸς δέ, nouvelle séquence

καὶ οὐχ ἧ̃ ἐκεῖνα,

διαιρετὰ ὃ νοεῖ

καὶ ἐν ῶ̃ χρόνω,

ἀλλ' ἧ̃ <ἐκεῖνα> ἀδιαίρετα·

ἔνεστι γὰρ κἀν τούτοις τι ἀδιαίρετον,

ἀλλ' ἴσως οὐ χωριστόν,

ὃ ποιεῖ ἓνα τὸν χρόνον καὶ τὸ μῆκος.

Καὶ τοῦθ' ὁμοίως ἐν ἅπαντί ἐστι τῷ συνεχεῖ,

καὶ χρόνω καὶ μήκει.

<Τὸ δὲ μὴ κατὰ τὸ ποσὸν ἀδιαίρετον

ἀλλὰ τῷ εἶδει νοεῖ ἐν ἀδιαιρέτῳ χρόνω καὶ ἀδιαιρέτῳ <τω> τῆς ψυχῆς.>

Pour ce qui est indivisible non pas en nombre mais en forme, l'intellect le pense en un temps indivisible et par une faculté (acte indivisible) de l'âme.

C'est seulement par accident et non de la même manière que sont divisés les continus, que sont divisés le fait qu'il pense et le temps dans lequel il pense, mais on les pense comme indivisibles.

En effet il y a dans ces éléments quelque chose d'indivisible mais peut-être pas séparé qui produit l'unité du temps et de la grandeur. Et cet élément se retrouve semblablement dans tout ce qui tient du continu comme le temps et la longueur. Et ce qui n'est pas divisible par la quantité mais pas la notion, il le pense en un temps indivisible et par une faculté indivisible de l'âme.

[Τὸ δὲ μὴ κατὰ τὸ ποσὸν ἀδιαίρετον « en ce qui concerne ce qui n'est pas divisible selon le nombre » : ce cōlon marque aussi l'ouverture d'une nouvelle séquence dans laquelle le concept martelé divisible/indivisible continue à apparaître toujours sous différentes formes tirées de la même racine. La construction de cette séquence comporte des éléments de style périodique remarquables, malgré le fait que ses deux premiers cōla soient moins fortement liés à ceux qui suivent. La subdivision adoptée ci-dessus permet de dégager une construction en chiasme dont le centre serait le cōlon débutant par **ἔνεστι**. La protase de la forme conjuguée d'être renforcée par ailleurs par le préfixe est un moyen de marquer fortement le cōlon en question. De part et d'autre de **ἔνεστι** on peut observer un chiasme formé par l'emploi des conjonctions **καί ; καὶ ἄλλ' ; ἄλλ' καί ; καί** en début de cōlon. D'autres structures se répètent aussi de part et d'autre de **ἔνεστι** : à **ὁ νοεῖ** répond **ὁ ποιεῖ**. Concernant les groupes de deux on peut relever : **τὸν χρόνον καὶ τὸ μήκος ; καὶ χρόνω καὶ μήκει**.

DA III 43b20-430b31 :

Ἡ δὲ στιγμή καὶ πᾶσα **διαίρεσις**,
καὶ τὸ οὕτως **ἀδιαίρετον**,
δηλοῦται ὡσπερ ἡ στέρησις.
Καὶ ὁμοῖος ὁ λόγος ἐπὶ τῶν ἄλλων,
οἷον πῶς τὸ **κακὸν γνωρίζει** ἢ τὸ **μέλαν**.
τῷ ἐναντίῳ γάρ πως **γνωρίζει**.

Δεῖ δὲ δυνάμει εἶναι τὸ **γνωρίζον** καὶ τένειναι ἐν αὐτῷ†.

Εἰ δέ τιμι μηδὲν ἔστιν ἐναντίον [τῶν αἰτίων],

αὐτὸ ἑαυτὸ **γινώσκει**

καὶ ἐνέργειά ἐστι καὶ χωριστόν.

Ἔστι δ' ἡ μὲν **φάσις** τι κατὰ τινος,

ὥσπερ καὶ ἡ **ἀπόφασις**,

καὶ ἀληθοῦς ἢ ψευδοῦς πᾶσα·

ὁ δὲ νοῦς οὐ πᾶς,

ἀλλ' ὁ τοῦ τί ἐστι κατὰ τὸ τί ἦν εἶναι **ἀληθοῦς**,

καὶ οὐ τί κατὰ τινος·

ἀλλ' ὥσπερ τὸ ὁρᾶν † τοῦ ἰδίου **ἀληθέως**,

εἰ δ' ἄνθρωπος τὸ λευκὸν † ἢ μή,

οὐκ ἀληθὲς αἰεί,

οὕτως ἔχει ὅσα ἄνευ ὕλης.

Et pour le point et pour toute division, ainsi que pour toute chose qui est semblablement indivisible, il semble qu'il en aille comme de la privation. Et identique est le discours concernant les autres choses, ainsi, comment connaît-on le mal ou le noir ? Car d'une certaine façon, c'est par le biais de leurs contraires qu'on les connaît.

Mais il faut que l'être qui connaît soit en puissance les deux termes contraires et par lui-même l'un des deux. Mais si l'une des causes n'a pas de contraire, elle-même se connaît elle-même et existe en acte et séparée. Dans un énoncé on applique un attribut à un sujet, de même une affirmation est nécessairement entièrement vraie ou entièrement fausse. Ce n'est pas le cas de l'intellect, quand il saisit l'être de la chose comme essence formelle il est vrai, mais pas quand il applique un attribut à un sujet. Mais de même que la vue du sensible propre est vraie, comme de savoir si un objet blanc est un homme ou non, on est pas toujours dans le vrai, en revanche l'intellect est toujours dans le vrai pour tous les objets qui ne sont pas incarnés dans de la matière. »

La subdivision commence par une comparaison qui pose le point comme privation quant à ce que perçoit l'intellect. Jusqu'à la fin de cette subdivision les arguments sont empilés les uns sur les autres selon un procédé très clairement sériel. La comparaison du début est suivie d'une tournure généralisante ou formule, que l'on

trouve régulièrement en début ou en fin de période : **Καὶ ὁμοίως ὁ λόγος ἐπὶ τῶν ἄλλων**, soit : « et il en va de même au sujet des autres choses ». La subdivision suivante touche au concept de connaissance, qui y est martelé avec 4 occurrences tirées de la racine **γινώσκω** dans un bref espace. On retrouve aussi l'opposition **δύναμις / ἐνέργεια**, le deuxième terme apparaissant dans une conclusion intermédiaire qui comporte un verbe conjugué.

Ἔστι δ' ἡ μὲν φάσις enchaîne avec l'exemple de l'énoncé qui ne peut être que vrai ou faux, on retrouve dès lors ce groupe de deux composé des notions de mensonge et de vérité que l'on a déjà rencontrées à maintes reprises au fil du texte. **ὁ δὲ νοῦς οὐ πᾶς**, arrive au centre de la subdivision avec le concept central **νοῦς** qui est ainsi mis en évidence. Les cōla qui suivent commencent tous par des conjonctions, et l'on retrouve un jeu sur **καὶ ἄλλ'**. Au final **οὕτως**, « ainsi », boucle la boucle et vient répondre à **ὥσπερ** qui se trouvait plus au début de la subdivision. On revient sur le concept d'incarnation ou non dans la matière énoncé plus haut : une boucle est bouclée. Cette boucle finale comparative est construite avec **ὥσπερ** et **οὕτως** qui donnent une unité périodique au passage.

DA III, 431a1 – 431 a 14 :

Τὸ δ' αὐτό ἐστὶν
 ἡ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη τῶ πράγματι.
 Ἡ δὲ κατὰ δύναμιν χρόνῳ
 προτέρα ἐν τῷ ἐνί,
 ὅλως δὲ οὐδὲ χρόνῳ·
 ἔστι γὰρ ἐξ ἐντελεχείᾳ ὄντος
 πάντα τὰ γιγνόμενα.

« Il y a identité entre la science en acte et l'objet auquel elle se rapporte. La science en puissance est antérieure selon le temps dans l'individu, mais dans l'absolu elle n'est pas même antérieure chronologiquement. En effet, toutes les choses qui existent viennent d'un individu en entéléchie. »

Cette séquence aborde un nouvel aspect de l'intellect et commence par un rappel du processus d'intellection. La première subdivision de ce passage contient des éléments répétés qui lui donnent une forte unité : la présence du verbe être sous forme conjuguée de part et d'autre de la période, la présence de l'une des oppositions aristotéliennes par excellence avec la science en acte opposée à son objet : **ἡ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη τῷ πράγματι**, et l'opposition implicite avec la science en puissance : **Ἡ δὲ κατὰ δύναμιν**, avec le terme **ἐπιστήμη** en répétition fantôme. D'une manière générale la notion de puissance est régulièrement opposée à la notion d'acte ou d'entéléchie. Cette opposition va revenir de façon régulière dans les extraits qui suivent. Le terme **χρόνῳ** est également répété et l'adverbe de généralisation **ὄλως** marque la fin de la période.

DA III, 431a1 – 431a14 seconde partie:

Φαίνεται δὲ τὸ μὲν αἰσθητὸν
ἐκ **δυνάμει** ὄντος τοῦ αἰσθητικοῦ
ἐνεργεία ποιοῦν·
οὐ γὰρ πάσχει οὐδ' ἀλλοιοῦται.
Διὸ ἄλλο εἶδος τοῦτο κινήσεως· (ἐστὶ)
ἢ γὰρ κίνησις τοῦ ἀτελοῦς **ἐνέργεια** (ἦν)
ἢ δ' **ἀπλῶς ἐνέργεια** ἑτέρα, ἢ τοῦ τετελεσμένου.

« Il semble aussi que l'objet sensible fait passer la faculté sensitive en puissance à la faculté sensitive en acte (de la puissance à l'acte). Et il n'y a ni passion ni altération, c'est pourquoi il s'agit d'une autre forme de mouvement. En effet le mouvement serait l'acte de ce qui est achevé, mais l'acte en tant que tel est autre, figurant quelque chose de parfaitement achevé. »

La subdivision suivante commence avec le verbe **φαίνεται** dont nous avons vu qu'il avait valeur de formule, introductive en général, éventuellement conclusive.

La chaîne des reprises qui forme les liens thème-rhème est très étroite dans cette subdivision, on le voit avec des éléments comme **αίσθητόν-αίσθητικοῦ, κινήσεως-κίνησις, ἀτελοῦς-τετελεσμένου**. Par ailleurs le lien avec ce qui précède et qui suivra est assuré par l'opposition **δυναμῖς- ἐνέργεια**. L'adverbe **ἀπλῶς** fait en quelque sorte pendant à **ὄλως**, présent dans la subdivision précédente. Le verbe être est présent deux fois, après **κινήσεως** sous forme fantôme et après **ἐνέργεια**, sous forme conjuguée mais à l'imparfait, une tournure moins habituelle qui met en évidence le cōlon auquel elle appartient. En ce qui concerne les groupes de deux on relèvera **οὐ γὰρ πάσχει οὐδ' ἀλλοιοῦται**, double négation qui marque le milieu de la subdivision.

DA III, 431a1 – 431a14 troisième partie:

Τὸ μὲν οὖν αἰσθάνεσθαι ὅμοιον
 τῷ **φάναι μόνον** καὶ **νοεῖν**
 ὅταν δὲ **ἡδὺ ἢ λυπηρόν,**
 οἷον **καταφᾶσα ἢ ἀποφᾶσα**
διώκει ἢ φεύγει·
 καὶ ἔστι **τὸ ἡδεσθαι καὶ λυπεῖσθαι**
 τὸ ἐνεργεῖν τῇ αἰσθητικῇ μεσότητι
 πρὸς **τὸ ἀγαθὸν ἢ κακόν,**
 ἢ τοιαῦτα.
 Καὶ **ἡ φυγή** δὲ καὶ **ἡ ὄρεξις**
 ταῦτό, ἢ κατ' ἐνέργειαν,
 καὶ οὐχ ἕτερον **τὸ ὀρεκτικὸν καὶ τὸ φευκτικόν,**
οὔτ' ἀλλήλων οὔτε τοῦ αἰσθητικοῦ·

ἀλλὰ τὸ εἶναι ἄλλο.

« Ainsi le fait de sentir est-il semblable au simple fait de dire (d'exprimer) et de penser. Lorsque l'objet est agréable ou pénible, comme l'affirmation ou la négation, on le recherche ou on le fuit. Éprouver de la joie ou de la peine, c'est mettre en acte par l'intermédiaire de la faculté sensitive, relativement au bon ou au mauvais ou à tout ce qui serait semblable. La fuite et le désir en acte sont identiques et la faculté de désirer ou la faculté de repousser ne diffèrent pas non plus, ni l'une ni l'autre de la faculté sensitive. Mais leur être (Thillet) essence (Barbotin) diffère. »

Τῇ δὲ διανοητικῇ ψυχῇ

τὰ φαντάσματα

οἷον αἰσθήματα ὑπάρχει,

ὅταν δὲ ἀγαθὸν ἢ κακὸν

φήσῃ ἢ ἀποφήσῃ,

φεύγει ἢ διώκει·

διὸ οὐδέποτε νοεῖ ἄνευ φαντάσματος ἢ ψυχῆ.

« Pour ce qui est de la pensée discursive contenue dans l'âme, les représentations lui tiennent lieu de sensations. Ainsi, lorsqu'un objet est bon ou mauvais, elle affirme ou elle nie, elle fuit ou elle poursuit. C'est pourquoi l'âme ne pense jamais sans représentation. »

La séquence qui suit et aborde la sensation est un véritable catalogue de groupes de deux de toutes sortes, dont les éléments respectifs sont tous tirés de la même catégorie grammaticale, à l'exception de la double négation **οὔτ' ἀλλήλων οὔτε τοῦ αἰσθητικοῦ**· dont les deux membres appartiennent à deux catégories différentes :

φάναι καὶ νοεῖν verbe à l'infinitif + verbe à l'infinitif

ἡδὺ ἢ λυπηρόν, adjectif + adjectif

καταφᾶσα ἢ ἀποφᾶσα participe aoriste actif + participe aoriste actif

διώκει ἢ φεύγει·	verbe à l'indicatif présent + verbe à l'indicatif présent
τὸ ἡδεσθαι καὶ λυπεῖσθαι	verbe à l'infinitif + verbe à l'infinitif
τὸ ἀγαθὸν ἢ κακόν,	adjectif substantivé + adjectif substantivé
ἡ φυγὴ δὲ καὶ ἡ ὄρεξις	substantif + substantif
τὸ ὀρεκτικὸν καὶ τὸ φευκτικόν,	adjectif verbal + adjectif verbal
οὔτ' ἀλλήλων οὔτε τοῦ αἰσθητικοῦ·	

L'unité ou subdivision suivante commence par un cōlon contenant le concept central de tout le traité **Τῆ δὲ διανοητικῆ ψυχῆ** et une forme verbale équivalente au verbe être **ὑπάρχει** qui met ce terme en évidence. Les structures syntaxiques de la subdivision précédente se répètent également pour former un chiasme : **ὅταν- οἶον- οἶον -ὅταν**, puis on retrouve une série de formulations par groupes de deux qui reprennent dans le désordre celles du paragraphe précédent non pas telles quelles mais sur la base des mêmes racines, toujours sur le modèle de deux termes issus de la même catégorie grammaticale :

ἀγαθὸν ἢ κακόν	adjectif + adjectif
φήση ἢ ἀποφήση,	verbe au subjonctif + verbe au subjonctif (3 ^e sing)
φεύγει ἢ διώκει·	verbe à l'indicatif + verbe à l'indicatif

Le cōlon final amène une rupture avec une formulation sous forme de phrase complète à laquelle **διό** amène une nuance conclusive, et au sein de laquelle le verbe conjugué **νοεῖ** et son sujet, accompagné de l'article défini **ἡ ψυχῆ** se mettent mutuellement en évidence et bouclent la séquence. Le terme **ἡ ψυχῆ** est particulièrement souligné par la présence de l'article et reprend **Τῆ δὲ διανοητικῆ**

ψυχῆ placé en début de séquence selon le principe d'harmonisation début→fin.

La subdivision ajoute une comparaison d'une façon plus sérielle à ce qui précède en tirant ses exemples des sens abondamment traités dans le livre II.

DA III, 431a1 – 431a14 quatrième partie:

Ὡσπερ δὲ ὁ ἀήρ τὴν κόρην τοιανδί ἐποίησεν,
 αὕτη δ' ἕτερον,
 καὶ ἡ ἀκοὴ ὡσαύτως,
 τὸ δὲ ἔσχατον ἔν,
 καὶ μία <ῆ> μεσότης,
 τὸ δ' εἶναι αὐτῆ πλείω ...

« Pour ce qui est de la pensée discursive contenue dans l'âme, les représentations lui tiennent lieu de sensations. Ainsi, lorsqu'un objet est bon ou mauvais, elle affirme ou elle nie, elle fuit ou elle poursuit. C'est pourquoi l'âme ne pense jamais sans représentation. De même que l'air met la pupille dans tel état, la pupille agit (à son tour) sur autre chose, et de même pour l'ouïe. Le dernier terme est un et pose une moyenne unique, mais son essence formelle est une. »

La dernière subdivision de cette séquence ajoute une comparaison formulée en mode sériel à ce qui précède en tirant ses exemples des sens abondamment traités dans le livre II.

DA III 431a 20-431b 1 :

Τίνοι δ' ἐπικρίνει τί διαφέρει
γλυκὸν καὶ θερμόν,
εἴρηται μὲν καὶ πρότερον,
λεκτέον δὲ καὶ ὧδε.
Ἔστι γὰρ ἔν τι,
 οὕτω δὲ ὡς ὁ ὄρος,
 καὶ ταῦτα ἐν τῷ ἀνάλογον καὶ τῷ ἀριθμῷ ὄντα,
ἔχει <ἐκάτερον> πρὸς ἐκάτερον
ὡς ἐκεῖνα πρὸς ἄλληλα·

τί γὰρ διαφέρει τὸ ἀπορεῖν

πῶς τὰ μὴ ὁμογενῆ κρίνει ἢ τὰ ἐναντία,

οἷον **λευκὸν καὶ μέλαν;**

ἔστω δὴ ὡς τὸ **A** τὸ **λευκὸν**

πρὸς τὸ B τὸ **μέλαν,**

τὸ Γ πρὸς τὸ Δ [ὡς ἐκεῖνα πρὸς ἄλληλα].

ὥστε καὶ ἐναλλάξ.

Εἰ δὴ τὰ ΓΑ ἐνὶ εἴῃ ὑπάρχοντα,

οὕτως ἔξει, ὥσπερ καὶ τὰ ΔΒ,

τὸ αὐτὸ μὲν καὶ ἔν,

τὸ δ' εἶναι οὐ τὸ αὐτό

-κάκεῖνα ὁμοίως.

Ὁ δ' αὐτὸς λόγος

καὶ εἰ τὸ μὲν A τὸ γλυκὺ εἶη,

τὸ δὲ B τὸ λευκόν.

« Nous avons parlé du principe par lequel on juge de la différence entre le sucré et le chaud, il faut en reparler ici. Ce principe est un, de même que la notion de limite. Et elle possède ces objets dans un rapport et une proportion identique à celle qu'ils ont entre eux.

Quelle différence y-a-t-il en effet à se demander comment il (l'intellect) juge des principes différents ou des principes contraires, comme le blanc et le noir. Disons que A blanc se rapporte à B noir et que C se rapporte à D de la façon dont se rapportent mutuellement l'un à l'autre les deux précédents. Et inversement (en renversant la proportion CA →DB)

Si donc le rapport CD (les qualités) est présent sur un seul objet, il en ira de même pour AB (qui seront une seule et même chose) mais d'essence formelle différente, et de même pour un autre sensible. Et le même raisonnement s'appliquerait aussi si A était le doux et B le blanc. »

Cette nouvelle subdivision commence par une question formulée au moyen de deux verbes conjugués à l'indicatif troisième personne du singulier : **ἐπικρίνει** et **διαφέρει** suivis de deux adjectifs substantivés : **γλυκὺ καὶ θερμόν**. Ce qui suit contient deux formes : **εἴρηται** et **λεκτέον** qui font référence à la situation

d'énonciation passée et future : « nous avons parlé de ceci, nous devons maintenant parler de cela ». Ce genre de rappel suppose une continuité voulue et consciente.

Le passage qui suit est une période explicative, elle commence par l'expression du verbe être qui met le cōlon en évidence. La comparaison ouverte par **οὕτω** se poursuit par un groupe de deux, puis par des formulations qui contiennent toutes implicitement la notion de deux. Les deux derniers forment d'ailleurs un groupe de 2x2 éléments reliés syntaxiquement par la même préposition :

τῷ ἀνάλογον καὶ τῷ ἀριθμῷ

<ἐκάτερον> πρὸς ἐκάτερον

ἐκεῖνα πρὸς ἄλληλα·

La subdivision suivante repart sur une question qui répète la forme **διαφέρει** déjà utilisée en début de séquence, elle reprend aussi le verbe **κρίνειν** utilisé précédemment avec un préfixe, et un groupe de deux contraires. Cette question de départ amorce une tournure proprement syllogistique pour énoncer un rapport de proportions introduit par le verbe être à l'impératif **ἔστω** placé en début de cōlon, ce qui est, nous l'avons vu, un double moyen de mise en évidence. Le problème est ensuite posé avec des éléments symétriques. La tournure de type syllogistique qui formule le raisonnement s'articule ainsi : **Εἰ δὴ... εἴη, οὕτως..... ὥσπερ....**, système dans lequel on relèvera l'emploi du verbe être à l'optatif, et s'achève sur un balancement et surtout par l'adverbe **ὁμοίως** qui conclut en donnant une teinte généralisante. Aristote rajoute une comparaison à son raisonnement en commençant par la formule **Ὁ δ' αὐτὸς λόγος**. Cette subdivision procède du style sériel, mais elle contient un grand nombre de termes répétés, et de structures binaires qui évoquent le style périodique.

DA III 431b2-431b19 :

Τὰ μὲν οὖν εἶδη οὖν

τὸ νοητικὸν

ἐν τοῖς φαντάσμασι **νοεῖ**,

καὶ ὡς ἐν ἐκείνοις

ῥίσιται αὐτῷ **τὸ διωκτὸν καὶ φευκτόν**,

καὶ ἐκτὸς τῆς αἰσθήσεως,

ὅταν ἐπὶ τῶν φαντασμάτων **ἦ**,

κινεῖται ·

οἶον αἰσθανόμενος τὸν φευκτὸν ὅτι πῦρ,

τῆ κοινῇ ὁρῶν κινούμενον

γνωρίζει ὅτι πολέμιος·

ὅτῃ δὲ τοῖς ἐν τῇ ψυχῇ

φαντάσμασιν ἢ νοήμασιν,

ὥσπερ ὁρῶν,

λογίζεται καὶ βουλεύεται

τὰ μέλλοντα πρὸς τὰ παρόντα·

καὶ **ὅταν** εἴπη

ὡς ἐκεῖ **τὸ ἡδὺ ἢ λυπηρόν**,

ἐνταῦθα **φεύγει ἢ διώκει**

καὶ **ὅλως** ἐν πράξει.

Καὶ τὸ ἄνευ δὲ **πράξεως**,

τὸ ἀληθὲς καὶ τὸ ψεῦδος,

ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστὶ

τῷ ἀγαθῷ καὶ τῷ κακῷ·

ἀλλὰ τῷ γε **ἀπλῶς** διαφέρει καὶ τινί.

« Ainsi la faculté intellectuelle pense les formes dans les images (représentations) et de même (se) détermine dans ces représentations ce qu'il faut désirer ou éviter, même hors de la sensation, la faculté intellectuelle est mise en mouvement sous l'effet d'une représentation.

Il en va de même lorsque l'on s'aperçoit que la torche est en feu, on sait de par le sens commun en la voyant en mouvement qu'il y a un ennemi.

Parfois, par l'intermédiaire des images et des représentations présentes dans l'âme on raisonne et l'on prend des décisions comme si l'on voyait l'avenir en fonction du présent (faculté de projection). Et lorsque l'on affirme que là se trouve l'agréable et là le pénible, alors on le fuit ou on le poursuit, mais on ne fera qu'une seule chose. Et ce qui se passe sans acte (sans être matérialisé en acte) comme le mensonge ou la vérité est du même ordre que le bon ou le mauvais. Mais ils diffèrent parce que les uns sont dans l'absolu (Thillet) et les autres dans un sujet quelconque. »

οὕν introduit ici une nouvelle séquence dont le premier cōlon comporte le verbe conjugué **νοεῖ**, appuyé par l'adjectif substantivé **τὸ νοητικόν** qui ramène le centre du discours sur l'intellect. Dans le cōlon suivant on trouve les termes **τὸ διωκτὸν καὶ φευκτὸν** qui font référence à ce qui a été dit antérieurement. La première subdivision se termine par une structure syntaxique déjà utilisée deux fois antérieurement: **ὅταν + subjonctif**, et surtout par un verbe qui annonce implicitement un aspect important du discours qui sera traité plus loin, à savoir la question du mouvement **κινεῖται**. La subdivision suivante ajoute une comparaison à titre d'exemple pour illustrer ce qui vient d'être dit avec **οἶον**, lui aussi répété.

Le mode de présentation du texte qui a été adopté ici est un mode qui est fragmenté en plus petites divisions, qui correspondent davantage à la notion de commata qu'à celle de cōla : il s'agit essentiellement de mettre au mieux en lumière les observations qui peuvent être faites sur le texte.

Dans la subdivision suivante, après le terme-clé au datif **τῇ ψυχῇ** qui ouvre l'unité et est ainsi mis en évidence, on retrouve un catalogue de commata constitués en groupes de deux et ajoutés les uns après les autres : **φαντάσμασιν ἢ νοήμασιν** soit deux substantifs, **λογίζεται καὶ βουλεύεται** soit deux verbes conjugués au présent de l'indicatif, **τὰ μέλλοντα πρὸς τὰ παρόντα**, soit deux participes

présents substantivés. On voit donc que les catégories grammaticales sont symétriques de part et d'autre de la particule ou de la conjonction qui les lie.

Ce phénomène se poursuit dans les subdivisions suivantes : après une réutilisation de la structure syntaxique **ὅταν + subjonctif éventuel** on retrouve des commata en groupes de deux : **τὸ ἡδὺ ἢ λυπηρόν**, soit deux adjectifs, **φεύγει ἢ διώκει** soit deux verbes conjugués à l'indicatif présent dont le signifié est par ailleurs aussi une répétition qui est déjà intervenue à plusieurs reprises antérieurement. L'adverbe généralisant **ὅλως** marque la fin d'une sous-unité. On remarquera l'abondante utilisation de la conjonction **καί** qui ne cesse d'ajouter des éléments les uns aux autres et donne une structure fortement catalogique à l'ensemble : les éléments ne cessent de s'additionner les uns aux autres. Mais le lien qui unit fortement ces éléments les uns aux autres réside également dans les phénomènes de répétitions : **πράξει** en fin de division est repris par **πράξεως** dans le cōlon suivant, **ἀπλῶς** répond à **ὅλως** présent dans la subdivision précédente. On retrouve également des groupes de deux qui opposent des notions contraires : **τὸ ἀληθές καὶ τὸ ψεῦδος**, qui sont déjà apparus à plusieurs reprises, **τῷ ἀγαθῷ καὶ κακῷ**, également un couple de contraires.

DA III 431b2-431b19, seconde partie :

Τὰ δὲ ἐν ἀφαιρέσει λεγόμενα <νοεῖ>
 ὥσπερ, εἴ <τις> τὸ σιμὸν ἢ μὲν σιμὸν
 οὗ κεχωρισμένως δὲ ἢ κοῖλον [εἴ τις] **ἐνόει** [ἐνεργεία],
 ἄνευ τῆς σαρκὸς ἂν **ἐνόει** ἐν ἢ τὸ κοῖλον-
 οὕτω τὰ μαθηματικά,
 οὐ κεχωρισμένα <ὄντα>,
 ὡς κεχωρισμένα **νοεῖ**,
ὅταν νοῆ <ἢ> ἐκεῖνα.

Ὅλως δὲ ὁ νοῦς ἐστίν,
 ὁ κατ' ἐνέργειαν, τὰ πράγματα νοῶν.
 Ἄρα δ' ἐνδέχεται
 τῶν κεχωρισμένων τι νοεῖν
 ὄντα αὐτὸν μὴ κεχωρισμένον μεγέθους,
 ἢ οὔ,
 σκεπτόν ὕστερον.

« Mais ce que l'on appelle les abstractions, on le pense comme le camus : si on pense le camus en tant que tel, il n'est pas séparé de la matière. Si c'est en tant que concavité qu'on le pense, si l'on pense en acte, on le pense sans la chair qui se trouverait (inscrite) dans la concavité.

Ainsi les objets mathématiques qui ne sont pas séparés de la matière, on les pense comme séparés lorsqu'on les pense par abstraction. D'une façon générale, l'intelligence lorsqu'elle est en acte est identique aux objets qu'elle pense. Est-ce qu'il est possible que l'intellect pense quelque chose de séparé de la matière, n'étant pas lui-même séparé de la matière, ou pas, il faudra l'examiner ultérieurement. »

L'avant –dernière subdivision de cette grande séquence comporte le terme-clé **νοεῖν** sous différentes formes : **νοεῖ**, **ἐνόει**, **ἐνόει**, **νοεῖ**, **νοῆι**, **ὁ νοῦς**. Le fait de terminer la séquence par le substantif accompagné de l'article et du verbe être exprimé sous forme conjuguée le remet en évidence, et ce d'autant plus qu'il est accompagné d'un adverbe de généralisation comme **ὄλως**.

La dernière subdivision comprend également ce concept central : **νοῶν**, **νοεῖν**. Elle boucle un grand chapitre avec une formule d'auto-référence, de renvoi à la situation d'énonciation qui a à la fois une valeur programmatique et conclusive : **σκεπτόν ὕστερον**.

DA III 431b 20-432a 14 :

Νῦν δέ, **περὶ ψυχῆς** τὰ λεχθέντα συγκεφαλαιώσαντες,
εἵπωμεν πάλιν

ὅτι ἡ ψυχὴ τὰ ὄντα πῶς ἐστὶ πάντα·
 ἢ γὰρ αἰσθητὰ τὰ ὄντα ἢ νοητά,
 ἔστι δ' ἡ ἐπιστήμη μὲν τὰ ἐπιστητά πῶς,
 ἢ δ' αἴσθησις τὰ αἰσθητά·
 πῶς δὲ τοῦτο, δεῖ ζητεῖν.
 Τέμνεται οὖν ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ αἴσθησις
 εἰς τὰ πράγματα,
 ἢ μὲν δυνάμει εἰς τὰ δυνάμει,
 ἢ δ' ἐντελεχείᾳ εἰς τὰ ἐντελεχείᾳ·
 τῆς δὲ ψυχῆς
 τὸ αἰσθητικὸν καὶ τὸ ἐπιστημονικὸν δυνάμει ταῦτά ἐστι,
 τὸ μὲν <τὸ> ἐπιστητὸν τὸ δὲ <τὸ> αἰσθητόν.

« *Et maintenant, récapitulant les choses qui ont été dites au sujet de l'âme, disons à nouveau (reprenons cette affirmation) que l'âme est en quelque sorte tous les êtres (tous les étants).*

En effet les êtres sont sensibles ou intelligibles et d'une certaine manière, la science s'identifie aux objets du savoir, et la sensation aux objets sensibles. De quelle manière, il faut le chercher.

Donc la science et la sensation en puissance se divisent dans leurs objets en puissance, la science et la sensation en entéléchie se divisent dans leurs objets en entéléchie.

Or la faculté sensitive et intellectuelle de l'âme (Thillet : cognitive) sont en puissance leurs objets : l'objet de science (intelligible) d'une part, l'objet sensible de l'autre. »

La première subdivision de cette nouvelle séquence commence par une référence claire à la situation d'énonciation antérieure et contient également en outre un énoncé programmatique. Le premier cōlon est une mise en évidence très puissante qui ouvre un nouveau chapitre. La forme verbale **εἴπωμεν** s'adresse directement à l'auditoire et attire l'attention. En outre la présence du terme **ἡ ψυχὴ** au nominatif, avec l'article défini et du verbe être sous forme conjuguée ramènent clairement le propos à son centre de gravité. Suit un jeu sur les groupes de deux

construits sur des unités syntaxiques semblables qui établissent un rapport entre la notion et l'objet de cette notion: **αἰσθητὰ ἢ νοητὰ** soit deux adjectifs substantivés, **ἐπιστήμη / τὰ ἐπισθητὰ** substantif et adjectif substantivé, **αἴσθησις / τὰ αἰσθητὰ** substantif et adjectif substantivé. On retrouve le verbe être, sous forme exprimée d'abord puis sous forme sous-entendue (répétition fantôme). Les mots **δεῖ ζητεῖν** bouclent la première subdivision et annoncent la suite.

La nouvelle subdivision s'ouvre par le couple verbe conjugué + conjonction **τέμνεται οὖν** qui marque la transition avec un groupe de deux substantifs au nominatif : **ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ αἴσθησις**, suivi presque aussitôt d'un groupe de deux horizontal et vertical qui forme ce que l'on pourrait appeler un « carré parfait », composé de 2x2 unités syntaxiques semblables qui unissent un terme à lui-même et à sa notion opposée dans le comma suivant, liant les deux membres l'un à l'autre verticalement :

ἡ μὲν δυνάμει εἰς τὰ δυνάμει,

ἡ δ' ἐντελεχείᾳ εἰς τὰ ἐντελεχείᾳ·

L'évocation de l'âme **τῆς δὲ ψυχῆς** reprend la notion-clé utilisée en début de cōlon suivant et les notions **ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ αἴσθησις**, déjà répétées à plusieurs reprises reviennent par deux fois sous différentes espèces à la fin du cōlon selon le principe d'harmonisation début→fin: **ἐπιστήμη** la science, **αἴσθησις** la sensation, **τὸ αἰσθητικόν** la faculté sensitive, **τὸ ἐπιστημονικόν**, la faculté intellectuelle, **ἐπιστητόν**, l'objet intelligible, **αἰσθητόν**, l'objet sensible.

DA III 431b 20-432a 14 seconde partie:

Ἀνάγκη δ' ἡ αὐτὰ

ἢ τὰ εἶδη εἶναι.

Αὐτὰ μὲν δὴ οὐ·

οὐ γὰρ ὁ λίθος ἐν τῇ ψυχῇ,
 ἀλλὰ τὸ εἶδος·
 ὥστε ἡ ψυχὴ ὥσπερ ἡ χεὶρ ἐστίν·
καὶ γὰρ ἡ χεὶρ ὄργανόν ἐστίν ὀργάνων,
καὶ ὁ νοῦς εἶδος εἰδῶν (ἐστί)
καὶ ἡ αἴσθησις εἶδος αἰσθητῶν.
 Ἐπεὶ δὲ οὐδὲ πρᾶγμα
 οὐθὲν ἔστι
 παρὰ τὰ μεγέθη,
ὥς δοκεῖ,
 τὰ αἰσθητὰ κεχωρισμένον,
 ἐν τοῖς εἶδεσι τοῖς αἰσθητοῖς τὰ νοητὰ ἐστί,
τά τε ἐν ἀφαιρέσει λεγόμενα
καὶ ὅσα τῶν αἰσθητῶν
ἕξεις καὶ πάθη.
 Καὶ διὰ τοῦτο
οὔτε μὴ αἰσθανόμενος
μηθὲν οὐθὲν ἂν μάθοι
οὐδὲ ξυνείη,
ὅταν τε θεωρῇ,
ἀνάγκη ἅμα φάντασμά τι **θεωρεῖν**·
 τὰ γὰρ **φαντάσματα** ὥσπερ αἰσθήματά ἐστί,
 πλὴν **ἄνευ** ὕλης.
 Ἔστι δ' ἡ **φαντασία** ἕτερον
φάσεως καὶ ἀποφάσεως·
 συμπλοκὴ γὰρ **νοημάτων** ἐστὶ τὸ ἀληθὲς ἢ **ψεῦδος**.
 Τὰ δὲ πρῶτα νοήματα
 τί διοίσει
 τοῦ μὴ **φαντάσματα** εἶναι;
 ἢ οὐδὲ ταῦτα **φαντάσματα,**
 ἀλλ' οὐκ **ἄνευ φαντασμάτων**.

«Mais il faut que ce soit ou bien les objets en eux-même ou bien leur forme.

Ce ne sont pas les objets eux-mêmes. Ce n'est pas en effet la pierre qui est dans l'âme, mais la forme de la pierre. Aussi l'âme est-elle comme une main est l'instrument des instruments, et l'esprit forme des formes, et la sensation forme des sensibles.

Mais puisqu'à ce qu'il semble aucun objet ne peut exister séparé des grandeurs sensibles, ce sont dans les formes sensibles que se trouvent les intelligibles, les choses que l'on appelle les abstractions, ainsi que tous les états ou affections des objets sensibles. Et c'est pour cela que l'on ne pourrait rien apprendre ni comprendre si l'on avait aucune sensation.

Lorsque l'on observe, ou réfléchit, cela s'accompagne nécessairement d'une image. Les images sont comme les sensations mais sans matière.

Mais l'image est différente de l'affirmation et de la négation. En effet l'assemblage des pensées produit la vérité ou l'erreur. Mais qu'est-ce qui différencie les concepts (pensées de base) des images ? Ou alors, c'est que ce ne sont pas des images, mais qu'ils ne sont jamais formulés sans image. »

Le terme **Ἀνάγκη δ'** dont l'usage s'apparente à une formule chez Aristote amène une nouvelle subdivision de nature déductive, avec un groupe de deux qui cette fois regroupe des termes de catégories grammaticales différentes : **Ἀνάγκη δ' ἢ αὐτὰ ἢ τὰ εἶδη εἶναι**. A partir de là la chaîne discursive est très resserrée, constituée d'éléments brefs avec additions superposées de groupes de deux. Les répétitions, facteur de cohésion primordial, s'enchaînent elles aussi et tous ces termes apparaissent de façon concentrée dans les trois côla débutant par **καὶ** qui se superposent et répètent non seulement les structures syntaxiques mais aussi les termes issus d'une même racine : **ἐν τῇ ψυχῇ→ἡ ψυχῇ; τὰ εἶδη→τὸ εἶδος→εἶδος→εἰδῶν→εἶδος; ἡ χεῖρ→ἡ χεῖρ; ὄργανόν→ὀργάνων; αἴσθησις→αἰσθητῶν**. Le verbe être est présent trois fois sous forme exprimée puis 2x sous forme fantôme. Ces trois membres de structure semblable forment par ailleurs une superposition de style catalogique assez typique :

καὶ γὰρ ἡ χεῖρ ὄργανόν ἐστιν ὀργάνων,

καὶ ὁ νοῦς εἶδος εἰδῶν (ἐστι)

καὶ ἡ αἴσθησις εἶδος αἰσθητῶν.

La division suivante s'ouvre avec **Ἐπεὶ δέ** qui est une ouverture fréquente chez Aristote. Cette subdivision contient deux fois le verbe être sous forme exprimée, au début et à la fin selon le principe d'harmonisation début→fin. On retrouve ensuite comme précédemment des éléments superposés avec **καί**. On remarquera au passage l'allitération jouant sur les consonnes **μ / ν** de ce membre :

**Καὶ διὰ τοῦτο οὔτε μὴ αἰσθανόμενος μῆθεν οὐθὲν ἂν μάθοι
οὐδὲ ξυνείη,**

L'accumulation de négations donne de surcroît une certaine coloration rythmique à ce cōlon en même temps qu'elle fait effet « bloc ». La subdivision se termine par **ὅταν τε θεωρῆ** repris tout de suite par **θεωρεῖν**, et **φάντασμα** par **φαντάσματα**. Ces répétitions de thèmes dans un court espace resserrent la chaîne énonciative.

ὅταν τε θεωρῆ,
ἀνάγκη ἅμα φάντασμα τι θεωρεῖν·

τὰ γὰρ **φαντάσματα** ὥσπερ αἰσθήματα ἔστι,

Les concepts martelés de cette séquence **αἴσθησις** et **νόησις** viennent s'enrichir de celui de **φαντασία** dans les dernières subdivisions : il y apparaît 6 fois sous différentes formes dérivées de la même racine. Le verbe être sous forme exprimée y fait aussi des apparitions régulières. On retrouve également des notions contraires en groupes de deux déjà rencontrées à plusieurs reprises dans les séquences précédentes : **φάσεως καὶ ἀποφάσεως ; τὸ ἀληθὲς ἢ ψεῦδος**.

Pour conclure concernant cette séquence ajoutons encore que sa structure est très mélangée entre période et catalogue : d'une part on empile des concepts ou des notions les unes à la suite des autres, d'autre part on voit des unités

discursives qui se détachent et contiennent un certain nombre de caractéristiques de la période : renvois, répétitions, marques de début, de fin.

DA III 432a 15 – 432b 7 : (faculté motrice)

Ἐπει δὲ ἡ ψυχὴ
κατὰ **δύο** ὤρισταί δυνάμεις
ἢ τῶν ζώων,
τῷ τε κριτικῷ,
ὃ διανοίας ἔργον ἐστὶ καὶ αἰσθήσεως,
καὶ ἔτι **τῷ κινεῖν** τὴν κατὰ τόπον κίνησιν,
περὶ μὲν αἰσθήσεως καὶ νοῦ διωρίσθω τοσαῦτα,
περὶ δὲ τοῦ κινουῦντος,
τί ποτέ ἐστι **τῆς ψυχῆς,**
σκεπτέον,
πότερον ἔν τι μόνιον αὐτῆς χωριστὸν ὄν
ἢ μεγέθει
ἢ λόγῳ,
ἢ πᾶσα ἡ **ψυχὴ,**
καὶ εἰ μόνιον τι,
πότερον ἴδιόν τι παρὰ τὰ εἰωθότα λέγεσθαι καὶ τὰ εἰρημένα,
ἢ τούτων ἔν τι.
Ἔχει δὲ ἀπορίαν εὐθύς
πῶς τε δεῖ μόρια λέγειν τῆς ψυχῆς **καὶ πόσα.**
Τρόπον γάρ τινα
ἄπειρα φαίνεται,
καὶ οὐ μόνον
ἄ τινες λέγουσι διορίζοντες,
λογιστικὸν καὶ θυμικὸν καὶ ἐπιθυμητικόν,
οἱ δὲ τὸ λόγον ἔχον καὶ τὸ ἄλογον·

« Ainsi donc l'âme des animaux se définit par deux puissances, la puissance du jugement qui est l'œuvre de la pensée et de la sensation et aussi par la puissance du mouvement / de mouvoir selon le mouvement local.

Nous avons suffisamment parlé de la sensation et de l'intellect, mais au sujet du mouvement, de ce qu'il peut être dans l'âme, il y a matière à réflexion : est-ce qu'il n'est qu'une partie de l'âme, séparable selon la grandeur ou la notion, ou est-ce qu'il est toute l'âme. Et si c'est une partie de l'âme, est-ce qu'il a un caractère propre à côté des caractéristiques énoncées habituellement et que nous avons mentionnées, ou est-il l'une de celles-ci ?

Mais il y a tout de suite une difficulté à savoir comment définir les parties de l'âme et leur nombre. En effet d'une certaine façon elles paraissent être infinies, et non seulement celles que définissent ceux qui en parlent comme étant la faculté raisonnante, impulsive et désirante, ou encore la partie douée de raison et celle qui en est dépourvue.

Aristote passe à un nouveau chapitre, à savoir la faculté motrice. Le début de ce chapitre est une sorte de récapitulation des réflexions précédentes et un sommaire des thèmes à venir, fortement marqué par des références à la situation d'énonciation comme celle-ci :

περὶ μὲν αἰσθήσεως καὶ νοῦ διωρίσθω τοσαῦτα,

περὶ δὲ τοῦ κινουίντος,

τί ποτέ ἐστι τῆς ψυχῆς,

σκεπτέον,

où l'impératif parfait et l'adjectif verbal expriment de façon claire la transition : « L'âme se définit par deux qualités, pensée et mouvement, nous avons assez parlé de la première, nous allons nous consacrer à la seconde. ». Le terme **ψυχή** est placé en tête de période, bien en évidence, il est répété à plusieurs reprises avant la fin de l'unité au génitif ou au nominatif. La notion de deux est toujours omniprésente, marquée par **δύο** en tête de chapitre et constamment relayée par des formulations par deux :

τῷ τε κριτικῷ,

ὁ διανοίας ἔργον ἐστὶ καὶ αἰσθήσεως,

καὶ ἔτι τῷ κινεῖν τὴν κατὰ τόπον κίνησιν,

τῷ τε κριτικῷ, est balancé par **τῷ κινεῖν**; **ὁ διανοίας ἔργον ἐστὶ καὶ αἰσθήσεως** est un groupe de deux horizontal auquel répond verticalement **τὴν κατὰ τόπον κίνησιν**, avec (**ἔργον ἐστὶ**) en répétition fantôme.

περὶ μὲν αἰσθήσεως καὶ νοῦ διωρίσθω τοσαῦτα,

περὶ δὲ τοῦ κινουῦντος,

Dans le syntagme suivant on relèvera, construit sur le balancement, le groupe horizontal **αἰσθήσεως καὶ νοῦ** qui est incorporé au groupe de deux vertical pris dans la structure répétée **περὶ μὲν... περὶ δέ**. La fin de cette unité formule les questions à poser en ce qui concerne le mouvement : on retrouve **πότερον... ἢ... ἢ... ἢ...** qui formule une liste d'alternatives, un petit catalogue, à la fin duquel le terme **ψυχὴ** est à nouveau mis en évidence accompagné de l'adjectif **πᾶσα**. L'alternative **πότερον... ἢ** est ensuite utilisée à nouveau et boucle la liste de questions qui précise les objectifs du propos qui va suivre.

L'incipit suivant appartient à ces tournures fréquentes en début ou en fin d'articulations : **Ἔχει δὲ ἀπορίαν εὐθύς. πῶς καὶ πόσα** forment un groupe de deux qui ouvre un catalogue de questions au sujet des parties de l'âme et de leur nombre. On relèvera en particulier l'accumulation d'adjectifs : **λογιστικὸν καὶ θυμικὸν καὶ ἐπιθυμητικόν**, et le groupe de deux formé de la notion de raison et de sa négation : **οἱ δὲ τὸ λόγον ἔχον καὶ τὸ ἄλογον**. On remarquera particulièrement l'usage des pronoms : les structures utilisées dans la partie qui suit sont moins usuelles. On aurait pu attendre une construction du type « *les uns... les autres...* », or ce n'est pas le cas ici **puisque οἱ δὲ répond non pas à οἱ μὲν mais à ἄτινες**.

**ἄ τινες λέγουσι διορίζοντες,
 λογιστικὸν καὶ θυμικὸν καὶ ἐπιθυμητικόν,
 οἱ δὲ τὸ λόγον ἔχον καὶ τὸ ἄλογον·**

DA III 432a 15 – 432b 7 seconde partie :

κατὰ γὰρ τὰς διαφορὰς δι' ἃς ταῦτα χωρίζουσι,
 καὶ ἄλλα φαίνεται μόρια μείζω διάστασιν ἔχοντα τούτων,
περὶ ὧν καὶ νῦν εἴρηται,
 τό τε **θρεπτικόν**,
 ὃ καὶ τοῖς φυτοῖς ὑπάρχει
 καὶ πᾶσι τοῖς ζώοις,
 καὶ τὸ αἰσθητικόν,
 ὃ οὔτε ὡς ἄλογον
 οὔτε ὡς λόγον ἔχον
 θεῖη ἂν τις ῥαδίως·
 ἔτι δὲ τὸ φανταστικόν
 ὃ τῷ μὲν εἶναι πάντων ἕτερον,
 τίνι δὲ τούτων ταύτων ἢ ἕτερον
 ἔχει πολλὴν ἀπορίαν
 εἴ τις θήσει **κεχωρισμένα μόρια τῆς ψυχῆς**·
 πρὸς δὲ τούτοις τὸ ὀρεκτικόν,
ὃ καὶ λόγῳ καὶ δυνάμει ἕτερον
 ἂν δόξειεν εἶναι πάντων.
 Καὶ ἄτοπον δὴ τὸ τοῦτο διασπᾶν·
ἔν τε τῷ λογιστικῷ γὰρ ἡ βούλησις γίνεται,
καὶ ἐν τῷ ἀλόγῳ ἡ ἐπιθυμία καὶ ὁ θυμός·
 εἰ δὲ τρία ἡ ψυχὴ, ἐν ἐκάστῳ ἔσται ὄρεξις

«En fonction de ces différences selon lesquelles on les sépare, il apparaît que certaines parties présentent un écart encore plus grand par rapport à celles-ci, desquelles nous avons parlé, comme la faculté nutritive qui est partagée par les

plantes et tous les animaux, et la faculté sensitive, que l'on ne saurait ranger aisément dans la catégorie irrationnelle ou rationnelle. Il y a encore la faculté imaginative, qui d'une part diffère par son essence de toutes les autres, et d'autre part, il y a grande difficulté à dire à laquelle de ces parties elle ressemble ou de laquelle elle est autre si l'on admet que les parties de l'âme sont séparées.

En sus de tout cela il y a la partie impulsive/ appétitive qui par sa notion et sa puissance pourrait sembler différente de toutes les autres. Mais il est absurde de la séparer. En effet la volonté naît dans la partie rationnelle, le désir et l'impulsion dans la partie irrationnelle. Si l'âme est tripartite, l'appétit se retrouvera dans chaque partie. »

La syntaxe du catalogue des facultés de l'âme qui suit fait usage d'unités syntaxiques semblables et répétées, construites entre autres par des relatives :

**τό τε θρεπτικόν, ὃ καὶ τοῖς φυτοῖς ὑπάρχει
καὶ τὸ αἰσθητικόν, ὃ οὔτε ὡς ἄλογον οὔτε ὡς λόγον ἔχον
ἔτι δὲ τὸ φανταστικόν ὃ τῷ μὲν εἶναι πάντων ἕτερον,
τὸ ὀρεκτικόν, ὃ καὶ λόγῳ καὶ δυνάμει ἕτερον.**

Enfin le passage se conclut par un groupe de deux qui oppose ἔν τε τῷ λογιστικῷ καὶ ἔν τῷ ἀλόγῳ de façon verticale, ἡ ἐπιθυμία καὶ ὁ θυμός formant un groupe de deux horizontal au sein de la deuxième unité verticale. βούλησις est isolé et le verbe conjugué est répété de façon sous-entendue (fantôme) dans le deuxième membre.

**ἔν τε τῷ λογιστικῷ γὰρ ἡ βούλησις γίνεται,
καὶ ἔν τῷ ἀλόγῳ ἡ ἐπιθυμία καὶ ὁ θυμός.**

DA III 432b7-432b14 :

**Καὶ δὴ καὶ περὶ οὗ νῦν ὁ λόγος ἐνέστηκε,
τί τὸ κινεῖν κατὰ τόπον τὸ ζῶόν ἐστιν;
τὴν μὲν γὰρ κατ' αὔξησιν καὶ φθίσιν κίνησιν,
ἅπασιν ὑπάρχουσιν,**

τὸ πᾶσιν ὑπάρχον δόξειεν ἂν κινεῖν,
τὸ γεννητικὸν καὶ θρεπτικόν·
περὶ δὲ ἀναπνοῆς καὶ ἐκπνοῆς,
καὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως,
 ὕστερον ἐπισκεπτέον·

ἔχει γὰρ καὶ ταῦτα πολλὴν ἀπορίαν.

Ἀλλὰ περὶ τῆς κατὰ τόπον κινήσεως,

τί τὸ κινοῦν τὸ ζῶον τὴν πορευτικὴν κίνησιν,

σκεπτέον.

Mais revenons au propos en cours, à savoir quel est le principe du mouvement selon le lieu chez l'animal.

En effet le mouvement de croissance et de corruption que tous ont en partage semblerait appartenir à ce qui les met tous en mouvement : la génération et la nutrition (ou: semblant appartenir à tous mettrait en mouvement la génération et la nutrition). En ce qui concerne l'inspiration et l'expiration, le sommeil et la veille, il faudra en faire l'examen ultérieurement. Ce sont aussi des problèmes d'une grande difficulté. Mais au sujet du mouvement local, de ce qu'est ce principe de locomotion chez l'animal, il faut y réfléchir.

Cette subdivision commence par l'énoncé d'une question avec une référence à la situation d'énonciation : **περὶ οὗ νῦν ὁ λόγος ἐνέστηκε** ainsi que la présence du verbe être sous forme conjuguée. Toute la subdivision est organisée en groupes de deux pour traiter de la question du mouvement et de ses différentes formes : **αὔξησιν καὶ φθίσειν / τὸ γεννητικὸν καὶ θρεπτικόν / ἀναπνοῆς καὶ ἐκπνοῆς / καὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως**, les deux derniers groupes énonçant des sujets qui seront traités plus tard dans le recueil *De la sensation et des sensibles* qui reprend et développe un certain nombre de thèmes annoncés dans le traité *De l'Âme*.

Les enchaînements de répétitions sont réguliers et abondants : **τί τὸ κινοῦν κατὰ τόπον τὸ ζῶον ἐστίν;** est repris en fin de subdivision par : **τί τὸ κινοῦν τὸ ζῶον τὴν πορευτικὴν κίνησιν**, ce qui correspond au principe d'harmonisation début→fin.

Le concept central du chapitre est le mouvement et différentes formes relatives à ce

signifié apparaissent régulièrement selon le principe du concept martelé : **τὸ κινουῦν /τὴν κίνησιν /κινεῖν/ τῆς κινήσεως /τὸ κινουῦν /τὴν κίνησιν.** D'autres répétitions à l'interne donnent une cohésion à la chaîne énonciative :

ἅπασιν ὑπάρχουσιν → τὸ πᾶσιν ὑπάρχον ; ἐπισκεπτέον → σκεπτέον.

DA III 432b 14-433a 8 :

Ἵτι μὲν οὖν οὐχ ἡ θρεπτικὴ δύναμις, δῆλον·

αἰεὶ τε γὰρ ἔνεκά του ἡ κίνησις αὕτη,

καὶ μετὰ φαντασίας καὶ ὀρέξεώς ἐστίν·

οὐθὲν γὰρ μὴ ὀρεγόμενον ἢ φεῦγον κινεῖται

ἀλλ' ἡ βία·

ἔτι κἂν τὰ φυτὰ κινητικὰ ᾗν,

κἂν εἴχῃ τι μόριον ὀργανικὸν πρὸς τὴν κίνησιν ταύτην.

Ὅμοίως δὲ οὐδὲ τὸ αἰσθητικόν·

πολλὰ γὰρ ἐστὶ τῶν ζώων

ἃ αἰσθησιν μὲν ἔχει,

μόνιμα δ' ἐστὶ καὶ ἀκίνητα διὰ τέλους.

Εἰ οὖν ἡ φύσις

μήτε ποιεῖ μάτην

μηθὲν μήτε ἀπολείπει τι τῶν ἀναγκαίων,

πλὴν ἐν τοῖς πηρώμασι καὶ ἐν τοῖς ἀτελέσιν,

τὰ δὲ τοιαῦτα **τῶν ζώων τέλεια καὶ οὐ πηρώματά** ἐστίν

(σημεῖον δ' ὅτι ἐστὶ γεννητικὰ καὶ ἀκμὴν ἔχει καὶ φθίσιν)

-ὥστ' εἴχεν ἂν καὶ τὰ ὀργανικὰ μέρη τῆς πορείας.

« Qu'il ne s'agit pas de la puissance nutritive, c'est clair. Car c'est toujours en vue de quelque chose que le mouvement s'accomplit et il s'accompagne d'imagination ou de désir. Car un animal ne peut être mû s'il ne désire ou ne fuit pas quelque chose, sauf par la contrainte. Mais les plantes aussi seraient douées de ce mouvement et elles possèderaient une partie organique en vue de ce mouvement.

De même il ne s'agit pas de la faculté sensitive. En effet, beaucoup d'animaux parmi ceux qui sont doués de sensation sont sédentaires et sans mouvement leur vie durant.

Si donc la nature ne fait rien en vain ni ne néglige rien des choses qui sont nécessaires, sauf chez les êtres mutilés ou inachevés, mais ces animaux dont nous parlons sont achevés et intacts, la preuve c'est qu'ils ont la faculté de se reproduire, d'arriver à maturité et de déperir, alors il y aurait des parties organiques propres à la reproduction.»

Ὅτι μὲν οὖν...δῆλον est une tournure de style formulaire, fréquente dans l'écriture du Stagirite. Cette formule qui contient en outre une négation ouvre une suite de subdivisions à valeur négative et réfutatives qui commencent toute par une formulation du type « *le mouvement local n'est pas... telle ou telle faculté* ». Aristote dresse ainsi un catalogue négatif qui recense tout ce que le mouvement n'est pas chez l'être vivant. Les hypothèses écartées, toujours en tête de subdivision (ou de période) sont les suivantes :

Ὅτι μὲν οὖν οὐχ ἡ θρεπτικὴ δύναμις, δῆλον·

Ὅμοίως δὲ οὐδὲ τὸ αἰσθητικόν et

Ἄλλὰ μὴν οὐδὲ τὸ λογιστικόν

Ἄλλὰ μὴν οὐδ' ἡ ὄρεξις ταύτης κυρία τῆς κινήσεως· que l'on trouvera dans l'extrait suivant.

Mais revenons à la première subdivision : la première partie contient le terme clé **κίνησις** et le verbe être sous forme conjuguée, ce qui consitue une mise en évidence, et ce d'autant plus qu'il est au nominatif accompagné de l'article défini. On le trouve au début, on le retrouve à la fin de la subdivision sous forme accusative : **τὴν κίνησιν**, ce qui correspond au principe d'harmonisation début→fin. La subdivision contient deux groupes de deux : **φαντασίας καὶ ὀρέξεως et ὀρεγόμενον ἢ φεῦγον. Le milieu de la subdivision est marqué par ἀλλ' ἢ βία·**

La fin de la séquence est au subjonctif, et contribue à renforcer le ton réfutatif en donnant une tournure hypothétique aux éléments décrits.

La subdivision suivante commence par un lien avec ce qui précède assuré par l'adverbe **ὁμοίως** qui a aussi une valeur introductive. Elle contient en outre une répétition du terme d'être vivants **τῶν ζώων**, ici au génitif pluriel mais qui est déjà apparu plus haut, ainsi que le verbe être sous forme exprimée, ce qui constitue à nouveau une mise en évidence. Le ton général de la subdivision est syllogistique avec l'usage de conjonctions comme **γάρ** ou **εἰ** qui accentuent la coloration de type déductif de l'ensemble. On trouve en outre un jeu sur les sonorités /μ // ν // η / en milieu de période : **μήτε ποιεῖ μάτην μηθὲν μήτε ἀπολείπει τι τῶν ἀναγκαίων, πλὴν ἐν τοῖς πηρώμασι καὶ ἐν τοῖς ἀτελέσιν.**

Des groupes de deux apparaissent à plusieurs reprises :

μόνιμα δ' ἐστὶ καὶ ἀκίνητα

μήτε ποιεῖ μάτην μήτε ἀπολείπει (vertical)

ἐν τοῖς πηρώμασι καὶ ἐν τοῖς ἀτελέσιν

τέλεια καὶ οὐ πηρώματά,

καὶ ἀκμὴν ἔχει καὶ φθίσιν

DA III 432b 14-433a 8 seconde partie :

**Ἄλλὰ μὴν οὐδὲ τὸ λογιστικὸν
καὶ ὁ καλούμενος νοῦς ἐστὶν ὁ κινῶν
ὁ μὲν γὰρ θεωρητικὸς οὐθὲν θεωρεῖ πρακτόν,
οὐδὲ λέγει περὶ φευκτοῦ καὶ διωκτοῦ οὐθέν,
ἀεὶ δὲ ἡ κίνησις
ἢ φεύγοντός τι ἢ διώκοντός τί ἐστὶν
Ἄλλ' οὐδ' ὅταν θεωρῇ τι τοιοῦτον,
ἤδη κελεύει φεύγειν ἢ διώκειν,**

οἶον πολλάκις **διανοεῖται φοβερόν** τι ἢ ἡδύ,
 οὐ κελεύει δὲ **φοβεῖσθαι**,
 ἢ δὲ καρδία **κινεῖται**,
 ἂν δ' ἡδύ, ἕτερόν τι μόριον.

Ἔτι καὶ ἐπιπάπτοντος **τοῦ νοῦ** καὶ λεγούσης **τῆς διανοίας**
φεύγειν τι ἢ διώκειν
 οὐ **κινεῖται**,
 ἀλλὰ κατὰ τὴν ἐπιθυμίαν **πράττει**,
 οἶον ὁ ἀκρατής.

Καὶ **ὄλως** δὲ ὀρωμεν ὅτι ὁ ἔχων τὴν ἰατρικὴν οὐκ ἰᾶται,
 ὡς ἐτέρου τινὸς κυρίου ὄντος τοῦ ποιεῖν κατὰ τὴν ἐπιστήμην,
 ἀλλ' οὐ τῆς ἐπιστήμης.

Ἀλλὰ μὴν οὐδ' ἡ ὄρεξις ταύτης κυρία τῆς κινήσεως·
 οἱ γὰρ ἐγκρατεῖς
 ὀρεγόμενοι καὶ ἐπιθυμοῦντες
 οὐ **πράττουσιν** ὧν ἔχουσι τὴν ὄρεξιν,
 ἀλλ' ἀκολουθοῦσι **τῷ νῷ**.

Mais ce n'est pas non plus la faculté intellectuelle ou ce que l'on appelle l'intelligence qui est le principe moteur.

En effet l'intelligence théorique n'observe rien de ce qui relève du pratique, elle n'énonce rien de ce qui doit être fui ou recherché, alors que le mouvement est toujours fuite ou poursuite de quelque chose (d'un objet).

Et lorsque l'on observe avec l'intellect quelque chose de ce genre, il ne commande pourtant (Barbotin) ni la fuite ni la recherche, de même que souvent on pense à quelque chose de terrible ou d'agréable sans que l'intellect n'ordonne d'avoir peur, alors le cœur seul est mû / en mouvement. Et s'il s'agit de quelque chose d'agréable, une autre partie.

Mais encore même lorsque l'esprit ordonne et que la pensée dit de fuir ou de rechercher, l'animal n'est pas mis en mouvement mais il agit selon son envie, comme les intempérants.

Et d'une manière générale nous voyons que celui qui possède la science médicale ne soigne pas toujours, comme si un autre principe ordonnait d'agir selon cette science mais n'était pas (issu de) cette science-même. Et ce n'est pas non plus l'appétit qui est maître de ce genre de mouvement. En effet les tempérants en proie à l'appétit et au désir n'agissent pas en obéissant à leurs désirs mais en suivant leur intellect.

La subdivision suivante reprend la négation d'un principe : **Ἄλλὰ μὴν οὐδὲ τὸ λογιστικὸν καὶ ὁ καλούμενος νοῦς ἐστὶν ὁ κινῶν** : ce n'est pas la faculté de raisonnement ou l'intellect qui est moteur. Cet incipit met un certain nombre de choses en exergue : **ὁ κινῶν**, le principe du mouvement, qui est au centre du débat, **τὸ λογιστικὸν καὶ ὁ καλούμενος νοῦς** qui rappellent un thème qui vient d'être étudié et sont formulés en groupe de deux, et le verbe être sous forme conjuguée.

La chaîne discursive de la suite de la subdivision est également très resserrée sur des répétitions fréquentes et rapprochées d'un bout à l'autre de la séquence: **θεωρητικός**→**θεωρεῖ**→**θεωρῆ**, puis **πρακτόν**→**πράττει**→ **πράττουσιν**, un terme en début et l'autre à la fin, selon le principe d'harmonisation début→fin, ensuite **φευκτοῦ καὶ διωκτοῦ** /→**φεύγοντός τι ἢ διώκοντός**/→**φεύγειν ἢ διώκειν**/→**φεύγειν τι ἢ διώκειν**, soit une opposition qui s'est déjà présentée à de nombreuses reprises dans les chapitres précédents, **ὁ κινῶν**→**ἡ κίνησις**→**κινεῖται**→**κινεῖται**, le concept central, objet d'étude qui est nommé régulièrement ; **ὁ νοῦς**→**τοῦ νοῦ**→**τῷ νῷ**, que l'on trouve également au début et à la fin selon le principe d'harmonisation début→fin; **κελεύει**→**κελεύει**, **φοβερόν**→**φοβεῖσθαι**, **διανοεῖται** →**τῆς διανοίας**.

Un certain nombre de ces termes répétés forment aussi des groupes de deux, notamment les termes issus de **φεύγω** et **διώκω**. L'apparition de l'adverbe généralisant **ὅλως** annonce la proche fin de la subdivision et amène une digression comparative.

La subdivision suivante commence elle aussi par une forte affirmation négative : **Ἄλλὰ μὴν οὐδ' ἡ ὄρεξις ταύτης κυρία τῆς κινήσεως**. Cette dernière subdivision est un peu plus courte que les précédentes, elle conclut la liste de tous les

principes qui ne peuvent être considérés comme des principes moteurs. Elle commence par **Ἄλλά** et se termine de même, ce qui encore une fois est conforme au principe d'harmonisation début→fin.

Pour résumer nous avons, dans cette séquence un catalogue de négations constitué de subdivisions comprenant des caractéristiques périodiques, comme par exemple le phénomène d'harmonisation début→fin systématiquement observable.

DA III 433a9- 433a 26 :

Φαίνεται δέ γε **δύο** ταῦτα κινουῦντα,

ἢ ὄρεξις

ἢ νοῦς,

εἴ τις **τὴν φαντασίαν** τιθείη ὡς νόησίν τινα·

πολλοὶ γὰρ παρὰ τὴν ἐπιστήμην **ἀκολουθοῦσι ταῖς φαντασίαις,**

καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζώοις

οὐ **νόησις**

οὐδὲ λογισμὸς ἔστιν,

ἀλλὰ **φαντασία.**

Ἄμφω ἄρα ταῦτα **κινητικὰ** κατὰ τόπον,

νοῦς καὶ ὄρεξις,

νοῦς δὲ ὁ ἕνεκά του λογιζόμενος καὶ ὁ πρακτικός·

διαφέρει δὲ τοῦ θεωρητικοῦ τῷ τέλει.

Καὶ ἡ **ὄρεξις** <δ'> ἕνεκά του πᾶσα

οὔ γὰρ ἡ **ὄρεξις,**

αὕτη **ἀρχὴ τοῦ πρακτικοῦ νοῦ,**

τὸ δ' ἔσχατον **ἀρχὴ τῆς πράξεως.**

Ὡστε εὐλόγως

δύο ταῦτα φαίνεται τὰ κινουῦντα,

ὄρεξις καὶ διάνοια πρακτικῆ·

τὸ ὄρεκτὸν γὰρ κινεῖ,
 καὶ διὰ τοῦτο ἡ **διάνοια κινεῖ,**
 ὅτι ἀρχὴ αὐτῆς ἐστὶ τὸ **ὄρεκτόν.**
 Καὶ ἡ φαντασία δὲ ὅταν **κινῆ,**
οὐ κινεῖ ἄνευ ὀρέξεως.
 Ἐν δὲ τι **τὸ κινουῖν,** πρῶτον **τὸ ὄρεκτικόν.**
 Εἰ γὰρ **δύο**
νοῦς καὶ ὄρεξις,
ἐκίνουν,
 κατὰ κοινὸν ἂν τι **ἐκίνουν** εἶδος·
 νῦν δὲ **ὁ μὲν νοῦς**
 οὐ φαίνεται **κινῶν** ἄνευ **ὀρέξεως**
 (ἡ γὰρ **βούλησις ὄρεξις,**
 ὅταν δὲ κατὰ τὸν λογισμὸν **κινῆται,**
 καὶ κατὰ **βούλησιν κινεῖται),**
 ἢ δ' **ὄρεξις κινεῖ** καὶ παρὰ τὸν λογισμόν·
 ἡ γὰρ ἐπιθυμία **ὄρεξις** τίς ἐστίν.

« Il semble qu'il y a deux moteurs, soit l'appétit (désir) soit l'intellection, si l'on pose l'imagination comme une sorte d'intellection. En effet beaucoup d'individus suivent leurs représentations à l'encontre de la science, et chez les autres animaux (en dehors de l'homme), il n'y a ni intellection ni raisonnement mais imagination / représentation. Ces deux principes sont donc capables de mouvoir selon le lieu, l'intellect et le désir, l'intellect qui raisonne et qui agit, l'intellect pratique (l'intellect qui fonctionne en vue du raisonnement et de l'action). Il se distingue de l'intelligence théorique quant à sa finalité. Et tout désir a aussi sa finalité. Ce dont est issu le désir, cela préside l'intellect pratique. Le dernier principe est le principe de l'action. Aussi semble-t-il logique qu'il y ait deux moteurs, le désir et la pensée discursive pratique. L'objet désirable (le principe de désir) meut (met en mouvement), et à cause de lui la pensée discursive meut parce que son principe de base est le désir. Et lorsque l'imagination met en mouvement, elle ne meut pas sans désir.

L'unique moteur premier est donc l'objet désirable (le principe de désir). En effet si deux principes, l'intellect et le désir mettaient en mouvement, ils mettraient en mouvement selon une forme commune. Cependant il semble que l'esprit ne meut pas sans désir.

En effet la volonté est désir. Et lorsque l'on est mû / se meut selon la raison, on se meut aussi selon sa volonté. Mais le désir meut aussi à l'encontre du raisonnement (Thillet). En effet l'envie (appétit) est désir de quelque chose.»

C'est avec la forme verbale **φαίνεται** que s'ouvre la première subdivision de ce chapitre qui traite de l'unité du principe moteur. Dans cette séquence la notion d'imagination **φαντασία** et les mots de la même famille reviennent à intervalles réguliers aux articulations entre deux unités ou sous-unités du discours. La forme verbale **φαίνεται** a ici un double rôle: elle accompagne et rappelle la notion de **φαντασία** mais elle a aussi un emploi de type formulaire, neutre et généralisant, qui comme le verbe être ou les formules évoquées plus haut marque la fin ou le début d'une unité. Cette première subdivision s'ouvre sur l'alternative de 2 éléments considérés comme principes de base qui sous-tendent l'unité du principe moteur **ἢ ὄρεξις ἢ νοῦς**. Nous verrons que ce couple de notions sera répété à plusieurs reprises dans les passages qui suivent, et même abondamment martelés en ce qui concerne en particulier le terme **ὄρεξις**. De plus le couple **νοῦς καὶ ὄρεξις** réapparaît d'une subdivision à l'autre. Proche du début de la séquence on peut relever le verbe **ἀκουλουθέω** dont Aristote vient de faire usage à la fin de la séquence précédente. Quelques répétitions syntaxiques donnent à ce début de chapitre une certaine unité :

νοῦς δὲ ὀ **ἐνεκά του λογιζόμενος** καὶ ὁ πρακτικός

Καὶ ἡ ὄρεξις <δ'> **ἐνεκά του** πᾶσα

ou encore : αὕτη **ἀρχὴ τοῦ πρακτικοῦ νοῦ**,

τὸ δ' ἔσχατον **ἀρχὴ τῆς πράξεως**.

Pour ce qui est des groupes de deux on relèvera le groupe négatif

οὐ νόησις / οὐδὲ λογισμός, ainsi qu'un groupe de deux vertical avec

répétition de la syntaxe et des termes de **νοῦς** et **ὄρεξις** :

νοῦς δὲ ὁ **ἔνεκά** του λογιζόμενος καὶ ὁ πρακτικός·

Καὶ ἡ **ὄρεξις** <δ'> **ἔνεκά** του πᾶσα

Le cōlon **Ὡστε εὐλόγως δύο ταῦτα φαίνεται τὰ κινουῦντα**, amène une articulation grâce à l'adverbe qui donne une tournure généralisante au propos. Ce cōlon reprend et résume le thème des cōla précédents et comporte la forme verbale **φαίνεται** dont le double rôle a été évoqué ci-dessus, **δύο** une formulation du deux et **τὰ κινουῦντα**, soit une référence à la notion de moteur qui est au centre du débat et est mis en évidence à l'avant de la subdivision. Dans toutes les subdivisions de ce chapitre et en particulier dans les cōla qui suivent, Aristote tresse une guirlande de plus en plus resserrée avec des concepts martelés parfois jusqu'à l'extrême : le concept de **νοῦς**, parfois remplacé par **διάνοια**, le terme **ὄρεξις** et le concept de mouvement **κινεῖν** : ils sont constamment présents sous toutes sortes de formes : nominales, adjectivales ou verbales. Dans cette subdivision et la suivante le verbe **κινεῖν** est martelé de façon insistante et apparaît sous les formes variées de **κινεῖ, κινῆ, τὸ κινουῦν, ἐκίνουον, κινῶν, κινῆται, κινεῖται**.

Après avoir abondamment parlé de ces deux principes moteurs que sont selon Aristote, l'envie et l'intellect pratique, le discours met en avant la primauté du désir sur l'intellect en ce qui concerne le mouvement. Suit une tournure syllogistique contenant deux fois l'irréel du présent. Il s'agit d'une sorte de résumé de la séquence précédente mais qui ajoute le point de vue de cette primauté et marque ainsi la progression thématique. Le couple **νοῦς καὶ ὄρεξις** est répété. Le milieu de la subdivision est marqué par **νῦν δὲ ὁ νοῦς**, qui remet le terme de **νοῦς** en évidence, accompagné à nouveau de la forme verbale **φαίνεται** (négatif). On retrouve également le syntagme **ἄνευ ὀρέξεως** qui avait été utilisé dans la subdivision suivante et contribue à resserrer la chaîne ou la guirlande. Les

subdivisions de ce passage sont plus fortement enchaînées les unes aux autres, et il est plus difficile de découper ou de détacher nettement les unités les unes des autres. Les côla se suivent, s'entassent en quelque sorte les uns sur les autres. Le style est plus clairement sériel dans ce chapitre. Un facteur de démarquage consiste en l'apparition d'un sème nouveau au sein d'un côlon, comme par exemple les mots **βούλησις**, dans la dernière sous-unité, **ὀρθός**, **ἀγαθόν**, ou encore **πρακτόν**, dans les subdivisions qui suivent :

DA III 433a 26-433b 13 :

Νοῦς μὲν οὖν πᾶς ὀρθός ἐστιν·
ὄρεξις δὲ καὶ φαντασία καὶ ὀρθὴ καὶ οὐκ ὀρθή.
 Διὸ ἀεὶ κινεῖ μὲν τὸ ὀρεκτόν,
 ἀλλὰ τοῦτ' ἐστὶν ἢ τὸ ἀγαθόν
 ἢ τὸ φαινόμενον ἀγαθόν·
 οὐ πᾶν δέ, ἀλλὰ τὸ πρακτόν ἀγαθόν.
Πρακτόν δ' ἐστὶ τὸ ἐνδεχόμενον καὶ ἄλλως ἔχειν.
Ὅτι μὲν οὖν ἡ τοιαύτη δύναμις κινεῖ τῆς ψυχῆς,
 ἢ καλουμένη **ὄρεξις, φανερόν. (ἐστὶν)**
 Τοῖς δὲ διαιροῦσι τὰ μέρη τῆς ψυχῆς,
 ἐὰν κατὰ τὰς δυνάμεις **διαιρῶσι καὶ χωρίζωσι,**
πάμπολλα γίνεται,
θρεπτικόν,
αἰσθητικόν,
νοητικόν,
βουλευτικόν,
ἔτι ὀρεκτικόν·
 ταῦτα γὰρ πλέον διαφέρει ἀλλήλων
 ἢ **ἐπιθυμητικόν**
καὶ θυμικόν.

« Cependant l'intellect est tout entier correct, tandis que l'appétit et l'imagination sont correctes ou ne le sont pas.

C'est pourquoi le principe /objet de désir meut toujours, mais cela est soit un bien soit un bien apparent (Thillet). Et ce n'est pas n'importe quel bien, mais le bien pratique, et le bien pratique peut aussi être autre. Aussi est-il donc clair que c'est telle puissance de l'âme appelée désir qui met en mouvement.

Pour ceux qui divisent l'âme en parties, s'ils opèrent cette division selon les puissances et qu'ils la séparent, il y en a un grand nombre : la puissance nutritive, sensitive, intellectuelle, la délibération et le désir (puissance désirante).

En effet ces parties diffèrent davantage les unes des autres que la puissance désirante ne diffère de la partie impulsive. »

Le cōlon **Νοῦς μὲν οὖν πᾶς ὀρθός ἐστιν** ouvre une subdivision dans laquelle le terme **νοῦς** est clairement mis en évidence par cette position à l'avant de la séquence. Cette première petite sous-unité joue sur les répétitions à court intervalle : **ὀρθός** → **ὀρθή** καὶ οὐκ **ὀρθή**. (Qui constitue d'ailleurs un groupe de deux du type « ce qui est vs ce qui n'est pas »), **ὄρεξις** → **τὸ ὀρεκτόν** ; **φαντασία** → **τὸ φαινόμενον ἀγαθόν** → **τὸ πρακτόν ἀγαθόν** → **Πρακτόν**.

Ὅτι μὲν οὖν...φανερὸν est une tournure introductive de style formulaire très usitée par Aristote. Elle ramène à ce qui a été dit antérieurement et contribue à resserrer le lien logique d'une unité à l'autre. Le premier cōlon de cette subdivision contient en outre les concepts-clés du discours : **κινεῖ**, **τῆς ψυχῆς**, **ὄρεξις**, qui sont ainsi mis en évidence. Le terme **τῆς ψυχῆς** revient un peu plus bas, suivi d'une liste de tous les états en puissance de l'âme. Cette liste est en outre précédée de **πάμπολλα γίνεταί**, or nous avons vu que le verbe **γίγνομαι** peut éventuellement remplacer le verbe être et dans ce cas, il joue un rôle d'insistance. Cette liste de formes clairement catalogique est ainsi doublement mise en évidence, de par la présence de ce verbe et de par l'accumulation d'éléments qu'elle contient. On

pourra encore relever deux groupes de deux dans cette sous-unité : **διαίρωσι καὶ χωρίζωσι et ἡ ἐπιθυμητικὸν καὶ θυμικόν.**

DA III 433a 26-433b 13 seconde partie :

Ἐπεὶ δ' ὀρέξεις γίνονται **ἐναντία** ἀλλήλαις,
 τοῦτο δὲ συμβαίνει
 ὅταν ὁ λόγος καὶ αἱ ἐπιθυμίαι **ἐναντία** ᾤσι,
 γίνεται δ' ἐν τοῖς χρόνου αἴσθησιν ἔχουσιν
 (ὁ μὲν γὰρ νοῦς **διὰ** τὸ μέλλον ἀνθέλκειν κελεύει,
 ἡ δ' ἐπιθυμία **διὰ** τὸ ἤδη·
 φαίνεται γὰρ
τὸ ἤδη ἡδὺ καὶ ἀπλῶς ἡδὺ καὶ ἀγαθὸν ἀπλῶς,
διὰ τὸ μὴ ὄραν τὸ μέλλον),
 εἶδει μὲν ἐν ἅν εἴη τὸ κινουῦν,
τὸ ὀρεκτικόν, ἢ ὀρεκτικόν-
 πρῶτον δὲ πάντων τὸ ὀρεκτόν·
 τοῦτο γὰρ κινεῖ οὐ κινούμενον,
τῷ νοηθῆναι ἢ φαντασθῆναι-
 ἀριθμῷ δὲ πλείω τὰ κινουῦντα.

« Mais comme les désirs naissent et s'opposent les uns aux autres, et que cela se produit lorsque la raison et les désirs sont contraires, cela survient chez les êtres qui possèdent la sensation du temps.

(En effet l'intellect ordonne de résister en fonction de l'avenir, le désir cède à l'immédiat. Il nous semble en effet que l'immédiat est agréable, et que ce soit absolument agréable et absolument bon parce qu'on ne voit pas l'avenir.)

Il faudrait donc que le moteur soit spécifiquement un, qu'il soit la faculté désirante en tant que telle et le désir est antérieur à toute chose (car il met en mouvement sans être mû par le fait d'être pensé ou imaginé) tandis que par le nombre les moteurs sont multiples. »

La subdivision suivante reprend le terme d'**ὄρεξις** au nominatif pluriel, de même que le verbe **γίγνομαι** et la formule **τοῦτο δὲ σύμβαινει**, qui remet le tout en exergue. La chaîne de répétitions très resserrées mentionnée précédemment se poursuit aussi bien à l'intérieur d'une même subdivision que d'une subdivision à l'autre. A l'interne on relèvera, dans leur ordre d'apparition :

γίνονται→**γίνεται** ces deux formes encadrent la première sous-unité qui forme un tout à elle seule et satisfait ainsi au principe d'harmonisation début→fin.

ἐναντία→**ἐναντία**

ἐπιθυμῖαι →**ἐπιθυμία**

La préposition **διά** apparaît trois fois au sein d'une digression comparative menée par le balancement **μέν... δέ...** . On relèvera notamment une répétition fantôme de **ἀνθέλκειν κελεύει** dans la deuxième partie du balancement :

ὁ μὲν γὰρ νοῦς διὰ τὸ μέλλον ἀνθέλκειν κελεύει,

ἢ δ' ἐπιθυμία διὰ τὸ ἤδη·

τὸ ἤδη→**ἤδη**

τὸ μέλλον→**τὸ μέλλον**

τὸ ὀρεκτικόν, ἢ ὀρεκτικόν→**τὸ ὀρεκτὸν**

τὸ κινουῖν→**κινεῖ**→**κινουμένον**→**τὰ κινουῖντα**

A noter que la tournure **τὸ ὀρεκτικόν, ἢ ὀρεκτικόν** est particulièrement caractéristique chez Aristote, elle constitue une sorte de formule dont le substantif est interchangeable en fonction du contexte.

Le cas du cōlon **τὸ ἤδη ἡδὺ καὶ ἀπλῶς ἡδὺ καὶ ἀγαθὸν ἀπλῶς**, est intéressant car Aristote semble y jouer à plaisir sur des suites de sons assez inhabituelles avec une allitération en **/η/ /υ/ /α/ /ο/**. A-t-il délibérément choisi l'expression **τὰ ἤδη** au détriment de **τὰ νῦν** en vue de produire un effet ?

Du reste le cōlon **εἶδει μὲν ἔν ᾧν εἶη τὸ κινουῦν**, contient lui aussi une allitération en / η / assortie d'une assonance en / ν /.

DA III 433b 13-433b 21 :

Ἐπεὶ δ' ἔστι τρία,
ἔν μὲν τὸ κινουῦν,
 δεύτερον δ' ᾧ **κινεῖ,**
 ἔτι τρίτον τὸ **κινούμενον,**
τὸ δὲ κινουῦν διπτόν,
τὸ μὲν ἀκίνητον,
τὸ δὲ κινουῦν καὶ κινούμενον,
 ἔστι δὴ τὸ μὲν ἀκίνητον
 τὸ πρακτὸν ἀγαθόν,
τὸ δὲ κινουῦν καὶ κινούμενον
 τὸ ὀρεκτικόν
 (**κινεῖται** γὰρ τὸ **κινούμενον** ἧ ὀρέγεται,
 καὶ ἡ ὄρεξις **κίνησις** τίς ἐστίν, ἡ ἐνεργεία),
τὸ δὲ κινούμενον τὸ ζῶον·
 ᾧ **δὲ κινεῖ** ὀργάνῳ ἡ ὄρεξις,
 ἤδη τοῦτο σωματικόν ἐστίν-
 διὸ ἐν τοῖς κοινοῖς σώματος καὶ ψυχῆς ἔργοις
θεωρητέον περὶ αὐτοῦ.

« Ainsi il y a trois éléments, premièrement le moteur, deuxièmement ce par quoi il meut, et troisièmement ce qui est mû. Le moteur est double (se divise en deux) soit il est immobile, soit à la fois moteur et mû.

Le moteur immobile est le bien pratique et le moteur mû la faculté désirante. (En effet l'être désirant est mû en fonction de ce qu'il désire, et le désir est une sorte de mouvement ou d'acte). Ce qui est mû, c'est l'animal (être vivant). Le désir meut au moyen d'un organe, c'est pourquoi il fait parties des fonctions corporelles. C'est pourquoi c'est dans les actes communs à l'âme et au corps qu'il faut mener des observations à leur sujet. »

La subdivision ci-dessus amène le procédé d'entassement catalogique à un certain paroxysme avec une grande densité de particules « additives » : **Ἐπεὶ δ'... μὲν ... δέ... ἔτι δέ... μὲν... δέ... δὴ... μὲν... δὲ καὶ... δέ... δέ...** et avec **διό** la boucle se ferme.

La répétition se marque surtout sur le concept martelé **κίνησις / κινεῖν** et de tous les termes dérivés-il y en a 15 dans cette seule subdivision ! L'adjectif verbal **Θεωρητέον** a un caractère temporairement conclusif et programmatique, il marque l'inclusion de l'auditoire dans le propos.

DA III 433b 21-433b 27 :

Νῦν δὲ ὡς ἐν κεφαλαίῳ εἶπεῖν,
τὸ κινουῦν ὀργανικῶς
ὅπου ἀρχὴ καὶ τελευτὴ τὸ αὐτό-
οῖον ὁ γιγλυμός·
ἐνταῦθα γὰρ τὸ κυρτὸν καὶ τὸ κοῖλον
τὸ μὲν τελευτὴ τὸ δ' ἀρχή
(διὸ τὸ μὲν ἡρεμεῖ τὸ δὲ κινεῖται),
λόγῳ μὲν ἕτερα ὄντα,
μεγέθει δ' ἀχώριστα.
Πάντα γὰρ ὥσει καὶ ἔλξει κινεῖται·
διὸ δεῖ, ὥσπερ ἐν κύκλῳ,
μένειν τι, καὶ ἐντεῦθεν ἄρχεσθαι τὴν κίνησιν.

« Disons principalement pour le moment que le moteur qui agit par le biais des organes vient du même lieu d'où viennent son principe et sa finalité. Ainsi la jointure (articulation), là le convexe et le concave se trouvent finalité et principe du mouvement, c'est pourquoi l'un (le concave) est immobile et l'autre (le convexe) est en mouvement, et ils diffèrent selon la notion (Barbotin) mais ils sont inséparables par la grandeur. Tout en effet est mû par poussée et par traction. C'est pourquoi il faut comme dans un cercle qu'un point reste en place et que de là parte le mouvement. »

La subdivision suivante commence par une tournure qui ramène le discours à ce qui a été dit précédemment **Νῦν δὲ ὡς ἐν κεφαλαίῳ εἶπεῖν**, le mot **νῦν**, maintenant,

contient une nuance d'insistance pour ramener l'attention de l'auditoire. Cette subdivision contient quatre mentions du mouvement : **τὸ κινούv** au début, **κινεῖται** par deux fois au centre et **τὴν κίνησιν** à la fin, qui reprend le terme utilisé au début et satisfait ainsi au principe d'harmonisation début→fin.

Cette séquence contient aussi à intervalles très réguliers des adverbes de lieu : **ὅπου** → **ἐνταῦθα** → **ἐντεῦθεν**, ce qui constitue aussi une sorte de répétition et contribue à l'unité de la séquence. En ce qui concerne les groupes de deux, on relèvera plusieurs groupes horizontaux qui sont symétriquement parfaits puisqu'ils unissent toujours deux mêmes catégories grammaticales.

ἀρχὴ καὶ τελευτὴ substantif + substantif

τὸ κυρτὸν καὶ τὸ κοῖλον adjectif substantivé + adjectif substantivé

τὸ μὲν τελευτὴ τὸ δ' ἀρχή substantif + substantif

τὸ μὲν ἡρεμεῖ τὸ δὲ κινεῖται verbe conjugué + verbe conjugué

ῶσει καὶ ἔλξει verbe conjugué + verbe conjugué

μένειν τι, καὶ ... ἄρχεσθαι verbe à l'infinitif + verbe à l'infinitif

Ce passage comporte également un groupe vertical qui contient en outre une répétition fantôme et est donc imparfaitement symétrique :

λόγῳ μὲν ἕτερα ὄντα,

μεγέθει δ' ἀχώριστα.

DA III 433b 27-433b 30 :

Ὅλως μὲν οὔv

ῶσπερ εἴρηται,

ἢ ὀρεκτικὸν τὸ ζῶον,

ταύτῃ αὐτοῦ κινητικόν·

ὀρεκτικὸν δὲ οὐκ ἄνευ φαντασίας·

φαντασία δὲ **πᾶσα**

ἢ λογιστικὴ ἢ αἰσθητικὴ.

Ταύτης μὲν οὖν καὶ τὰ ἄλλα ζῶα μετέχει.

« *D'une manière générale, comme nous l'avons dit, c'est en tant qu'il désire que l'être vivant est capable de se mouvoir lui-même. Mais il n'y a pas de désir sans imagination (représentation), et toute représentation est soit rationnelle, soit sensible. C'est donc cette dernière que tous les animaux ont en partage.* »

Ὅλως μὲν οὖν est une tournure généralisante de style formulaire qui annonce la fin prochaine d'une étape dans la réflexion. Avec **ὥσπερ εἴρηται**, le texte fait à nouveau référence à la situation antérieure d'énonciation. Cette petite sous-unité fonctionne comme un tout cohérent : tous les concepts importants du chapitre y figurent avec des entrelacs de répétitions : **ἢ ὀρεκτικόν** → **ὀρεκτικόν** ; **κινητικόν** n'apparaît qu'une seule fois au centre, **φαντασίας** → **φαντασία τὸ ζῶον** → **τὰ ἄλλα ζῶα ταύτη** → **Ταύτης** ; **Ὅλως μὲν οὖν** → **Ταύτης μὲν οὖν**. Les conjonctions **μὲν οὖν** se trouvent ainsi au début et à la fin, ce qui satisfait au principe d'harmonisation début → fin. La phrase finale est une sorte de mise en évidence puisque'elle contient un sujet avec article et un verbe sous forme conjuguée qui accompagne ce sujet : **τὰ ἄλλα ζῶα μετέχει**.

DA III 433b 31-434a 5 :

Σκεπτόν δὲ καὶ περὶ τῶν ἀτελῶν

τί τὸ κινεῖν ἐστίν,

οἷς ἀφῆ μόνον ὑπάρχει αἰσθησις,

πότερον ἐνδέχεται **φαντασίαν** ὑπάρχειν τούτοις,

ἢ οὐ,

καὶ **ἐπιθυμίαν**.

Φαίνεται γὰρ λύπη καὶ ἡδονὴ ἐνοῦσα,

εἰ δὲ ταῦτα, καὶ **ἐπιθυμίαν** ἀνάγκη.

Φαντασία δὲ πῶς ἂν ἐνείη;

ἢ ὡσπερ καὶ κινεῖται **ἀορίστως**,

καὶ ταῦτ' ἔνεστι μὲν, **ἀορίστως** δ' ἔνεστιν.

« Il faut aussi examiner ce qu'il en est du mouvement chez les animaux incomplets, ceux qui possèdent seulement le sens du toucher. Est-ce qu'il leur est possible d'avoir part à l'imagination ou non, et au désir ? Car il semble qu'ils éprouvent désagrément et plaisir. Si c'est le cas, ils éprouvent nécessairement du désir. Mais comment auraient-ils de l'imagination ? Ne serait-ce pas que de même qu'ils se meuvent de façon indéterminée, désir et imagination sont en eux, mais de façon indéterminée ? »

ΣΚΕΠΤΕΟΝ ΔΕ ΚΑΙ vient ajouter un nouveau sous-chapitre. L'adjectif verbal, avec sa notion d'obligation est une forme très marquée parce qu'elle inclue l'auditoire de façon impérative. On le trouve facilement en tête ou en fin d'unité. Cette unité commence par une question qui servira de fil thématique à la réflexion :

ΤΙ Τὸ ΚΙΝΟΥΝ ἔστιν. Cette subdivision se présente comme un catalogue de questions qui décomposent la question de départ. Au sein de ce catalogue on trouve plusieurs répétitions : **ὑπάρχειν 2x ; φαντασία 2x ; ἐπιθυμία 2x ; ἀορίστως 2x.** Ce qui est intéressant dans cette subdivision c'est la distribution des verbes « être » ou de sens proche d'être :

1^{ère} moitié : **ἔστιν** → **ὑπάρχει** → **ὑπάρχειν**

2^{ème} moitié : **ἐνοῦσα** → **ἐνείη** → **ἔνεστι** → **ἔνεστιν**

Donc le verbe **ἔνειμι** occupe seul la deuxième partie de la subdivision sous différentes formes.

On notera aussi la présence d'un chiasme presque parfaitement symétrique hormis la deuxième occurrence de **φαντασία** :

φαντασίαν → **ἐπιθυμίαν** → **ἐπιθυμίαν** → **φαντασία**

DA III 434a 6-434a 13 :

Ἡ μὲν οὖν αἰσθητικὴ φαντασία,
ὥσπερ εἴρηται,
καὶ ἐν **τοῖς ἄλλοις ζώοις ὑπάρχει,**
ἡ δὲ βουλευτικὴ ἐν τοῖς λογιστικοῖς
(πότερον γὰρ πράξει τόδε ἢ τόδε,
λογισμοῦ ἤδη ἐστὶν ἔργον·
καὶ ἀνάγκη ἐνὶ μετρεῖν·
τὸ μείζον γὰρ **διώκει·**
ὥστε δύναται ἐν ἑκ πλειόνων φαντασμάτων **ποιεῖν**).
Καὶ αἴτιον τοῦτο τοῦ δόξαν μὴ δοκεῖν ἔχειν,
ὅτι τὴν ἑκ συλλογισμοῦ οὐκ ἔχει,
αὕτη δὲ **κινεῖ·**

« L'imagination sensitive, ainsi que nous l'avons dit, se retrouve aussi chez les animaux dépourvus de sens logique, mais la faculté délibérative ne se trouve que chez les animaux pourvus de raison. En effet, agira-t-on de telle ou telle manière, c'est déjà le travail de la raison. Et il leur faut (à ces êtres vivants) une seule unité de mesure, en effet ils recherchent ce qu'il y a de meilleur pour eux. Aussi peuvent-ils fabriquer une seule représentation à partir de plusieurs. Et la raison de ce qu'ils ne semblent pas posséder l'opinion, c'est qu'ils n'ont pas la représentation qui résulte de la démonstration, et que celle-ci suppose celle-là. (La démonstration suppose l'opinion). »

La 2ème subdivision reprend le terme de **φαντασία** en début de séquence ce qui est une mise en évidence. La tournure **ὥσπερ εἴρηται**, fait référence à la situation d'énonciation antérieure. On remarquera aussi que ce genre de rappel a déjà eu lieu plusieurs fois dans les divisions qui précèdent, il s'agit donc d'une sorte de formule qui établit un lien entre les subdivisions. Le syntagme **τοῖς ἄλλοις ζώοις ὑπάρχει**, reprend la notion d'être vivant déjà utilisée elle aussi à plusieurs reprises, ici accompagnée de **ὑπάρχειν**, soit d'un équivalent du verbe être (ici dans le sens de

« caractéristique de », « propre à ») et d'un article défini qui est une sorte de mise en exergue. Le milieu de la séquence comporte une digression explicative qui va de **πότερον** à **ποιεῖν**. Au sein de cette digression on relèvera l'emploi du verbe **διωκεῖν** qui est intervenu à maintes reprises dans les passages antérieurs. La séquence se termine sur une tournure déductive de type syllogistique avec le verbe conjugué **κινεῖ**.

DA III 434a 12- 434a 15 :

διὸ τὸ βουλευτικὸν οὐκ ἔχει ἡ ὄρεξις·
νικᾷ δ' ἐνίοτε καὶ κινεῖ
ὅτε μὲν αὕτη ἐκείνην,
ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην,
 ὥσπερ σφαῖρα <σφαῖραν>,
 ἡ ὄρεξις τὴν ὄρεξιν,
 ὅταν ἀκρασία γένηται· / ἐνῆι
 φύσει δὲ αἰὶ ἡ ἄνω ἀρχικωτέρα καὶ **κινεῖ**·
 ὥστε τρεῖς φορὰς ἤδη **κινεῖσθαι**.

« C'est pourquoi le désir ne contient pas la délibération. Mais parfois il l'emporte, lorsque ceci entraîne cela ou cela ceci, comme une sphère en entraîne une autre, ou le désir le désir, lorsque survient l'intempérance. Mais dans la nature c'est toujours la puissance supérieure qui domine et entraîne le mouvement. Ainsi l'animal peut être mû par trois sortes de mouvements. »

Cette subdivision reprend le mot **τὸ βουλευτικόν** présent dans la séquence précédente sous la forme **ἡ δὲ βουλευτική**. La chaîne ou guirlande thématique qui unit les subdivisions les unes aux autres est représentée par ce type de répétition. Cette subdivision comporte aussi un début très marqué puisqu'elle commence par **διό**, « c'est pourquoi », ce qui pourrait aussi amener à segmenter les unités

différemment. En effet, cette tournure est plutôt de type déductif, amenée en conclusion d'une tournure syllogistique.

Les groupes de deux sont représentés comme suit :

νικᾶ καὶ κινεῖ forment un premier groupe horizontal. Suit une structure syntaxique en balancement avec un jeu sur les démonstratifs disposés en chiasme d'un cōlon à l'autre :

ὅτε μὲν αὕτη ἐκείνην,

ὅτε δ' ἐκείνη ταύτην, auxquels s'ajoutent deux comparaisons qui énoncent un rapport entre un objet et un autre objet qui lui est semblable :

ὥσπερ σφαῖρα <σφαῖραν>,

ἢ ὄρεξις τὴν ὄρεξιν.

La séquence est à nouveau terminée par une forme verbale de la racine **κινη-****κινεῖσθαι** ce qui vient rappeler la forme **κινεῖ** qui achevait la subdivision précédente.

DA III 434a 16- 434a 21 :

Τὸ δ' ἐπιστημονικὸν οὐ κινεῖται,

ἀλλὰ μένει.

Ἐπεὶ δ' ἡ μὲν καθόλου ὑπόληψις καὶ λόγος,

ἡ δὲ τοῦ καθ' ἕκαστον

(ἡ μὲν γὰρ λέγει ὅτι

δεῖ τὸν τοιοῦτον τὸ τοιόνδε πράττειν,

ἡ δὲ ὅτι τόδε τοιόνδε,

κάγω δὲ τοιόσδε),

ἢ δὴ αὕτη κινεῖ ἡ δόξα,

οὐχ ἡ καθόλου,

ἢ ἄμφω,

ἀλλ' ἡ μὲν ἡρεμοῦσα μᾶλλον,

ἢ δ' οὔ.

« La faculté cognitive (Thillet) ne se meut pas mais demeure au repos.

Puisqu'il y a d'une part le jugement et le raisonnement qui porte sur le général et d'autre part celui qui porte sur chaque chose prise séparément (l'un dit qu'il faut en effet agir ainsi et l'autre que ce qui se passe maintenant est de telle sorte et que je suis de telle sorte), alors c'est l'opinion de seconde espèce qui imprime le mouvement et pas celle de nature générale. Ou bien ce sont les deux, mais l'une restant plutôt de nature générale et l'autre non. »

La subdivision suivante commence par un groupe de deux du type « *non pas ceci mais cela* » : **Τὸ δ' ἐπιστημονικὸν οὐ κινεῖται, ἀλλὰ μένει**. Suit un nouveau balancement en **μέν... δέ** qui reprend une structure de groupe de deux de type vertical mais dont le premier membre contient un groupe de type horizontal : **ὑπόληψις καὶ λόγος**. Toute la subdivision est de structure nettement catalogique avec une accumulation de balancements de type **μέν... δέ** ou d'alternatives...

ἢ...ἢ.

Au centre de la séquence on remarquera à nouveau un jeu sur les démonstratifs :

δεῖ τὸν **τοιοῦτον** τὸ **τοιόνδε** πράττειν,

ἢ δὲ ὅτι **τόδε τοιόνδε**,

κάγω δὲ **τοιόσδε**).

La subdivision contient en outre un terme au duel, **ἄμφω** et se termine à nouveau sur un groupe de deux vertical du type : « *ceci mais pas cela* », dont le deuxième terme contient une répétition fantôme. Ce balancement clôture la séquence et répond en quelque sorte au groupe de deux situé en tête de subdivision, satisfaisant en cela au principe d'harmonisation début→fin.

ἀλλ' ἢ μὲν ἡρεμοῦσα μᾶλλον,

ἢ δ' οὔ.

DA III 434 a 21- 434a 27 :

**Τὴν μὲν οὖν θρεπτικὴν ψυχὴν
 ἀνάγκη πᾶν ἔχειν
 ὅτι περ ἂν ζῆ καὶ ψυχὴν ἔχη,
 ἀπὸ γενέσεως καὶ μέχρι φθορᾶς·
 ἀνάγκη γὰρ τὸ γενόμενον
 αὖξιν ἔχειν καὶ ἀκμὴν καὶ φθίσειν
 ταῦτα δ' ἄνευ τροφῆς ἀδύνατον·
 ἀνάγκη ἄρα ἐνεῖναι τὴν θρεπτικὴν δύναμιν
 ἐν πᾶσι τοῖς φυσόμενοις καὶ φθίνουσι·**

« Ainsi l'âme nutritive est nécessairement dévolue à tout être vivant depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il est en effet nécessaire que l'être venu au monde ait une croissance une maturité et une corruption, ce qui est impossible sans nourriture. Il faut donc que cette puissance nutritive se retrouve dans tous les êtres soumis à la croissance et à la dégénérescence. »

La subdivision suivante amène un nouvel élément dans le chapitre, un élément dont il a été plus largement question dans le livre II : la faculté nutritive.

La structure de la subdivision s'articule autour de **ἀνάγκη** et de sa suite qui apparaît trois fois et donne un tour syllogistique et déductif à la séquence selon l'ordre : **ἀνάγκη οὖν, ἀνάγκη γάρ, ἀνάγκη ἄρα**. Le nom de la faculté nutritive **τὴν θρεπτικὴν ψυχὴν** qui apparaît en début de période est repris par la puissance nutritive **τὴν θρεπτικὴν ψυχὴν** à l'approche de la fin, ce qui fait de cette subdivision un tout cohérent et satisfait au principe d'harmonisation début→fin. On peut relever les groupes de deux suivants :

ζῆ καὶ ψυχὴν ἔχη

ἀπὸ γενέσεως καὶ μέχρι φθορᾶς

ἐν πᾶσι τοῖς φυομένοις καὶ φθίνουσιν·

et un groupe central composé lui de trois éléments :

αὔξησιν ἔχειν καὶ ἀκμὴν καὶ φθίσις.

DA III 434a 27-434a 30 :

αἴσθησιν δ' οὐκ ἀναγκαῖον ἐν ἅπασιν τοῖς ζῶσιν·

οὔτε γὰρ ὅσων τὸ σῶμα ἀπλοῦν

ἐνδέχεται αὐτὴν ἔχειν,

[οὔτε ἄνευ ταύτης οἷόν τε οὐθὲν εἶναι ζῶον]

οὔτε ὅσα μὴ δεκτικὰ τῶν εἰδῶν ἄνευ τῆς ὕλης.

« Mais la sensation ne se trouve pas chez tous les êtres vivants. En effet, ceux dont le corps est simple n'ont pas de toucher sans lequel il ne peut y avoir d'animal, non plus que ceux qui ne peuvent avoir de forme sans matière ne peuvent le posséder. »

La petite subdivision suivante commence par une affirmation générale à valeur négative accompagnée d'un terme-clé : **τοῖς ζῶσιν**, qui sera repris au début de la subdivision suivante. Le terme d'**ἀνάγκη** qui apparaissait dans la subdivision précédente est repris sous la forme de l'adjectif **ἀναγκαῖον** en début de séquence.

La structure de cette petite subdivision est construite sur une série de négations successives. Relevons aussi l'emploi de la tournure syntaxique **οἷόν τε εἶμί** qui va revenir fréquemment dans la suite de la séquence.

DA III 434a 30-434b 8 :

τὸ δὲ ζῶον ἀναγκαῖον αἴσθησιν ἔχειν,

<οὐδὲ ἄνευ ταύτης οἷόν τε οὐθὲν εἶναι ζῶον,>

εἰ μὴθὲν μάτην ποιεῖ ἡ φύσις

ἔνεκά του γὰρ πάντα ὑπάρχει τὰ φύσει,
 ἢ συμπτώματα ἔσται τῶν ἔνεκά του.
 εἰ οὖν πᾶν σῶμα πορευτικόν,
 μὴ ἔχον αἴσθησιν,
φθείροιτο ἂν καὶ εἰς τέλος οὐκ ἂν ἔλθοι,
ὃ ἔστι φύσεως ἔργον
 (πῶς γὰρ θρέπεται;
 τοῖς μὲν γὰρ μονίμοις ὑπάρχει τοῦτο
 ὅθεν πεφύκασιν,
οὐχ οἷόν τε δὲ
 σῶμα ἔχειν μὲν **ψυχὴν καὶ νοῦν κριτικόν,**
 αἴσθησιν δὲ μὴ ἔχειν,
 μὴ μόνιμον ὄν,
 γενητὸν δέ- petite liste
 ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἀγένητον
 διὰ τί γὰρ οὐχ ἔξει;
 ἢ γὰρ **τῇ ψυχῇ βέλτιον ἢ τῷ σώματι,**
 νῦν δ' οὐδέτερον·
 ἢ μὲν γὰρ οὐ μᾶλλον νοήσει,
 τῷ δ' οὐθὲν ἔσται μᾶλλον δι' ἐκεῖνο)
-οὐθὲν ἄρα ἔχει ψυχὴν
σῶμα μὴ μόνιμον <ὄν>
ἄνευ αἰσθήσεως..

« Il est donc nécessaire que l'animal ait la sensation puisque la nature ne fait rien en vain. C'est en effet en vue d'un but que tout existe dans la nature, ou bien il y a des concours de circonstances en vue d'une fin. Si un corps entier est doué de mouvement mais n'a pas la sensation, il périra sans même sans avoir atteint son but, ce qui est l'œuvre de la nature. En effet, comment se nourrirait-il ? Car les animaux sédentaires ont tout ce qu'il leur faut pour grandir (là où ils sont.) Il n'est pas possible d'avoir un corps, une âme et un esprit critique sans avoir la sensation, tout en étant pas sédentaire et engendré. (Et d'autant plus pour un être inengendré). Pourquoi aurait-il tout cela ? Ou serait-ce meilleur pour l'âme ou meilleur pour le corps ? Mais en fait ce n'est ni l'un ni l'autre. L'une ne penserait pas davantage, l'autre ne serait pas plus

développé pour autant. Aucun corps en mouvement n'a d'âme sans être doué de sensation. »

Cette subdivision démarre sur une affirmation qui reprend les éléments de la subdivision précédente :

**τὸ δὲ ζῶον ἀναγκαῖον αἰσθησιν ἔχειν,
αἰσθησιν δ' οὐκ ἀναγκαῖον ἐν ἅπασιν τοῖς ζῴσιον·**

ce qui peut sembler contradictoire. Cette contradiction apparente est explicitée par le développement qui lui fait suite. Le cōlon **εἰ μὴθὲν μάτην ποιεῖ ἡ φύσις** vient en effet amorcer les explications qui vont suivre. Cet élément est fortement marqué puisqu'il contient un sujet exprimé avec un article et un verbe conjugué. On y remarquera de surcroît un jeu sur les répétitions de sons : une allitération jouant sur les consonnes / μ / τ / et / ν /, ainsi qu'une assonance : **ην/εν**. Ce membre est de plus constitué de 4 mots de 2 syllabes ce qui lui donne un certain rythme. La première partie de cette subdivision développe cette question, à savoir que la nature ne fait rien en vain, et qu'elle agit toujours en vue d'une fin. L'expression **ἔνεκα τοῦ** placée en début et en fin du premier cōlon est ainsi mise en évidence. Suit une tournure de type syllogistique qui présente une hypothèse avec un groupe de deux verbes à l'optatif **φθειροίτο ἂν καὶ εἰς τέλος οὐκ ἂν ἔλθοι**, tournure dont la conclusion est formulée par le cōlon : **ὃ ἐστὶ φύσεως ἔργον**, mis en évidence par la présence du verbe être exprimé.

La deuxième partie de cette subdivision pose une hypothèse pour appuyer la déduction qui vient d'être formulée. Le début de cette hypothèse est bien marqué par l'adverbe interrogatif **πῶς** qui inaugure un petit catalogue de questions auxquelles Aristote répond au fur et à mesure pour montrer l'impossibilité d'une existence dépourvue de sensations. Il réutilise la tournure syntaxique mentionnée

plus haut : **οἷόν τε εἰμί**, assortie de négations qui donnent une certaine force à la démonstration. Le style est plus bref, constitué d'unités plus petites (commata) et qui forment un jeu de questions-réponses. On relèvera en outre 2 groupes de deux dans ce passage : **ψυχὴν καὶ νοῦν κριτικόν** et **τῇ ψυχῇ βέλτιον ἢ τῷ σώματι**. Le dernier cōlon **οὐθὲν ἄρα ἔχει ψυχὴν /σῶμα μὴ μόνιμον <ὄν>/ ἄνευ αἰσθήσεως** vient reprendre en quelque sorte l'affirmation principale posée dans la subdivision précédente.

DA III 434b 8-434b 14 :

ἀλλὰ μὴν εἴγε αἰσθησιν ἔχει,
ἀνάγκη τὸ σῶμα εἶναι
 ἢ ἀπλοῦν ἢ μικτόν.
οὐχ οἷόν τε δὲ ἀπλοῦν· (ἐστι)
ἀφήν γὰρ οὐχ ἔξει,
 ἔστι δὲ **ἀνάγκη** ταύτην ἔχειν.
τοῦτο δὲ ἐκ τῶνδε δῆλον.
ἐπεὶ γὰρ τὸ ζῶον σῶμα ἔμψυχόν ἐστι
 σῶμα δὲ ἅπαν **ἀπτόν**,
 [**ἀπτὸν δὲ τὸ αἰσθητὸν ἀφῆ,**]
ἀνάγκη [καὶ] τὸ τοῦ ζώου σῶμα **ἀπτικὸν** εἶναι,
εἰ μέλλει **σώζεσθαι** τὸ ζῶον.

« Mais s'il possède la sensation, il est nécessaire que le corps soit soit simple soit composé. Mais il ne peut être simple. En effet il sera alors dépourvu du toucher qui lui est nécessaire. »

C'est évident à partir de ceci : puisque l'animal est un corps doué d'une âme et que le corps tout entier peut être touché (est tangible) perceptible par le sens du toucher, il s'ensuit nécessairement que le corps de l'animal soit capable de toucher s'il veut assurer sa sauvegarde. »

L'emploi de **μήν** en début de subdivision signale que le discours redevient sérieux : après avoir démontré l'impossibilité de certaines choses, Aristote repart cette fois sur l'opinion qui lui paraît la plus probable et la développe. On relèvera que ce procédé est courant chez lui : il commence toujours par écarter les opinions ou hypothèses qui lui paraissent moins ou pas crédibles puis il aborde les choses selon le point de vue qui lui paraît vraisemblable, ainsi au début du traité commence-t-il par démentir une grande partie des conclusions de ses prédécesseurs avant de livrer ses propres conclusions. Le premier cōlon part du concept de sensation : **αἴσθησιν** un concept-clé dans toute l'œuvre du maître. On retrouve dans ce passage introductif l'usage de **ἀνάγκη εἶναι** et de **οἶόν τε εἰμί** sous forme négative. Le rhème de cet incipit est le terme **ἀφή** qui désigne le toucher dont on va développer l'importance avec cette tournure de type programmatique : **τοῦτο δὲ ἐκ τῶνδε δῆλον**. Aristote ramène l'attention de son auditoire / lectorat au moyen de tournures de ce genre. « Voici ce que je vais vous dire, cette chose est évidente de par ces arguments ». La fin de cette subdivision est constituée d'une tournure de type clairement syllogistique :

ἐπεὶ γάρ puisque

δέ et que

ἀνάγκη [καί] il s'ensuit que

εἰ + infinitif futur si

On relèvera encore ce qui ressemble à des jeux phoniques : assonance en **/α/** et **/ον/** et allitérations sur **/π/** et **/τ/** dans les cōla suivants :

σῶμα δὲ ἅπαν ἀπτόν,

[ἀπτόν δὲ τὸ αἰσθητὸν ἀφῆ,]

Le terme **ζῶον** intervient au début et à la fin de la séquence, accompagné du verbe être ce qui correspond au principe d'harmonisation début→fin

DA III 434b 14- 434b 18 :

αἱ γὰρ ἄλλαι αἰσθήσεις
 δι' ἐτέρων αἰσθάνονται,
 οἷον ὄσφρησις ὄψις ἀκοή·
 ἀπτόμενον δέ,
εἰ μὴ ἔξει αἴσθησιν,
οὐ δυνήσεται
τὰ μὲν φεύγειν τὰ δὲ λαβεῖν.
 εἰ δὲ τοῦτο,
ἀδύνατον ἔσται σῶζεσθαι τὸ ζῶον.

« En effet les autres sens sont perçus à travers d'autres milieux (que le corps lui-même), ainsi l'odorat, la vue, l'ouïe. Mais si l'animal est dépourvu du toucher, lorsque'il entrera en contact avec ces éléments, il ne pourra ni les fuir ni les saisir. S'il en est ainsi sa propre préservation lui sera impossible. »

Cette subdivision part sur les autres sensations pour expliquer leur différence d'avec le toucher. Aristote dresse une mini-liste de sensations puis utilise une tournure syllogistique avec répétition de **εἰ** à deux reprises qui exprime un enchaînement de causes et de conséquences. On remarquera le groupe de deux horizontal : **τὰ μὲν φεύγειν τὰ δὲ λαβεῖν** ainsi que l'emploi de deux futurs construits sur des négations : **οὐ δυνήσεται ἀδύνατον ἔσται**.

DA III 434b 18- 434b 24 :

διὸ καὶ ἡ γεῦσις ἐστὶν ὡσπερ ἀφή τις·
 τροφῆς γὰρ ἐστὶν,
 ἡ δὲ τροφή τὸ σῶμα ἀπτόν.

ψόφος δὲ καὶ **χρῶμα** καὶ **ὄσμη** οὐ τρέφει,
οὐδὲ ποιεῖ οὐτ' **αὔξησιν** οὔτε **φθίσιν**.
ὥστε καὶ **τὴν γεῦσιν** ἀνάγκη ἀφήν εἶναι τινα,
διὰ τὸ τοῦ **ἄπτου** καὶ **θρεπτικοῦ** αἴσθησιν εἶναι.
αὔται μὲν οὖν ἀναγκαῖαι τῷ ζῳῳ,
καὶ φανερόν ὅτι οὐχ οἷόν τε ἄνευ ἀφῆς εἶναι ζῶον,

« *C'est pourquoi le goût est aussi une espèce de toucher.*

Il a pour but l'alimentation et l'aliment est un corps tangible. En revanche le son, la couleur et l'odeur ne nourrissent pas, ni n'accomplissent le processus de croissance et de corruption. C'est pourquoi le goût est une sorte de toucher, parce qu'il est le sens du tangible nutritif. Ils sont donc nécessaires à l'animal et il est clair que l'animal ne pourrait vivre sans toucher. »

Cette subdivision traite du goût ἡ γεῦσις et de ses similitudes avec le toucher. La première partie est un syllogisme inversé : la conclusion amenée par **διὸ** est formulée avant les prémisses :

διὸ καὶ ἡ γεῦσις ἐστὶν ὥσπερ ἀφή τις·

τροφῆς γάρ ἐστὶν,

ἢ δὲ τροφή τὸ σῶμα ἄπτόν.

Le deuxième cōlon est intéressant parce qu'Aristote reprend les sensibles correspondants aux sensations qu'il a nommées dans la subdivision précédente mais en inversant leur ordre, ainsi dans la subdivision précédente avons-nous : **ὄσφρησις, ὄψις, ἀκοή**· soit l'odorat, la vue, l'ouïe, et dans la subdivision présente: **ψόφος** δὲ καὶ **χρῶμα** καὶ **ὄσμη**, soit le son, la couleur et l'odeur.

La fin de la subdivision est également de type syllogistique. On retrouve les tournures syntaxiques de type **ἀνάγκη εἶναι, καὶ φανερόν ὅτι, οἷόν τε εἶμι**, qui assemblées dans un même cōlon conclusif donnent de la force à l'affirmation qui clôt la subdivision.

DA III 434b 24-434b 29 :**αἱ δὲ ἄλλαι τοῦ τε εὖ ἔνεκα**

καὶ γένει ζώων ἤδη οὐ τῷ τυχόντι·

ἀλλὰ τισίν, οἷον τῷ πορευτικῷ,

ἀνάγκη ὑπάρχειν·

εἰ γὰρ μέλλει σώζεσθαι,**οὐ μόνον δεῖ** ἀπτόμενον αἰσθάνεσθαι**ἀλλὰ καὶ** ἄποθεν.

τοῦτο δ' ἂν εἴη,

εἰ διὰ τοῦ μεταξύ αἰσθητικὸν εἴη

τῷ ἐκεῖνο μὲν ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ

πάσχειν καὶ κινεῖσθαι,

αὐτὸ δ' ὑπ' ἐκείνου.

« Les autres sens sont là en vue du mieux être de l'animal et ils ne naissent pas chez n'importe quel animal, mais chez ceux chez qui il y a une nécessité, comme chez les animaux doués de locomotion. En effet pour qu'un tel animal puisse assurer sa conservation, il ne lui suffit pas de percevoir par contact, il doit aussi sentir à distance. Ce qui voudrait dire que l'animal est capable de percevoir par un milieu intermédiaire affecté par l'objet sensible et mis en mouvement de sorte qu'à son tour l'animal est affecté et mis en mouvement. »

La subdivision suivante commence par **αἱ δὲ ἄλλαι τοῦ τε εὖ ἔνεκα**, les autres sens c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas le goût ou le toucher, mais ils ne sont pas explicitement renommés : c'est une sorte de répétition fantôme. Un peu plus loin dans la subdivision on trouve un tour de type syllogistique bâti sur la structure : **εἰ γὰρ.... οὐ μόνον δεῖ ... ἀλλὰ καί....** La dernière partie de la subdivision, introduite par le verbe être à l'optatif est de style plus explicatif. On relèvera le groupe de deux infinitifs **πάσχειν καὶ κινεῖσθαι**.

DA III 434b 30-435a 10 :

ὥσπερ γὰρ τὸ κινουῖν κατὰ τόπον
μέχρι του μεταβάλλειν ποίει,
καὶ τὸ ὤσαν ἕτερον ποιεῖ ὥστε **ὠθεῖν**,
καὶ ἔστι διὰ μέσου ἢ κίνησις,
καὶ τὸ μὲν πρῶτον κινουῖν **ὠθεῖ** οὐκ **ὠθούμενον**,
τὸ δ' ἔσχατον μόνον **ὠθεῖται** οὐκ **ὤσαν**,
τὸ δὲ μέσον ἄμφω,
πολλὰ δὲ τὰ μέσα,
οὕτω καὶ ἐπ' ἀλλοιώσεως,
πλὴν ὅτι μένοντος ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ ἀλλοιοῖ,
οἶον εἰ εἰς κηρὸν βάψειέ τις,
μέχρι τούτου ἐκινήθη,
ἕως ἔβαψεν·
λίθος δὲ οὐδέν,
ἀλλ' **ὑδωρ** μέχρι πόρρω·
ὁ **δ'** ἀῆρ ἐπὶ πλεῖστον **κινεῖται** καὶ **ποιεῖ** καὶ **πάσχει**,
ἐὰν **μένη** καὶ **εἷς ἦ**
διὸ καὶ περὶ ἀνακλάσεως βέλτιον
ἢ τὴν ὄψιν ἐξιοῦσαν ἀνακλᾶσθαι
τὸν ἀέρα **πάσχειν** ὑπὸ **τοῦ σχήματος καὶ χρώματος**,
μέχρι περ οὔ ἂν ἦ εἷς.
ἐπὶ δὲ τοῦ λείου ἐστὶν εἷς·
διὸ πάλιν οὗτος τὴν ὄψιν κινεῖ,
ὥσπερ ἂν εἰ τὸ ἐν τῷ κηρῷ σημεῖον διεδίδοτο
μέχρι τοῦ πέρατος.

« De même un moteur local exerce sa poussée jusqu'à un certain point et l'élément qui pousse en amène un autre à pousser et le mouvement se transmet par intermédiaire, et le premier élément moteur pousse sans être lui-même poussé et le dernier est poussé mais ne pousse pas, celui qui est au milieu fait les deux choses et les intermédiaires sont / peuvent être nombreux.

Il en va de même de l'altération excepté le fait que l'objet s'altère en restant dans un même lieu. Ainsi si l'on enfonce un sceau dans la cire, elle en sera affectée jusqu'à l'endroit où l'on a enfoncé le sceau. La pierre ne sera pas affectée, mais l'eau peut l'être très loin. Quant à l'air, il est mobile, actif et passif sur beaucoup de plans, tant qu'il est en repos et conserve son unité (Thillet). C'est pourquoi dans le cas de la réflexion, plutôt que de dire que la vision qui sort de l'œil se réfléchit, il est mieux de dire que l'air pâtit de par une forme et une couleur aussi longtemps qu'il conserve son unité. Or sur une surface lisse, il conserve son unité. C'est pourquoi à son tour il met en mouvement la vue comme si le sceau dans la cire la traversait jusqu'à la limite (opposée). »

Cette dernière subdivision est construite sur une addition, un entassement de côla ajoutés les uns aux autres avec un effet d'accumulation. La structure de ce dernier extrait est de type clairement catalogique, c'est une sorte de domino discursif à l'image du concept développé dans la première partie : la poussée, incarnée par le verbe **ὠθέω** et ses composés qui constituent un concept martelé. Les subdivisions suivantes sont des couches digressives ou explicatives ajoutées à ce qui précède. Une première couche digressive comparative intervient à **οἶον εἰ εἰς κηρὸν βάψειέ τις**, une seconde à partir de **ὁ δ' ἀήρ...διὸ καὶ περὶ ἀνακλάσεως βέλτιον (ἐστι).**

Cette deuxième couche est bouclée par le réemploi de l'exemple de la cire cité dans la première couche **οἶον εἰ εἰς κηρὸν βάψειέ τις → ὥσπερ ἂν εἰ τὸ ἐν τῷ κηρῷ σημεῖον διεδίδοτο**. Une boucle est bouclée. Tout au long de cette séquence, la préposition **μέχρι** intervient à plusieurs reprises. Aristote y fait aussi usage de minis-liste qui participent à l'effet de masse, d'accumulation : **κινεῖται καὶ ποιεῖ καὶ πάσχει**, par exemple, ou bien sûr de groupes de deux : **μένη καὶ εἰς ἧ** ou encore **τοῦ σχήματος καὶ χρώματος**

Ἵτι δ' οὐχ οἶόν τε ἀπλοῦν εἶναι

τὸ τοῦ ζώου σῶμα,

φανερὸν.(ἐστι)

λέγω δ' οἶον πύρινον ἢ ἀέρινον.

ἄνευ μὲν γὰρ **ἀφῆς**

οὐδεμίαν ἐνδέχεται ἄλλην **αἴσθησιν** ἔχειν

(τὸ γὰρ σῶμα **ἀπτικὸν** τὸ ἔμψυχον πᾶν,

ὥσπερ εἴρηται).

τὰ δὲ ἄλλα ἔξω γῆς **αἰσθητήρια** μὲν ἂν γένοιτο,

πάντα δὲ τῷ δὲ ἑτέρου **αἰσθάνεσθαι** ποιεῖ τὴν **αἴσθησιν**,

καὶ διὰ τῶν μεταξύ,

ἢ δ' ἀφῆ τῷ αὐτῶν **ἄπτεσθαί** ἐστιν,

διὸ καὶ τοῦνομα τοῦτο ἔχει.

« Qu'il n'est pas possible que le corps de l'animal soit simple, c'est évident, je veux dire par exemple (seulement) de feu ou d'air. Sans le toucher aucun autre sens ne peut être donné à l'animal. En effet tout corps animé possède le toucher, comme on l'a dit. Les éléments autres que la terre pourraient constituer des organes sensoriels, mais tous ces éléments produisent la sensation au moyen d'un autre élément, à travers un milieu. Mais le toucher s'exerce par le contact de ces mêmes éléments, et c'est de là qu'il tire son nom. »

Cette nouvelle subdivision commence par une formule d'incipit abondamment utilisée dans les passages qui précèdent **Ἵτι δ' οὐχ οἶόν τε ...εἶναιφανερὸν (ἐστι)** avec une répétition fantôme du verbe « être » en fin de formule. Cette nouvelle étape du discours est encore plus fortement mise en évidence par une formule d'auto-référence qui suit l'affirmation de départ : **λέγω**, « je veux dire par là ». Aristote s'inclut dans son discours et formule une adresse directe à son auditoire et à son lectorat. Cette petite subdivision fait partie d'un ensemble plus grand qui couvre la fin du traité. Cette grande séquence finale s'articule autour de

deux thèmes centraux : la sensation en général et le toucher en particulier. On remarquera de fait dans cette subdivision et dans toutes celles qui suivent jusqu'à la fin la forte densité de termes issus de l'une ou l'autre de ces racines :

αἴσθησις : αἴσθησιν, αἰσθητήρια, αἰσθάνεται, τὸ αἰσθητήριον, αἰσθανόμεθα.

ἄφή: ἀφήσ, ἀπτικόν, ἡ δ' ἀφή, ἄπτεσθαι.

Parfois deux termes se trouvent au sein d'un même cōlon : ἡ δ' ἀφή τῶ αὐτῶν ἄπτεσθαί ἐστιν. Dans ce cōlon le toucher, thème central est sujet exprimé accompagné de l'article et du verbe être, il est ainsi mis en évidence et boucle une première boucle.

DA III 435a 18- 435b 2 :

καίτοι καὶ τὰ ἄλλα αἰσθητήρια

ἀφή αἰσθάνεται,

ἀλλὰ δι' ἑτέρου·

αὕτη δὲ δοκεῖ μόνη δι' αὐτῆς.

ὥστε τῶν μὲν τοιούτων στοιχείων

οὐθέν ἂν εἴη σῶμα τοῦ ζώου.

οὐδὲ δὴ γήϊνον.

πάντων γὰρ ἡ ἀφή τῶν ἀπτῶν ἐστὶν ὥσπερ μεσότης,

καὶ δεκτικὸν τὸ αἰσθητήριον

οὐ μόνον ὅσαι διαφοραὶ γῆς εἰσίν,

ἀλλὰ καὶ θερμοῦ καὶ ψυχροῦ καὶ τῶν ἄλλων ἀπτῶν ἀπάντων.

καὶ διὰ τοῦτο

τοῖς ὄστοις καὶ ταῖς θριξὶ καὶ τοῖς τοιούτοις μορίοις

οὐκ αἰσθανόμεθα,

ὅτι γῆς ἐστὶν,

καὶ τὰ φυτὰ διὰ τοῦτο οὐδεμίαν ἔχει αἴσθησιν,

ὅτι γῆς ἐστὶν·

« Sans doute les autres organes sensoriels perçoivent-ils aussi par contact, mais autrement. Le toucher seul semble percevoir par son propre intermédiaire. Aussi aucun de ces éléments ne pourrait constituer le corps de l'animal.

Il n'est pas non plus composé de terre. Le toucher en effet est une sorte de moyenne de tous les tangibles et cet organe est susceptible de recevoir non seulement toutes les caractéristiques propres à la terre mais aussi le chaud et le froid et tous les autres tangibles. Et c'est pour cela que les os, les cheveux et toutes les parties telles que celles-ci ne procurent pas de sensation parce qu'elles sont analogues à la terre. Et c'est pour cela que les plantes ne recueillent aucune sensation, c'est parce qu'elles sont constituées de terre. »

La subdivision suivante, qui évoque ce qu'il en est des sens autres que le toucher, commence par un cōlon construit sur une assonance en a :

καίτοι καὶ τὰ ἄλλα αἰσθητήρια

ἀφῆ αἰσθάνεται,

ἀλλὰ δι' ἑτέρου·

Tout ce passage traite de la question du milieu intermédiaire à travers lequel s'exerce une sensation. La préposition **διά** revient ainsi constamment au fil du discours. Le thème central du toucher est remis en évidence au milieu de la subdivision par le cōlon **πάντων γὰρ ἡ ἀφή τῶν ἀπτῶν ἐστὶν ὡσπερ μεσότης**, qui forme une grande unité avec verbe être sous-entendu et présence de l'article défini. Le cōlon **ἀλλὰ καὶ θερμοῦ καὶ ψυχροῦ καὶ τῶν ἄλλων ἀπτῶν ἀπάντων** renferme une petite liste, on en trouve une autre un peu plus bas **τοῖς ὀστοῖς καὶ ταῖς θριξὶ καὶ τοῖς τοιοῦτοις μορίοις** soit à nouveau une liste de trois éléments contenant des assonances /οι/ et /ι/ et des allitérations /σ/ et /τ/. Le fait d'avoir des listes à trois éléments – déjà apparues plus haut avec les trois sens ouïe, vue et odorat- est un moyen de mise en évidence qui rompt avec l'usage habituel des groupes de deux. Le discours contient également une référence inclusive par l'emploi de la première personne du pluriel : **αἰσθανόμεθα** qui englobe l'auditoire

ou le lectorat. La subdivision se ferme en deux fois par **καί ...διὰ τοῦτο**, et le cōlon **ὅτι γῆς ἔστιν**· également répété deux fois dans un court intervalle.

DA III 435b2-435b13 :

ἄνευ δὲ ἀφῆς οὐδεμίαν οἶόν τε ἄλλην ὑπάρχειν,
 τοῦτο δὲ τὸ αἰσθητήριον οὐκ ἔστιν
οὔτε γῆς οὔτε ἄλλου τῶν στοιχείων οὐδενός.
φανερὸν τοίνυν (ἔστι)
ὅτι ἀνάγκη
 μόνης ταύτης στερισκόμενα τῆς αἰσθήσεως
 τὰ ζῶα ἀποθνήσκειν·
 οὔτε γὰρ ταύτην ἔχειν οἶόν τε μὴ ζῶον ὄν,
 οὔτε ζῶον ὄν ἄλλην ἔχειν ἀνάγκη πλὴν ταύτην.
 καὶ **διὰ** τοῦτο
 τὰ μὲν ἄλλα αἰσθητὰ ταῖς ὑπερβολαῖς
 οὐ διαφθείρει τὸ ζῶον,
 οἶον **χρῶμα καὶ ψόφος καὶ ὀσμὴ,**
 ἀλλὰ μόνον τὰ αἰσθητήρια
 (ἂν μὴ κατὰ συμβεβηκός,
 οἶον ἂν ἅμα τῷ ψόφῳ **ῶσις** γένηται **καὶ πληγὴ**),
 καὶ ὑπὸ **ὄραμάτων καὶ ὀσμῆς** ἕτερα κινεῖται,
 ἃ τῇ ἀφῆ φθείρει
 (καὶ ὁ χυμὸς δὲ ἦ ἅμα συμβαίνει ἀπτικὸν εἶναι, ταύτη φθείρει),

« *Et sans le toucher, aucun autre sens ne peut être donné, et cet organe n'est pas fait de terre ni d'aucun des autres éléments. Il est donc évident que la privation de ce seul sens entraîne la mort de l'animal. En effet, il n'est pas possible, si un animal possède ce sens qu'il ne soit pas un animal, ni qu'un animal en possède un autre (équivalent) que celui-là. Et c'est pour cela que les autres sensibles dans leurs excès ne détruisent pas l'animal, comme la couleur, le son ou l'odeur, mais seulement l'organe sensible. A moins que cela ne se produise par accident, si un son s'accompagne d'une poussée et d'un coup et si d'autres choses sont mises en mouvement par des phénomènes*

visuels ou olfactifs susceptibles de détruire par leur contact. Mais le goût en tant que qualité tangible peut détruire de la même manière. »

Dans la subdivision suivante, Aristote commence par réitérer l'affirmation selon laquelle sans le toucher aucun autre sens n'existe. Le cōlon **ἄνευ δὲ ἀφῆς οὐδεμίαν οἶόν τε ἄλλην ὑπάρχειν**, reprend l'affirmation présente au tout début de la séquence : **ἄνευ μὲν γὰρ ἀφῆς οὐδεμίαν ἐνδέχεται ἄλλην αἴσθησιν ἔχειν**.

Le ton est en grande partie négatif : on peut relever un grand nombre de négations au fil du texte. Aristote use abondamment de ce trait de la langue grecque, qui en multipliant les négations les renforce mutuellement, ce qui permet d'insister sur l'aspect réfutatif, comme dans le cōlon suivant : **οὔτε γῆς οὔτε ἄλλου τῶν στοιχείων οὐδενός**.

L'emploi de **φανερὸν** au début de la subdivision amorce une tournure de type syllogistique construite sur la structure : **φανερὸν ὅτι ἀνάγκη..... καὶ διὰ τοῦτο** qui amorce une série de constatations en chaîne. Le terme **ἀνάγκη**, ainsi que la préposition **διὰ**, nous avons déjà eu l'occasion de nous en apercevoir, sont des marqueurs de ce style démonstratif et explicatif. En parlant de ce qu'il en est de l'excès de stimulation à travers les sensibles relativement aux autres sens, Aristote les cite à nouveau : **χρῶμα καὶ ψόφος καὶ ὁσμή**, une répétition qui fait le lien avec les passages antérieurs et ajoute une liste de trois éléments à celles que nous avons précédemment citées, des listes de trois éléments qui font contraste avec le deux habituel, que l'on retrouve quand même dans des groupes comme : **ᾧσις γένηται καὶ πληγὴ οὐ ὄραμάτων καὶ ὁσμῆς**.

DA III 435b 13-435b 25 :

ἡ δὲ τῶν ἀππῶν ὑπερβολή,
 οἷον **θερμῶν καὶ ψυχρῶν καὶ σκληρῶν**, liste
 ἀναιρεῖ τὸ ζῶον·
 παντὸς μὲν γὰρ ὑπερβολὴ αἰσθητοῦ
 ἀναιρεῖ τὸ αἰσθητήριον,
 ὥστε καὶ τὸ ἀππὸν τὴν ἀφήν,
 ταύτη δὲ ὠρισται τὸ ζῶον·
 ἄνευ γὰρ ἀφῆς **δέδεικται** ὅτι ἀδύνατον εἶναι ζῶον.
 διὸ ἡ τῶν ἀππῶν ὑπερβολὴ
 οὐ μόνον τὸ αἰσθητήριον φθείρει,
 ἀλλὰ καὶ τὸ ζῶον,
 ὅτι ἀνάγκη μόνην ἔχειν ταύτην.
 τὰς δ' ἄλλας αἰσθήσεις ἔχει τὸ ζῶον, ὥσπερ εἴρηται,
 οὐ τοῦ εἶναι ἔνεκα
 ἀλλὰ τοῦ εὔ,
 οἷον ὄψιν,
 ἐπεὶ ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι,
 ὅπως ὄρα,
 ὅλως δ' ἐπεὶ ἐν διαφανεῖ,
 γεῦσιν δὲ διὰ τὸ **ἡδὺ καὶ λυπηρόν**
ἵνα αἰσθάνηται τὸ ἐν τροφῇ καὶ ἐπιθυμῇ καὶ κινῆται,
 ἀκοὴν δὲ **ὅπως σημαίνηται** τι αὐτῷ
 [γλῶτταν **δὲ ὅπως σημαίνη** τι ἐτέρῳ].

« L'excès de certaines qualités tangibles comme le chaud, le froid ou la dureté anéantissent l'animal. L'excès de tout sensible anéantit l'organe sensoriel, de même le tangible (en excès) détruira le toucher par lequel nous avons défini la vie. Nous avons montré en effet que sans le toucher il est impossible qu'il y ait un animal. C'est pourquoi l'excès de tangible détruit non seulement l'organe sensible au toucher, mais aussi l'animal, parce que c'est le seul sens qui soit indispensable aux animaux. »

Les autres sens sont dévolus à l'animal, comme on l'a dit, non pour sa survie, mais pour son mieux-être, comme la vue, puisqu'il vit dans l'eau, dans l'air, et en général dans le diaphane (Thillet), il la possède pour voir. Le goût est donné pour l'agréable et le désagréable, afin que l'animal les perçoive dans la nourriture, qu'il désire et se meuve. L'audition existe afin que quelque chose puisse lui être signifié (Thillet) et la langue afin qu'il puisse communiquer avec autrui. »

Cette dernière subdivision commence par un groupe de trois : **θερμῶν καὶ ψυχρῶν καὶ σκληρῶν**. Quelques articulations importantes sont à relever dans cette dernière partie : **ἄνευ γὰρ ἀφῆς δέδεικται**, « nous avons montré » : cette référence à la situation antérieure d'énonciation maintient le lien avec le reste du chapitre, qui il est vrai semble un peu déconnecté du reste du livre trois et semble opérer un retour au livre deux. On relèvera la répétition régulière du terme **ὑπερβολή** qui apparaît trois fois en début de séquence. Une deuxième référence à la situation antérieure d'énonciation est faite dans le cōlon **τὰς δ' ἄλλας αἰσθήσεις ἔχει τὸ ζῶον, ὥσπερ εἴρηται**. La présence d'un adverbe amenant une nuance généralisante **ὅλως** annonce la proche fin de la séquence. On trouve aussi la répétition du groupe de deux **ἡδὺ καὶ λυπηρόν** dont il avait déjà été fait plusieurs fois usage en amont. La toute fin de la séquence comporte aussi une accumulation de subjonctifs de but :

ἵνα αἰσθάνηται ... καὶ ἐπιθυμῆ... καὶ κινήται, ὅπως σημαίνηταιδὲ ὅπως σημαίνη.

Nous l'avions déjà évoqué plus haut, ce passage contient une très forte concentration de termes qui ont rapport à la sensation, dont le terme générique et ses dérivés entre autres apparaissent de façon récurrente. Ce terme et la notion qu'il recouvre non seulement occupent une place primordiale dans le traité *De l'Âme*, mais continuent à préoccuper son auteur dans le traité suivant que l'on admet communément comme étant la suite du *De l'âme, De la sensation et des Sensibles*. De fait, il est difficile d'établir si la coupure moderne correspond

réellement à l'ordre de rédaction et aux coupures effectuée par l'auteur lui-même, mais il semblerait que l'on y retrouve une certaine continuité thématique qui pourrait justifier cette présomption.

4 Le style Aristote à l'épreuve de ses contemporains :

Aristote vs Démosthène.

4.1. Pourquoi comparer Aristote et Démosthène ?

La comparaison entre Aristote et Démosthène, qui, hormis le fait qu'ils soient contemporains n'ont pas grand-chose en commun, peut sembler risquée, voire téméraire. Comparer Aristote avec Platon eut pu sembler plus logique, puisqu'ils sont considérés tous les deux comme des philosophes, et que leur postérité semble avoir fait loi que de les comparer et de les opposer sans cesse. Mais les comparaisons de ce genre ont largement montré leurs limites, et le propos de ce travail n'est pas de prendre position sur un contenu spécifique mais sur la ou les formes qu'il est susceptible de prendre. Il y a certes un aspect dialectique chez Aristote, parce qu'il joue aussi sur une sorte de jeu de question-réponse avec son auditoire, mais à la grande différence de Platon, il n'utilise pas de scénario ou de mise en scène incluant des personnages identifiables dans une situation fictive.

Démosthène et Aristote ont tous deux en commun d'être de grands intellectuels qui travaillent en des temps troublés par l'hégémonie naissante de la puissance Macédonienne. Démosthène était homme politique, orateur, défenseur acharné de la liberté d'Athènes face à la puissance montante de Philippe. Aristote était un philosophe, mais aussi et surtout un chercheur infatigable, le premier encyclopédiste au sens moderne, au service du savoir et de toutes ses espèces. Or si les contenus

des œuvres des deux hommes diffèrent beaucoup, la forme qu'utilisent l'un et l'autre pour coucher leur pensée sur le papier, même si cette formule en l'occurrence est un anachronisme, cette forme donc, contient plus de similitudes qu'il ne paraît au premier abord. L'un est politicien et s'adresse à ses pairs, l'autre maître, enseignant et s'adresse à ses étudiants. Dans l'un et l'autre cas, tous deux poursuivent le même but : se faire entendre clairement et convaincre : être démocratique, être pédagogique, nécessite l'usage du mélange pour assurer la transmission du savoir.

Être démocratique dans sa manière de s'exprimer, c'est rendre audible et compréhensible au plus grand nombre une pensée, un concept politique. Être pédagogique et didactique, c'est la même chose : c'est-à-dire transmettre un message dont la limpidité assurera la compréhension et la force de persuasion.

4.2. Première intuition

L'extrait utilisé ci-dessous est un choix qui résulte d'une première intuition et d'une observation visuelle. Les *Philippiques* sont en général bien connues des hellénistes et constituent un échantillon assez représentatif de la prose de Démosthène. Cette harangue a été écrite par l'orateur Athénien afin d'attirer l'attention de ses concitoyens sur les agissements du roi de Macédoine Philippe II dont les velléités de conquêtes inquiétaient à juste titre Démosthène. Il est ici mis en parallèle avec un extrait du livre II du traité *De l'Âme* qui traite de la lumière.

Démosthène 4.42 (1^{ère} *Philippique*)

Δοκεῖ δέ μοι Θεῶν τις, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῖς γιγνομένοις ὑπὲρ τῆς πόλεως αἰσχυνόμενος, τὴν φιλοπραγμοσύνην ταύτην ἐμβαλεῖν Φιλίππῳ. Εἰ γὰρ ἔχων ἅ κατέστραπται καὶ προεἰληφεν ἡσυχίαν ἔχειν ἤθελε καὶ μηδὲν ἔπραττεν ἔτι, ἀποχρῆν ἐνίοις ὑμῶν ἂν μοι δοκεῖ ἐξ ὧν αἰσχύνην καὶ ἀνανδρίαν καὶ πάντα τὰ αἰσχιστ'

ὠφληκότες ἂν ἤμεν δημοσίᾳ· νῦν δ' ἐπιχειρῶν αἰεὶ τι καὶ τοῦ πλείονος ὀρεγόμενος ἴσως ἂν ἐκκαλέσαιθ' ὑμᾶς, εἶπερ μὴ παντάπασιν ἀπεγνώκατε.

« Et il me semble qu'un dieu, ô Athéniens, honteux de ce qui se passe au sujet de cette guerre, suggère à Philippe d'agir ainsi. Car si ayant conquis et pris (ce qu'il a pris) il voulait prendre du repos, et ne faisait plus rien d'autre, il me semble que cela suffirait à certains d'entre vous par le biais desquels nous infligerions au peuple honte, lâcheté et toutes les choses les plus honteuses. Mais maintenant en fait il en entreprend toujours plus, et peut-être que s'étendant davantage, il vous ferait sursauter, si vous n'aviez pas tout à fait abandonné. »

Aristote, DA II, 418b 18-26

Δοκεῖ τε τὸ φῶς ἐναντίον εἶναι τοῦ σκότου· ἔστι δὲ τὸ σκότος στέρησις τῆς τοιαύτης ἕξεως ἐκ διαφανοῦς, ὥστε δῆλον ὅτι καὶ ἡ τούτου παρουσία τὸ φῶς ἐστίν. Καὶ οὐκ ὀρθῶς Ἐμπεδοκλῆς, οὐδ'εἴ τις ἄλλος οὕτως εἶρηκεν, ὡς φερομένου τοῦ φωτὸς καὶ τεινομένου ποτὲ μεταξύ τῆς γῆς καὶ τοῦ περιέχοντος, ἡμᾶς δὲ λανθάνοντος· τοῦτο γὰρ ἐστὶ καὶ παρὰ τὴν τοῦ λόγου ἐνάργειαν καὶ παρὰ τὰ φαινόμενα· ἐν μικρῷ μὲν γὰρ διαστήματι λάθοι ἂν, ἀπ' ἀνατολῆς δ' ἐπὶ δυσμᾶς τὸ λανθάνειν μέγα λίαν αἴτημα.

« Il semble que la lumière soit le contraire de l'obscurité. En fait l'obscurité est une séparation d'une chose telle que la lumière hors du diaphane, aussi il est évident que la présence de cette chose est la lumière. Et c'est inadéquatement qu'Empédocle, ou quelque autre personne qui aurait dit la même chose rapporte que la lumière serait portée et propagée quelque part entre la terre et ce qui l'entoure, mais à notre insu. C'est une contradiction à la fois en regard de la raison et des éléments apparents. Cela pourrait en effet être caché sur une petite distance, mais que cela soit caché depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, c'est une supposition trop avancée. »

Une première analyse révèle un certain nombre de points communs. Tout d'abord, les subdivisions du texte révèlent des unités ou côtes de longueurs assez semblables. On trouve là le souci de tout bon « parleur » qui doit s'assurer une intelligibilité maximale de la part de son auditoire. Deuxième point : l'emploi d'un discours de type syllogistique, déductif, marqué par les emplois de εἰ, de l'optatif et de γάρ. Troisièmement on peut y observer l'utilisation de ces groupes de deux, répondant à

l'exigence stylistique déjà formulée plus haut dans la *Rhétorique* et observée à maintes reprises dans le corpus dépouillé ci-dessus: ils sont mentionnés par un 2 entre parenthèses dans le texte. Quatrième point : une référence à l'auditoire, adresse directe chez Démosthène avec l'emploi de la deuxième personne du pluriel **ὕμῶν**, **ὕμᾱς**, qui sont utilisés conjointement à la forme verbale à la première du pluriel et mettent ainsi première et deuxième personne en dialogue, un dialogue implicite chez Aristote avec le pronom **ἡμᾶς**. Cinquièmement on peut recenser dans l'un et l'autre texte un certain nombre de répétitions, qui assurent la cohésion des unités au sein de l'ensemble, ainsi **αἰσχυρόμενος /αἰσχύνην /τὰ αἴσχιστ'** chez Démosthène, qui montre bien quel est l'enjeu de son propos (on pourrait évoquer ici le concept évoqué plus haut chez Aristote de concept martelé) les mots **φῶς (2)**, **φωτός,/ σκότος**, **σκότου,/ λανθάνοντος, λάθοι, λανθάνειν**, chez Aristote, et bien sûr l'incipit similaire chez l'un et chez l'autre avec l'impersonnel **δοκεῖ**.

Δέμοσθῆνε 4.42 (1^{ère} *Philippique*)

Δοκεῖ δὲ μοι Θεῶν τις ,
 ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι,
 τοῖς γιγνομένοις ὑπὲρ τῆς πόλεως **αἰσχυρόμενος**,
 τὴν φιλοπραγμοσύνην ταύτην ἐμβαλεῖν Φιλίππῳ. **1.**
 Εἰ γὰρ ἔχων ἃ κατέστραπται καὶ προεἶληφεν (2) ἡσυχίαν ἔχειν ἤθελε
καὶ μηδὲν ἔπραπτεν ἔτι,
 ἀποχρῆν ἐνίοις ὑμῶν ἂν **μοι δοκεῖ**
 ἐξ ὧν αἰσχύνην καὶ ἀνανδρίαν (2)
 καὶ πάντα **τὰ αἴσχιστ'** ὠφληκότες ἂν ἦμεν δημοσίν· **2.**
νῦν δ' ἐπιχειρῶν αἰεὶ τι
καὶ τοῦ πλείονος ὀρεγόμενος (2)
 ἴσως ἂν ἐκκαλέσαιθ' ὑμᾶς,
 εἴπερ μὴ παντάπασι **ἀπεγνώκατε.** **3.**

Aristote DA II, 418b 18-26

Δοκεῖ τε τὸ φῶς ἐναντίον εἶναι **τοῦ σκότου**·

ἔστι δὲ τὸ σκότος στέρησις τῆς τοιαύτης ἕξεως ἐκ διαφανοῦς,

ὥστε **δῆλον ὅτι** καὶ ἡ τούτου παρουσία **τὸ φῶς** ἐστίν. **1.**

Καὶ οὐκ ὀρθῶς Ἐμπεδοκλῆς,

οὐδ' εἴ τις ἄλλος οὕτως εἶρηκεν,

ὡς φερομένου τοῦ φωτὸς καὶ τεινομένου (2)

ποτὲ μεταξὺ τῆς γῆς καὶ τοῦ περιέχοντος (2) ,

ἡμᾶς δὲ λανθάνοντος· **2.**

τοῦτο γὰρ ἐστὶ καὶ παρὰ τὴν τοῦ λόγου ἐνάργειαν καὶ παρὰ τὰ φαινόμενα·(2)

ἐν μικρῷ **μὲν γὰρ** διαστήματι **λάθοι** ἄν,

ἀπ' ἀνατολῆς **δ'** ἐπὶ δυσμὰς **τὸ λανθάνειν** μέγα λίαν αἴτημα. **3.**

4.3 Phénomènes observés

Les exemples récoltés dans cet extrait demandaient un examen plus attentif des similitudes entre les deux proses. Il a alors semblé opportun de se pencher plus avant sur une prose comme celle de Démosthène qui fait référence en matière de forme. Il fallait déterminer un corpus et le dépouiller. Le discours ***Pour les Mégalopolitains*** a fait l'objet d'un examen complet à part. Le choix s'est porté sur ce discours notamment en raison de sa longueur, ni trop restreinte ni trop étendue pour pouvoir vérifier dans un corpus qui constituait un tout au niveau du sens ce que l'examen d'un extrait choisi au hasard avait donné dans les *Philippiques*. Bien sûr les analyses qui suivent constituent des morceaux choisis, qui couvrent l'ensemble du discours mais ne le reproduisent pas intégralement, l'idée étant d'observer les phénomènes qui reviennent fréquemment (constamment même chez Démosthène). Ce discours, écrit relativement au début de la carrière politique de Démosthène a pour but de persuader au Athéniens de se porter au secours des Mégalopolitains alors menacés par la puissance Lacédémonienne. Demosthène y exhorte ses concitoyens à ne pas laisser les

Lacédémoniens, ni les Thébains, également pris à partie dans cette histoire, prendre trop d'importance et développer leur force au-delà des intérêts d'Athènes.

Avant que de plonger dans la présentation des exemples, formulons quelques remarques d'ordre générales sur les similarités observées entre la prose de Démosthène et celle d'Aristote.

Les balancements tout d'abord, ils sont nombreux, ce qui est normal, puisque c'est une construction qui fait partie inhérente de la langue grecque et de la structure de la période. Ces balancements contiennent souvent des mises en oppositions ou des contraires qui peuvent être de simples antonymes ou des mots de même racine.

Les groupes de deux abondent, aussi bien horizontalement, c'est-à-dire au sein d'un même cōlon, que verticalement, c'est-à-dire qu'ils relient deux cōla. **Les formes de type catalogique**, incluant notamment des listes sont très présentes, elles renforcent régulièrement le propos en donnant une impression d'abondance. **La mise en évidence** est régulièrement pratiquée, elle consiste surtout à placer un terme à un endroit stratégique, en début ou en fin de période. Les concepts de justice ainsi que son contraire l'injustice reviennent régulièrement à ce titre. Les formulations de type programmatique, « et maintenant voilà ce que je vais vous dire, je vais vous expliquer cela » sont aussi bien représentées. **L'autoréférence ou la référence à l'auditoire** interviennent régulièrement, Démosthène s'implique personnellement et implique son auditoire avec beaucoup d'insistance (on peut observer une multiplication des formules d'autoréférence à travers les usages de **ἐγώ, ἡμᾶς, ὑμᾶς** ainsi que les autres formes déclinées des pronoms de la première et de la deuxième personne du pluriel), et ce beaucoup plus que chez Aristote qui n'utilise pratiquement pas la deuxième personne ni le pronom **ἐγώ**.

A noter toutefois que le discours *Pour les Mégalopolitains* est un peu atypique par rapport à d'autres discours de l'orateur, car la célèbre apostrophe, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, qui est en quelque sorte une marque de fabrique de la prose démosthénienne, ne revient que deux ou trois fois, au début et à la fin du discours. Cette apostrophe revient beaucoup plus souvent, et ce tout au long de la harangue dans d'autres discours comme les célèbres *Olynthiennes*, par exemple. Cette marque de fabrique est assez similaire à ce que l'on trouve dans les *Problèmes* d'Aristote dont chaque nouvelle séquence commence avec la question «Διὰ τί;». ¹²⁷

En ce qui concerne les **répétitions ou concepts martelés**, Démosthène comme Aristote est loin d'en être avare. La longueur restreinte du discours *Pour les Mégalopolitains* permet de faire un décompte complet de ces termes qui reviennent sans cesse et constituent les piliers du propos de l'orateur. Des décomptes similaires ont été faits ci-dessus chez Aristote mais évidemment sur des extraits plus courts, extraits qui montrent cependant que le procédé est repris de façon comparable proportionnellement chez l'un et l'autre. On trouve ainsi chez Démosthène 6 termes-clés qui constituent les fondements du discours et se retrouvent sous différentes formes (déclinées, conjuguées) :

πολίς 10 occurrences (πολῖται τῇ πόλει 3 τὴν πόλιν 3 ἢ πόλις 3), **la ville d'Athènes**, **κίνδυνος** 9 (ἐκινδυνεύομεν, τῶν κινδύνων, ἐκινδυνεύσατε, ἐκινδύνευον, κινδυνεύειν, τοὺς κινδύνους, τὸν κίνδυνον, κινδυνεύσει, τοῦ κινδύνου), **le danger**, **δίκη** 19 (ἀδικεῖν 5, τὰ δίκαια 4, δίκαια 2, ἀδικῶσι, τοῦ δικαίου, τοὺς ἀδικουμένους, τοῖς δικαίοις, δικαίως 2, τοῖς ἀδίκοις, ἀδικοῦσι, τὸ δίκαιον) **la justice (ou l'injustice)**, **σώζω** 14 (τῆς σωτηρίας 2, σώζειν 3, σωθέντες, ἐσώθησαν, ἔσωσεν, σώσωμεν, σωθῶσιν 3, σωθῆναι, σεσωμένων) **sauver**, **συμμαχία** 19 (σύμμαχοι 4, τοὺς συμμαχοὺς 10, συμμαχῶν 2,

¹²⁷ Même si comme nous l'avons déjà relevé plus haut, l'attribution de ce traité à Aristote est remise en question, les effets de style que l'on y trouve sont comparables.

συμμαχίαν, συμμαχίας, συμμαχοίς) **I'alliance, βοηθέω** 9 (βοηθήσομεν, 2, βοηθετέον, βοηθεῖν 2, τοὺς βοηθήσαντας, βοηθήσουσιν, βοηθῶσι, τοὺς βοηθοῦντας) **porter secours.**

4.4 Pour les Mégalopolitains : analyse

(16, 2)

Ἐγὼ δ'ὄρῳ μὲν ὡς χαλεπὸν τὰ βέλτιστα λέγειν ἐστί·

συνεξηπατημένων γὰρ ὑμῶν,

καὶ τῶν μὲν ταυτί,

τῶν δὲ ταυτί βουλομένων,

ἂν τὰ μεταξύ τις ἐγχειρῆ λέγειν,

κἄθ' ὑμεῖς μὴ περιμένητε μαθεῖν,

χαριεῖται μὲν οὐδετέροις, (2)

διαβεβλήσεται δὲ πρὸς ἀμφοτέρους.

« Moi-même je vois combien il est difficile de s'exprimer de façon appropriée sur ce sujet, alors que vous êtes abusés, les uns voulant ceci, les autres cela, et celui qui se risquerait à une position intermédiaire, si vous n'aviez pas la patience d'écouter jusqu'au bout, ne plairait à personne, voire serait rejeté par tout le monde. »

Ce passage contient une auto-référence qui marque très fortement le début avec **Ἐγὼ**.

On peut relever les groupes de deux verticaux **καὶ τῶν μὲν ταυτί / τῶν δὲ ταυτί βουλομένων**, et **χαριεῖται μὲν οὐδετέροις / διαβεβλήσεται δὲ πρὸς ἀμφοτέρους**.

Ce deuxième groupe contient d'ailleurs une construction syntaxique symétrique de part et d'autre du balancement, ce qui constitue un cas de paromoiose ; et avec des pronoms adjectifs de la série binaire de part et d'autre également, d'où une double présence du deux.

(16, 3)

Οὐ μὴν ἄλλ' αἰρήσομαι μᾶλλον αὐτός,
 ἂν ἄρα τοῦτο πάθω, δοκεῖν **φλυαρεῖν**,
 ἢ παρ' ἃ βέλτιστα νομίζω τῇ πόλει, προέσθαι τισὶν ὑμᾶς **ἐξαπατῆσαι**.
 Τὰ μὲν οὖν ἄλλ' ὕστερον, ἂν ὑμῖν βουλομένοις ἦ, **δείξω** ·
 ἀπὸ δὲ τῶν ὁμολογουμένων ὑφ' ἀπάντων **ἄρξομαι**
 ἃ κράτιστα νομίζω **διδάσκειν**.

« *Mais je prendrai plutôt ce risque, même si je parais dire des bêtises, de dire ce que je considère comme la meilleure solution pour la cité, plutôt que de laisser à quiconque le soin de vous mener en bateau. Mais si vous le voulez bien, je parlerai de ces questions plus tard, et je vais commencer par les objets qui rassemblent l'assentiment de tout le monde, ce que j'estime plus démonstratif.* »

Cette période contient une forme verbale à la fin de chaque cōlon, les timbre finaux sont disposés en chiasme : **-εῖν ; -αι ; -ω ; -αι ; -ειν**, en outre les infinitifs encadrent aussi les formes à la première personne, le chiasme est donc de double nature.

δείξω ἄρξομαι διδάσκειν sont en outre des termes qui constituent un discours de **type programmatif** : « je vous dis, je vous explique ce que je vais faire, ce qui va suivre ». C'est un discours qui se veut pédagogique, démocratique, dont un des objectifs est la clarté.

(16, 4)

Ἔστι **τοίνυν** ἔν τινι τοιοῦτῳ καιρῷ τὰ πράγματα νῦν,
 εἴ τι δεῖ **τοῖς εἰρημένοις** πόλλακις παρ' ὑμῖν λόγοις τεκμήρασθαι,
 ὥστε θηβαίους μὲν **Ὀρχομενοῦ καὶ Θεσπιῶν καὶ Πλαταιῶν**
 οἰκισθαισῶν ἀσθενεῖς **γενέσθαι**,
 Λακεδαιμονίους **δ'**,
 εἰ ποιήσονται **τὴν Ἀρκαδίαν ὑφ' ἑαυτοῖς**
καὶ Μεγάλην πόλιν ἀναιρήσουσι,
 πάλιν ἰσχυροὺς **γενήσεσθαι**.

« Or les évènements actuels en fournissent le moment opportun (que ni Lacédémone ni Thèbes ne soit trop puissante), si il en faut pour preuve des paroles qui reviennent souvent parmi vous, que les Thébains, si Orchomène, Platées et Thespies se repeuplent, seront affaiblis, et que les Lacédémoniens, s'ils mettent l'Arcadie sous leur coupe et détruisent Mégalopolis, seront puissants à nouveau. »

(16, 5)

Σκεπτέον τοίνυν μὴ πρότερον τούσδε γενέσθαι

φοβερούς καὶ **μεγάλους** ἐάσωμεν

ἢ ἑκεῖνοι **μικροὶ** γενήσονται,

καὶ λάθωσιν ἡμᾶς πλείονι **μείζους** οἱ Λακεδαιμόνιοι **γενόμενοι**

ἢ ὅσω τοὺς Θηβαίους **ἐλάττους** συμφέρει **γενέσθαι**.

« Il faut donc prendre garde à ce que nous ne laissions pas ceux-ci devenir dangereux et puissants et que ceux-là ne rapetissent, et qu'à notre insu les Lacédémoniens ne soient trop importants et les Thébains trop amoindris par rapport à ce qui nous convient. »

Différents éléments peuvent être relevés ici.

Le début et le milieu de la période sont marqués par l'emploi de l'adverbe **τοίνυν**.

L'adjectif verbal **σκεπτέον** marquant l'obligation a une valeur à la fois déductive et programmatique.

Ὀρχομενοῦ καὶ Θεσπιῶν καὶ Πλαταιῶν : l'énumération de ces cités forme une mini-liste, procédé inhérent au style de type catalogique. Et surtout le verbe **γίγνομαι**, devenir est répété sous différentes formes de l'aoriste tout au long de la période : **γενέσθαι, γενήσεσθαι, γενήσεσθαι, γενήσονται, γενόμενοι**. En fin de période on trouve l'opposition de contraires **μεγάλους μικροὶ / μείζους ἐλάττους** dont la force est incrémentée par l'usage du **comparatif**.

(16, 8)

Ἐὰν δ' ἀδικῶσι καὶ πολεμεῖν οἴωνται δεῖν,

εἰ μὲν ὑπὲρ τούτου μόνον **βουλευτέον**
εἰ χρὴ μεγάλην πόλιν ἡμᾶς προσέσθαι Λακεδαιμονίοις
ἢ μή,
δίκαιον μὲν οὐ,
 συγχωρῶ δ' ἔγωγ' ἔασαι
 καὶ μηδὲν ἐναντιωθῆναι
 τοῖς τότε τῶν αὐτῶν μετασχοῦσι κινδύνων·
εἰ δ' ἅπαντες ἐπίστασθ' ὅτι,
 ταύτην ἂν ἔλωσιν,
 ἴασιν ἐπὶ Μεσσήνην,
φρασάτω τις ἐμοὶ
 τῶν νῦν χαλεπῶν τοῖς Μεγαλοπολίταις
 τί τόθ' ἡμῖν **συμβουλεύσει** ποιεῖν·
ἀλλ' οὐδεὶς ἐρεῖ.

*« Et si ils pensent qu'il faut faire la guerre et commettre des injustices, et si cela seul doit être décidé s'il faut ou pas laisser Mégalopolis aux mains des Lacédémoniens, ou pas, bien que cela ne soit pas juste, j'admets que l'on laisse faire, et que l'on ne s'oppose pas à ceux qui ont autrefois partagé avec nous de grands dangers. Mais si vous savez tous que, une fois qu'ils auront pris Mégalopolis, (répétition fantôme), ils se jeteront sur Méssène, que quelqu'un me dise parmi ceux qui sont si durs avec les Mégalopolitains, ce qu'il conviendra de faire. **Mais personne ne parle.** »*

(16, 9)

Καὶ μὴν πάντες ἐπίστασθ' ὡς
καὶ παραινούντων τούτων
καὶ μὴ βοηθητέον
καὶ διὰ τοὺς ὄρκους οὓς ὁμωμόκαμεν Μεσσηνίοις
καὶ διὰ τὸ συμφέρον εἶναι κατοικεῖσθαι ταύτην τὴν πόλιν.

« Et vous savez tous que malgré ces conseillers et même si nous ne sommes pas obligés de leur porter secours, nous le devons à cause des serments que nous avons jurés aux Méssèniens et (parce qu)'il est important pour nous que cette ville existe. »

Dans cet extrait les structures de type catalogique sont très bien identifiables : une liste de suppositions introduites par **ἐάν, εἰ** et une liste d'arguments superposés introduits par **καὶ** en deuxième partie de période. Le milieu de la période est aussi très clair avec cette adresse directe à l'auditoire et sa « non-réponse », en quelque sorte : **φρασάτω τις ἐμοί -- ἀλλ' οὐδεὶς ἐρεῖ**, qui forment un balancement central.

(16, 12)

Οὐ γὰρ ταῦτα λέγοντες ἔπεισαν **ὑμᾶς**
 πάντων Πελοποννησίων ἐλθόντων
 ὡς **ὑμᾶς καὶ μεθ' ὑμῶν** ἀξιούντων
ἐπὶ τοὺς Λακεδαιμονίους ἰέναι
 τοὺς μὲν μὴ προσδέξασθαι
καὶ διὰ τοῦθ' ὅπερ ἦν ὑπόλοιπον αὐτοῖς
ἐπὶ Θηβαίους ἦλθον
 ὑπὲρ δὲ τῆς Λακεδαιμονίων **σωτηρίας**
καὶ χρήματ' εἰσφέρειν
καὶ τοῖς σώμασι **κινδυνεύειν**.
 Καίτοι, οὐδ' ἂν **ὑμεῖς** ἠθελήσατε δήπου **σώζειν** αὐτούς,
 εἰ τοῦτο προὔλεγον **ὑμῖν**,
 ὅτι **σωθέντες**, ἐὰν μὴ ποιεῖν ὃ τι βούλονται
 πάλιν αὐτούς ἔατε **καὶ ἀδικεῖν**
 οὐδεμίαν **ὑμῖν χάριν** ἔξουσι τῆς **σωτηρίας**.

« *Ce ne sont pas eux (les orateurs qui parlent en faveur des uns et des autres) qui vous ont convaincus, alors que tous les Péloponnésiens venaient vous demander votre soutien dans la lutte contre les Lacédémoniens, de ne pas les recevoir, et c'est précisément parce qu'il ne leur restait pas d'autre choix qu'ils sont allés voir les Thébains. (Et ils vous ont convaincus alors) pour le salut des Lacédémoniens de verser de l'argent et de vous mettre en danger. Vous n'auriez certes pas voulu les sauver si l'on vous avait alors prédit qu'une fois sauvés, si on ne les laisse pas faire ce qu'ils veulent et commettre des injustices, ils n'auront aucune reconnaissance pour leur salut.* »

(16, 13)

Καὶ μὴν εἰ σφόδρ' ἐναντίον ἐστὶ τοῖς Λαδκεδαιμονίων ἐπιχειρήμασι
 τὸ τοὺς Ἀρκάδας **ἡμᾶς** συμμάχους ποιήσασθαι,
 προσήκει δῆπου πλείω
χάριν αὐτοὺς ἔχειν
 ὧν ἐσώθησαν ὑφ' ἡμῶν εἰς τοὺς ἐσχάτους ἐλθόντες **κινδύνους**
 ἢ ὧν ἀδικεῖν κωλύονται νῦν ὀργίζεσθαι·
 ὥστε πῶς οὐ βοηθήσουσιν ἡμῖν ἐπ' Ὀρωπόν
 ἢ κάκιστοι πάντων ἀνθρώπων δόξουσιν εἶναι;
μὰ τοὺς Θεούς, ἔγωγ' οὐχ ὀρῶ.

« *Et même s'il est fortement contraire aux entreprises des Lacédémoniens que nous nous faisons des alliés des Arcadiens, il convient que la gratitude l'emporte chez eux pour ceux par qui ils ont été sauvés des plus graves dangers plutôt que la colère contre ceux par qui ils sont empêchés de commettre des injustices. Aussi comment ne nous aideraient-ils pas à reprendre Oropos à moins de ne passer pour être les plus mauvais de tous les hommes. Eh bien par tous les Dieux, je ne vois pas.* »

Dans cet extrait on peut également observer la multiplication des adresses directes à l'auditoire avec l'utilisation récurrente de la deuxième personne du pluriel : Démosthène confronte ses concitoyens de façon directe, il cherche à les impliquer constamment au contenu de son propos.

Les mots ἀδικεῖν → χάριν → χάριν → ἀδικεῖν forment un **chiasme** dans la deuxième partie de la période, ils sont aussi au cœur du sens que Démosthène cherche à donner à l'ensemble de son discours, le concept d'injustice en particulier revient souvent aux endroits charnières du discours: milieu ou fin de période. La fin est marquée très fortement par une apostrophe aux dieux et l'utilisation de la première personne du singulier. On peut aussi répertorier un grand nombre d'occurrences des mots de la famille de σώζειν (5) et de κίνδυνος, (2) qui sont également au cœur du propos et fonctionnent comme concept martelé.

(16, 16)

Δοκοῦσι δέ μοι Λακεδαιμόνιοι μάλα δεινῶν ἔργον ἀνθρώπων ποιεῖν.

Νῦν γάρ **φασιν** ἐκεῖνοι δεῖν

Ἡλείους **μὲν** τῆς Τριφυλίας τινὰ **κομίσασθαι**,

Φλειασίους **δὲ** τὸ Τρικάρανον,

ἄλλους **δέ** τινας τῶν Ἀρκάδων τὴν αὐτῶν,

καὶ τὸν Ὀρωπὸν ἡμᾶς,

οὐχ ἴν' ἐκάστους ἡμῶν **ἴδωσιν** ἔχοντας τὰ αὐτῶν,

οὐδ' ὀλίγου δεῖ·

- ὅπε γὰρ ἂν φιλάνθρωποι γεγονότες εἶεν·

« Et il me semble que ces Lacédémoniens font œuvre d'hommes sans scrupules. Maintenant ils disent qu'il faut que les Eléens recouvrent la Triphylie, les Phylasiens Tricaranon, d'autres encore parmi les Arcadiens leurs territoires, et nous Oropos, et ceci non pas afin de voir chacun d'entre nous recouvrir sa propriété, tant s'en faut, ils seraient en effet devenus généreux bien tard »

(16, 17)

ἀλλ' ἵνα πᾶσι **δοκῶσι** συμπράττειν

ὅπως ἕκαστοι κομίσωνται ταῦθ' ἃ **φασιν** αὐτῶν εἶναι,

ἐπειδὴν δ' ἴωσιν ἐπὶ Μεσσήνην αὐτοί,

συστρατεύωνται πάντες αὐτοῖς οὗτοι

καὶ βοηθῶσι προθύμως

ἢ δοκῶσιν ἀδικεῖν,

περὶ ὧν **ἔφασαν** ἕκαστοι σφῶν αὐτῶν

εἶναι συμψήφους λαβόντες ἐκείνους,

μὴ τὴν ὁμοίαν αὐτοῖς χάριν ἀποδιδόντες.

« Mais afin de paraître aider chacune de ces cités à recouvrir ce qu'elles disent leur appartenir, et qu'ensuite quand ils se jetteront eux-mêmes sur Messène, tous ceux-là marchent avec eux et viennent les aider de bon cœur, ou sembleront faire preuve d'injustice, si au sujet de ce qu'elles voulaient prendre elles voulaient bien d'eux, mais ne leur rendent pas la pareille. »

Dans ce passage les unités introductives et conclusives sont relativement longues, nous avons vu que cela pouvait aussi être le cas chez Aristote. Le milieu est bien marqué par une affirmation nette : **ὄψε γὰρ ἂν φιλόανθρωποι γεγονότες εἶεν** .

On retrouve des occurrences du verbe **δοκεῖν** et la troisième personne du pluriel du verbe dire : **φασίν** au début et **ἔφασαν** à la fin, selon le principe d'harmonisation début→fin. Ces verbes décrivent avec insistance les intentions supposées des Lacédémoniens en appuyant sur l'idée de tromperie. La chaîne énonciative est par ailleurs resserrée sur ces formes à la troisième du pluriel, avec toute cette série de formes au subjonctif : **ἴδωσιν, δοκῶσιν, ἴωσιν, βοηθῶσιν, δοκῶσιν**, ce qui renforce encore l'idée d'allégation trompeuse. Toute cette période est par ailleurs une sorte de mini-catalogue dont les différents éléments dépendent de **φασίν** :

Ἡλείους **μὲν** τῆς Τριφυλίας τινὰ **κομίσασθαι**,
 Φλειασίους **δὲ** τὸ Τρικάρανον,
 ἄλλους **δέ** τινὰς τῶν Ἀρκάδων τὴν αὐτῶν,
καὶ τὸν Ὀρωπὸν ἡμᾶς,

La forme verbale **κομίσασθαι** introduit toute une série de phrases dans lesquelles elle sera répétée de façon sous-entendue, selon ce principe de la répétition fantôme que nous avons abordé plus haut.

(16, 24)

Ἔστι γάρ, ἔστι Θηβαίους ταπεινοὺς ποιεῖν
 ἄνευ τοῦ Λακεδαιμονίου ἰσχυροὺς καθιστάναι,
καὶ πολὺ γε ῥᾶον ·
 ὡς δέ,
ἐγὼ πειράσομαι πρὸς ὑμᾶς εἰπεῖν.
Ἴσμεν ἅπαντες τοῦθ' ὅτι τὰ μὲν δίκαια πάντες ,
ἐὰν καὶ μὴ βούλωνται,
 μέχρι τοῦ γ' αἰσχύνονται μὴ πράττειν,

τοῖς δ' ἀδίκους ἐναντιοῦνται φανερώς,
ἄλλως τε κἄν τινες βλάπτωνται·
καὶ τοῦτο λυμαινόμενον πάνθ' εὐρήσομεν
καὶ ταύτην ἀρχὴν οὔσαν πάντων τῶν κακῶν,
 τὸ μὴ **ἔθελειν τὰ δίκαια πράττειν ἀπλῶς.**

« On peut, vraiment, rabaisser l'orgueil des Thébains sans laisser les Lacédémoniens se renforcer, et ce très facilement. Comment, je vais essayer de vous l'expliquer. Vous savez tous que tous les hommes, même s'ils n'ont pas la justice à cœur, ont honte de ne pas l'accomplir, et s'opposent ouvertement à l'injustice, ce d'autant plus s'ils subissent des dommages. Et nous trouverons toujours que cela est dommageable, et constitue la source de tous les maux que de ne pas simplement faire ce qui est juste. »

(16, 25)

Ἴνα τοίνυν μὴ τοῦτ' ἐμποδῶν γένηται τῷ Θηβαίους γενέσθαι μικρούς,
 τὰς μὲν Θεσπιάς
καὶ τὸν Ὀρχομενὸν
καὶ τὰς Πλαταιὰς κατοικίζεσθαι φῶμεν δεῖν
καὶ συμπράττωμεν αὐτοῖς
καὶ τοὺς ἄλλους ἀξιῶμεν-
ταῦτα γὰρ καὶ καλὰ καὶ δίκαια
 μὴ περιορᾶν πόλεις ἀρχαίας ἐξανεστῶσας-
τὴν δὲ Μεγάλην πόλιν καὶ τὴν Μεσσήνην μὴ προώμεθα **τοῖς ἀδικοῦσι,**
 μηδ' ἐπὶ τῇ προφάσει **τῇ Πλαταιῶν καὶ Θεσπιῶν**
τὰς οὔσας καὶ κατοικουμένας πόλεις ἀναιρεθείσας περιίδωμεν.

« Donc afin que cela ne constitue pas un empêchement à ce que les Thébains ne deviennent faibles, nous affirmons qu'il faut que Thespies Orchomène et Platées soient repeuplées, aidons-les et attribuons aussi aux autres d'y participer. Voilà en effet ce qui est bon et juste, de ne pas regarder sans rien faire d'anciennes cités ruinées. N'abandonnons pas Mégalopolis et Messènes à l'injustice et ne contribuons pas à la destruction de Platées et de Thespie en regardant ces villes qui sont d'anciennes cités se faire anéantir »

Ici le début de la période est marquée par l'insistance qui se dégage de cet emploi répété du verbe être dans le même cōlon : **Ἔστι γάρ, ἔστι Θηβαίους ταπεινούς ποιεῖν.**

Les premiers cōla sont de nature explicitement programmatique comme le montre nettement celui-ci : **ἐγὼ πειράσομαι πρὸς ὑμᾶς εἰπεῖν** : « je vais essayer de vous dire ce qui est bien, ce qui est juste ». Tout ce qui suit est une immense accumulation de faits et d'arguments, avec une impressionnante superposition de cōla commençant par **καί**. Cette conjonction n'apparaît pas moins de 14 fois au sein de la période et donne à l'ensemble ce fameux effet de liste qui fait « masse », dont nous avons parlé plus haut, et qui ici ne contient pas seulement des termes simples mais des propositions entières, et parfois même des propositions négatives comme le montrent les trois négations accumulées en fin de période. On trouve également des formulations par groupes de deux comme **καλὰ καὶ δίκαια, τὴν δὲ Μεγάλην πόλιν καὶ τὴν Μεσσήνην, Πλαταιῶν καὶ Θεσπιῶν.**

(16, 30)

Οἶμαι τοίνυν ἔγωγε κάκεῖν' ἐνθυμεῖσθαι δεῖν
ὄτι μὴ προσδεξαμένων μὲν ὑμῶν τοὺς Μεγαλοπολίτας,
ἐὰν μὲν ἀναιρεθῶσι καὶ διοικισθῶσιν,
 ἰσχυροῖς Λακεδαιμονίοις **ἔστιν** εὐθύς **εἶναι**·
ἐὰν δὲ σωθῶσιν ἄρα,
 ὡς ἤδη τι καὶ παρ' ἐλπίδας ἐξέβη,
 βέβαιοι σύμμαχοι Θηβαίων δικαίως **ἔσονται**·
ἂν δὲ προσδέξησθε,
 τοῦτοις μὲν ὑπάρξει ἤδη **σωθῆναι** δι' ὑμᾶς,
 τὸ δὲ συμβησόμενον, τὸν τοῦ κινδύνου λογισμὸν μετενεγκόντες,
σκοπῶμεν ἐπὶ Θηβαίων καὶ Λακεδαιμονίων.

«Maintenant je pense qu'il faut se mettre dans l'esprit que si vous n'accueillez pas les Mégalopolitains, s'ils sont détruits et dispersés, les Lacédémoniens seront immédiatement renforcés. Si les Mégalopolitains s'en sortent, cela a déjà pu arriver par hasard, ils seront de solides alliés pour les Thébains. Si vous les accueillez, c'est par vous qu'ils seront sauvés. Si ce point est communément admis, et que l'estimation du danger peut être mise de côté, examinons ce qu'il en est des Thébains et des Lacédémoniens. »

A nouveau l'incipit de cette période est fortement marqué par l'emploi de la première personne du singulier qui donne un ton péremptoire à l'ensemble et annonce des explications. La période est disposée en chiasme autour des verbes **προσδέχομαι εἶναι** auxquels se tresse le verbe **σώζειν**, ce qui constitue une guirlande. La deuxième personne du pluriel avec le pronom **ὑμᾶς** et la première du pluriel avec la forme verbale **σκοπῶμεν** viennent clôturer la période en reprenant et en renforçant la première du singulier utilisée au début. La forme **σκοπῶμεν** clôture donc une première unité et annonce la suite du discours. Aussi la chaîne thème-rhème est elle solidement fixée selon un procédé également observable chez Aristote. On trouve aussi une accumulation de subjonctifs qui donnent à la période cette coloration d'injonction. Les groupes de deux ne manquent pas : on en trouve un de part et d'autre de la période : **ἀναιπεθῶσι καὶ διοικισθῶσιν, Θηβαίων καὶ Λακεδαιμονίων.**

(16, 32)

Ἐγὼ μὲν οὖν,
 ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι,
 μὰ τοὺς Θεούς,
οὔτε φιλῶν οὐδετέρους
οὔτε μισῶν ἰδίᾳ εἶρηκα,
 ἀλλ' ἃ νομίζω συμφέρειν ὑμῖν·
καὶ παραινῶ
 μὴ προέσθαι Μεγαλοπολίτας
 μηδ' ἄλλον ἀπλῶς μηδένα τῶν ἐλαττόνων τῷ μείζονι

« En ce qui me concerne, ô Athéniens, je n'ai pas parlé par amitié ou par haine personnelle ni pour les uns ni pour les autres, mais pour ce que je considère comme approprié pour vous. Et je vous exhorte à ne pas abandonner les Mégalopolitains, ni d'une quelque autre façon à simplement abandonner les plus faibles aux plus forts. »

On retrouve la première personne en tête de ce passage, directement suivie de la célèbre adresse démosthénienne **ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι** qui inclue l'auditoire et ranime son attention une ultime fois avant la conclusion, renforcée encore par l'adresse aux dieux. Une structure binaire répétée **οὔτε + participe présent** représente les groupes de deux, la forme verbale à la première personne du singulier **παραινῶ** reprend l'incipit et boucle la boucle par une unité conclusive un peu plus longue. La répétition fantôme de **προέσθαι** et l'usage des deux comparatifs contraires **ἐλαττόνων μείζονι** utilisés de façon rapprochée achèvent de fortifier l'ensemble.

En conclusion de ce chapitre consacré à la comparaison des procédés stylistiques des deux auteurs, l'analyse détaillée de ces passages tirés de l'œuvre de l'orateur Athénien devraient permettre de montrer à quel point deux prosateurs dont les objectifs sont en apparence si différents peuvent user de procédés comparables voire semblables : les concepts d'harmonisation début→fin, les procédés de répétition de toutes sortes, l'utilisation abondante de groupes de deux, et la présence régulière, au sein d'écrits de nature périodique d'incursions de type catalogique.

Cet exposé devrait donc ainsi pouvoir ouvrir de nouvelles perspectives quant à l'étude de la prose en générale, et de la prose grecque et aristotélécienne en particulier dont on a pu constater la proximité formelle avec celle de prosateurs reconnus et affirmés comme tels, ainsi Démosthène.

5. Conclusion

5.1 La question du degré 0

La question du degré 0 admet sans doute plusieurs définitions et toutes ne s'accordent pas entre elles. Pour Thomas Cole, le fait de ne mettre aucun ornement dans un discours et de s'en tenir à la plus stricte sobriété est un degré 0 qui présente déjà en tant que tel un effet de style reconnu¹²⁸ dans l'Antiquité. Mais cette assertion ne répond que partiellement à la question de ce qu'est le degré 0. En outre, Aristote le pratique-t-il ? Cette question, si l'on en reste à la formulation de Cole, peut devenir un piège pour tous ceux qui veulent soutenir qu'Aristote use du degré zéro : si c'est un effet de style, cela veut dire que l'écriture d'Aristote est une écriture travaillée, représentative d'un style reconnu et donc, qu'elle n'est pas aléatoire et ne s'apparente pas à des notes de cours. Ce que tendrait à confirmer cette citation tirée du célèbre essai de Roland Barthes :

« La forme coûte cher » disait Valéry quand on lui demandait pourquoi il ne publiait pas ses cours du Collège de France.¹²⁹ »

Mais Barthes est allé beaucoup plus loin que Cole dans la définition de ce que pouvait être le degré zéro. Bien sûr le domaine dans lequel s'inscrit son essai est celui de la littérature et de l'histoire française, mais il comporte une vision suffisamment universelle pour pouvoir être appliquée à des temps et des lieux différents. Il semblerait que cet état de degré 0 soit difficile à atteindre pour l'écrivain sans cesse pris au piège par sa propre histoire, inscrite en creux dans l'Histoire universelle et la tradition dont il est difficile de s'échapper, ce qui corrobore les résultats de cette recherche qui tendent à montrer qu'Aristote est l'héritier culturellement et stylistiquement parlant de la

¹²⁸ Cole Thomas, *The Origins of Rhetoric in Ancient Greece* p.15.

¹²⁹ Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, p.50.

première sophistique. D'aucuns lui reprochent peut-être de n'être que peu expressif.

Au sujet de l'expressivité Barthes ajoute :

Or l'expressivité est un mythe, elle n'est que la convention de l'expressivité. Cette écriture conventionnelle a toujours été un lieu de prédilection pour la critique scolaire qui mesure le prix d'un texte à l'évidence du travail qu'il a coûté.¹³⁰

Cependant le travail n'est pas toujours visible ou évident et parfois l'auteur s'efforce de ne pas laisser apparaître dans son ouvrage achevé ce que celui-ci a demandé en termes d'efforts. Eduard Norden¹³¹ évoque en parlant de Démosthène le phénomène de la « λανθάνουσα τέχνη »:

« ...bei Isokrates merkt man überall die Kunst, bei Demosthenes ist es eine λανθάνουσα τέχνη, che tutto fà, niente dice. »

Pour aller plus loin sur le chemin de la compréhension de cette notion de degré 0 reprenons Barthes :

« Toutes proportions gardées l'écriture au degré zéro est au fond une écriture **indicative**, ou si l'on veut **amodale**, il serait juste de dire que c'est une écriture de journaliste, si précisément le journalisme ne développait en général des formes optatives ou impératives (c'est-à-dire pathétiques)... »

Il est manifeste qu'Aristote n'entre pas dans le modèle : même si l'indicatif est le mode majoritairement utilisé dans son écriture, le subjonctif, l'optatif et l'impératif y font des apparitions régulières. Aristote n'est pas neutre: il soupèse, il suppose, il doute, il critique ses devanciers ou émet un avis sur la validité d'une théorie. En revanche lorsque Barthes ajoute que

« ...L'écriture neutre retrouve réellement la condition première de l'art classique : l'instrumentalité¹³²... »

¹³⁰ *Ibid*, p.54

¹³¹ Norden Eduard, « Die klassische Zeit der attischen Prosa » in *Kunstprosa vom 6. Jahrhundert vor J.-C. bis in die Zeit der Renaissance*, erster Abschnitt, Kapitel 4, p.114.

¹³² *Ibid* p.59.

Le parallèle sera aisé à construire avec les intentions pédagogiques ou didactiques que l'on peut attribuer à l'écriture d'Aristote. Il en va de même pour certains termes « utilitaires » dont on peut caractériser la prose de Gorgias ou des sophistes en général.

Enfin, au terme de sa réflexion Barthes arrive à cette conclusion qui amène une dimension supplémentaire au problème :

« Malheureusement rien n'est plus infidèle qu'une écriture blanche ; les automatismes s'élaborent à l'endroit même où se trouvait d'abord une liberté, un réseau de formes durcies serre de plus en plus la fraîcheur première du discours, une écriture renaît à la place d'un langage indéfini. L'écrivain, accédant au classique devient l'épigone de sa création primitive, la société fait de son écriture une manière et le renvoie prisonnier de ses propres mythes formels.¹³³ »

Ce qui laisse à penser que ce fameux degré 0 est un état de grâce et de perfection presque impossible à atteindre, et qu'histoire, tradition et société rattrapent toujours l'auteur.

En conclusion de deux choses l'une. Soit ce degré 0 n'existe pas, et dans ce cas, on ne saurait reprocher à Aristote d'user de quelque chose qui n'existe pas. Soit il existe, et deux options sont alors possibles. La première consiste à considérer le degré 0 comme un modèle stylistique à la manière de Cole et donc Aristote, s'il le pratique, est un écrivain qui use d'un style reconnu. La seconde option s'appuie sur la description de Barthes qui attribue au degré 0 la caractéristique de l'amodalité. Or nous avons eu l'occasion de le constater, l'écriture d'Aristote ne saurait être qualifiée d'amodale, même si l'indicatif y est largement majoritaire. La conclusion qui s'impose dès lors est la suivante : si le degré 0 existe, Aristote ne le pratique pas.

¹³³ *Ibid* p.61.

5.2 Synthèses

Reprenons les éléments détaillés ci-dessus et essayons d'en faire une synthèse. On peut conclure de la prose du Stagirite qu'elle contient de façon récurrente et systématique les éléments formels suivants :

- 1) **Un mélange entre période et catalogue** qui marque en quelque sorte un style propre à Aristote, un style fondé sur les nécessités particulières du discours pédagogique, philosophique et didactique. Ce style propre en outre à la démarche exploratoire scientifique n'entre pas dans une catégorie prédéfinie mais s'inspire d'un grand nombre d'éléments connus.
- 2) **L'utilisation de la première et de la troisième personne verbales** à l'exclusion de la deuxième, ainsi que l'emploi fréquent de la première du pluriel donne de l'emphase au propos et accentuent l'aspect pédagogique de l'écriture en donnant une dimension participative et implicitement dialectique au propos. L'utilisation de ces marques inclue l'auditoire au discours et par des procédés de rappel et d'autoréférence, elle contribue à établir une intelligibilité maximale et une dimension associative entre le maître et son public.
- 3) **Une utilisation systématique du deux** pour présenter le propos, à petite ou à grande échelle, soit un aspect qui fait partie des critères stylistiques et rhétoriques de son temps puisque Démosthène l'utilise aussi et que la chose est explicitement prescrite dans la *Rhétorique à Alexandre*, comme nous l'avons vu plus haut.
- 4) **Des répétitions abondantes** qui maintiennent le fil thématique et sont également garantes d'une intelligibilité maximale pour les auditeurs et les lecteurs.

Les différents procédés stylistiques exposés ici devraient contribuer à cimenter l'idée que la prose d'Aristote est bel et bien le résultat d'un travail de mise en forme dont la finalité prétend non seulement à une plus grande efficacité expressive mais peut-être aussi à une vision esthétique. C'est un argument pour récuser la pertinence de cette étiquette vite jetée de « notes de cours » attribuée depuis des générations au matériau littéraire que nous a légué le Stagirite.

Pourtant on ne saurait ranger Aristote dans un genre tel qu'il les décrit dans sa *Rhétorique*, il ne correspond à aucun des trois mais aux trois à la fois, c'est normal, son propos n'est pas le même, son auditoire non plus. En revanche on peut observer que sa pratique écrite se conforme la plupart du temps aux prescriptions qu'il a lui-même compulsées dans la *Rhétorique*.

On peut donc en déduire que cette prose contient une structure et une forme organisée et réfléchie et non pas aléatoire et hasardeuse. Comment penser qu'une oeuvre de l'ampleur de celle que nous a laissée Aristote se soit construite sur de simples notes ? La pérennité de cette oeuvre dans le temps et les marques indubitables qu'elle a laissée dans notre vie intellectuelle occidentale en sont déjà des preuves partielles. D'aucuns objecteront que cette oeuvre, pour immense qu'elle soit, se contredit en certains endroits sur le fond de sa pensée. C'est mal comprendre le but de cet édifice intellectuel qui cherche moins à émettre des vérités intangibles et infrangibles qu'à mettre au point un système de pensée et de recherche, qui s'attache moins à la finalité du propos qu'à sa construction logique. C'est de cette construction logique et des relais que lui ont donnés de grands penseurs au fil du temps que nous sommes les héritiers.

5.3 Postérité

La diffusion de l'œuvre d'Aristote ne touchera que tardivement le monde occidental. Les travaux du maître dormiront un certain temps dans une cave avant d'être redécouverts et édités une première fois par Andronicos de Rhodes¹³⁴ en 60 av. J.-C. comme nous l'avons déjà mentionné au début de ce travail. Il faudra attendre l'an 500 après J.-C. pour que quelques-unes seulement de ses œuvres concernant la logique soient traduites en latin par Boèce, et seules ces œuvres seront connues dans le monde occidental jusqu'au XII^e siècle. En revanche Aristote est connu dans le monde byzantin mais aussi et surtout dans le monde musulman où des traductions syriaques et arabes circulent depuis longtemps. De grands intellectuels musulmans comme Avicenne, Avempace, et surtout Averroès connaissaient Aristote, lisaient et commentaient son œuvre. On dira d'ailleurs d'Averroès qu'il a été « le Commentateur ». Il est d'ailleurs à l'origine d'un *Grand Commentaire du livre III du $\pi\epsilon\rho\iota\ \psi\upsilon\chi\eta\acute{\iota}\varsigma$* que nous avons analysé ci-dessus. C'est donc au XII^e siècle seulement que l'on commence à entreprendre la traduction des commentaires arabes en latin dans l'occident chrétien, tandis qu'en France, les intellectuels, dont le plus célèbre est Thomas d'Aquin, travaillent à partir des textes grecs. Ce n'est qu'à la fin du XII^e siècle que les textes aristotéliens ne sont connus dans leur intégralité. Ainsi au XIII^e siècle le mouvement scholastique dont Thomas d'Aquin¹³⁵ est la figure de proue va contribuer largement à remettre Aristote à l'honneur : l'aristotélisme, que les scholiastes ont réussi à rendre compatible avec le christianisme devient le modèle philosophique de base et à la Renaissance, son œuvre est un incontournable du

¹³⁴ Sur la fixation du corpus aristotélien par Andronicos de Rhodes, je vous renvoie une fois de plus à Crubellier Michel et Pellegrin Pierre, « Aristote et le corpus aristotélien » in *Aristote, le philosophe et les savoirs*, pp. 29-35.

¹³⁵ Russ Jacqueline, *Panorama des idées philosophiques, de Platon aux contemporains*, Armand Colin, Paris, 2000, p.87.

programme des universités, sa logique est enseignées partout et sa pensée scientifique plébiscitée. Cette « bonne presse » d'Aristote dans le monde chrétien occidental n'aura pas que d'heureuses conséquences, elle fera barrage pendant longtemps à l'évolution de la pensée scientifique quand cette pensée sera jugée incompatible avec les dogmes de l'Eglise : Galilée entre autres, en fera les frais puisqu'il sera condamné 2 fois pour des thèses qui seront perçues comme allant à l'encontre du système cosmologique admis par l'Eglise, système qui repose sur la vision aristotélicienne de l'univers. A la même époque, Descartes renoncera à la publication de son traité « le Monde » par crainte de représailles¹³⁶.

Petit à petit cependant la science progressera envers et contre tout et la pensée du Stagirite, de plus en plus soumise à la critique perdra en crédibilité dans le monde des sciences. Sans entrer plus loin dans les détails de l'histoire de la réception et de la transmission du corpus aristotélicien, ni sur des connaissances scientifiques qui ne cessent d'évoluer, soulevons quelques points qui permettent cependant d'expliquer d'une part le succès formidable et le gigantesque impact que cette œuvre a encore aujourd'hui malgré ses positions fautives, ses imperfections ou ses possibles incohérences occasionnelles.

Premièrement, Aristote s'est intéressé à tous les domaines du savoir et a posé les bases du savoir encyclopédique. Il a servi de point d'appui à ceux qui à sa suite se sont lancés dans des projets semblables, pensons simplement à quelqu'un comme Pline l'Ancien.

Mais surtout, et la chose est indispensable à l'esprit de quiconque s'intéresse à cette œuvre, elle se veut moins une somme figée qu'un savoir en perpétuel mouvement, une pensée de type non pas fixe, mais évolutif. Et cette caractéristique tient en partie

¹³⁶ Pour les éléments concernant Galilée et Descartes voir l'introduction au *Discours de la Méthode* de Laurence Renault, Flammarion, Paris, 2000, pp.11-15.

aux qualités d'Aristote écrivain, d'Aristote artisan d'une langue et de la pensée que construit cette langue : formules, tournures rhétoriques, formulations inspirées de la logique pure : la langue d'Aristote est un outil prospectif, et cet outil prospectif a guidé, peut-être même à leur insu, des penseurs et des chercheurs qui s'attachaient à dépasser les théories aristotéliennes. Ainsi, ce ne sont pas les théories ou les hypothèses, c'est-à-dire le contenu, le fond, le signifié de son oeuvre qui s'est le plus transmis et continue à nous influencer aujourd'hui, mais la forme, le signifiant ou plutôt la mise en forme de ces signifiants, mise en forme qu'il a utilisée pour transmettre sa connaissance et qui peut nous être utile pour continuer à faire évoluer le savoir. Aristote ne nous livre pas seulement des connaissances qui sont celles, aujourd'hui souvent dépassées, de son temps, il nous propose un système pour apprendre à penser.

Ainsi, et la comparaison paraîtra osée aux philosophes, mais elle ne se situe pas sur leur terrain, le célèbre *Discours de la Méthode* de Descartes n'aurait-il certainement pas été renié par le Stagirite, en tant qu'il est effectivement une méthode, un certain regard posé sur la connaissance et qui se propose des règles pour la faire progresser, d'une façon relativement similaire à ce que fait Aristote lorsqu'il met au point son système de logique et en particulier le syllogisme comme outil producteur de science :

Descartes, discours de la méthode¹³⁷ :

« ... ; ainsi au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre (principes) suivants, pourvu que je prisse une **ferme et constante** résolution de ne pas manquer une seule fois de les observer.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire **d'éviter** soigneusement la **précipitation et la prévention** ; et de **ne comprendre rien** de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait **si clairement et si distinctement** à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

¹³⁷ Descartes René, *Discours de la méthode*, présentation et dossier par Laurence Renault, Flammarion, Paris, 2000, pp. 48-50.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles **qu'il se pourrait et qu'il serait requis** pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets **les plus simples et les plus aisés** à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés ; et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.

et **le dernier**, de faire partout **des dénombrements si entiers, et des revues si générales**, que je fusse assuré de ne rien omettre. »

En plus de revendications méthodologiques que n'aurait certainement par reniées le Stagirite puisqu'il les pratiquait lui-même (comprendre, examiner, ordonner, dénombrer), certains procédés stylistiques ne manqueront pas de retenir notre attention, ainsi le principe de la liste : premièrement, deuxièmement, etc. Il s'agit d'un petit catalogue de prescriptions intellectuelles et didactiques. Au sein de ce catalogue, l'auteur exprime la volonté de recenser, d'effectuer des dénombrements : Aristote s'essaie toujours à tendre vers l'exhaustivité de ses hypothèses et de ses réfutations, nous l'avons vu à maintes reprises dans les lignes qui précèdent. La nature programmatique du début de cette méthode est elle aussi relativement similaire à ce que l'on peut observer chez Aristote : **je crus que j'aurais assez des quatre (principes) suivants**, autrement dit « voici ce que je pense et je vais maintenant vous exprimer ces principes ». La volonté de trier les informations pour dissocier le vrai du faux se trouve à l'identique chez le maître ancien. Au niveau du style, cet extrait du *Discours de la Méthode* contient 6 formulations par groupes de deux de type horizontal en gras dans le texte et 1 de type vertical dans le premier précepte : *éviter/ ne comprendre rien*.

Cette petite comparaison n'a d'autre prétention que de montrer combien à travers les siècles les outils de pensée que sont d'une part la logique, mais aussi la rhétorique peuvent unir des chercheurs et des penseurs d'époques très différentes et aux conceptions diverses, et que même si Descartes a été freiné par les théories d'Aristote

dans ses publications, il est un héritier certain de cette pensée scientifique et du langage qui s'y rattache, langage et manière de penser qu'Aristote en tant qu'homme de science mais aussi en tant qu'écrivain a laissés à la postérité.

Les sophistes et notamment Gorgias, ne se souciaient pas de vérité, mais ils ont réfléchi à la langue et à ses potentialités, ils les ont mises en exergue et développées à travers l'outil qu'ils ont créé: la rhétorique. Un outil quel qu'il soit, n'est pas en lui-même bon ou mauvais, il dépend de l'usage que l'on en fait. Platon et Aristote n'ont cessé de critiquer les sophistes, principalement parce que ceux-ci dispensaient leur enseignement contre rémunération. Or, et la chose est très bien expliquée par Pierre Hadot dans son ouvrage *Qu'est-ce que la philosophie antique*¹³⁸, les sophistes ont en quelque sorte démocratisé le savoir qui était jusqu'alors uniquement réservé aux gens de noble naissance. Les sophistes enseignaient à toutes les couches sociales qui pouvaient se le permettre, ce qui n'est encore que moyennement démocratique mais constituait déjà un progrès. En dépit de leurs diatribes enflammées contre les sophistes, Platon, Aristote et certainement bien d'autres encore ont été les légataires privilégiés du travail de ces rhéteurs ambulants sur la langue, un leg dont ils ne se privent pas de faire usage, même si le but déclaré de cet usage n'est pas le même. Aristote puise dans les ressources de la rhétorique pour faire progresser la pensée. Même si les œuvres d'Aristote comportent certaines incohérences, ces incohérences ne sont qu'apparentes. Nous avons eu l'occasion de voir que la continuité et la systématique ne leur faisaient aucunement défaut au travers de l'observation de phénomènes comme les incipits catalogiques, entre autres, qui reprennent régulièrement et par ordre les outils élaborés par Aristote dans les *Catégories*. Il faut lire Aristote en tenant compte de ce que sa pensée n'est pas immobile, mais que

¹³⁸ Hadot, Pierre *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* pp. 32-34.

chacune de ses œuvres constitue un état de la pensée à un moment donné, et que cette pensée est appelée à **évoluer sans cesse**.

6. Bibliographie

6.1 Textes et traductions

Aristote, *De l'âme*, texte établi par A. Jannone, traduit et annoté par E. Barbotin, Les Belles-Lettres, Paris, 2002, première édition 1996.

(+site internet de Phillipe Remâcle)

Aristote *De l'âme*, introduction traduction et notes par Ingrid Auriol, Paris, Pocket 2009.

Aristote, *De l'âme*, texte établi, présenté, traduit et annoté par Pierre Thillet, Paris, Gallimard, 2005.

Aristotelis *Metaphysica*, recognovit brevique adnotatione critica instruxit W. Jaeger, Oxford Classical Texts, Oxford 1957.

Aristote, *Métaphysique*, présentation et traduction par Marie-Paule Duminil et Annick Jaulin, Flammarion, Paris, 2008.

Aristote, *Art of Rhetoric*, with an English translation by John Henry Frees, Loeb classical Library, Harvard 1926, (reimpr.2006).

Aristote, *Rhétorique*. Présentation et traduction par Pierre Chiron, Flammarion, Paris, 2007.

Aristote, *Poétique*. (site de Phillipe Remâcle)

Aristote, *Météorologiques* t. 1 et 2, texte établi et traduit par Pierre Louis, Les Belles-Lettres, Paris, 2002, première éd. 1982.

Aristote, *Catégories. Sur l'Interprétation. (Organon 1 et 2)* Introduction générale à l'Organon par Pierre Pellegrin, présentation et traductions par Michel Crubellier, Catherine Dalimier et Pierre Pellegrin, Flammarion, Paris, 2009.

Démétrios, *Du style*, texte établi et traduit par Pierre Chiron, Les Belles-Lettres, Paris, 2002, prem. éd. 1993.

Démosthène, *Harangues*, vol.1. Texte établi et traduit par Maurice Croiset, Les Belles-Lettres, Paris, 2002, prem. éd. 1924.

Gorgias von Leontinoi, *Reden, Fragmente und Testimonien Griechisch-Deutsch*, Felix Meiner Verlag, Hamburg, 1989, verbesserte Auflage 2012.

Pseudo-Aristote, *Rhétorique à Alexandre*, texte établi et traduit par Pierre Chiron, Les Belles-Lettres, Paris, 2002.

6.2 Textes postérieurs :

Averroès, *l'Intelligence et la Pensée, sur le De Anima*, présentation et traduction de Alain de Libera, Flammarion, Paris, 1998.

Descartes René, *Discours de la méthode*, présentation et dossier par Laurence Renault, Flammarion, Paris 2000.

6.3 Autres ouvrages consultés :

Bailly Anatole, *Dictionnaire Grec-français*, Hachette, Paris, 2000.

Bakker Egbert J., « How Oral is Oral Composition », in *Signs of Orality : the Oral Tradition and Its influence in the Greek and Roman World*, Edited by Mackay E. Anne, Brill, Leiden 1999.

Barthes Roland, *Le Degré Zéro de l'Écriture*, Seuil, Paris, 1953 et 1972.

Benveniste Emile, *Problèmes de linguistique générale*, t.1 et 2, Gallimard, Paris, 1974.

Blass Friedrich, *Die attische Beredsamkeit. Erste Abteilung : von Gorgias bis zu Lysias*, Teubner B. G. Leipzig, 1886.

Brink Karl Oskar, *Stil und Form der pseudo-Aristotelischen Magna Moralia*, Thèse de doctorat, Berlin, 1933.

Chiron Pierre, « La période chez Aristote » in *Théories de la phrase et de la proposition de Platon à Averroès* », éd. par Büttgen Philippe, Diebler Stéphane, Rashed Marwan, Editions Rue d'Ulm, Paris, 1999, pp 103-130.

Chiron Pierre, « Les côla en rhétorique: respiration, sens, esthétique » in *Revue de philologie, de littérature et d'histoires anciennes* » 2010 /1 tome LXXXIV, Les Diablerets, 2003, pp31-50.

Cole Thomas, *The Origins of Rhetoric in Ancient Greece*. The John Hopkins University Press, London, 1991.

Denniston John Dewar, *Greek Prose style*, Oxford University Press, London 1952.

Gagarine Michael, « The Orality of Greek Oratory », in *Signs of Orality : the Oral Tradition and Its influence in the Greek and Roman World*, Edited by Mackay E. Anne, Brill, Leiden 1999.

Gaffiot Félix, *Dictionnaire Français-Latin*, Hachette, Paris 2000.

Graff Richard, « Reading and the « written style » in Aristotle's Rhetoric », in *Rhetoric Society Quarterly*, 31.4 2001.

Hadot Pierre, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* Gallimard, Paris, 1995.

Havelock Eric A., *Preface to Plato*, Cambridge Mass- Londres.1963.

Havelock Eric A., *The literate revolution in Greece and its cultural consequences*, Princeton University Press, 1982.

Hunter Richard, „Reflecting on writing and culture“ in *Written Texts and the Rise of Literate Culture in Ancient Greece*, ed. by Yunis, Harvey, Cambridge University Press, Cambridge, 2003.

Jaeger Werner, *Aristoteles. Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, Weidmann, Berlin,1923.

Jaulin Annick, *Aristote. La Métaphysique*. Coll. *Philosophies*, Presses Universitaires de France, Paris, 1999.

Kaibel Georg, *Stil und Text der Politeia Athenaiôn des Aristoteles*, Weidmann, Berlin, 1893.

Kennedy George A., *Comparative Rhetoric. An Historical and Cross Cultural Introduction*, Oxford University Press, New-York, 1998.

Lesser Harry, « Style and Pedagogy in Platon and Aristotlen *Philosophy* », Vol.57, No. 221, Cambridge University Press Cambridge, 1982.

Lengen Ralf, « Form und Funktion des Aristotelischer Pragmatie » in *Philosophie der Antike*, Band 16, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2002.

Lloyd Geoffrey Ernest Richard, *Polarity and Analogy*, Cambridge University Press, 1966.

Melia Daniel F., « Orality and Aristotle Aesthetics and Methods » in *Oral Performance and Its Context, (Orality and Literacy in Ancient Greece, vol.5)*, Edited by Mackie C. J. Brill, Leiden and Boston 2004.

Noël Marie-Pierre, « Gorgias et 'l'invention' des ΓΟΡΓΙΕΙΑ ΣΧΗΜΑΤΑ », *REG* 112, 1999, 193-211.

Norden Eduard, *Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 1. Bd, B. g. Teubner, Leipzig und Berlin 1909.

Päll Janika, *Form style and syntax: toward a statistical analysis of Greek prose rhythm on the example of « Helen's Encomium » by Gorgias*, Tartu, 2007.

Parry Milman, *L'Epithète traditionnelle dans Homère*, Les Belles-Lettres, Paris, 1928.

Pellegrin Pierre, *Le vocabulaire d'Aristote*, Ellipses Editions, Paris, 2009.

Pellegrin Pierre et **Crubellier** Michel, *Aristote, le philosophe et les savoirs*, éd. du Seuil, Paris, 2002.

Prunelle Gérald, Aristote « De Anima » index verborum, listes de fréquences, Liège 1988.

Russ Jacqueline, *Panorama des idées philosophiques, de Platon aux contemporains*, Armand Colin, Paris, 2000 p.87.

Saïd Suzanne, **Trédé** Monique, **Le Boulluec** Alain, *Histoire de la Littérature Grecque*, Presses Universitaires de France, Paris, 1997.

Schütrumpf Eckart, « Form, und Stil Aristotelischer Pragmatien » in *Philologus* 133 Berlin 1989, pp.177-191.

Steinrück Martin, *La mise en évidence. La norme moderne à l'épreuve de l'Antiquité grecque*. Van Dieren Editeur, Paris, 2009.

Steinrück Martin, *Haltung und rhetorische Form, Tropen, Figuren und Rhythmus in der Prosa des Eunap von Sardes*, Hildesheim 2004,

Steinrück Martin. *Antike Formen, Materialien zur Geschichte von Katalog, Mythos und Dialog*, Adolf M. Hakkert Editore, Amsterdam 2013.

Veyne Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris 1981.

7. Présentation/ Abstract

Aristote n'a jamais été étudié autrement qu'en tant que philosophe ou encyclopédiste par sa postérité. Ce travail s'est donné pour but de découvrir Aristote en tant qu'auteur en analysant les traits stylistiques de son écriture en partant de son traité *De l'Âme*.

Il fallait dans un premier temps dresser un état de la question sur la tradition et le contexte culturel tels qu'ils s'étaient développés au cours des siècles avant l'époque d'Aristote et aux contrastes qui existent entre notre conception moderne et la conception ancienne de la délimitation des genres.

Dans un second temps on s'est attaché à répertorier les traits stylistiques récurrents des deux premiers livres du traité *De l'Âme* d'Aristote, qui ont été mis en lien avec les phénomènes semblables que l'on peut trouver dans d'autres œuvres du Stagirite. Ces phénomènes ont été relevés à plus grande échelle avec une analyse complète du livre III. La comparaison de ces phénomènes chez un autre auteur contemporain suit cette analyse avec un examen du discours de Démosthène : *Pour les Mégaloopolitains*.

Ces analyses effectuées au plus près du texte aristotélicien montrent que de nombreux phénomènes stylistiques sont identifiables et interagissent de façon récurrente. Des procédés formels comme le **catalogue**, **la période sous sa forme syllogistique**, **la répétition**, **la mise en opposition de deux éléments**, pour ne citer que les plus importants, sont des moyens expressifs utilisés avec une grande régularité et de façon réitérée par le Stagirite.

Les résultats croisés de ces différentes études et l'évolution de l'œuvre du Stagirite sous le regard de sa postérité sont ensuite abordés dans la conclusion. Ces différentes analyses conduisent au postulat de ce travail, à savoir qu'Aristote n'est pas seulement un philosophe mais aussi un grand prosateur dont le style est identifiable, cohérent,

contenant les éléments littéraires de la tradition dont il est issu et correspondant aux normes stylistiques de la prose de son temps.

8. Deutsches Abstrakt

Aristoteles ist bisher selten anders denn als Philosoph oder Naturwissenschaftler untersucht worden. Ziel dieser Arbeit ist daher, mit einer Stilanalyse von *De Anima* und anderen Texten Aristoteles auch als Schriftsteller zu verstehen.

Dazu musste zunächst der Forschungsstand skizziert werden, sowie die stilistische Tradition und der kulturelle Kontext, die sich vor und um Aristoteles gebildet hatten. Ferner wird mit Kontrasten argumentiert, die sich in der Begrenzung von literarischen Gattungen zwischen unserer modernen Auffassung und der antiken abzeichnen.

Zweitens wird in dieser Arbeit versucht, die stilistische Besonderheiten zu bestimmen, die in den Büchern I und II von *De Anima* auftreten. Diese werden dann mit den Besonderheiten von anderen Traktaten verglichen.

Diese Besonderheiten werden dann mit einer vollständigen Analyse des Buchs III von *De Anima* abgestützt. In den breiteren zeitgenössischen Kontext setzt die Ergebnisse schliesslich eine Analyse von *Für die Megalopolitaner*.

Die aus der Analyse folgenden Besonderheiten zeigen die Formen, die am höchstens von Aristoteles sowie von seinen Zeitgenossen benutzt werden, sowie den Katalog, die Periode, Wiederholungen und Gegensätze, um nur die wichtigsten zu erwähnen.

Das gemeinsame Ergebnis dieser verschiedenen Untersuchungen, sowie die Entwicklung im Werk des Aristoteles und des Nachlebens führen zum Postulat dieser Arbeit, wonach der Stagirit nicht nur als Philosoph betrachtet werden sollte, sondern auch als ein Meister einer Prosa, deren Stil erkennbar ist und Elemente der Tradition sowie stylistische Regeln seiner Zeit enthält.

9. English abstract

Aristotle has never been studied other than as a philosopher or as a scientist by succeeding generations. The aim of the following work is to discover Aristotle as an author, by analysing stylistic features within his writing, especially by studying *De Anima*.

Primarily, the subject considers the issue of the traditional and cultural context, as it developed over the centuries preceding Aristotle's time. Subsequently, it is about the contrasts that exist between our modern concepts of different literary genres, compared to those in ancient times.

Secondly, this work researches the recurrent stylistic features in books I and II of the *De Anima*, in relation to similar forms that can be found in other works by the Stagirite. These phenomena, met in books I and II, have been studied more thoroughly during the complete analysis of book III of *De Anima*.

These analyses are then compared with the speech « *For the Megalopolitan* » by Demosthenes, who was a contemporary of Aristotle. Through all of these observations it appears that means of expression as the catalogic and periodic form in alternance, abundant repetitions, contrasts and oppositions, are frequently used by the Stagirite and by his contemporaries.

Comparative results of these studies, along with the evolution of the complete works of Aristotle as seen by following generations, are addressed in the conclusion.

All these different analyses finally lead to the basic premise of this work, which is that Aristotle should from now on be considered not only as a great philosopher but also as an important writer of prose. His style and form are identifiable and coherent, built using elements taken from the literary tradition and using stylistic

features, which are included in the forms generally employed by his contemporaries.

10. Curriculum vitae

1. Waber-Némitz Anouk
2. Née le 07 septembre 1977 à Moutier (BE).
3. Nationalité : Suisse.
4. Adresse du domicile : Rue du pont 8, 2735 Malleray (BE).
5. Etat civil : mariée, deux enfants.
6. Formation :
 - 1984-1993 Scolarité obligatoire à Reconvilier.
 - 1993-1997 Gymnase Français de Bienne avec obtention en 1997 d'une maturité fédérale de type D « langues modernes », option russe.
 - 1998-2006 Université de Neuchâtel, Faculté de Lettres avec français moderne, latin filière « grands débutants » et grec filière « grands débutants ».
 - 2006 Obtention d'une licence ès lettres avec Grec ancien A, Latin B, français moderne C, mention « bien ».
 - 2006 Prix de la société Académique Neuchâteloise pour parcours universitaire d'exception.
 - 2007 Obtention du prix Louis Bourget pour avoir obtenu les meilleures moyennes en sciences de l'Antiquité sur les deux dernières années.
 - 2007-2010 Activité de mère de famille.
 - 2010-2012 HEP BEJUNE avec obtention en 2012 d'un diplôme d'enseignement français sec. I et latin sec.I et II
 - 2012 Examen complémentaire de thème grec à la Faculté des Lettres de Fribourg. Note : 5
7. Emplois :
 - 2000-2005 Différents remplacements en école primaire, secondaire et gymnasiale durant ma période universitaire.
 - 2012-2019 Emploi à durée indéterminée à temps partiel au collège secondaire de Malleray.
 - 2019 Prise en charge de l'écolage de mes enfants à domicile.

« Je déclare sur mon honneur que ma thèse est une œuvre personnelle, composée sans concours extérieur non autorisé, et qu'elle n'a pas été présentée devant une autre Faculté. »

Anouk Waber-Némitz